U d'/of OTTAWA
39003002515566

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/louisbouilhet1800lete

19- 5- 3 ©.

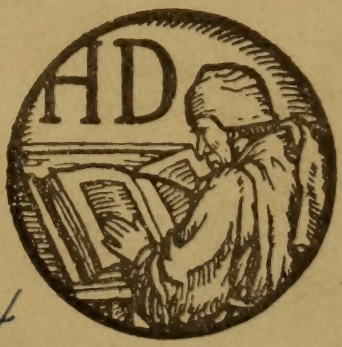
L. LETELLIER
Docteur ès lettres

Louis BOUILHET

1821 - 1869

SA VIE ET SES ŒUVRES

d'après des documents inédits



PQ
2198
.B63Z54
1919

ROUEN
H. DEFONTAINE, Editeur

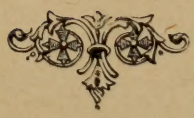
L. LETELLIER
Docteur ès lettres

Louis BOUILHET

1821-1869

SA VIE ET SES ŒUVRES

d'après des documents inédits



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE
79, Boulevard Saint-Germain, 79

—

1919

PQ
2198
.B63Z5L4
1919

A Madame FRANKLIN-GROUT,

Au Docteur FRANKLIN-GROUT,

Hommage de respectueuse reconnaissance.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Poésies complètes, publiées et inédites, de Louis Bouilhet

Les pièces publiées dans les éditions n'étant pas datées, nous avons cru utile d'établir ici un classement chronologique d'après les Manuscrits. Le signe * précède les pièces inédites.

1838	*Ce que j'aime...	Juillet.
	*A mon pays.	Rouen, Août.
1839	*Mélancolie.	Rouen, Avril.
	*Une jeune fille mourante à une rose fanée.	Paris, 29 Août.
	*Ma sœur...	Cany, 26 Septembre.
	*A ma sœur.	14 Décembre.
	*Je veux t'écrire en vers...	Rouen, Décembre.
	*Une fleur au Génie.	28 Décembre.
1840	*Mort.	Rouen, Janvier.
	*La tête de mort.	Mars.
	*Toi que j'adore...	Avril.
	*Le poète et le siècle.	22 Avril, le soir.
	*Si...	25 Avril.
	*L'anneau.	Mai.
	*Pourquoi donc, disait la rive...	13 Mai.
	*Oh ! restez...	Mai (Infirmerie).
	*Souvenirs d'infirmerie.	Juin.
	*A une jeune Muse.	Juillet.
	*L'heure du repos.	Juillet.
	L'Etoile.	13 Juillet.
	*Le Nid.	Juillet.
	*La Mission.	Juillet.
	*J'ai passé parmi vous...	Cany, Août.
	*Epître	Cany, Septembre.
	*Aux Français.	27 Octobre.
	*Dors sur mon sein...	Décembre.
	*Sans-gêne.	
	*Une nuit de Louis XIV.	Rouen.
1841	*La fin de l'année.	Rouen, Janvier.
	*Aux cendres de l'Empereur.	Rouen, Février.
	*La rose et le cyprès.	Février.
	*Le papillon.	Février.
	*Orgueil.	Mars
	*Réponse à M. D .	Rouen, Mai.
	*Ange, parfois...	Mai.

	*Amour.	Rouen, Juin.
	*L'absence.	10 Juin.
	*La Couronne de bal.	14 Juin.
	*Ma gloire.	18 Juin.
	*_Ubinam Deus_.	26 Juillet.
	*La France et l'Europe.	7 Juillet.
	*Belle et de pudeur voilée...	Cany, Septembre.
	*Hegésippe Moreau.	24 Septembre.
	*Enfant, vous n'avez pas quinze ans...	Novembre.
	*Le déluge.	8 Novembre.
	*L'Homme.	Rouen, 13 Décembre.
	*Le papillon.	14 Décembre.
	*Sous le nuage.	27 Décembre.
1842	*A Voltaire.	Rouen, Février.
	*La Valse.	Rouen, Février.
	*Le Riche.	Cany, Mars.
	*Voici venir Avril...	Mars.
	*A la France.	Rouen, Mai.
	*Les Hirondelles.	Rouen, Mai.
	*Désespoir.	Rouen, 21 Mai.
	*Nœla.	Rouen, 30 Juin.
	*A cette Table...	Rouen, Juin.
	*Berceuse (La Louve).	Juillet.
	*La Fleur et la Pelouse.	Rouen, 31 Juillet.
	*Le duc d'Orléans.	Rouen, Juillet.
	*Une rose.	14 Août
	L'enfant mort.	Cany, 6 Septembre.
	*Elle est là-haut...	Cany, 9 Septembre.
	Le départ pour le Cirque.	Cany, Septembre.
	Le Galet.	Septembre.
	*A Deutz.	Octobre.
	Vestigia flammæ (Souvenir).	Minuit, 5 Octobre.
	*Chanson de l'Absence.	8 Octobre.
	*Le Drapeau.	Rouen, 10 Octobre.
	A une jeune fille (traduit d'Anacréon).	Rouen, 29 Octobre.
	*Rêverie.	Rouen, Novembre.
	*La Colombe (traduit d'Anacréon).	23 Novembre.
	Volupté (traduit d'Anacréon).	Rouen, 9 Décembre.
	*La Rose.	14 Décembre.
	*Barcelone.	Rouen, 19 Décembre.
	*A mes sœurs.	31 Décembre.
1843	*L'Ange du Voyageur.	13 Janvier, le soir.
	*Mystère.	Janvier.
	*Prélude.	Février.
	*Regarde, en s'enfuyant...	Avril.

	*Mes fleurs.	5 Mai.
	Le Nid et le Cadran.	Juin.
	*Le Suicide	Juillet.
	*Le pied léger, l'âme contente...	10 Août.
	*Seigneur, il est des fleurs...	Septembre.
	*La Chenille et le Papillon.	18 Novembre.
	*A mon ami D...	Novembre.
	*La Ruche.	Rouen, 15 Décembre.
1844	*L'heure du Poète.	Janvier.
	*Les Jésuites.	Janvier.
	*La Pelouse.	Rouen, Avril.
	A une dame.	Avril.
	*Prométhée.	12 Juin.
	*Et ceci est donc vrai...	Juin.
	*Certe, aimer est bien doux...	10 Juillet.
	*Folie.	7 Août.
	*Et les cités dormaient...	15 Octobre.
	*La Nacelle,	30 Octobre.
	Dolorès.	Octobre.
	*A un poète vendu.	10 Novembre.
	Roulant dans la nuit...	Décembre.
1845	*Lyda.	6 Janvier.
	*Je suis venu fidèle...	Janvier.
	*Délire.	Rouen, Avril.
	*Rêves de jeune fille.	Rouen, Avril.
	*La Reine des Elfes.	Rouen, Avril.
	*Dimanche, ô mes amis...	Rouen, Mai.
	*L'Idée.	Juin.
	*Tullia	Cany, Septembre.
	Oh ! serait-ce vrai...	Rouen, Octobre.
1846	La Fleur rouge.	
	*Matelot que la mer réclame...	Rouen.
	Savez-vous pas...	Rouen.
	L'Echappée.	Cany.
	La Vierge de Sunam.	Janvier.
	A Mathurin Régnier.	Janvier.
	*Les Cheveux.	Rouen, 6 Mars.
	*Jeune fille et poète.	Rouen, 22 Mars.
	Sur un enfant.	Avril.
	Le Navire.	Rouen, Mai.
	*A une femme.	Mai.
	*Certes vos grands yeux noirs...	Mai.
	Le lion.	Rouen, Juillet.
	*Empédocle.	Cany, Septembre.
	L'Esprit des fleurs.	Rouen, Octobre.
	Les Rois du Monde (Le Cèdre).	Rouen, Novembre.

Vers cette même époque :

	*La Maîtresse de l'Empereur.	Rouen.
	Puero (Etude antique).	Rouen.
	*L'Egyptienne à Rome.	Cany.
	*La Louve.	Rouen.
	Cigognes et Turbots.	Rouen.
	Bathylle.	Rouen.
	Les Flambeaux.	Cany, Septembre.
	Double incendie.	
1847	*Le Lac.	Rouen, 13 Mars.
	Au temps que j'étais pur...	Rouen, 17 Avril.
	*Poète, l'Art divin...	Rouen, Mai.
	Soir d'été.	Mai.
	Dans le Cimetière de S...	Le Havre, Mai.
	*L'autre jour au matin...	Juin.
	*La Course.	Cany, Septembre.
	*A une jeune fille.	Cany, Septembre.
	Marée montante.	Dieppe, Septembre.
	*Les Noces de la Mort.	Cany Septembre.
1848	*Rencontre.	Mars.
	Candaule.	Rouen, Avril.
	Tou-Tsong.	Rouen, Juillet.
	*Le Vicomte et la Marquise.	Septembre.
	A Maxime Du Camp.	Rouen, 5 Octobre.
	A R...	Novembre.
1849	Sur un Bacchus de Lydie.	Rouen,
	*Les trois échos.	Août.
1850	A un jeune homme.	25 Janvier.
	J'aimai : qui n'aima pas ?...	Rouen. Février.
	*Le Bracelet.	Malaunay, Septembre.
	Au Vesper.	Rouen, 27 Novembre.
	Néëra.	Rouen, 15 Décembre.
1851	Intérieur.	Fécamp.
	La Chanson du Marchand de Mouron.	Rouen, 18 Février.
	Le Nil est large...	Rouen, 17 Mars.
	*Comme un essaim d'écoliers...	Rouen, Mars.
	Réveil.	Cany, Avril.
	MELÆNIS.	
1852	Jasmin.	Château de la Roche-Guyon.
	L'Hallali.	Janvier.
	A ma belle lectrice.	Février.
	Une erreur.	Février.
	A une petite fille.	Mars.
	Les raisins au clair de Lune.	Juin.
	A Pradier.	Juin.

	Puberté.	Août.
	A Mme L. C...	Août.
	Chanson d'Amour.	1er Septembre.
	Flux et reflux.	Novembre.
1853	Printemps (Réveil).	Rouen, Avril.
	Quand vous m'avez quitté...	Rouen, Décembre.
	Les Fossiles.	
1854	*Quoique vieux, j'ai l'assurance...	Paris.
	Le Barbier de Pékin.	Paris.
	Le Secret.	Paris.
	La Plainte d'une Momie.	
	*Parfumerie.	
	Musique.	Paris.
	Confiance.	Décembre.
1855	Bucolique.	Paris, Mai.
	Dernière Chanson.	Paris, Septembre.
	A. M. Clogenson.	Paris, Décembre.
1856	Le Laboureur.	Paris.
	Lied Normand.	Paris.
	A une Femme.	Août.
1857	Clair de Lune.	Janvier.
	A X... (*Tristes deos*).	Février.
	Démolitions.	Mars.
	Le Poète aux Etoiles.	Mantes, 29 Juin.
	Chatterie.	Juillet.
	Le Crapaud.	Mantes, Juillet.
1858	Mars.	Mantes, Mars.
	Les Larmes de la Vigne.	Mantes, Août.
1859	Ceux qui viennent.	Mantes, Janvier.
	Soldat libre.	Mantes, Février.
	Jour sans Soleil.	Mantes, Mars.
	Portrait.	Mantes, Mars.
	Berceau.	Mantes, Avril.
	Le dieu de la Porcelaine.	Mantes, Avril.
	Chronique de la Quinzaine.	Mantes, Mai.
1860	L'Aloès.	Mantes, Janvier.
	*L'Hirondelle Blanche.	Mantes, Janvier.
	La Colombe.	Mantes, Janvier.

Après 1860

Les poésies suivantes, non datées, sont contenues dans un cahier intitulé : « Poésies nouvelles », portant le sous-titre « En l'air, ma plume, en l'air », (l'avant victorieux 1610). Je conserve ici l'ordre du Cahier qui vraisemblablement est chronologique.

Les Neiges d'Antan.
Amour double.
Europe.
Gelida.
Les Zônes de l'Ame.
Le Sang des Géants.
Le Tung-Whang-Fung.
Sombre Eglogue.
Dernière Nuit.
Au grand tonneau d'Heidelberg.
Vers Paï-Lui-Chi.
L'Amour noir.
Air de Chasse.
Les Chevriers.
Une Soirée.
Parjure.
Berceuse philosophique.
Imité du Chinois.
La pluie de Printemps.
En se séparant d'un voyageur.
Le Vieillard libre.
La Pluie venue du Mont Ki-Chan.
La Chanson des Rames.
Une Baraque de la Foire (Novembre 1867).
L'Héritier de Yang-Ti.
Le Bois qui pleure.
La Paix des Neiges.
La Fille du Fossoyeur.
L'Abbaye.
L'Oiseleur.
Chanson des Brises.
Chœur des Mouches à Viande.
Première ride.
A la Lune.
Kronos.
Abrutissement.

Ces pièces, dont la plupart sont recopiées deux et trois fois, avec quelques rares variantes, sont contenues en plusieurs cahiers portant les titres suivants : « Feuilles mortes », « Les Voix », « Les Voix du Siècle », « Masques et Visages », « Les Romaines », « En l'air, ma plume, en l'air », ou seulement « Poésies ».

Dix cahiers sont du format petit in-quarto, deux in-octavo, un seul petit in-folio. Tous sont pourvus de tables des matières.

Ils m'ont été gracieusement donnés par Madame Leparfait. Le manuscrit de « Melænis », avec corrections de G. Flaubert, appartient à la Bibliothèque Municipale de Rouen.

II. — Documents autobiographiques et Correspondance de Bouilhet

a) — « Un Conte Bleu », autobiographie inachevée (12 pages), précédée d'un « Programme ».

« Souvenirs et Impressions philosophiques », contenues en un carnet.

Ces documents sont inédits.

b) — 51 Lettres à Louise Colet : 28 ont été publiées par moi dans la *Revue de Paris*, numéros du Ier et 15 Novembre 1908 ; les autres, d'un intérêt moindre, sont restées inédites. Les autographes appartiennent à la Bibliothèque Municipale de Rouen.

499 Lettres et Billets, inédits, adressés à G. Flaubert et communiqués par Madame Franklin-Grout.

Divers brouillons de lettres trouvés dans les cahiers de Bouilhet.

N.-B. — Je signale à l'attention des chercheurs les lettres inédites suivantes que je n'ai pu retrouver :

7 Lettres à Feydeau, vendues par le ministère de Me André Desvouges, à Paris, Hôtel de la rue Drouot, le Jeudi 22 Décembre 1910.

Environ 30 lettres, qui sont passées dans les cartons de M. Charavay, de Paris.

III. — Editions diverses des œuvres de Bouilhet

POÉSIES

Melænis, conte romain, par L. Bouilhet. — Paris, imp. de Pillat fils aîné, 1851, in-8°, 88 pages.

Melænis, conte romain, par Louis Bouilhet, 1857. — Paris, Michel Lévy frères, in-18, 207 p.

Poésies, Festons et Astragales. — Paris, A. Bourdillat, 1859, in-12, 267 p.

Dernières Chansons, poésies posthumes de L. Bouilhet avec une Préface de G. Flaubert. — Paris, Michel Lévy frères, 1872, in-8°, 337 pages, portrait.

Œuvres de L. Bouilhet : Festons et Astragales, Melænis, Dernières Chansons. — Paris, A. Lemerre, 1880, in-16, 435 pages, portrait.

Id., 1891, in-12, 427 p., portrait.

Melænis, Préface de A. Join-Lambert. — Evreux, imp. de C. Hérissey, 1900, gr. in-8°, XXIX, 149 p., — planches en couleur gravées par Bertrand, d'après P. Gervais.

THÉATRE

Madame de Montarcy, drame en 5 actes, en vers, par Louis Bouilhet — Paris, Michel Lévy frères, 1856, in-18, 140 p.

Hélène Peyron, drame en 5 actes, en vers, par Louis Bouilhet. — Paris, A. Taride, 1858, in-18, 136 p. et 1858, 2e édition, in-18, 134 p.

L'Oncle Million, comédie en 5 actes, en vers, par Louis Bouilhet. — Paris, A. Delahaye, 1861, in-18, 172 p.

Dolorès, drame en 4 actes, en vers, par Louis Bouilhet. — Paris, Michel Lévy frères, 1862, in-18, 172 p.

Faustine, drame en 5 actes, en 7 tableaux, par Louis Bouilhet. — Paris, Michel Lévy, frères, 1864, in-18, 98 p.

La Conjuration d'Amboise, drame en 5 actes, 6 tableaux, en vers, par Louis Bouilhet. — Paris, Michel Lévy frères, 1867, in-18, 148 p.

Mademoiselle Aïssé, drame en 4 actes, en vers, par Louis Bouilhet. — Paris, Michel Lévy frères, 1872, in-18, 146 p.

Il convient d'ajouter : *Le Cœur à droite*, et *Sous Peine de Mort*, deux comédies que je publie dans ma thèse complémentaire.

IV. — Ouvrages et Périodiques à consulter

ANGOT (Albert). — *Un Ami de G. Flaubert, Louis Bouilhet, sa vie, ses œuvres.* — Paris, E. Dentu, 1885.

ARAGO (Etienne). — *L'Avenir national* (22 Juillet 1869).

BARBEY D'AUREVILLY (J.). — *Les Œuvres et les Hommes*, 3e partie, 1re série. — Paris, Amyot, 1862.

Poésies et Poètes. — Paris, Lemerre.

Le Gaulois (24 Juillet 1869).

BANVILLE (Théodore de). — *Le National* (8 Janvier 1872).

BOURGET (Paul). — *Essais de Psychologie contemporaine.* — Paris Plon-Nourrit, 1899.

BRIÈRE (Henri). — *Le Tam-Tam*, 25 Juillet, 29 Août 1869.

BRUNETIÈRE (Ferdinand). — *L'Evolution de la Poésie lyrique au XIXe siècle.* — Paris, Hachette, 1905.

BERGERAT (Emile). — *Souvenirs d'un Enfant de Paris.* — Paris, Fasquelle, 1911.

La Vie moderne (24 Janvier 1880).

CANAT (René). — *Du sentiment de la solitude morale chez les Romantiques et les Parnassiens.* — Paris, Hachette, 1904.

CASSAGNE (Albert). — *La théorie de l'Art pour l'Art en France, chez les derniers Romantiques et les premiers Parnassiens.* — Paris, Hachette, 1906.

CÉARD (Henry). — *L'Evènement* (14 Mai 1898, 30 Juin 1900).

CLAVEAU (Anatole). — *Revue contemporaine* (1er Décembre 1860, 1er Mars 1864, 1er Novembre 1866).

CLARETIE (Jules). — *Le Figaro* (17 Décembre 1866).

CHASLES (Emile). — *Revue Contemporaine* (15 Novembre 1858).

DAUDET (Alphonse). — *Trente Ans de Paris.* — Paris, Lemerre, 1891.

DEROCQUE (Dr Pierre). — *La Normandie médicale* (10 Avril 1903).

DESCHARMES (René). — *Flaubert, sa vie, son caractère et ses idées, avant 1857.* — Paris, Ferroud, 1909).

DESCHARMES (René) et DUMESNIL (R.). — *Autour de Flaubert.* Paris, *Mercure de France*, 1912.

DOUMIC (René). — *De Scribe à Ibsen.* — Paris, Delaplane, 1893.

DUBOSC (Georges). — *Journal de Rouen* (28 Décembre 1887, 1er Mai, 1er Octobre, 8 Novembre 1908).

DU CAMP (Maxime). — *Souvenirs littéraires.* — Paris, Hachette, 1906.

FRÈRE (Etienne). — *Louis Bouilhet, son milieu, ses hérédités, l'amitié de Flaubert.* — Paris, Société Française d'Imprimerie, 1908.

FAGUET (Emile). — *Histoire de la Littérature Française.* — Paris, Plon-Nourrit, 1900.

Journal des Débats, 15 Août 1909.

FATH (Robert). — *De l'influence de la Science sur la Littérature française dans la seconde moitié du XIXe siècle.* — Lausanne, de Corbaz, 1901.

GAUTHIER (Théophile). — *Le Moniteur universel* (10 Novembre 1856, 10 Décembre 1860, 22 Septembre, 29 Septembre 1862, 5 Novembre 1866).

GONCOURT (Edmond et Jules de). — *Journal...*, tomes I, III, V.

HIRIGOYEN (André). — *Le Progrès de Rouen* (20 Juillet 1869).

JANIN (Jules). — *Journal des Débats* (5 Novembre 1866).

JOIN-LAMBERT (A.). — *Préface de Melænis et notice sur les variantes manuscrites de Bouilhet et sur les corrections de Flaubert.* — Evreux, Hérissey, 1900.

JOUVIN. — *Les Débats* (10 Novembre 1856) ; *Le Figaro* (25 Novembre 1858, 28 Septembre 1862, 8 Novembre 1866) ; *La Presse* (15 Janvier 1872).

LASSERRE (Pierre). — *Le Romantisme français.* — Paris, *Mercure de France*, 1907.

LATREILLE (C.). — *La Fin du Théâtre romantique et François Ponsard.* — Paris, Hachette, 1899.

LA VILLE DE MIRMONT (H. DE). — *Le poète Louis Bouilhet.* — Paris, Savinne, 1888.

LEMAITRE (Jules). — *Impressions de Théâtre*, VIIe série. — Paris, Lecène-Oudin, 1896.

MAIGRON (Louis). — *Le Romantisme et les Mœurs.* — Paris, Champion, 1910).

MAUPASSANT (Guy de). — *Le Gaulois* (21 Août 1882).

MAYNIAL (Edouard). — *G. Flaubert et L. Bouilhet.* — *Mercure de France* (1er Novembre 1912).

La Jeunesse de Flaubert. — Paris, *Mercure de France*, 1913.

MENDÈS (Catulle). — *Le Mouvement poétique français* — Paris, Fasquelle, 1903.

MONOD (Gabriel). — *Les Correspondants de Michelet, Flaubert et Bouilhet.* — *Le Figaro*, supplément littéraire (9 Novembre 1907).

MONTÉGUT (E.). — *Revue des Deux-Mondes* (1er Janvier 1861).

NOEL (Eugène). — *Rouen, Rouennais et Rouenneries.* — Rouen, Schneider, 1894.

Journal de Rouen (24 Août, 28 Août 1882).

PLANCHE (G.). — *Revue des Deux-Mondes* (1er Décembre 1856).

PICHON (René). — *L'Antiquité romaine et la Poésie française à l'époque parnassienne.* — *Revue des Deux-Mondes*, 1er Décembre 1911.

REGNIER (Henri de). — *Journal des Débats* (10 Mai 1910).

ROGER DES GENETTES (Madame). — *Quelques Lettres.* — Paris, Rouquette, 1894.

SAINTE-BEUVE (C.-A). — *Causeries du Lundi*, t. V ; *Nouveaux Lundis*, t.IX. — Paris, Calman-Lévy.

SAINT-VICTOR (Paul de). — *La Presse* (5 Novembre 1866).

La Liberté (26 Juillet 1869).

SARCEY (Francisque). — *Le Temps* (8 Janvier 1872).

SOUCHIÈRES (E.). — *Le Nouvelliste de Rouen* (23 Août 1882).

STROWSKI (Fortunat). — *Tableau de la Littérature française au XIXe siècle.* — Paris, Delaplane, 1912.

TRIMM (T.). — *Le Petit Moniteur Universel du Soir* (22 Juillet 1869).

VILLETARD (Edmond). — *Journal des Débats* (28 Juillet 1869).

VEBER (Pierre). — *La Revue Blanche* (25 Avril 1892).

INTRODUCTION

Malgré son talent, Louis Bouilhet n'a connu durant sa vie qu'une demi-gloire littéraire. Il a même pressenti que le temps en aurait vite raison :

> *« Pareil au flot d'une mer inféconde,*
> *Sur mon cadavre au sépulcre endormi,*
> *Je sens déjà monter l'oubli du monde*
> *Qui tout vivant m'a couvert à demi »* (1).

Il prophétisait juste. Rares sont les lecteurs qui aujourd'hui fréquentent son œuvre ; les critiques littéraires mêmes, s'ils n'ignorent pas son nom, lui donnent la plus petite place possible, comme à un parent de province dans la famille des Romantiques ou des Parnassiens : pour M. Chantavoine, il n'est qu'un poète « patient et précis » (2) ; pour M. Lanson « un témoin curieux des impulsions incohérentes auxquelles obéissaient entre 1850 et 1860 les talents secondaires qui n'avaient pas la force de s'affranchir et de s'orienter une bonne fois » (3). On l'exécute même plus prestement : M. Strowski l'estime « un poète laborieux et pénible, type parfait du brillant versificateur de Collège, que l'admiration de ses camarades a ensuite forcé de se croire du génie » (4). Il est vrai

---

(1) « *Dernière Nuit* », *Œuvres*, p. 383.

(2) « *Histoire de la Littérature française sous la direction de Petit de Julleville* », t. VIII, p. 31.

(3) « *Histoire de la Littérature française* », p. 1044.

(4) « *Tableau de la Littérature française au XIXe siècle* », p. 445.

que M. R. Descharmes, — je ne peux le placer en plus noble compagnie, — dans sa thèse de Doctorat sur Flaubert, appelle de ses vœux la « réhabilitation » de Bouilhet, dont « le nom devrait être cité immédiatement après ceux de Baudelaire, de Th. Gautier et de Leconte de Lisle » (1). Il est vrai aussi que le poète trouva des admirateurs, quelques-uns très fervents et qui lui consacrèrent des livres : MM. Angot, de la Ville de Mirmont, Etienne Frère.

Ces derniers ont étudié non sans succès les qualités et les défauts de son œuvre, et la question de son hérédité, mais aucun d'eux n'a suffisamment replacé le poète dans son milieu historique ; aucun n'a interrogé ses manuscrits, ni recherché sa correspondance pour établir le développement de son talent. Ce qu'ils n'ont pu faire, un heureux hasard me le permet.

J'ai découvert, en effet, les manuscrits de mon auteur, pleins de poésies de jeunesse inconnues et de notes autobiographiques. Ils appartenaient à M. Philippe Leparfait, le fils adoptif de Louis Bouilhet. L'aimable propriétaire et sa mère, Madame Léonie Leparfait, la vieille amie du poète, me les communiquèrent avec la meilleure grâce. Ils se plurent même à évoquer pour moi les souvenirs du passé. Au milieu des meubles et des bibelots de l'écrivain, dans l'appartement habité par eux à Amiens, j'écoutai pendant de longues heures les deux témoins des vingt dernières années de sa vie : elle, octogénaire, grande, un peu voûtée, la figure

---

(1) « *Flaubert, sa vie, son caractère et ses idées avant 1857* », p. 412.

très émaciée, les cheveux blancs, contant alertement, d'une voix chevrotante et s'arrêtant seulement pour le rappel d'un nom en fuite; lui, plus sûr de sa mémoire, encore plein de vie, bien qu'il eût passé la soixantaine, citant avec admiration les vers du poète, le nom de ses amis, la date exacte des œuvres. Grâce à leurs encouragements, refusés à d'autres solliciteurs, j'ai pu mener ce travail à bonne fin. J'aurais été heureux qu'ils lisent ici mes remercîments : la mort ne l'a pas permis. Au mois de Septembre 1908, il me fallut rendre les derniers devoirs à Monsieur Philippe Leparfait. Sa mère lui survécut deux années seulement. Je ne peux que déposer sur leur tombe l'expression de mes regrets et de ma reconnaissance.

Un accueil non moins aimable m'attendait auprès de Madame Franklin-Grout. Elle voulut bien distraire de ses riches collections de la Villa Tanit, à Antibes, la correspondance adressée par L. Bouilhet à Gustave Flaubert, et me permettre de l'utiliser. En la priant, ainsi que M. le Docteur Franklin-Grout, d'accepter la dédicace de cette thèse, je traduis imparfaitement ma respectueuse gratitude.

Enfin d'autres documents inédits et des renseignements précieux me furent communiqués par MM. G.-A. Le Roy, de Rouen, le Secrétaire général du Comité des Amis de Flaubert, qui conserve fidèlement le manuscrit de la comédie intitulée : « Le Cœur à droite » ; Henry Céard, dont quelques conversations me firent mieux juger l'œuvre de mon auteur ; Charavay, qui me

permit de consulter ses catalogues d'autographes ; Leblond, ancien Juge au Tribunal de Commerce d'Amiens, qui recueillit soigneusement la bibliothèque du poète ; René Descharmes et René Dumesnil, deux flaubertistes très informés ; G. Dubosc, d'une science inépuisable ; R. Aubé, G. Pinchon, les érudits Rouennais fidèles à la mémoire de Bouilhet. Auprès d'eux j'ai trouvé le plus bienveillant accueil. Qu'il leur plaise d'accepter l'hommage de ma reconnaissance.

Les matériaux ainsi réunis m'ont permis d'établir avec précision la biographie intellectuelle de l'écrivain, l'évolution de sa pensée et comment, après avoir été un romantique, imitateur de Lamartine, de Musset et de V. Hugo, il renonça sous l'influence de Flaubert à la poésie sans originalité de ses débuts, pour arriver dans « Melaenis » et « les Fossiles », à un art nettement Parnassien par le fond et la forme, brûlant ce qu'il avait adoré jeune et dissimulant mal, d'ailleurs, sa sensibilité sous un masque d'artiste impassible. J'assistais à cette lente formation heureusement décrite dans ces vers d'un Rouennais, Pascal Mulot :

« Des chants simples et doux ont marqué ta jeunesse :
Les amis, le foyer, la gloire, les amours.
Souvent s'y rencontrait la rêveuse tristesse,
Compagne du poète à l'aube de ses jours.

Mais l'Artiste apparut : le dieu saisit ton âme ;
On le reconnut vite à ses efforts puissants :
La strophe resplendit, le vers lança la flamme,
On entendit sonner les rythmes bondissants » (1).

---

(1) *Inédit. Strophes adressées à L. Bouilhet après une représentation de « La Conjuration d'Amboise ».*

Je redoutais cependant de desservir par une publication inutile de vers condamnés à l'oubli la cause du poète patient « à polir des mots le tour ingénieux » (1). Il eût fallu sans doute des yeux mieux exercés à discerner les beaux vers, des doigts plus habiles à les enchâsser dans une étude critique, une plume plus experte en l'usage de notre langue, car mon auteur m'en avertit sévèrement :

> *« Le pur lettré seul a le droit*
> *D'en arranger les broderies... » (2).*

J'osai cependant. Si j'ai révélé avec succès l'âme jusqu'alors mal connue de L. Bouilhet, ou mérité l'invective « Barbarus has segetes », *dont un autre vieux « lettré » me menaçait, c'est ce que décidera la sagesse de mes examinateurs. Du moins, s'il se rencontre des fautes en mon œuvre, elles n'incombent pas aux conseillers éclairés et bienveillants, aux maîtres éminents de la Faculté, MM. A.-P. Lemercier et Maurice Souriau, qui m'apprirent le goût de la Littérature, de ses plaisants « festons et astragales » et à qui j'offre l'hommage de ma gratitude ; elles doivent retomber sur leur disciple inhabile.*

L'abondance des documents, ainsi que, du reste, l'imprécision chronologique de certains, rendait ma tâche difficile. La volumineuse correspondance adressée par Bouilhet à Flaubert me révélait avec de minutieux détails l'histoire de son théâtre, les circonstances où

---

(1) « *Melaenis* », *Œuvres, p. 151.*
(2) « *Imité du Chinois* » *Œuvres, p. 308.*

naquit chacun de ses drames, mais peu de ces lettres furent datées par l'auteur. Il me fallut, à l'aide des allusions, déterminer approximativement la place des autres. Dans ce travail délicat je ne peux me flatter d'avoir toujours évité les erreurs.

J'ai dû de même, les œuvres de jeunesse étant fort nombreuses, imposer à plusieurs chapitres, à ceux du romantisme surtout, une division factice et ramener plusieurs fois le lecteur au point de départ. Puisse-t-il se souvenir que le seul souci de clarté me fit oser ces gaucheries dans la conception du plan !

Faut-il enfin me justifier de ne pas suivre la méthode commune, d'après laquelle le livre se divise en deux parties, la première consacrée à la vie de l'auteur, la seconde à l'examen des œuvres ? Il m'a paru logique de mêler continuellement la biographie de l'homme et la vie des livres comme elles le furent en réalité. Pour lui, comme pour les poètes lyriques, « l'ouvrage d'imagination est une autobiographie sinon strictement matérielle, du moins intimement exacte et profondément significative des arrière-fonds » (1) de sa nature : on y respire l'atmosphère de luttes douloureuses. D'ailleurs séparée de la vie des œuvres, sa biographie serait peu remplie de faits extérieurs ; elle risquerait de paraître vide, alors qu'elle fut un bel exemple de labeur littéraire.

Il arrive souvent, dit-on, qu'une thèse consacrée à un poète de second ordre soit la pierre tombale

---

(1) *P. Bourget. « Essais de psychologie », I, p. 130.*

définitive sous laquelle le rimeur désormais oublié peut dormir d'un sommeil tranquille sans crainte d'être jamais troublé. Puisse-t-il n'en être pas ainsi de mon œuvre ! Puisse-t-elle mieux faire connaître et goûter aux amateurs de bonne poésie l'artiste délicat qui sut traduire de légères fantaisies en « strophes aux gracieux dessins » (1), en élégies sincères ses émotions personnelles, en alexandrins larges et sonores les puissantes évocations de « Melaenis » et des « Fossiles ! »

Au moment de livrer aux lecteurs cette étude, condamnée au silence pendant les années de la guerre, je dois acquitter une dernière dette de reconnaissance et non la moindre. M. le chanoine Jouen, un maître dans l'art de faire revivre par la plume les hommes et les choses de la Normandie, voulut bien s'intéresser à mon travail et l'encourager avec une bienveillance continue, correction des épreuves comprise. Ma gratitude et mon affection lui sont acquises, il le sait ; qu'il veuille bien en trouver ici l'expression respectueuse !

---

(1) « Imité du Chinois », Œuvres, p. 308.

LOUIS BOUILHET

SA VIE ET SES ŒUVRES

CHAPITRE PREMIER

La Famille

LE PAYS : CANY. — LES ASCENDANTS PATERNELS JEAN-NICOLAS BOUILHET, SON ŒUVRE LITTÉRAIRE. — LES ASCENDANTS MATERNELS : LEUR INFLUENCE PRÉPONDÉRANTE DANS L'HÉRÉDITÉ DE LOUIS. LE GRAND-PÈRE, PIERRE HOURCASTREMÉ LA MÈRE, CLARISSE HOURCASTREMÉ.

« Je suis né à Cany, petite ville de la Seine-Inférieure, le dimanche 27 mai de l'an 1822. C'est pendant vêpres que je vins au monde, et comme les deux dimanches précédents ma mère s'était trouvée mal à l'église, le Juge de paix qui avait de l'esprit à ses moments perdus (et il était économe de son temps), affirma que l'enfant ne serait pas dévôt : ce qui chagrina ma mère, fit sourire mon grand-père et n'empêcha rien, je vous le jure. — Si l'on ne tira pas le canon à ma naissance, mon père, du moins, se crut obligé de manifester sa joie en latin, dont il avait quelque usage : « *Hæc dies quam fecit Dominus !* Voilà le jour que le Seigneur a fait ! » Ce soir-là, il y eut du soleil comme pour un prince légitime, et mon grand-père qui était de Pau, me frotta la lèvre d'une gousse d'ail, en

mémoire du Béarnais ; on m'a même affirmé que j'avais avalé du vin pur avec une si joyeuse grimace que l'on craignit de me voir perdre la raison avant l'âge voulu de cette infirmité ».

C'est avec ce spirituel badinage que Louis Bouilhet se présente à nous à la première page d'un essai d'autobiographie, encore inédit, intitulé « Un Conte Bleu » (1). Si par une distraction pardonnable à un poète, il commet une erreur sur la date de sa naissance (2) — il est né en 1821, non en 1822 — il indique avec précision les influences qui entourèrent ses premières années, dans un intérieur de gens simples, de belle humeur, d'une culture intellectuelle plus qu'ordinaire, et vivant dans l'air confiné d'un chef-lieu de canton.

⁂

Le bourg de Cany se cache dans le plantureux pays de Caux, à quelques kilomètres de la mer, au fond d'une vallée où la Durdent déroule ses méandres. Le paysage, vu dans l'éclatante lumière d'un soleil d'été, est plein de calme et de force ; sur les deux rives s'étalent des herbages que protège contre les vents une double ceinture

---

(1) Seules, les pages relatives à la famille et à la naissance de Bouilhet ont été écrites ; elles sont précédées d'un « Programme », où le poète consigna en style télégraphique les événements principaux de sa vie jusqu'en 1855. Vraisemblablement, il faut reporter à cette date la composition d' « Un Conte Bleu ».

(2) Flaubert (en 1870) dans la préface des « Dernières Chansons » (p. 281) a reproduit cette erreur des notes autobiographiques qu'il avait consultées. M. Angot (1885) a donné, sans la prouver, la date de 1821. M. de la Ville de Mirmont (1888) reprit de confiance celle donnée par Flaubert. M. Frère (1908) fait naître indifféremment le poète en 1822 (p. 29) ou en 1821 (p. 99 et 297). M. Descharmes (1909) le premier a établi définitivement la date du 27 mai 1821 (p. 413), d'après les registres de l'état civil de Cany.

d'arbres, hêtres ou ormes, plantés en lignes régulières ; les pommiers sont chargés de fruits et des vaches paissent lentement l'herbe drue. Dans les champs voisins, la « chanson des Brises » (1) passe comme une musique monotone, l'or des blés et des avoines s'étend au loin, entrecoupé seulement par quelque bouquet d'arbres : c'est le temps des blés mûrs et bientôt les moissonneurs « à la brune figure » (2) apparaîtront pour former les javelles lourdes de grain.

Poésie de la Durdent aux eaux claires et rapides, aux ombrages mystérieux, puissance féconde de la terre normande, le talent de Bouilhet doit beaucoup à ce paysage. Jeune, notre auteur a senti s'éveiller en lui l'amour de la nature ; il a observé les travaux du « laboureur » (3) et la vie des fleurs et des plantes ; il a aimé l'Océan « avec ses flots et sa trompe sonore » (4), de sorte que plus tard, en quête de sujets de descriptions ou d'ingénieuses métaphores, il n'aura qu'à faire revivre ses sensations de jeunesse pour écrire des « vers aux larges flancs », qui « pareils aux grands bœufs » font tinter « leurs colliers de rimes bruyantes ! » (5).

Bien plus, ces premières visions lui ont révélé la « Nature » si puissante qu'il en fera son « Evangile » pour remplacer le *Credo* de ses premières années ; il proclamera, avec un lyrisme que n'eût pas désavoué Homais, qu'elle doit marcher sur les « cultes abandonnés »,

---

(1) « Chanson des Brises », p. 381.
(2) « Puberté », p. 22.
(3) « Le Laboureur », p. 94.
(4) « Le Galet », p. 78.
(5) « Le Laboureur », p. 95.

de même qu'elle fait disparaître sous les frondaisons les ruines des vieilles abbayes :

Toi, qui proposes dès l'enfance
A notre faible humanité
Pour symbole ta confiance,
Pour Evangile ta beauté,

Entre, ô Nature, avec ta joie,
Ton soleil et ton mouvement,
Et qu'on te laisse cette proie
A dévorer tranquillement ! (1)

S'il avait pu la deviner, l'idée de ses admirateurs de le représenter par un buste, intime et familier, dans le cadre où il passa une partie de sa vie, eût donc agréé au poète. Mais à la place publique de la bourgade, banale avec ses maisons basses, presque toujours déserte et silencieuse, bruyante aux seuls jours de « marché », quand les paysans voisins l'envahissent, il eût préféré quelque coin en dehors du bourg, vers la mer, « sous les poiriers en fleurs » (2), près des haies verdissantes, où

Sous son capuchon rose enfermée à demi,
La fleur du marronnier regarde et veut éclore. (3)

Il eût mieux aimé encore le voisinage de la maisonnette où il naquit, et qu'il a décrite avec complaisance : « Oh ! la ravissante maison, dit-il, dans « Un Conte Bleu », que celle où je suis né ! seule à l'écart sur le chemin de la mer, entourée d'un jardin et d'une masure immense ; elle me déposa, dès le premier jour, sur les fleurs comme une abeille, dans les feuillages comme un oiseau !... Depuis, bien des fois je l'ai revue ; à travers

(1) « L'Abbaye », p. 370.
(2) « Printemps », p. 42.
(3) « Mars », p. 95.

les arbres de son « fossé », j'ai jeté mes regards furtifs, et la maison me connaît bien et la blanche façade, quand je passe sur la route, me regarde avec toutes ses fenêtres, pleines de souvenirs et de soleil » (1).

Là, en effet, il eût retrouvé les impressions de son enfance, il eût entendu chanter dans sa mémoire les vers de jeunesse qu'il y avait écrits pendant les vacances, il se fût rappelé ses retours sous le toit de la « blanche » maison, lorsque, meurtri par la lutte et le désespoir, il venait oublier près de sa mère et de ses sœurs la « gent de Lettres » et goûter le charme du « Printemps » (2).

Aujourd'hui, rien ne distingue des autres la maison jadis habitée par L. Bouilhet : aucune plaque n'a été apposée sur ses murs pour rappeler à la postérité que là naquit un poète délicat, au milieu d'une famille dont presque tous les membres eurent l'ambition d'être les servants de la Muse.

.˙.

L. Bouilhet n'eut jamais la prétention de hautes origines comme V. Hugo et A. de Vigny. Il nota cependant avec le plus grand scrupule les circonstances qui entourèrent ses premières années et ce qu'il savait de sa famille « afin, dit-il, d'expliquer psychologiquement les influences qui présidèrent à ma naissance » (3).

S'il n'a pas d'ascendants de vieille noblesse à faire connaître, il détaille avec fierté la valeur de ses origines littéraires : « Jamais mortel, écrit-il, ne vint au monde dans des conditions plus poétiques ; peu d'écrivains

(1) « Un Conte Bleu ».
(2) « Printemps », p. 24.
(3) « Un Conte Bleu ».

pourraient énumérer autant d'hémistiches parmi leurs ancêtres. Je descendais de la Ballade par les femmes, et de l'Epître par les hommes : des deux côtés, les rimes se perdaient dans la nuit des temps » (1).

Il semble donc que les évènements aient été préparés par quelque Providence bienveillante pour que la rencontre des deux familles, d'origine gasconne, permit la naissance, sur la terre Normande, du poète Louis Bouilhet. « Comme deux nuages chargés d'électricité, écrit-il dans « Un Conte Bleu », les deux familles gonflées d'inspiration se rencontrèrent un jour selon qu'il était écrit quelque part et du choc jaillit une épithalame ! Une pièce de vers que ma mère publia dans un journal de Rouen, fut comme le signal de l'orage. Mon père en perdit le sommeil : rêver, découvrir la Muse, saisir la plume, polir la rime, tourner l'ensemble, tout cela, comme vous paraissez disposé à le croire d'après ma tournure, ne fut pas l'affaire d'un moment : il faut le temps à tout ; je ne fus pas plus improvisé qu'un autre, *tantæ molis erat !* C'est alors qu'à trois lieues d'Yvetot, en l'an du Seigneur 1820, s'établit par dessus les bois un duo sentimental et un accord incessant de lyre et de galoubet, si bien que de sonnets en acrostiches et de rondeaux en triolets, on en arriva un beau jour au poulet final... Ce fut bien là un mariage de raison, si l'on considère la richesse des pensées. Mon père apportait en dot trois ou quatre mille rimes suffisantes et ma mère deux grands yeux bleus avec quelques ballades dans le style marotique... Quant à moi, je suis le produit naïf d'un madrigal et d'une romance : modulé selon toutes les règles de l'art, je

(1) « Un Conte Bleu ».

sortis du néant scandé comme un Alexandrin classique, et ce qui m'étonne le plus, c'est qu'après une pareille préparation, je n'ai jamais pu atteindre que cinq pieds et demi, ce qui fait un vers faux ! Ce demi-pied me perdra : j'aurai toujours une cheville sur la conscience ! Du nid de rossignols sortit une oie au grand étonnement de mon père, qui a emporté dans sa tombe cette conviction désespérante. Je péchais par la base et le poème était manqué » (1).

. . .

Et cependant Louis avait beaucoup à recevoir de la lignée paternelle, tant on y avait fait preuve d'activité intelligente et d'inspiration poétique.

Nous trouvons l'un de ses ancêtres, François Bouilhet, installé, vers le milieu du XVIIIe siècle, maître chirurgien à Nogaro, dans le Gers.

Si nous ne savons rien de sa vie, nous connaissons mieux la carrière de Jean, celui de ses fils qui fut le grand-père de Louis. Ce Jean Bouilhet fut vraisemblablement le premier de la famille qui entra dans l'administration des hôpitaux militaires, où il servit pendant la Révolution et l'Empire jusqu'en 1810. Le 18 février de cette année, il mourut directeur de l'hôpital d'Eccloo, dans la Hollande française. Il avait épousé à Paris, en 1785, Marie-Anne Bailly, née à Ermenonville, fille du cocher du marquis de Girardin. Comme Rousseau jusqu'à sa mort avait été recueilli à Ermenonville, on en a conclu que la grand'mère paternelle de notre poète avait pu rencontrer souvent Jean-Jacques dans la propriété du Marquis. En mourant, Jean Bouilhet laissait six enfants,

(1) « Un Conte bleu ».

au nombre desquels était le père du poète, Jean-Nicolas, qui naquit, lui aussi, à Ermenonville (1).

Tous les biographes de Louis ont raconté, que suivant l'exemple familial, son père s'engagea dans l'administration des Ambulances, et fit la plupart des campagnes impériales de 1805 à 1815, comment dans la retraite de Russie, il traversa à la nage la Bérézina et contracta une pneumonie dont il ne guérit jamais complètement. Licencié après la guerre, il obtint pour vivre d'être nommé adjoint au régisseur du château de Cany, qui appartenait à la famille des Montmorency-Luxembourg. C'est ainsi qu'il se trouva transplanté dans la bourgade normande où il se maria, vécut une douzaine d'années et mourut, âgé seulement de quarante-cinq ans.

Le père de Louis Bouilhet fut un écrivain fécond. Une étude diligente de M. E. Frère (2), nous fait connaître son œuvre : un poème intitulé « Les Fricoteurs », une comédie en cinq actes et en vers « Le Sophiste », deux cahiers de chansons, odes, fables et épîtres en vers, enfin ses souvenirs de campagne. Jean-Nicolas n'hésitait pas à porter sur « toutes ces fariboles » (3) — le mot est de lui, — ce jugement sévère : « Rien de tout cela ne m'a jamais paru valoir grand'chose... Mon génie, sous quelque protection qu'il se soit mis, n'a jamais pu se hausser au-dessus du médiocre » (4).

Tout en reconnaissant que l'œuvre « n'a rien de bien

---

(1) J'emprunte ces détails à l'étude de M. E. Frère : « Louis Bouilhet, son milieu, ses hérédités, l'amitié de Flaubert », p. 97.

(2) E. Frère, *op. cit.*, p. 100.

(3) *Ibid.* p. 111.

(4) *Ibid.* p. 110.

saillant » (1), et qu'on « pourrait n'en rien dire », M. Frère tient à pousser l'analyse à ses limites extrêmes pour faire des rapprochements littéraires : « Ce serait, dit-il, une étude piquante de partir des chansons de route de notre ambulancier pour arriver à « Melænis », et de comparer dans cet atavisme de la poésie le fils au père. La distance est énorme, je n'ai pas besoin de le dire. Mais la parenté se retrouve, et sous les pas ailés de Louis gravissant le Parnasse, un œil exercé distinguerait peut-être les gros souliers de Jean-Nicolas » (2). Les « Mémoires » de Jean-Nicolas, d'ailleurs, paraissent donner raison à ces prétentions du biographe : nous y lisons : « Père de famille, c'est en partie pour mon fils que je rassemble ces souvenirs. Il me semble qu'une conformité existe entre ses goûts, son tempérament, son esprit et les miens » (3).

Il ne semble pas que ces chétives données suffisent pour établir la thèse des traits communs entre les œuvres et les caractères — sauf peut-être pour la timidité — du père et du fils : nous préférons opposer l'opinion du fils à celle du père. « De mon père, a écrit Louis, je n'ai absolument rien que le regard, sans avoir ses yeux, ce qui est assez étrange » (4). Jean-Nicolas, d'ailleurs, mort quand l'enfant atteignait sa douzième année, n'a pu avoir d'influence sur lui. « Mon père, ajoute le poète, éloigné tout le jour par ses occupations et rendu morose par sa mauvaise santé, fut constamment pour moi comme un étranger sévère » (5).

---

(1) E. Frère. p. 100.
(2) *Ibid.* p. 109.
(3) *Ibid.* p. 111.
(4) « Un Conte Bleu ».
(5) *Ibid.*

De son côté, jusqu'à sa mort survenue en 1832, le père de Louis, quoiqu'il cherchât parfois à se persuader du contraire, fut convaincu que l'enfant, lent et embarrassé pour exprimer ses pensées n'avait guère d'avenir. « Il en a bien souffert dans son amour-propre, ajoute le poète, mais une justice à rendre à ma mère, c'est qu'elle me reçut « à correction » et ne désespéra jamais de me remettre un jour sur mes pieds » (1).

*
* *

Le 12 août 1819, Jean-Nicolas Bouilhet, après la poétique préparation si agréablement décrite dans « Un Conte Bleu », épousait à Cany, Clarisse Hourcastremé, fille de Pierre Hourcastremé, « homme de loi ».

Pierre était né à Pau en 1739 (2). « Sa famille, écrit Bouilhet, était riche ou, pour le moins, fort à l'aise, si j'en juge d'après l'éducation exceptionnelle qu'il reçut et par les débris de fortune qu'il ne perdit complètement que vers le milieu de sa vie » (3). Après avoir été quelque temps avocat à Pau, il quitta sa province pour s'installer à Paris. Qu'y venait-il chercher ? « Hélas ! répond Louis dans « Un Conte Bleu », qu'y faisons-nous nous-mêmes, pauvres rêveurs de gloire ? Il venait dans la Capitale parce que là-bas on manquait d'air, parce que dans ses songes il avait vu des choses splendides, parce qu'il est un âge merveilleux où l'on croit soulever le monde !... A quels obstacles vint-il briser ses forces ? Quels crétins combla-t-il d'hommages, quelles vanités creuses fit-il résonner comme des tambours et de combien de décep-

(1) « Un Conte Bleu ».

(2) J'établis cette date d'après « Un Conte Bleu » : Hourcastremé mourut en 1831, à 92 ans ; ce qui reporte à 1739 la date de sa naissance.

(3) « Un Conte Bleu ».

tions composa-t-il son désespoir ? Il ne l'a dit à personne. La tombe a caché pour toujours le silence lugubre de son sourire » (1). A Paris, il devint journaliste et auteur dramatique, et perdit une partie de sa fortune.

Louis ne sut jamais quelle part personnelle son grand-père prit aux évènements de la Révolution. « Je m'en rapporte à mon cœur, ajoute-t-il, pour croire que le sien battit fort dans cet orage immense » (2). Le journaliste fut alors envoyé au Hâvre en qualité de commissaire de la Marine. Il se fit bâtir « à la côte d'Ingouville » (3) un pavillon qu'il dut vendre pour vivre et que plus tard notre auteur, au cours de ses promenades d'enfant, regarda maintes fois « avec la tristesse d'un exilé » (4). Après avoir été maître de pension à Montivilliers, il vint en 1816 établir ses pénates à Cany, où il mourut en 1831. Entre temps, il avait épousé une Cauchoise, Rose Patrix, habituée aux travaux domestiques, et qui fut toujours très effacée auprès de « l'homme de Loi ». Elle était, d'après M. Frère, « incapable de soutenir une conversation avec son mari sur un point d'histoire ou de littérature ! » (5).

Dieu sait cependant si Pierre Hourcastremé pouvait aborder de nombreux thèmes de discussion. Les seuls titres de ses ouvrages prouvent sa science universelle et sa fécondité d'écrivain. Un ballet, « Marius et Ariste », voisine avec une « Solution des Problèmes de la trisection géométrique de l'angle », un recueil de « Poésies et

---

(1) « Un Conte Bleu ».
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*
(5) *Op. cit.*, p. 125.

Œuvres mêlées » avec un « Catéchisme du Chrétien par le seul raisonnement » (1).

Toute la famille ayant continué à vivre sous le même toit après le mariage de Clarisse, Louis a donc connu pendant une douzaine d'années, dans la maison de Cany, ce bonhomme d'humeur vagabonde, toujours fidèle au port de la queue et de la culotte courte, du gilet brodé et du jabot de dentelle, vrai représentant de l'esprit français au XVIIIe siècle. Sa vie entière, il conserva de lui un souvenir agréable qu'il voulut même traduire en une pièce de vers restée inachevée. Il raconte l'émotion qu'il éprouva en revoyant à Cany, dans un coin du jardin, des tulipes et des jacinthes (2), les fleurs préférées du vieillard, et cultivées avec soin, en mémoire de lui, par sa mère et ses sœurs :

Vingt ans ! rien n'est changé. Vingt ans ! rien n'a péri.
Au rendez-vous d'avril chaque plante est fidèle.
On dirait qu'en passant dans ce recoin fleuri,
Aux branches des buissons le temps a pris son aile !

---

(1) Voici par ordre chronologique la liste des ouvrages de P. Hourcastremé : « Poésies et Œuvres mêlées » (1773). — « Marius et Ariste ». — « Catéchisme du Chrétien par le seul raisonnement » (Toulouse, 1789). — « Les Aventures de Messire Anselme, chevalier des lois » Paris, 1790), — « Essay sur la faculté de penser et de réfléchir » (Paris, 1805). — « Etrennes de Mnémosyme ». — « Essay d'un apprenti philosophe sur quelques problèmes de physique, de métaphysique et de morale » (Paris, 1805) — « Solution des problèmes de la trisection géométrique de l'angle » (Rouen, 1812).

(2) Le titre de la pièce devait être « Tulipes et Jacinthes ». Les vers que nous citons sont inédits. — Cf. une lettre de Flaubert (III, p. 21) : « Tantôt, après dîner en regardant une bannette de tulipes, j'ai songé à ta pièce sur les tulipes de ton grand-père, et j'ai vu nettement un bonhomme en culottes courtes et poudré, arrangeant des tulipes pareilles dans un jardin vague, au soleil, le matin. Il y avait à côté un môme de quatre à cinq ans (dont la petite culotte était boutonnée à la veste), joufflu, tranquille et les yeux écarquillés devant les fleurs : c'était toi. Tu étais habillé d'une espèce de couleur chocolat ».

La vue des jolies plantes éveille chez le poète un monde de souvenirs. Quand il vivait, le bonhomme — le « père Hour », comme l'on disait amicalement dans la famille — les cultivait lui-même ; il les visitait chaque jour et était heureux d'en faire admirer les fleurs à ses amis :

Poudré comme un marquis, et la queue à la nuque,
Tu soignais de tes mains ce petit coin charmant,
Et sur ta longue canne appuyé gravement,
Tu secouais aux fleurs le blanc de ta perruque.
..... On entendait, à chaque mouvement,
Sur tes petits mollets craquer tes bas de soie !

et l'on voyait,

..... le long des plates-bandes
Luire ton soulier mince, à la boucle d'argent.

Il revoit surtout la vieillesse longue et sereine de ce sage qui comprit enfin que sa mort était proche, le jour où fut cassée

Sa tasse du Japon dont les fleurs étaient bleues.

Flaubert n'avait donc pas tort en affirmant dans la Préface des « Dernières Chansons » que Pierre Hourcastremé avait laissé à son petit-fils le souvenir d'un « bonhomme bizarre et charmant » (1), mais le « bonhomme » lui laissa plus qu'un souvenir agréable, plus même que ce double trésor dont le poète était fier :

La haine des pédants et l'amour des fleurs bleues,

il lui légua en héritage une mentalité analysée longuement dans « Un Conte Bleu » :

« Comme caractère et aptitudes d'esprit, écrit Louis, si j'en excepte les Mathématiques, je ressemble beaucoup à

(1) Œuvres. p. 282.

mon grand-père et, physiquement, le front est d'une identité frappante... De plus, depuis le premier jour de ma vie jusqu'en 1831, je ne l'ai guère quitté d'une minute. Toujours sur mon berceau, j'ai vu sa tête calme et souriante... Ce que je sais de mon père m'a été dit après son décès, on ne m'a rien raconté de mon grand-père et je le connais davantage. Cette conformité d'intelligence, ces sympathies physiques et morales ont-elles effrayé ma mère peu édifiée, comme résultat matériel *(sic)*, des destinées paternelles et craignant de me voir prendre la même route pour arriver aux mêmes conclusions ? Je le crois. Mais une raison plus vive et plus immédiate était l'opinion libérale de mon grand-père en opposition directe avec l'esprit de la famille, c'était sa croyance religieuse qui procédait nécessairement de Voltaire et de Rousseau (1). Ce qui me le prouve, c'est qu'on ne permit jamais au vieillard d'entreprendre mon éducation. Il y avait entre lui et moi, quant à l'intelligence, un véritable cordon sanitaire. Plus tard, j'ai su qu'il avait beaucoup écrit. J'ai lu même des pages de romans imprimés, que je trouvais en lambeaux dans quelque coin sombre et que je dévorais en cachette avec la volupté du crime. Pauvre grand-père ! pauvre grand homme ! » (2)

Voilà donc, découvert et précisé par le poète lui-même, un premier point d'hérédité intellectuelle, un tour d'esprit

---

(1) Et ailleurs, dans une lettre adressée à G. Flaubert : « Un ami m'a apporté cette semaine, à force de recherches bibliomanesques, 4 gros volumes superbement reliés par le père Hourcastremé : « Les Aventures de Messire Anselme, 1796 », Monsieur le Grand Vicaire, Ma haine pour le parti prêtre n'est que de la Saint-Jean auprès des diatribes de mon grand-père !..., Je comprends l'ostracisme de ma mère ». (Inédit, sans date).

(2) « Un Conte Bleu ».

général, naturellement dirigé vers les problèmes philosophiques et le scepticisme religieux, où, en dépit de la vigilance maternelle, Louis aboutira plus tard.

Par cette parenté d'intelligence s'explique aussi chez l'un et l'autre le même incessant besoin de science, la même aptitude à s'assimiler les connaissances les plus diverses de l'esprit humain. Bouilhet a décrit cette « gloutonnerie » du savoir chez son grand-père : « A côté des arides études du Droit, il cultivait les Belles-Lettres (selon l'expression du temps), conjointement avec les Mathématiques et l'Histoire Naturelle. Il visait à une réputation encyclopédique, tendance naturelle à cette époque du développement intellectuel en France. Quelques rimes vous sacraient poète, tout était dit après un quatrain piquant ou un madrigal ingénieux ; on pouvait alors passer à la Physique en toute sécurité de conscience. Homme d'ailleurs très remarquable comme facilité de conception, mon grand-père ne fut qu'un résumé. Il se bourra de son époque ; en le fouillant, on retrouverait tout le dix-huitième siècle... Il avait la gloutonnerie de la science et mangeait toujours sans s'inquiéter des digestions » (1).

Comme P. Hourcastremé, Louis Bouilhet promène partout son intelligence curieuse. Savant, il décrit les mondes disparus des temps antédiluviens ; historien, il évoque avec une précision remarquable les scènes de la vie romaine ; philosophe, il veut laisser sa profession de foi religieuse ; artiste à l'imagination puissante, il brode sur les thèmes les plus divers de la sensibilité et de la fantaisie ; il demande même l'inspiration aux poètes chinois, dont il s'essaye à parler la langue !

(1) « Un Conte Bleu ».

Les aptitudes variées de l'intelligence sont chez Bouilhet un legs de P. Hourcastremé ; jointes à l'héritage maternel, elles déterminent en partie la physionomie du poète.

.˙.

Clarisse Hourcastremé, sa mère, naquit à Graville, près le Hâvre, le 27 août 1797. Ayant eu de son père une éducation soignée, elle put ouvrir à Cany un pensionnat, où elle reçut les fillettes appartenant aux familles du bourg et des villages voisins. Aussi, lorsqu'âgée de 22 ans, elle épousa Jean-Nicolas Bouilhet, il fut convenu « que les deux époux habiteraient provisoirement le même domicile que les père et mère de la fiancée, sans y avoir la même table, sans contribuer aux frais qu'elle occasionnera, sous l'obligation néanmoins que la future dame Bouilhet continuerait à s'occuper des soins qu'exige le pensionnat tenu par elle et sa sœur » (1).

A l'exemple de son père, Madame Bouilhet écrivait des vers, non certes par vanité d'artiste ou de bas-bleu, mais pour se reposer des fatigues de l'enseignement et donner libre cours à la poésie qu'elle portait en son cœur. Ses œuvrettes étaient recopiées avec soin dans un cahier que l'auteur avait intitulé modestement : « Fugitives de Clarisse ». Les pièces de commande et de circonstance y sont mêlées aux poésies d'inspiration personnelle : les vers d' « Un Amour de jadis » voisinent avec l' « Ode adressée au Duc d'Angoulême à son passage à Cany, en Octobre 1817 », les rimes pieuses d'une « Prière » avec les joliesses d'une « Rêverie » (2).

---

(1) E. Frère, op. cit. p., 128.

(2) Publiée par M. E. Frère, op. cit., p. 133.

Voici l'un de ces morceaux, intitulé « Amour de jadis », dont le tour archaïque ne manque pas de grâce :

Près d'un château, sur les bords de l'Adour,
Errait un preux épris de noble dame.
Il veut la fuir, fuit avec lui l'amour
Qui dans son cœur entretient vive flamme.
Sous le feuillage, au bord des claires eaux,
Beau chevalier, soupire ainsi ses maux :

« Fière Beauté. qui dédaignes mes vœux,
O de mon cœur cruelle souveraine,
Plus ne verrai l'azur de tes beaux yeux,
Vais loin mourir sous le poids de ma peine.
Servant d'amour, n'en eus que les rigueurs ;
Trépas lui seul peut finir mes douleurs ».

Disant ces mots, le sensible Olivier
Termine ici sa languissante vie.
Mourante voix veut encor répéter
Nom trop chéri de la fière Almazie.
Il meurt d'amour, le pauvre désolé...
Cœur d'aujourd'hui se serait consolé ! (1)

Elle se plaît surtout à mettre en vers des sentiments de rêverie ou de mélancolie, des impressions d'un parfum si faible qu'on le sent à peine ; mais elle est toujours une diseuse élégante, et sa poésie toute de grâce paresseuse et éclose près de Pierre Hourcastrémé en perruque paraît avoir été écrite par quelque belle dame spirituelle et sensible du XVIIIe siècle.

On comprend dès lors que la rêverie naturelle et la délicatesse de sa mère aient formé dans le cœur de Louis des réserves d'imagination, d'inquiétude morale, de poésie enfin. Bientôt l'enfant sentira la main de cette femme aimante soutenir sa marche incertaine, tandis que peu à

(1) Inédit.

peu à ce premier apport de sensibilité s'ajoutera chez lui l'influence de l'éducation première, auprès de deux sœurs, Sidonie et Esther, qui apparaîtront au foyer de Clarisse et deviendront les confidentes des joies et des mélancolies de l'adolescent (1).

. . .

S'il est vrai que pour une part l'inspiration des poètes a sa racine dans le cœur des aïeux, et si leur imagination se trouve formée du fonds de traditions et d'exemples qu'ils ont reçu, cette théorie des influences héréditaires doit se soutenir pour Louis Bouilhet, bien que dans la vie sa sensibilité se soit trouvée modifiée par la lutte et la souffrance, et que son instinct naturel du beau ait évolué longtemps avant de se soumettre à des règles définitives. C'est pourquoi, en ce chapitre liminaire de notre œuvre, nous avons présenté ses ancêtres d'après le crayon que le poète lui-même nous en a laissé : surtout ce philosophe du XVIIIe siècle, fier et indépendant, qui juge sévèrement les choses d'Eglise, les gens de Loi et les écrivains classiques, et cette jeune femme à la voix caressante, à la piété si douce, qui fut la mère de Louis, qui lui donna un bel exemple de bonté et pour laquelle il aura toujours du respect, même aux jours où un désaccord passager semblera voiler l'amour filial.

---

(1) Sidonie (1823-1884). Esther (1830-1901).

CHAPITRE II

L'Education

(1821-1840)

I. — Les Faits : La Famille. M. Jourdain. Le Collège de Rouen. — La Pension Lévy

II. — Les Idées morales : Royalisme. Religiosité. — Mélancolie.

III. — La Formation littéraire : Influence du Collège.

I

Comme beaucoup de parents, ceux de Louis se complaisaient dans les gentillesses de leur rejeton. Son père consigna dans un « Journal », avec de minutieux détails, les plus petites nouveautés de la vie de l'enfant : premiers costumes, promenades, tenue à l'église, manifestations d'intelligence. Il y ajoute les éloges flatteurs entendus dans le bourg : « Il est vrai, note-t-il, avec une satisfaction peu déguisée, que c'est un bel enfant » (1). On veut même la miniature du « bel enfant ». Jean-Nicolas prend ses pinceaux et s'y applique non sans succès. Désormais, elle figurera auprès de celle du « Père Hour » dans la salle à manger.

(1) Inédit.

C'est au milieu des fillettes du pensionnat que Louis, sous la direction de sa mère, prend contact avec les livres. A dix ans, il sait exprimer clairement sa pensée, comme le prouve une lettre d'alors qu'il conserva toute sa vie et dont la naïveté l'amusait fort. Elle était adressée à son parrain, Monsieur Pessey, le régisseur du château de Cany :

« Mon cher Parrain,

« Comme j'ai apris *(sic)* que tu avais défendu de s'amuser à pêcher sur le pont de Baraville (1), j'ai pris la liberté de t'écrire pour t'en demander la permission. Comme je ne connaissais pas ta défense, j'y ai déjà pêché une fois, mais je n'ai pris rien. J'ai entendu dire que Marraine (2) n'était pas au château, je te prie, quand tu lui écriras, de lui présenter mon respect et de lui dire que je m'ennuie beaucoup de ne pas la voir. Adieu, mon cher Parrain, je t'embrasse de tout mon cœur, en attendant la réponse que tu auras la bonté de faire à papa.

« Ton filleul,
« Louis-Hyacinthe Bouilhet (3).

« Cany, le 3 Juin 1831 ».

L'écriture est satisfaisante et sauf pour un mot, l'orthographe est respectée.

On songe déjà aux moyens à prendre pour que l'enfant commence des études plus sérieuses, quand, au mois de juin de l'année 1832, survient la mort du chef de famille, Jean-Nicolas. Dans les lettres qu'elle écrit vers cette épo-

---

(1) Barville.
(2) Madame Pessey.
(3) Inédit.

que, Madame Bouilhet paraît inconsolable de la perte de son « bon ami ». A sa belle-sœur Emilie, qui lui a demandé, en souvenir, des cheveux du défunt, elle avoue qu'elle doit supporter de longues heures de tristesse : « Je ne puis rien toucher, rien voir, qui ne me retrace mon malheur : ses habits, ses papiers, son portrait, sa tombe que je vois de ma fenêtre ! Oui, le cimetière de Cany est sur le penchant d'une côte qui est très près d'ici, et l'on peut voir de chez nous la croix que j'ai fait mettre sur mon pauvre bon ami ! Que de fois je l'ai déjà regardée ! Mais je ne puis la distinguer longtemps, mes yeux cessent bientôt de la voir » (1).

Cependant elle ne se décourage pas ; elle trouve dans sa foi religieuse la force de continuer seule l'éducation des trois enfants. Jean-Nicolas avait désiré que Louis fît ses études complètes, mais le budget de la famille était trop maigre pour que Madame Bouilhet songeât à confier à d'autres l'instruction de son fils. Heureusement la Duchesse de Montmorency-Luxembourg, s'intéressa aux enfants laissés par l'ancien sous-intendant de son château, et grâce à ses libéralités Louis put « aller en pension ». La chose mérite d'être notée, car cette protection des châtelains de Cany pèsera plus tard sur le poète qui, par respect de ses bienfaiteurs, soutiens fidèles du trône, refusera de publier certaines satires politiques, nettement libérales. Dans une de ses lettres, Madame Bouilhet révèle avec précision comment Louis devint le protégé des Montmorency-Luxembourg. « Lorsque je perdis mon pauvre ami, dit-elle, je crus devoir écrire à Madame la Duchesse et lui apprendre mon malheur. J'en reçus une

(1) Inédit.

réponse pleine de bonté dans laquelle elle m'assurait qu'elle s'intéresserait à mon fils, espérant, disait-elle, qu'il aurait toutes les belles qualités de son père. Cette lettre me causa un instant de soulagement dans mes peines... Mais jugez quel nouveau coup pour moi, lorsque huit à dix jours après, j'appris la mort de la bonne Duchesse, emportée par le choléra en quelques heures, précisément au moment où elle se disposait à venir passer quelques jours au château de Cany ! N'est-ce pas là une circonstance bien malheureuse. Enfin, après avoir passé bien longtemps sans entendre parler de rien, Monsieur Pessey m'a appris que les enfants de Madame la Duchesse, qui connaissaient les bonnes intentions de leur mère à l'égard de mon fils, voulaient placer Louis dans une pension qu'ils se chargeaient de payer. Cela est, à ce qu'il me semble, bien avantageux pour Louis, mais me séparer de ce cher enfant qui est encore si jeune !... Il m'aurait été bien plus agréable de recevoir la valeur de cette pension pour m'aider à élever mes enfants et d'attendre encore quelques années avant d'éloigner Louis, mais je n'ai pas le choix... » (1).

Madame Bouilhet, d'après les conseils de Monsieur Pessey, avait d'abord résolu d'envoyer l'enfant dans quelqu'une des pensions de Dieppe, « à cause de la facilité des communications », mais un des « notables » de Cany lui ayant affirmé « qu'il n'y avait pas à Dieppe une seule pension particulière qui eût de la réputation » (2), il fallut chercher ailleurs.

Il fut décidé que Louis serait envoyé près du Hâvre, à

(1) Inédit.
(2) Inédit.

Ingouville, chez Monsieur Jourdain qui était sans doute un ami de Pierre Hourcastremé. Les larmes aux yeux la jeune veuve se sépara de son fils : « Après avoir passé une quinzaine aux préparatifs indispensables de son petit trousseau, écrit-elle, je l'ai conduit moi-même, non sans avoir le cœur bien brisé », et dans une autre lettre : « Que j'ai pleuré en me séparant de lui ! Il est au Hâvre à quinze lieues d'ici ! » (1).

Louis raconta plus tard que sa mère alors n'avait pas hésité à lui confectionner elle-même des costumes ; il voulut évoquer ce souvenir dans la pièce de vers intitulée « Tulipes et Jacinthes » et dédiée à son grand-père :

Ma mère avec orgueil me taillait des gilets
Dans le satin luisant de tes belles culottes !

Nous croyons volontiers que Madame Bouilhet ne le faisait pas « avec orgueil », mais s'y résignait par raison d'économie. Elle négligea même un peu « la mode » : Louis fut raillé par quelques camarades mieux habillés que lui, ce qui ne contribua pas peu à développer sa timidité naturelle. Il fallut même un jour que sa mère le tançât pour lui faire porter « un colet », qu'il jugeait ridicule parce que ses petits amis avaient « le manteau ». « C'est un colet tout simplement comme tous les jeunes gens de chez nous en ont, lui écrit-elle. Si tu es raisonnable, tu diras : Maman a assez dépensé pour moi cette année en m'achetant pour plus de soixante francs d'habits, il y a deux mois : il faut prendre patience et obéir à ma mère en mettant mon colet tel qu'il est, puisqu'il n'est point ridicule surtout avec une redingote de la même

(1) Inédit.

couleur. Voilà ce que tu penseras si tu as du bon sens, car un colet est un colet, et le tien est aussi grand que tous ceux que je vois. Tu me diras peut-être que tu n'en vois point au Hâvre ; je crois que tu te trompes, mais quand cela serait, c'est la mode de ton pays à toi, et j'espère que tu ne seras pas assez sot pour souffrir du froid par un amour-propre mal entendu... » (1).

Cet exemple de sévérité est unique dans les lettres que Clarisse Hourcastremé écrit à l'enfant. Si elle n'hésite pas à répéter ses conseils pour l'écriture et le soin des vêtements, elle ajoute toujours les mots tendres et les pieuses recommandations que les mères savent trouver pour leurs enfants. Ainsi quand elle voit décembre se terminer et ses élèves partir joyeusement pour goûter l'intimité familiale des vacances du « Nouvel An », elle pense à Louis qui ne peut venir à Cany avant Pâques : « Qu'il m'ennuie de ne pas te voir, lui mande-t-elle, et comment pourrai-je commencer l'année sans t'embrasser? Ah ! que nous nous en dédommagerons bien à Pâques, si Dieu nous donne la santé à tous. N'oublie pas de bien le prier pour cela tous les jours, cher ami, il ne faut pas grand temps, soit en se couchant, soit en se levant, pour dire tout bas : Mon Dieu, donnez une bonne santé à ma mère, à tous mes parents et à moi aussi, et servez-moi de père ainsi qu'à mes deux petites sœurs » (2).

* * *

Quand Monsieur Jourdain vint habiter à Rouen dans la rue Etoupée (3), Louis le suivit avec cinq enfants de la

(1) Inédit.

(2) Inédit.

(3) L'autobiographie ajoute : « 22 » (?)

pension d'Ingouville, « trois Emonin, Bard et Powel ». Il devait fréquenter, comme ses camarades, le Collège Royal : il en devint un élève peu brillant (1) dans la Classe de Cinquième, en octobre 1834.

Le local de la rue Etoupée, « avec sa grande cour pavée et triste, et les Etudes dans le grenier » (2), était sans doute trop peu confortable, car nous trouvons dès l'année suivante Monsieur Jourdain installé dans la rue La Rochefoucauld.

A coup sûr, le maître de pension n'était pas savant comme un docteur en Sorbonne, mais il le reconnaissait modestement et parfois se mettait à l'école de ses élèves. Louis, élève de Quatrième, devint le répétiteur préféré : « J'apprends le Grec au père Jourdain », écrit-il (3). Dès lors il fut un personnage important dans la maison.

Sa petite gloire littéraire grandit encore auprès de ses camarades lorsqu'en 1837, à l'approche de la Saint-Pierre, ils apprirent que pour la fête du Maître de maison il avait composé un « compliment en vers ». La dernière strophe surtout dut leur paraître une trouvaille :

Cher Maître, chacun s'empresse
Chacun veut te rendre heureux !
Oui, notre joie est parfaite :
Tous les jours seraient ta fête
S'ils dépendaient de nos vœux (4).

---

(1) Bouilhet rendit responsable de ces débuts médiocres la méthode d'éducation pratiquée par Monsieur Jourdain à Ingouville : « On jouait au loto, écrit-il, avec les mille plaisanteries fines qu'autorise ce divertissement. Ça commençait tous les jours à 7 heures du soir, heure à laquelle cessaient les travaux de jardinage. C'est ainsi que nous passions de l'utile à l'agréable et que j'étais le dernier en thème en arrivant au Collège de Rouen. Mais cette éducation antique nous fortifiait les muscles !... » (Lettre inédite à G. Flaubert, sans date).

(2) « Notes autobiographiques ».

(3) *Ibid.*

(4) Inédit (Juin 1837).

Un an plus tard, dans la même solennité, le poète en herbe n'hésitera pas à rappeler comment, en chantant le « cher Maître », il sentit s'éveiller sa vocation poétique :

O Muse, c'est pour lui, que novice et tremblante
Tu bégayas tes premiers vers !
C'est pour lui qu'autrefois, dans ton ardeur naissante,
Tu voulus essayer de timides concerts ! (1).

Madame Bouilhet encourage ces premiers essais poétiques que Louis est heureux de lui envoyer après les avoir soumis à l'appréciation de son camarade Félix Peillon. C'est, en effet, entre les deux enfants, l'aube d'une amitié littéraire qui durera de nombreuses années : « Nous ne sommes pour ainsi dire, écrit Louis à sa mère, que nous deux dans la pension qui nous comprenions ! Les autres sont ou trop jeunes ou trop... mais je me tais, car vois-tu, c'est une amitié toute poétique. Il m'a pris par mon faible, Peillon : il m'a demandé de lui lire mes vers ! Pauvre jeune homme ! Il ne prévoyait guère ce que lui vaudrait une telle demande ! J'en ai fait mon souffre-douleur, c'est-à-dire que chaque jour je le condamne à entendre la lecture de mes vers ; en veux-tu, en voilà... Si Dieu me prête vie, il n'est pas au bout de ses peines !... » (2).

Pendant son année de seconde, il écoute moins la Muse, mais il lit beaucoup. « Fureur de lecture : je dévore tout Walter Scott, je lis la Peau de Chagrin, puis Notre-Dame de Paris et les Orientales » (3), et l'autobiographie résume par le mot « éblouissement » les impressions du

(1) Inédit (Juin 1838).

(2) M. E. Frère (*Op. cit.* p. 31) a cité quelques passages de cette lettre datée du 5 juillet 1838.

(3) « Notes autobiographiques ».

jeune lecteur. Son imagination s'éveille. S'il passe devant la Cathédrale, les personnages du roman de V. Hugo lui apparaissent dans le décor de la basilique qui se prête à l'évocation du passé. Une note rappelle même « une composition française », qu'il élabora « pendant la Messe » (1). Pour la première fois aussi, cette année-là, il entre dans un théâtre, où il applaudit « Rita, l'Espagnole », une pièce aujourd'hui oubliée, d'écrivains également inconnus : Desnoyers, Boulé et Chabot. Les aventures mélodramatiques de l'héroïne étonnent l'adolescent et l'enthousiasment au point que vingt ans plus tard il gardera encore le souvenir de cette représentation : « C'est avec vous, écrira-t-il en 1859 à l'un de ses amis, que j'ai mis pour la première fois le pied dans un théâtre, un jour de mi-carême, sur la place du Vieux-Marché. On jouait « Rita, l'Espagnole ». J'ignore ce que valait cette pièce, mais j'en ai toujours l'éblouissement » (2).

Louis rêve beaucoup et travaille peu ; il n'est donc pas étonnant qu'à la fin de cette année, il ait « peu de succès » à la distribution des Prix. D'ailleurs, il n'est plus l'élève régulier qu'avaient connu ses camarades. Monsieur Jourdain ne dissimule pas son mécontentement : « Haine permanente du père Jourdain contre moi, écrit-il dans l'autobiographie, je prends la résolution secrète de le quitter » (3).

Ce ne fut pas une résolution vaine. Au mois d'octobre de l'année 1838, le maître de pension vit partir son élève

---

(1) « Notes autobiographiques ».

(2) Inédit. (Paris, 22 novembre 1858, à M. le Comte... (d'Osmoy). Extrait du catalogue de M. Charavay. Voir l'analyse de « Rita, l'Espagnole » dans le « Colibri » du 25 février 1838.

(3) « Notes autobiographiques ».

et ne put s'empêcher de faire quelques pronostics « fâcheux et solennels » (1) sur l'avenir de l'adolescent, Louis alla chez Monsieur Lévy qui dirigeait une maison semblable à celle de Monsieur Jourdain. Là, on n'ignorait pas que son nom était l'ornement habituel des palmarès du Collège Royal. L'échappé de la rue La Rochefoucauld pouvait être un brillant élève de Rhétoriqne, peut-être même enlever le prix d'honneur et porter haut la gloire de la pension ! De plus on le savait bon camarade. Il fut donc « reçu à bras ouverts par Monsieur Lévy et les élèves » (2). Les enfants qui fréquentaient là appartenaient-ils à un niveau social plus élevé que ceux de la pension Jourdain ? Je le croirais volontiers, car la tenue extérieure y était beaucoup plus soignée. Louis ne fut pas réfractaire à l'influence du milieu. « Autre monde, autre atmosphère, écrit-il, je deviens coquet, je me peigne les cheveux, je regarde à mes habits, je m'aperçois que je ne suis pas trop mal... ! » (3).

Sa coquetterie ne lui fait pas perdre de temps : il travaille avec acharnement, et, à ses moments de loisir, se jette dans la lecture. Monsieur Lévy lui ouvre sa bibliothèque. « Je dévore tous les grands poèmes... et bien d'autres en cachette » (4). A la fin de l'année de Rhétorique, il obtient le prix d'honneur : c'était une réclame pour la pension, d'où la « rage du père Jourdain » (5), qui décidément ne pouvait lutter avec la maison rivale.

---

(1) « Notes autobiographiques ».
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*

Louis avoue cependant que ce succès fut suivi, au début de son année de Philosophie, d'un vrai « relâchement » (1). Quelques mots de l'autobiographie : « révolte — deux fois à la porte », nous laissent supposer, malgré leur brièveté et leur imprécision, qu'il fut en difficulté avec les représentants de l'autorité au Collège ou à la pension. Mais un nouveau succès fit bientôt oublier à tous ce « relâchement ». Le 3 août 1840, Louis, après avoir subi l'examen de façon suffisante, recevait le parchemin de Bachelier ès-lettres, signé du ministre Cousin. Une note de l'autobiographie signale les « joies de famille » et nous ramène au foyer de Madame Bouilhet où, pendant quelques semaines, la mère et le fils goûtent un bonheur intime.

II

En relisant sur leur papier jauni les premières bluettes poétiques de l'écolier et les quelques devoirs de classe qui nous sont parvenus, nous pouvons constater sa ferveur royaliste et religieuse et la mélancolie profonde dont son adolescence fut imprégnée. Nous arriverons ainsi à l'année de Philosophie, où l'esprit de Louis, qui essaye de se libérer des influences familiales, commence une lente évolution des idées et des sentiments.

∴

Elève de Quatrième, à 15 ans, il a déjà des convictions politiques, qu'il manifeste dans la « Narration » d'un épisode de la Révolution en Bretagne. Nous y lisons : « C'était une terrible époque que l'année 93 !... Elle est

(1) « Notes autobiographiques ».

marquée en caractères sanglants dans les annales de notre Histoire. Quand les passions d'un grand peuple sont déchaînées, qui sait à quelle extrémité il peut se porter ? Hélas ! que de têtes illustres tombèrent sous le tranchant de la guillotine nationale ! Que de sang innocent arrosa les pavés de la Grève ! Liberté, Liberté, s'il faut t'acheter à ce prix, tu es trop chère ! » (1).

Louis, alors, n'aime pas la Révolution parce qu'elle a renversé le trône des Rois de France. Ce manifeste est complété, dès l'année suivante, en 1837, par une profession de foi royaliste, dans une ode dédiée à un « Prince banni » avec cette épigraphe : *Domine, salvum fac regem.* Le « prince banni », on le devine, n'est autre que le comte de Chambord, le chef du parti légitimiste ; l'adolescent s'élève contre ceux qui l'ont forcé à s'exiler :

Ils ont brisé, mon Dieu, son sceptre et sa couronne,
Ils ont dit : Détruisons la race des Bourbons !
Ils ont semé partout les débris de son trône.
Puis insultant l'enfant que chacun abandonne,
Ils ont pris ses titres, ses noms ! » (2)

Mais il ne désespère pas. Religieux, il croit que dans les desseins de Dieu les malheurs du prince exilé sont la rançon nécessaire d'un éclatant triomphe pour la cause légitimiste :

... J'honore, Seigneur, ta sage Providence
Car les maux sous tes mains se changent en bienfaits.
Peut-être, pour briller avec plus de puissance,
Il devait au malheur exercer son enfance,
Le petit-fils du Béarnais ! » (3)

---

(1) Inédit (1836).
(2) *Id.*
(3) *Id.*

De toute son âme le royaliste demande au Ciel de hâter ce jour glorieux :

Puissè-je voir enfin les remords de la France.
Puissè-je, Dieu des Rois, dans ma reconnaissance,
Bénir le terme heureux de nos sanglants débats !
Mais s'il lui faut un bras pour rétablir sa race,
Soldat on me verra m'élancer sur sa trace
Changer ma lyre en glaive et voler au combat (1).

L'enthousiaste adolescent, qui proclame ainsi sa fidélité au trône, se révèle en ces mêmes strophes un catholique fervent. En maints « Essais » également il laisse apparaître ses sentiments religieux. Il mêle déjà, en 1836, des réflexions pieuses à la description d'une « Eglise de village », sujet imposé par le professeur. « Seule, écrit-il, une vieille femme prosternée devant l'autel priait dans le recueillement. C'était un jour de semaine. Le dimanche on eût vu sous ces modestes portiques affluer une multitude pieuse et empressée d'entendre la parole de vie !... Quel spectacle attendrissant de voir agenouillée sur la dalle du Saint-Lieu une foule simple et recueillie, d'entendre sous ce dôme rustique retentir les louanges du Seigneur ! » (2). De même, en 1839, il remercie Dieu des consolations qu'il a trouvées dans la Foi au milieu de ses deuils de famille :

Soyez béni, Seigneur, vous qui seul sur la terre
Au sein de l'infortune avez séché mes pleurs !
Soyez béni ! Souvent j'oubliais mes douleurs
En songeant que là-haut, du moins, j'avais un père ! (3).

Sa piété est ordinairement plus sereine. En ces vers, par exemple, qu'il met dans la bouche d'un « poète

(1) Inédit.
(2) *Id.*
(3) *Id.*, « Mélancolie » (1839).

mourant », transparaissent le bonheur et l'assurance du chrétien devant la mort :

.... Qu'il est plus beau le monde où je m'envole !
Là, nul souci rongeur, là, nul plaisir frivole...
Oui, je sors de l'exil en sortant de la vie :
La mort, c'est le retour ; le ciel, c'est la patrie ! (1).

Religiosité et enthousiasme royaliste chez lui s'allient souvent à une rêverie mélancolique : son âme, dit-il, « est une lyre où chante la douleur ». Ce n'est pas que déjà atteint du mal de René, il gémisse de ne pouvoir remplir le vide d'une existence sans but, mais comme beaucoup d'adolescents, vers 1840, il se proclame désillusionné avant même d'avoir mis à l'épreuve ses rêves d'avenir, fatigué de la vie avant de la connaître. Il écrit :

J'ai déjà bien vieilli, j'ai peu vécu pourtant !
Et quoiqu'à l'âge encore où l'âme va rêvant,
Toute illusion m'abandonne.
J'ai voulu tout peser, et j'ai vu chaque soir
S'effeuiller à mes pieds une joie, un espoir,
Une fleur de ma couronne ! (2).

Cette mélancolie le fait tout différent de ses insouciants camarades, incapables de le comprendre :

Vous riez de me voir triste au sein de vos fêtes
Montrer à vos plaisirs un visage rêveur...
Essuyer à l'écart quelques larmes secrètes ! (3).

La « nature » seule, après Dieu, le réconforte. « Quand la foudre bondit sur les flancs du nuage », « quand le vent

---

(1) Inédit (1838).
(2) Cité par E. Frère, p. 260, « A Ma Sœur » (Rouen, décembre 1839).
(3) Inédit, « Mélancolie » (1839).

gronde au loin », il va s'asseoir près de la mer, et là une sorte d'apaisement descend en lui :

Mon front est plus serein quand le ciel est plus noir,
Dans la nature entière, moins triste je crois voir
Un ami qui partage et qui sent ma misère (1).

De même, le cimetière, décor habituel de la poésie lamartinienne, où « la brise » chante dans les cyprès « comme une voix plaintive », communique sa paix et sa tranquillité à l'âme triste de l'adolescent :

Plus calmes mes regards se tournent vers le ciel.

. . .

A qui doit-il cet enthousiasme royaliste, ces sentiments religieux et cette tendance à la mélancolie ?

Il les tient sans doute de l'air ambiant. V. Hugo avait chanté le Duc de Bordeaux, Lamartine, Dieu et son âme, et depuis Werther une vague mélancolie était à la mode.

Mais de ces sentiments Louis est surtout redevable à sa mère. Jusqu'à l'année 1841, où « pour la première fois » il se sépara « intellectuellement » (2) d'elle, il éprouve pour sa « chère maman » un amour filial d'autant plus vif qu'elle lui apparaît une femme d'un esprit très cultivé, capable de s'intéresser à ses études, de comprendre ses enthousiasmes littéraires. Il se confie à elle avec une simplicité charmante dont témoignent ses lettres d'alors (3). En tout il la consulte, lui raconte avec de minutieux détails sa vie d'écolier, sa tristesse d'être loin des siens, sa joie d'arriver bientôt pour l'embrasser. Aussi la tirade décla-

(1) Inédit, « Mélancolie » (1839).
(2) « Notes autobiographiques ».
(3) Cf. Etienne Frère. *Op. cit.* p. 31.

matoire contre la Révolution, citée plus haut, semble bien un écho des commentaires que Madame Bouilhet ajoutait à ses leçons d'histoire devant les élèves du pensionnat ; l'ode à un « prince banni » est datée du mois d'août et écrite par conséquent à Cany, pendant les vacances : il n'est pas téméraire de croire que Madame Bouilhet la goûta fort ; peut-être même souhaita-t-elle qu'elle fût envoyée aux fils de la Duchesse de Montmorency, les protecteurs de Louis, en reconnaissance de leurs bienfaits. L'influence familiale, en matière religieuse, est moins contestable encore. Qu'on se rappelle les recommandations de prier faites au pensionnaire d'Ingouville, les exhortations maternelles pendant les vacances, l'exemple des sœurs, dont à Cany on n'a pas encore oublié la piété plutôt scrupuleuse. Si ces conseils zélés communiquèrent à l'enfant une religiosité à fleur d'intelligence, trop tributaire de la sensibilité, si, comme nous le verrons, cette frêle armure doit tomber bientôt, laissant Louis sans défense contre les crises du scepticisme, il n'en est pas moins vrai que, pour le moment, la pieuse Madame Bouilhet sait maintenir en son enfant des convictions dont chaque page des premiers essais garde le reflet.

Elle développe en lui pareillement, mais à son insu peut-être, une sorte de mélancolie habituelle. A la voir sous ses longs voiles noirs, qu'elle porte obstinément, quand chaque dimanche la piété la conduit avec ses fillettes au cimetière de Cany, vers la tombe des êtres aimés ou qu'elle revient de l'Eglise, digne, un peu compassée, vers la maison silencieuse, on sent que le deuil est toujours vif en son cœur. La maison entière est enveloppée d'une atmosphère de tristesse. D'une nature affinée et impressionnable à l'excès, Louis s'en est laissé péné-

trer. Il sent sa tête se pencher « sous le poids de tristes souvenirs », souvent évoqués :

Un funèbre cyprès ombragea mon berceau,
Le malheur m'a plié comme un faible roseau,
Et ma bouche novice, en bégayant encore,
Ensemble apprit les noms de père et de tombeau (1).

III

Il est évident, dès 1838 et 1839, qu'une vocation poétique se développe chez l'adolescent. Sans doute, les bluettes de forme très imparfaite que nous avons recueillies n'annoncent pas encore un écrivain de talent, mais elles indiquent chez Louis une sensibilité très grande, qui vibre à la moindre excitation et qui, naturellement, se traduit en poésie. Bientôt cette sensibilité, développée et blessée par le contact avec les réalités de la vie, par les déceptions et les injustices que tout homme rencontre, ne pourra se cacher et s'épandra en effusions lyriques.

Madame Bouilhet encourage cette vocation. Elle juge complaisamment les rimes que Louis propose à son admiration ; elle signale quelques imperfections, mais le plus souvent elle félicite et se montre fière du talent de son fils. Elle-même, peut-être, regrette de n'avoir plus les loisirs et le calme nécessaires aux inspirations de la Muse. Elle ne s'alarmera de la direction intellectuelle prise par Louis, que le jour où, effrayée par le réalisme de certaines pages dans « Melænis », elle le verra si peu respectueux de la morale.

Nullement inquiète jusqu'alors, elle abandonne la

(1) Inédit. « Mélancolie » (1839).

formation de l'esprit de l'adolescent aux maîtres qui enseignent au Collège Royal.

Il est difficile, par l'absence de documents, de déterminer si pendant ses études classiques il a deviné, au travers des traductions et des leçons d'histoire, le charme de l'antiquité latine qu'il fera revivre plus tard en des tableaux d'un coloris intense. Au moins apprit-il très bien le latin : dès la classe de troisième, il l'écrit avec élégance. La pièce de vers intitulée « Pour les prix », le seul devoir latin venu jusqu'à nous, pourrait être proposé comme modèle à nos meilleurs élèves de Première. Le poète compare la joie des lauréats au bonheur des soldats qui, après les durs labeurs de la guerre, rentraient à Rome avec les honneurs du triomphe :

Hæc est, ô juvenes, vestræ nunc sortis imago :
Vos quoque, vos agitis nunc mentis acumine bella,
Dulcia bella quidem, nullaque madentia cæde !
Pro gladio calamus, nigrans pro sanguine succus
Innocuis tingens maculis innoxia bella !...
Quorum excelluerint, Phœbo ducente, labores,
Læti ibunt, viridi devincta tempora lauro,
Portantesque manu memorandæ insignia pugnæ...
Ast alii tristes suffusique ora pudore,
Respicient tenebras, mæsti, vanumque laborem
Nequicquam fletu, spesque ulciscentur ademptas. (1)

Grâce à cette connaissance des langues anciennes, il s'enthousiasme pour certains vers latins ou grecs traduisant surtout des idées morales. Sa mémoire les retient si fidèlement que pendant plusieurs années toutes les épigraphes placées devant chacune de ses bluettes poétiques seront l'écho de souvenirs classiques.

---

(1) Inédit. (Août 1837).

S'il est récalcitrant aux Mathématiques, il aime par contre à interroger les horizons que lui découvre l'Histoire et à faire revivre dans le décor des siècles passés, non seulement les peuples et les rois, mais la petite patrie, Cany, avec son château et ses seigneurs. Dans une narration intitulée « Retour et fiançailles », il décrit tel qu'il apparaissait en 1347, le manoir imprenable où vivait le « Sire Bec de Lièvre, marquis de Cany ». A voir la minutie de la description archéologique et le souci de la couleur locale, on devine que le rhétoricien a vécu en imagination dans la « Tour aux Juges », où « se rendait la justice féodale » ; il a aperçu le puissant Seigneur derrière les « hautes et étroites fenêtres à ogives » ; il a traversé la foule bruyante des paysans en fête « avec leurs jaquettes bariolées et leurs hoquetons aux couleurs tranchantes » (1). Sans doute, l'imitation de « Notre-Dame de Paris » est évidente en cette page ; il y apparaît du moins que l'Histoire ne s'adresse pas à la seule mémoire de Louis : sur ses données, l'imagination de l'écolier sait ressusciter un passé prestigieux.

Comme ses camarades, il joint à cet amour de l'Histoire le culte de Victor Hugo. M. E. Maynial, dans son livre sur « La Jeunesse de Flaubert » (2), a raconté comment en 1839 sévissait la fièvre romantique dans la classe de Rhétorique, où le futur romancier et Bouilhet écoutaient avec défiance l'enseignement de M. Magnier, un classique farouche. Précisément on jouait au théâtre du « Vieux Marché » les drames de V. Hugo et la présence de Marie Dorval sur la scène rouennaise donnait à ces soirées un

---

(1) Inédit. (Cany, 1839). Seul, le début de la Narration est écrit.
(2) P, 47.

éclat particulier. La jeunesse du Collège manifestait bruyamment son admiration : il est permis de supposer, tant son enthousiasme pour le Maître est vif, que Louis assista à ces représentations. Il proclame, en effet, dans la pièce intitulée « Une fleur au Génie » (1), que V. Hugo éveillait alors en son cœur « la sainte poésie » :

Oh ! parfois, quand je lis tes vers brûlants que j'aime,
Ta voix comme un écho me révèle à moi-même :
Je me comprends en te lisant.
Je sens se remuer quelque chose en mon âme :
Nul autre, mieux que toi, ne sait en traits de flamme
Pénétrer mon cœur frémissant.

Il s'élève avec violence contre l'Académie qui ose alors repousser la candidature du « poète immortel », et lui préférer un écrivain politique, Molé. Que le « noble martyr » se console : il n'ajouterait pas à sa gloire en siégeant dans cet « amphithéâtre »,

Où chaque jour encor, docte et sainte manie,
Le scalpel du bon goût dissèque le génie.

Il est grand sans que sa Muse s'affuble du « manteau des pédants » :

... Quel rang voulais-tu parmi ces noms sublimes,
Ces tourmenteurs de mots, ces grands faiseurs de rimes,
Poète aux chants libres et fiers,
Toi dont la Muse libre et franche en son allure
Ne sut jamais cet art de farder la nature...
Reste Victor Hugo ! C'est ainsi que je t'aime !
Seul au milieu de tous, sublime par toi-même.

Enfin, pendant que Louis, obéissant à la mode alors régnante au Collège, chantait ainsi son admiration au poète des « Odes et Ballades », la discipline des études classi-

(1) Inédit. « Une fleur au Génie ». (Décembre 1839).

ques faisait de lui un observateur. Non seulement il est habitué à se replier sur soi-même et à analyser dans ses essais poétiques les manifestations de sa sentimentalité, si confuses et tumultueuses qu'elles soient, mais il observe les évènements extérieurs. Il remarque les moindres détails, en cherche la signification, note le côté pittoresque des situations, essaye de comprendre les particularités de caractère chez les personnes qui l'entourent. Une « Etude de Mœurs », qu'il écrit étant élève de Seconde, permet de juger ce travail d'analyse. Après avoir dit que souvent la pauvreté et les discordes de famille se cachent sous une apparence de richesse et de bonheur, il présente de « bons bourgeois », « Monsieur et Madame Grangin, ex-épiciers, rue Saint-Denys », et « Mademoiselle Agathe, leur fille, jeune brune alors dans l'âge nubile, et qui aurait pu passer pour une agréable personne, si une taille grande, maigre et élancée dans toute la force du terme, si des yeux légèrement louches, un nez proéminent, une bouche trop petite, n'avaient dérangé, au premier coup d'œil, la symétrie de cet aimable visage ». « Tous ces petits défauts, ajoute-t-il, étaient autant d'agréments aux yeux de Monsieur et Madame Grangin, et, dans toute la véracité d'un historien, je puis affirmer que peu d'enfants avaient autant que Mademoiselle Agathe ce que l'on appelle vulgairement un « certain air de famille ». C'était plaisir de voir les bons bourgeois de la rue Saint-Denys, en admiration devant le fruit unique d'une union de trente années, revendiquer chacun la part de ses traits et de ses appâts, Monsieur Grangin le nez, Madame les oreilles et les yeux, et jusqu'à la vieille Marguerite qui soutenait, en pleurant de joie, que la petite bouche de son cher nourrisson avait quelque rapport avec la sienne : ce qui faisait

bien rire Monsieur et Madame, en voyant l'immense bouche de la bonne gouvernante, qu'une loquacité assez ordinaire chez les personnes de sa classe avait agrandie de moitié. Souvent Monsieur Grangin levait la séance en disant à demi-voix à l'oreille de sa respectable épouse : « Madame Grangin, il est bon que les jeunes personnes aient des traits prononcés et une figure à caractère. Voltaire dit quelque part que c'est une marque d'esprit et de génie ». M. Grangin aimait passionnément Voltaire, et quoiqu'épicier, il s'était toujours piqué d'avoir des idées fort avancées. Il ne jugeait donc que par Voltaire, bien qu'un cruel voisin assurât qu'il ne l'avait jamais lu. Ce qu'il y a de certain, c'est que M. Grangin faisait souvent honneur au philosophe de ses propres idées, soit pour leur donner plus de poids, soit que, comme certains savants de profession, il mît moins de soins à faire briller son esprit que celui des autres ». (1)

Malgré quelques heurts de style, la page est bien venue. Par l'observation exacte des caractères, le mépris des habitudes bourgeoises et des principes tout faits, elle annonce moins le poète de « Melænis » que le futur analyste de Madame Bovary. En 1838, Gustave Flaubert eût signé volontiers l'« Etude de Mœurs » de son camarade Louis Bouilhet.

. . .

Il ne semble pas cependant que l'orientation littéraire et morale de celui-ci soit due à l'influence de celui-là. Quoi qu'on en ait dit (2), il n'y eut pas alors d'intimité entre eux : aucune poésie de Louis, aucune lettre n'est

(1) Inédit. « Etude de Mœurs » (1838).

(2) M. Angot, *Op. cit.* p. 14 et E. Frère, *Op. cit.* p. 215.

adressée à Gustave. Il est donc inexact de les représenter, vers la quinzième année, vagabondant à travers la campagne, et gravant sur les arbres le nom de V. Hugo (1). Flaubert dans la « Préface des Dernières Chansons » (2) a accrédité cette légende en prêtant à son ami les rêves extravagants qui hantaient sa propre imagination : ses affirmations prouvent seulement qu'il connaissait peu l'élève de la pension Lévy. Bouilhet, fervent Lamartinien, avait alors un tempérament trop calme, un esprit trop sérieux pour se compromettre dans le « petit groupe d'exaltés », dont l'imagination se livrait aux pires excès de la mélancolie romantique. Dès le collège, les deux camarades, suivant chacun leurs tendances personnelles et des influences opposées, accomplissaient une évolution différente.

Jusqu'en 1840, l'âme de Louis n'a pas été déflorée par une expérience hâtive de la vie. « Pensif écolier », « pur et tout léger d'années » (3), qui rêve dans les bois et dans les champs, il ignore la réalité brutale. Son âme est une « ruche pleine », où habitent les « amours et les illusions ». Dans ses rêves, il bâtit un avenir charmant fait de « riants tableaux » :

> La vie, écho lointain, s'éveillait dans mon âme,
> Et perçant du regard l'horizon inconnu,
> J'écartais curieux, avant l'heure du drame,
> Un coin du rideau d'or sur la scène étendu (4).

Son imagination lui prépare des désillusions. La pièce

---

(1) Claretie, « La Vie à Paris », I, p. 129.

(2) P. 282.

(3) « Au temps que j'étais pur ». Œuvres, p. 37.

(4) Strophe inédite de « Au temps... ».

autobiographique intitulée « Quand j'étais pur... » révèle son désir fréquent alors de s'échapper des réalités qui l'entourent et de vivre son existence dans un milieu différent de celui où les circonstances l'enfermaient. Il s'est créé un monde imaginaire, où il se réfugie au gré de sa fantaisie, un besoin d'aimer qu'il ne peut satisfaire. Tantôt son rêve l'emporte en Orient « au pays des sultanes », où il aperçoit la « houri pâle » sur les « golfes bleus » ; tantôt il envie les faciles amours des « beaux étudiants », à Paris ; tantôt il suit en imagination « par les bois, les vallons, les collines »,

Ces amants sous la lune égarés deux à deux (1).

Sans doute ces écarts de l'imagination ne furent ni aussi fréquents, ni aussi grands que Bouilhet les décrit après quinze ans d'oubli : servant de thèmes à des broderies poétiques, ils doivent être interprétés comme des documents suspects. Toutefois l'état d'âme qu'ils révèlent exposera l'adolescent aux pires déceptions, quand il constatera l'inanité de ces « fantômes menteurs » (2).

Ce besoin d'échapper à la réalité s'accorde bien chez lui avec sa vanité. Il a le sentiment de sa supériorité intellectuelle. Pendant qu'il cède à son penchant pour la rêverie, ses camarades plaisantent, rient de son silence : à part quelques-uns comme Félix Peillon, aussi épris que lui de méditation et de poésie, les autres, il le confesse, lui paraissent d'esprit épais et de sentiments communs. Il serait facile de trouver entre sa vanité de la dix-huitième année et son penchant à l'isolement une relation de cause à effet.

---

(1) Œuvres, p. 37.
(2) Œuvres, p. 37.

Mais ces travers sont peu apparents et Louis, grâce à son excellent naturel et à une éducation soignée, nous apparaît pour le moment un adolescent doux, enthousiaste, porté vers les sentiments nobles, ennemi de toute vie vulgaire ou seulement bourgeoise, à qui on peut reprocher trop de rêverie, peut-être, à certains moments, mais qui eût été joyeux, vivant dans un autre milieu. Sa docilité surtout le rend aimable ; à Cany, il est le fils obéissant de Madame Bouilhet ; à Rouen, l'écolier laborieux, l'adolescent soumis, malgré quelques écarts, à l'influence de Monsieur Jourdain, puis de Monsieur Lévy, qui remplacent près de lui la famille absente et incarnent à ses yeux le respect des traditions et la dignité de vie. Ne visant ni au paradoxe ni à l'extravagance, il semble préservé des influences funestes : fleur délicate, soigneusement cultivée, il ne laisse pas encore prévoir la plante broussailleuse et quelque peu sauvage qu'il deviendra.

CHAPITRE III

Le Romantisme

(1840-1844)

I. — L'Etudiant en Médecine
II. — Sa Mission de Poète : il veut être un Conducteur d'Hommes
III. — Ses Thèmes poétiques et son Style

I

Ce n'est pas par vocation, semble-t-il, que Louis, ses études terminées, voulut devenir médecin. « On lui dit de choisir une profession, écrit Flaubert. Il se décida pour la médecine (1). » Il eût pu se décider pour une autre carrière sans que ses goûts personnels fussent contrariés. Si même nous ajoutons foi à une pièce badine intitulée « Souvenirs d'infirmerie », et écrite en Juin 1840, quelques jours seulement avant qu'il quittât le Collège, Louis ne croyait guère à l'efficacité de la Médecine. Non seulement il caricature le docteur qui le soigne, mais il refuse d'obéir à ses prescriptions. Guéri, il ne veut pas reconnaître la puissance de la Faculté :

Enfin, d'entre leurs mains, me voilà bien sorti.
Grâce à l'eau ? Grâce au sort ? Je prendrai le parti
De douter sur ce point, quoique je penche à croire
Que le sort est entré de beaucoup dans l'histoire (2).

(1) Préface des « Dernières Chansons », p. 283.
(2) Inédit.

Quelques mois plus tard il écrit avec le même ton irrespectueux : « On exige que les médecins sachent les mathématiques. C'est un moyen de les encourager dans leurs « opérations ». N'y avait-il pas assez que les parents pour calculer le nombre de leurs victimes ? » (1). Ces boutades ne l'empêchent pas de solliciter le 6 Octobre 1840, avec sa première « carte d'entrée dans les hospices » de Rouen, l'autorisation de suivre « les Cours de l'Ecole secondaire de Médecine ». Je retrouve soigneusement classées par le poète lui-même, jusqu'en l'année 1842, ses « cartes » d'élève en médecine, avec la désignation des Cours obligatoires pour l' « année scholaire ». Les « reçus » y sont joints, signés du secrétaire de l'Ecole et prouvant que l'étudiant payait régulièrement les droits d'inscriptions pour chaque trimestre.

Louis trouve encore le gîte et le couvert à la pension Lévy. Mais comme il a abandonné à Madame Bouilhet le mince revenu que lui avait légué Monsieur Pessey, il doit donner des leçons aux élèves, ses camarades d'hier, pour payer les frais d'hospitalisation. Cette vie occupée par les « besognes de poète, de répétiteur et de carabin » (2) est très pénible. Il la supporte courageusement.

Il paraît cependant, dans les Epîtres en prose ou en vers, envoyées aux siens, s'ennuyer de la famille lointaine. Son imagination l'emporte au pays natal, vers « la blanche maison », où sa mère et ses sœurs parlent de l'absent :

Quand le soir est venu, mes sœurs, quand la journée
Pèse comme un fardeau sur ma tête inclinée,
A chaque lit plaintif, quand j'ai vu tour à tour,
Tout ce qu'il peut tenir de douleurs en un jour,

---

(1) Inédit.
(2) Préface des « Dernières Chansons », p. 283.

Oubliant un instant les travaux de l'Ecole,
O mes anges, vers vous mon âme enfin s'envole,
Et franchissant l'espace, et rapprochant les lieux,
J'arrive, je suis là, je vous vois de mes yeux !
Toi, mon Esther, rieuse et berçant ta poupée,
Et toi, ma grande, auprès de ta mère occupée,
Tandis qu'autour de vous, dans l'ombre se pressant,
La famille, tout bas, parle du fils absent...
O douce Trinité : la mère et les deux filles !
Joyeux soleil d'amour, qui dans mon ciel scintille.
Source limpide et pure, où mon cœur attristé
S'abreuve d'innocence et de félicité !..... (1).

Le plus souvent il ne laisse paraître dans la correspondance adressée à Cany qu'une tendresse et un humour charmants. Tantôt il détaille avec une minutie pittoresque sa vie de carabin, ou l'état de son budget toujours maigre; tantôt il termine une de ses missives par ce spirituel badinage : « Fait et donné en notre chambre après avoir été voté à l'unanimité. Car dans mon petit royaume j'ai sur notre digne monarque deux avantages bien marqués : d'abord je vois les choses d'un point de vue plus élevé que lui (5e étage) ; ensuite, n'ayant que moi seul à gouverner, il m'arrive 365 fois par an d'être de l'avis de mon peuple.

« On ne dort pas quand on a tant d'esprit et qu'il est onze heures et demie. Bonsoir donc ! » (2).

Tantôt, en des vers adressés à sa sœur Sidonie, il ébauche un tableau d'avenir agréable à toute la famille :

Le matin, le soir,
Pour pouvoir
Glaner au loin plaie et bosse,

---

(1) Inédit. « L'Absence » (10 Juin 1841).

(2) Cf. E. Frère, *Op. cit.*, p. 43.

J'aurai, s'il vous plaît,
Mon laquais
Et ma voiture et ma rosse.
Nous irons,
Courrons,
Rirons,
Roulerons
Carrosse !

Chassés sans repos
Tous tes maux
Quitteront la place,
Et dans mon coucou
Charmant, où
Chaque jour je me prélasse
On dira :
Voilà
La sœur
Du Docteur
Qui passe ! (1)

Ses efforts, d'ailleurs, semblent récompensés de succès, puisque deux ans après la première inscription, il est nommé interne à l'Hôtel-Dieu ; il devient l'élève du Docteur Flaubert, le père de Gustave.

La mère de Louis, ajoutant foi aux lettres reçues régulièrement, croit son fils heureux ; elle en est fière, l'enveloppe d'une sollicitude tendre, se préoccupe des examens, et se plaît à la vision d'un avenir peu éloigné, où, médecin rural, il sera réputé bienfaisant et ami de tous.

Elle se trompe en pensant que l'adolescent se révèle dans sa correspondance. A côté de cette existence extérieure qui apparaît calme, troublée seulement par la préparation fiévreuse d'un examen, ou l'attente joyeuse

(1) Cf. E. Frère, op. cit., p. 51.

des vacances, nous découvrirons une autre vie, plus intense, tumultueuse et cachée à la famille, la vie de son âme écrite longuement en des poésies restées inédites.

II

Bouilhet y paraît d'abord un imitateur, et semble résumer le romantisme antérieur par ses efforts d'influence sociale, le choix des thèmes et le style.

Partout on constatait alors la veulerie des caractères, la ruine des croyances religieuses, le manque de tout idéal élevé. Cette monotonie bourgeoise était logique après l'excitation fiévreuse de l'Empire, après que la génération précédente, qui avait voulu s'imposer à l'Europe par les armes, avait vu s'évanouir ses rêves de conquête et de gloire. Parmi les jeunes écrivains arrivant à la vie littéraire vers 1840, quelques-uns, comme Flaubert et Théophile Gautier, se réfugiaient dans l'Art, dans le labeur désintéressé de la Beauté Littéraire, sans viser à un but utilitaire. D'autres, au contraire, rêvaient de devenir des membres bienfaisants dans la société paralysée par l'égoïsme ou la lâcheté. Bouilhet veut être un de ces généreux ouvriers.

Comme ses aînés de la génération « ardente, pâle et nerveuse » que Musset a complaisamment décrite au premier chapître de « La Confession d'un Enfant du siècle », il attend l'avenir avec enthousiasme. Dans une pièce intitulée « Enfant, vous n'avez pas quinze ans... », il représente un de ses camarades, ou lui-même peut-être, dédaignant les jeux habituels à ceux de son âge, armé d'une précoce maturité de caractère, à la tête inclinée, au front « grave » ; c'est que l'enfant « impatient de vivre »

s'estime responsable des destinées nationales et se prépare aux luttes réparatrices :

Car sous ce siècle en feu, volcan profond et sombre,
Je ne sais quoi de grand s'élabore dans l'ombre,
Un bruit sillonne l'air, vague et confus encor ;
Quelque chose finit, quelque chose commence.
Le jeune front qui pense
Rit du vieux front qui dort (1).

Ces adolescents sont si épris de rénovation politique et sociale, si assurés d'être, malgré leur jeunesse, les artisans d'un glorieux relèvement en France que l'histoire, pensent-ils, ne pourra oublier leurs noms :

Et les siècles diront : Quel était donc cet âge,
Où l'enfant grandissait si vite, où le courage
N'attendait pour mûrir que trois jours de soleil ? (2)

Pour Louis cette vision des labeurs futurs se précise très vite : la « Mission » de poète lui a été confiée, qui le place, investi d'un sacerdoce fécond, plus haut que tous. Il ne s'ingénie pas cependant à créer un type nouveau ; il se modèle sur le portrait banal que tout bon romantique, vers 1830, place à la tête de ses œuvres, et nous apparaît avec ses « longs cheveux noirs sur son cou », et son « regard triste », près d'un tombeau ou d'un cyprès, ou dans d'autres attitudes, non moins révélatrices de l'époque et des modèles :

On l'a vu sourire à l'orage,
On l'a vu parfois en rêvant
Ecouter le flot du rivage
Interroger le bruit du vent,

---

(1) Inédit. (1841).
(2) Inédit.

Ou bien sur la vieille ruine,
Nid de l'orfraie et du hibou,
Appuyer son front qui s'incline... (1)

Si l'attitude est inspirée par Lamartine, l'idée même de la « Mission » sociale du poète appartient à V. Hugo. Déjà l'auteur des « Voix intérieures » avait blâmé le « chanteur inutile », et s'était proclamé le « Saint » envoyé par Dieu dans la mêlée pour chercher les âmes douloureuses, donner à tout malheur une « bienveillance universelle et douce », et s'élever contre l'oppression politique et religieuse (2).

Comme son maître, Bouilhet affirme que le poète est un messager céleste. Quand Dieu veut l'envoyer sur la terre, il appelle devant lui « cet exilé du Ciel »; il lui met au front une auréole et dans les mains « la harpe des prophètes », en lui confiant la mission bienfaisante du Christ. L'élu doit avoir des harmonies pour les douleurs et les joies :

Jeune homme, va glaner les misères humaines,
Va bercer les amours, va rapprocher les haines,
Aux pieds du malheureux fais naître quelques fleurs (3).

Mieux que les prêtres, il rappellera aux hommes le nom du Créateur. Il leur apprendra que Dieu est bon et que le pécheur ne doit jamais désespérer du pardon :

De ton front qui se penche ainsi qu'une urne sainte,
Verse un peu de ma flamme à cette terre éteinte,
Au milieu de leurs chants jette un mot du Seigneur,
Car j'ai pris en pitié ce monde qui m'abhorre !
Je suis son père encore
S'il méconnaît mon cœur !

---

(1) Inédit. « Le Poète et le Siècle ». (Avril, 1840).
(2) Cf. « Les Voix intérieures » (Préface).
(3) Inédit. « La Mission ». (Juillet 1840).

Ton bras doit soutenir la vertu qui succombe,
L'insensé chancelant sur le bord de sa tombe,
Prêt à quitter la vie ainsi qu'un triste poids,
Et qui, bien jeune encor, manquant d'air et d'espace,
Doute s'il a sa place
A l'ombre de la Croix (1).

Il s'offrira en victime comme un autre Christ. Le Rédempteur lui impose de lourdes épreuves, rançon nécessaire du mal :

Il te faut comme à Dieu tes jours de passion,
Il te faut jusqu'au bout boire l'ignominie :
Tu dois ton agonie
Aux rires de Sion (2).

Et le Christ précise cette Mission du poète, vengeur des abus : qu'il raille les vices, démasque l'hypocrisie et l'ambition, prenne à partie les chefs d'Etats et leurs ministres :

Frappe le vil tyran qui tue et qui s'endort,
Et ces rois, qui vaincus par quelque femme immonde,
Emprisonnent le monde
Dans leur couronne d'or (3).

Que l'or des tyrans n'arrête jamais l'imprécation sur ses lèvres ou ne le fasse courtisan : les hommes se détourneraient de lui avec mépris, et

... la gloire s'enfuit, dès qu'une corde d'or
Brille à la lyre du poète (4).

Qu'il soit fidèle à sa « Mission » malgré les insuccès et les haines ; qu'il n'imite pas ces poètes qui, envoyés du

---

(1) Inédit. « La Mission » (Juillet 1840).
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*

Ciel comme lui, n'ont pas gardé leur âme pure des fanges terrestres et du scepticisme religieux. Dieu gémit sur leur lâcheté :

Oh ! combien ont donné leur cœur à la démence !
Combien ont déchiré la robe d'innocence,
Et bravé ma parole et maudit mon trépas !
Mais toi, mon fils, toujours en passant sur la terre
Cherche dans la poussière
La trace de mes pas (1).

Enfin pour que ses efforts ne soient pas vains, mais son influence réelle et durable, l'apôtre poète doit comprendre et aimer les aspirations de son époque. Louis n'avait garde de méconnaître cette condition de toute action sociale. Il intitule — que de choses il essaye de mettre dans ce titre ! — un de ses premiers recueils de poésies restées inédites : *Les Voix du Siècle.* « Sur le siècle penché », il veut écouter la rumeur mystérieuse qui monte à lui, pour y distinguer les désirs et les haines des hommes et des peuples :

Blasphèmes, chants d'amour, suaves mélodies,
Le grincement fatal des froides ironies,
La prière qui chante en regardant les cieux,
Le doute au front penché, l'espoir au front joyeux...
Le bruit que fait l'idée en prenant son essor,
Partout l'homme avec Dieu confrontant son ouvrage,
L'air joyeux du marin qui laisse le rivage,
La plainte du captif au fond des cachots noirs,
Et le flot du progrès battant les vieux pouvoirs,
Rêves et passions, la haine et le sourire,
Tout ce qui sur la terre ou frissonne ou soupire (2).

Alors qu'un malaise très grand pèse sur les cœurs, que

(1) Inédit. « La Mission ».
(2) Inédit. « Prélude » (Février 1843).

« l'air manque » et que partout on entend « gémir » dans l'ombre

Le temple sous le Dieu, le trône sous le roi,

il veut dénoncer ces signes avant-coureurs des cataclysmes politiques et religieux et des révolutions sociales.

N'a-t-il pas d'ailleurs, pour s'instruire, les fécondes leçons du passé ? Que de « Feuilles mortes » — c'est le titre d'un autre recueil de poésies — il aperçoit, jonchant les chemins de l'humanité : « des serments, des amours, des trônes, des patries ! » Il ne cherchera pas dans l'Histoire les thèmes de vaines descriptions, il veut glorifier les « puissances brisées », « l'infortune oubliée » : sa poésie sera pour elles comme une musique qui endort les douleurs,

Ou comme sur la tombe un pieux souvenir
Qu'une main en secret fait toujours refleurir (1),

pendant que, par là, elle donnera d'utiles leçons aux vivants.

Telle est, vers 1840, « la Mission » dont Bouilhet se croit investi. Loin de prêcher la doctrine de l'Art pour l'Art, la jouissance égoïste de la beauté littéraire, l'isolement hautain du poète, il veut se mêler à la foule. Il écrit des satires politiques et religieuses, il relève les âmes découragées, il prêche l'amour de la patrie. A l'exemple de V. Hugo et de Lamartine, il s'avance avec confiance vers l'avenir, où selon toute probabilité, il doit faire figure de poète et d'homme d'action.

.·.

(1) Inédit. « Feuilles Mortes » (Août 1840).

Cependant il serait inexact de ne voir en lui que l'apôtre d'une cause. Il écrit des vers lyriques, uniquement par besoin d'épancher le trop plein de son âme. Il aime à écouter la chanson qui monte de son cœur à ses lèvres, adolescent ému de tout, d'une fleur qui s'ouvre, d'une nuit étoilée, d'un regard ; puis il se plaît à orner de la musique des vers ces sentiments nouveaux de son âme tendre et frémissante. Il veut imiter Lamartine dont la poésie mélancolique, « le chant plaintif », l' « effleure comme l'aile d'un alcyon » (1). Il se garde surtout de « jeter au monde » « un nom vibrant de passion », comme Musset : jamais, il le croit du moins, ses vers ne seront la confession d'une vie voluptueuse (2).

Il aime la Nature comme tous les romantiques. Des fils mystérieux lient son âme aux choses ; il se pénètre de leur vie, en reçoit des impressions douces ou fortes suivant le spectacle. En même temps il les associe à sa vie intérieure et fait d'elles les confidentes de ses joies, de ses douleurs, de ses réflexions :

Dès lors, les monts, les champs, les forêts, les vallées,
Lyre sur qui parfois passe le doigt de Dieu,
La terre, l'Océan, les sphères constellées,
Et le soir tout plein d'ombre et le matin en feu,

---

(1) Inédit. « Ma Gloire » (Juin 1841).

(2) Vois-tu, la grande poésie
N'est point la coupe d'ambroisie
Qu'on se passe après les festins.
Ce n'est point la vile étincelle
Qui jaillit quand le vin ruisselle
Au choc des propos libertins.

Inédit. « La Mission » (Juillet 1840).

Tout ce qui sur la terre ou murmure ou palpite
Fait pour mon âme un bruit mélancolique et doux.
La fleur dit : « Comme toi, mortel, je passe vite ! »
Le flot gémissant dit : « Je pleure comme vous ! » (1)

La « Nuit » est un de ses thèmes préférés. Vague et mystérieuse, elle se prête à souhait aux aspirations et aux souffrances de l'adolescent. Elle proclame d'abord l'existence de Dieu :

Voyez, la voûte éternelle
Etincelle
De feux au splendide essor.
L'air semble une ruche immense,
D'où s'élance
Un essaim d'abeilles d'or !

Qui sema ces feux sans nombre
Dans ton ombre,
Belle reine au voile noir ?...

Seigneur, tu fis ces merveilles,
Toi, qui veilles
Sur leur céleste clarté,
Toi, dont le nom dans l'espace
Roule et passe
De l'astre à l'astre jeté !

La nuit, lorsque Dieu s'avance
En silence,
Tous ces mondes de splendeur
Sont dans l'immortelle sphère
La poussière
Que fait le pied du Seigneur (2).

La nuit, c'est encore l'heure où la muse du poète aime

(1) Inédit. « Réponse à M. D... » (Mai 1841).
(2) Inédit. « *Ubinam Deus ?* » (26 juillet 1841).

à s'agenouiller près d'un tombeau. C'est aussi l'heure des prières et des rêves :

C'est l'heure où près de sa mère,
A l'ombre des rideaux blancs,
L'enfant s'endort et légère
Une brillante chimère
Effleure ses cils tremblants ;

L'heure où la douce prière,
Dans son vol silencieux
S'en va glanant par la terre
Chaque amour, chaque misère,
Et l'emporte dans les Cieux (1).

Si pendant la nuit le poète aperçoit quelque lointaine étoile, il désire s'enfuir près d'elle, dans une sphère inconnue ; son âme « aux astres mêlée » irait de monde en monde. Tantôt, au contraire, il se demande si cette étoile ne vient pas lui apporter le bonheur ou lui rappeler le souvenir de son père disparu :

Toi, dont je vois la lumière,
La première,
Sur les nuages du soir...

Oh ! quand sur mon front qui pense,
En silence,
Ton doux éclat tombe et luit,
Es-tu le regard de celle
Que j'appelle
Dans tous mes rêves de nuit ?

Belle étoile, es-tu la gloire ?
Ma victoire
Est-elle écrite en tes feux ?
Portes-tu ma destinée
Enchaînée
A ton disque radieux ?

(1) Inédit. « Une nuit de Louis XIV » (Rouen 1840)

Serais-tu, clarté chérie,
La patrie
De tous ceux que j'aimais tant ?
Cette étoile de mystère,
O mon père,
Est-ce ton tombeau flottant ?

Est-ce ton rayon, sans cesse
Qui s'abaisse
Penché sur mes maux amers,
Comme celui de Marie
Lorsque prie
Le matelot sur les mers ? (1)

. . .

Ce lyrisme, qui imprègne les premières œuvres de Bouilhet, procède directement de Lamartine, de Victor Hugo et de Musset : la langue et la facture des vers révèlent les mêmes influences.

Je trouve au hasard de la lecture les métaphores et les expressions habituelles aux Romantiques : « les fibres du cœur », « le souffle embaumé du soir », « l'homme courbé sous la peine », « la belle reine au voile noir » qui porte une « couronne » (la nuit), « l'eau calme et sereine », « l'onde solitaire », « le flot mystérieux », une « brillante chimère », « la douce prière ».

Les rimes ne sont pas moins révélatrices des modèles imités. Elles sont presque toujours épithétiques : « bien-aimée, embaumée », « oubliée, agenouillée », « féconde, blonde, profonde » ; ou des substantifs et des verbes traduisant une impression morale : « lyre, soupire, sourire, délire, empire, inspire », « orages, images, plages », « nombre, ombre, sombre ».

---

(1) Inédit. « L'Etoile » (13 juillet 1841).

Quelquefois des hémistiches, des vers entiers même, rappellent la facture de V. Hugo :

Sur le siècle penché, le poète écoutait :
Des peuples, des cités, une rumeur montait
Immense, et secouant ses mille bruits dans l'ombre
Sortait, en bourdonnant, de cette ruche sombre ! (1)

D'ailleurs la double rédaction d'un même sujet — l'allaitement des deux jumeaux par la louve — faite d'abord en 1842, et reprise et 1859, permet de mesurer les progrès accomplis par le poète. Voici les deux premières strophes, écrites avec les procédés romantiques :

Un figuier au vert feuillage,
Sous l'ombrage
Deux beaux enfants ingénus !
Tandis que du fleuve l'onde
Calme et blonde
Mouille, en passant, leurs pieds nus !

A voir leur tête enfantine
Où s'incline
Un doux rayon de soleil,
On dirait d'une couronne
Qui rayonne
Autour de leur front vermeil ! (2).

Elles sont devenues :

A l'ombre d'un figuier superbe,
Près d'un fleuve aux bords inconnus,
Deux enfants sont couchés dans l'herbe,
Frais, souriants et demi-nus.

---

(2) Inédit. « Prélude » (Février 1843).

(1) Inédit. « La Louve » (Juillet 1842).

Le grand ciel bleu les environne,
Un dernier rayon de soleil
Semble poser une couronne
Sur leurs fronts joints par le sommeil (1).

La plupart des rimes ont été conservées, mais la strophe de dix vers d'un rythme sautillant, obtenue par le croisement des vers de sept pieds et de trois pieds, est remplacée par un quatrain de huit pieds, concis, puissant et d'un mouvement si ample qu'on le croirait composé d'Alexandrins (2).

Les épithètes romantiques disparaissent. Le « figuier au vert feuillage » devient un « figuier superbe » ; les adjectifs de remplissage « beaux, ingénus », « calme, blonde »,

---

(1) « Berceau », Œuvres, p. 54. Le titre a été modifié : celui-ci résume l'intention du morceau mieux que l'ancien : « La Louve ».

(2) On pourrait faire les mêmes remarques pour les deux strophes suivantes :

Frémis, terre d'Italie,
Ton sol plie
Sous ce berceau des déserts !
Leur cri, qu'on entend à peine
Dans la plaine,
Promet Rome à l'univers !

Vieux Tibre à la vague blonde,
Toi, dont l'onde
Doit tressaillir tant de fois !
Fleuve de la grande ville,
Viens docile
Jouer aux pieds de tes Rois !

Elles sont devenues :

Courbe, ô figuier, ta large voûte
Sur ce grand berceau des déserts :
Leur cri faible qu'un monstre écoute
Promet César à l'univers !

Fleuve obscur, dont l'eau solitaire
Doit s'enorgueillir tant de fois,
Tibre, où boira toute la terre,
Viens jouer aux pieds de tes Rois.

(Œuvres, p. 54).

sont supprimés ; le poète met au premier plan non plus le Tibre, mais les enfants « frais, souriants et demi-nus ». De même, dans la deuxième strophe, les expressions « tête enfantine », « doux rayon », « front vermeil », tirés du répertoire romantique et d'un sens émoussé par l'usage, sont remplacées par des mots plus précis.

Les vers écrits en 1842 sont médiocres, mauvais même. Ils prouvent du moins que dès cette époque Bouilhet aime le peuple romain et comprend le patriotisme de Virgile, d'Horace et de Tite-Live. Déjà il salue avec enthousiasme dans la Louve allaitant les deux jumeaux, l'avenir brillant de l'Empire :

Mère heureuse,
Tes nourrissons vont grandir ;
A ta mamelle féconde
Pend un monde,
Rome, César, l'avenir !

Le poète, en 1859, pourra rendre plus concise la forme de ces vers ; il n'en modifiera pas les idées.

.˙.

En cette période de tâtonnements dans l'art d'écrire, Bouilhet apparaît donc un imitateur très gauche. Sauf les pièces intitulées « Le Galet » (1), en vers vraiment parnassiens, « A une jeune fille » (2), traduction d'une Ode d'Anacréon, « Le Nid et le Cadran » (3), et « Volupté » (4), qui ont pris place dans l'œuvre imprimée, peu de pages de ces poésies trop nombreuses et trop faciles méritent d'être

(1) Septembre 1842. Œuvres, p. 78.
(2) Octobre 1842. Œuvres, p. 410.
(3) Juin 1843. Œuvres, p. 384.
(4) Décembre 1842. Œuvres p. 171.

retenues. Si des détails charmants et un rythme harmonieux n'y sont pas rares, la pensée généralement est vague, peu originale, le style vieillot, souvent incorrect, les métaphores outrées, la langue peu variée. L'auteur connaît d'ailleurs les imperfections de son œuvre ; sa Muse les lui a reprochées :

LE POÈTE

Ma Muse, pour un ami
Dont l'âme est bonne et choisie,
Aux moissons de poésie
Allons glaner un épi ;
Dans les champs lauriers et roses
Mêlent leurs fraîches couleurs...

LA MUSE

Passe et de ces belles choses
Détourne tes yeux en pleurs.
Pauvre poète, tes fleurs
Ne sont point encore écloses !

LE POÈTE

Eh quoi ! Tout abandonner !
Briser mon âme et ma lyre !
Pas un beau jour à redire,
Pas une fleur à donner !
Quoi ! n'avoir jamais de roses
Dont le parfum monte au cœur !

LA MUSE

Peut-être, un jour, quand tes fleurs,
Quand tes fleurs seront écloses (1).

Ces essais poétiques ne doivent cependant pas être négligés ; ils permettent d'établir avec précision la

(1) Inédit. « Mes fleurs » (Mai 1843).

psychologie de l'adolescent et le point initial de son évolution littéraire. Cette évolution commence dès l'année de Philosophie, en 1840. Il a rêvé d'être un poète apôtre et déjà il doute de ses forces ; victime de déceptions sentimentales et de désillusions philosophiques, il défaille sur le chemin de l'idéal où il croyait marcher à pas rapides.

CHAPITRE IV

Premières Manifestations de Souffrance morale

(1840-1842)

I. — Le Cœur : Claire A ..

II. — L'Esprit : L'Existence de Dieu. — Le Problème du Mal

I

Claire A.... est le premier nom de jeune fille qu'il entoure de rêveries fraîches et riantes.

Elle appartient à une vieille famille de Rouen, où sans doute M. Lévy fréquente assidûment, et où, vers le mois d'avril 1840, il présente son brillant pensionnaire, encore élève de Philosophie. Avec une naïve sincérité, Louis raconte comment le premier soir qu'il la vit danser, il connut les tourments d'amour : « Timide parce que j'étais jeune, écrit-il, humble et gauche parce que j'étais pauvre, je dévorais de loin tout ce bonheur sans oser lever la tête ou faire bondir jusqu'à elle mon applaudissement. J'étais comme le mendiant à la porte du festin, et le mendiant rêvait la plus belle place, au milieu de ces brillants convives, riches, hardis, spirituels et insolents ! Mes doigts se crispaient au velours des fauteuils, quand l'archet de l'orchestre secouait sur la foule la contre-danse joyeuse.

J'avais des bourdonnements aux oreilles, mon cœur battait à rompre ma poitrine, et je voulais m'élancer dans ce tourbillon de soie et de dentelle, la tête baissée, les yeux fermés, comme le plongeur au sein des flots, pour en rapporter ma perle, ma proie, mon bonheur, mon seul amour. Et la crainte me clouait à ma place : j'avais peur de paraître extravagant... » (1) Mieux qu'une autre, cette jeune fille pouvait le rendre heureux. « Sa nature était bien ma nature, ajoute-t-il : elle musicienne, moi poète, la note et la lettre, la fleur et le parfum. En fallait-il plus pour enivrer un enfant ? » (2).

Il aime cet « ange », cette « reine », non par un « caprice banal », « qui s'éteint et meurt avec la fête et les lustres du bal », mais d'un amour qu'il veut noble, durable :

A travers ton beau corps, mon âme voit ton âme,
Invisible union, mystère surhumain,
Où nos deux cœurs unis vont confondant leur flamme
Dans un céleste hymen !...

Que toujours sous ton aile, ô ma blanche colombe,
J'abrite ma pensée et je cache mes pleurs!
Que longtemps sous mes pas, et qu'un jour sur ma tombe
Tu jettes quelques fleurs ! (3).

Il ignore cependant si Claire répondra à cet amour ; il craint que son « front pâle et triste » ne la détourne de lui. Et pourtant il ne dépend que d'elle de ramener la joie en ce cœur assombri :

Si tu voulais, enfant, ma tête qui s'incline,
Que du bonheur jamais le rayon n'illumine,

---

(1) Inédit. « Notes autobiographiques ».
(2) *Ibid.*
(3) Inédit. « Toi... » (Avril 1840).

Secouant à ta voix tout souvenir amer,
Comme la fleur des champs aux larmes de l'aurore,
Se lèverait joyeuse et sourirait encore,
Si tu voulais m'aimer !

Pour te faire un séjour digne de toi, mon ange,
J'ôterais de mon cœur et la haine et la fange,
J'épurerais ma bouche afin de te nommer,
Et je dirais aux rois : « Que me fait votre trône ? »
Car moi j'aurais au front la plus belle couronne,
Si tu voulais m'aimer ! (1).

Aussi quand il sait son amour partagé, son imagination l'emporte loin des hommes et des choses créées dans une sphère céleste, où il jouit de sa félicité. Comme René, il voudrait s'en aller « dans quelque belle étoile », pour « remplir un monde à deux » :

A deux, loin de la foule ! à deux, dans le nuage,
Plus haut que la montagne et plus haut que l'orage
Emporter son bonheur !
S'aimer et se suffire, et sans craindre la tombe
Cacher à tous les yeux son amour de colombe,
Sous l'aile du Seigneur.

Aimer, c'est reculer les bornes de son âme,
C'est avoir dans le cœur une joyeuse flamme,
Pour tout être mortel de profondes pitiés.
Heureux celui qui, plein du transport qui l'anime,
Du haut de son amour, comme d'un mont sublime,
Regarde le monde à ses pieds (2).

En ce pays des chimères, où les réalités perdent leur dur contour, son âme s'abandonne à une torpeur prolongée et se berce à des rêveries molles et douces :

Oh ! quand parfois j'entends ta voix aimée !
Ta voix écho de l'amour et des cieux...

---

(1) Inédit. « Si !... » (25 Avril 1840).
(2) Inédit. « Amour » (Juin 1841).

Mon cœur, mon cœur chancelle,
Comme un berceau d'enfant,
Que la main maternelle
Berce, berce en chantant (1).

Il chante même « le premier baiser » qu'il a déposé en « tremblant » sur le front de Claire :

Qui donc le fit, mon Dieu, si fécond en douceur ?
Si plein d'épanchements, de larmes, de prières,
Qu'on oublie après lui les baisers de sa mère
Et le sourire d'une sœur ? (2).

Si passionnés qu'ils soient, ses sentiments gardent le plus souvent une chaste réserve : il entoure d'images d'une pudeur délicate le souvenir de la jeune fille aimée et cherche son âme partout. Il la place dans un ciel d'azur si pur qu'il ne se croit pas assez chaste pour y pénétrer lui-même ; la beauté d'âme de Claire est contagieuse : il se veut meilleur pour mériter son amour. Comme Lamartine, pour qui aimer et croire ne font qu'un, il retrouve même par là non seulement la pureté, mais la foi chrétienne :

Ma croyance qui chancelle,
Ange, à l'ombre de ton aile
Reconnaît la sainte Loi...
Oui, je comprends le mystère
D'un Dieu mourant au Calvaire,
D'un Dieu partageant nos pleurs,
Tant ton amour s'abandonne,
Tant ta douce voix pardonne... (3).

Leur rencontre d'ailleurs a été voulue par Dieu lui-même. C'est lui qui, créant l'âme, la divise en deux

(1) Inédit. « Ange, parfois... » (Mai 1841).
(2) Inédit. « Amour » (Juin 1841).
(3) Inédit. « Dors sur mon sein... » (Décembre 1840).

parties, et fait « d'une seule flamme » « chaque moitié qui s'en va ». Puis il envoie sur la terre ces âmes sœurs ; l'espace et le temps peuvent les séparer : elles doivent se chercher en silence, jusqu'à ce que l'amour les réunisse. Le poète est heureux d'avoir trouvé la vierge que Dieu lui destinait :

Nous nous sommes trouvés après bien des années,
Bien des pas incertains, bien des vœux superflus,
Nous nous sommes trouvés, âmes prédestinées,
Oh ! ne nous perdons plus.
Sans doute, c'est ainsi qu'autrefois dans la nue
Nos âmes s'attiraient par un céleste aimant :
Renouons ici-bas la chaîne interrompue
Quelques jours seulement (1).

C'était alors la mode chez les Romantiques de faire apparaître la préoccupation religieuse derrière les passions terrestres. Si cette manie des poètes d'associer Dieu aux enivrements du cœur est suspecte aux yeux de la Religion orthodoxe, il faut reconnaître qu'elle a de la grandeur et de la délicatesse. Elle ne nous surprend pas chez un adolescent d'une belle nature, affinée encore par l'éducation religieuse reçue auprès d'une mère pieuse.

.˙.

L'ivresse du poète dura peu, deux ans à peine. Au moment où il s'avançait avec confiance vers un avenir de bonheur dont il se croyait la possession assurée, une séparation violente, vers 1842, vint briser pour longtemps son cœur, où chantait joyeusement ce premier amour. L'autobiographie signale les circonstances de cette séparation en quelques mots obscurs : « Départ définitif de

(1) Inédit. « Belle et de pudeur voilée... » (Septembre 1841).

Mademoiselle Claire A..., ma course à 5 heures du matin, mon désespoir » (1). Il ne peut croire que ce rêve de bonheur à peine commencé s'évanouisse déjà et que désormais ils seront sur la terre « étrangers l'un à l'autre » : « Quoi ! deux âmes attirées l'une vers l'autre, écrit-il, peuvent se séparer violemment sans que le monde s'écroule, et rien n'est changé dans l'harmonie de la nature ? » (2).

Il aime à ranimer les « *vestigia flammæ* », les joies fugitives de ce premier amour, espérant qu'elle aussi se plaît à refaire le chemin de la félicité passée :

Lorsqu'au fond de ton cœur tu descends solitaire,
N'est-il aucun écho qui te parle de moi ?
Que fais-tu maintenant que je suis seul dans l'ombre,
Quand trois ans sont passés depuis ton tendre aveu,
Et que sur mes deux mains inclinant mon front sombre
Je regarde briller, comme des yeux sans nombre,
Les étincelles de mon feu ? (3).

Son désir d'affection pure va rester uni au souvenir de Claire, de la « blanche vision » entrevue à l'aurore de ses vingt ans : son imagination la transformera même en une Béatrix idéale : « Je l'ai connue à peine, écrit-il, et pourtant elle a rempli cinq ans toute ma pensée, et son nom ne s'effacera jamais de ma mémoire... Elle sera toujours pour moi la femme pure, l'ange poétique qu'on ne rencontre qu'une fois sur la terre, le type de cet amour sublime qui élève l'âme au-dessus des choses du monde » (4).

---

(1) Inédit. Notes autobiographiques.

(2) *Ibid.*

(3) « *Vestigia flammæ* » (5 Octobre 1842). Œuvres, p. 108. Le texte imprimé porte cette variante : « Quand *dix* ans sont passés... »

(4) Inédit. Notes autobiographiques.

Il est vrai que les jeunes filles qu'il rencontre lui font mieux goûter, par contraste, la beauté d'âme de Claire. Aucune, ou presque, parmi elles n'est capable de répondre à l'idéal de ce Lamartinien ennemi des âmes vulgaires. Il impute ce manque de noblesse à l'éducation trop libre donnée à la jeune fille : il l'a vue, au bal,

> Porter de bras en bras sa charmante imprudence (1).

D'un œil attristé, il l'a suivie dans les réunions bruyantes, où rouge et timide,

> La Vierge, enfant encor, sous les yeux de sa mère
> Vient prendre en se jouant des leçons d'adultère (2),

et qui,

> Effeuillant en un soir son chaste diadème
> Passe, et laisse à chacun un lambeau d'elle-même (3).

Il est persuadé que la fraîcheur des sentiments ne saurait résister à ces contacts suspects.

Ce n'est là sans doute qu'une suite de variations sur le motif de l'amour lamartinien : elles prouvent du moins que pendant plusieurs années, Bouilhet s'est avancé vers l'avenir, en plaçant dans un amour très noble un des rares bonheurs vrais qu'il soit donné à l'homme de goûter en sa vie éphémère.

. . .

Mais déjà, à partir de 1842, l'adolescent appelait à soi des plaisirs moins éthérés. Il y était conduit par la faiblesse de sa volonté, le hasard des circonstances, l'influence de ses camarades. Il voulait surtout étourdir son

---

(1) Inédit. « La Valse » (Février 1843).
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

« Désespoir » dû à l'évanouissement de l'idéal qu'il avait rêvé en matière politique et sociale :

Eh bien ! puis qu'ici-bas dans nos cœurs abattus
Tout courage est sans flamme,
Puisqu'un souffle de mort a brisé les vertus,
Toutes ces fleurs de l'âme,
Puisque tout espoir ment, et que tout rêve est vain...

Jour à jour, fleur à fleur, ainsi qu'un vil trésor,
Dépensons nos années !...
Allons, des fleurs au front! Allons, le verre en main,
Noyons, noyons encore
Dans le vin d'aujourd'hui les soucis de demain.

A nous la femme ! A nous de faciles amours...
Poètes, à nos luths, de roses couronnés,
Ne gardons qu'une corde.
Comme d'un verre plein, de nos jours fortunés
Que le plaisir déborde.
Jouissons, mes amis, un bandeau sur les yeux,
Pour ne point voir la tombe (1).

La folle passion qui vint à lui déchaîna la fougue de ses sens : il s'attacha à

Celle qui vend son corps, ne sentant plus son âme (2).

Cette expérience lui apporta non le « plaisir » désiré, mais l'écœurement :

Quand, au fond de ce vin, j'ai rencontré la lie,
Mon âme, jusqu'aux bords, de dégoût s'est remplie...
Insensé qui cherchais la perle dans la fange,
J'avais rêvé l'amour comme un vin sans mélange,
Comme l'hymne mêlé de deux cœurs ici-bas,
Comme un baiser joyeux qui ne finirait pas...

---

(1) « Désespoir » (Rouen, 21 Mai 1842). Publié par M. Join-Lambert, « Préface de Melaenis ».

(2) Inédit. « Le Suicide » (Juillet 1843).

J'ai soulevé le voile et j'ai brisé l'idole,
Quand je n'ai vu debout sur l'autel effondré
Qu'égoïsme, intérêt et froide volupté,
Rien au fond du regard, rien au fond du sourire,
Rien qu'un frisson brutal de la chair en délire (1).

Et cela, plus que tout le reste, le mène au pessimisme. Puisque l'amour est une chimère, la vie ne vaut pas d'être vécue. Vienne la mort, « la fiancée au front pâle » :

O mort, j'attends ici ton étreinte fatale.
L'heure a sonné, la couche est prête, et de tes bras
Tout l'amour des vivants ne m'arrachera pas (2).

II

Pendant que le cœur de Louis passe ainsi de l'enthousiasme au désespoir, son esprit subit une crise non moins intense.

La philosophie qu'on lui enseigne au Collège ébranle ses convictions religieuses. Sans doute elle est spiritualiste : elle reconnaît l'existence de Dieu, la dignité de l'âme, et la religion naturelle, mais repoussant les dogmes catholiques, elle demande à la raison seule la solution de tous les problèmes. Or, facilement, la raison se grise d'elle-même : devant ces problèmes, Louis fait preuve de tant de témérité que ses camarades sont effrayés de ses « idées avancées » (3).

D'ailleurs il n'est guère défendu contre le scepticisme religieux. Il avait appris le Catéchisme, mais la lettre en fut morte pour lui comme pour beaucoup d'autres : une

(1) Inédit. « Le Suicide ».
(2) *Ibid.*
(3) Inédit. Notes autobiographiques.

foi vivante ne lui en donna pas l'esprit. Au moment surtout où l'adolescent chercha à faire la revision critique de ses croyances, on ne sut pas éclairer, semble-t-il, la religiosité sentimentale et traditionnelle de ses premières années.

En 1840 et 1841, il proclame encore l'existence d'un Dieu personnel qui confie au poète sa « Mission » (1), qui crée les âmes et les prédestine à se rencontrer et à s'aimer ici-bas (2), qui fait disparaître les siècles et les rois (3). Dieu est surtout le créateur des beautés de la nature : la nuit, les étoiles, le soleil, l'âme de l'homme, « où s'agite la moisson de la pensée » (4), témoignent de sa toute-puissance. Et ce n'est pas là un lieu commun de poète en quête de faciles descriptions, mais la prière qu'il doit au Créateur :

Seigneur, tu m'as donné des yeux
Pour que j'admire ta puissance,
Tu m'as parlé dans le silence,
Tu m'ouvres le livre des Cieux,
Tu m'as dit : « Lis, contemple, adore. »
Tu m'as dit : « Ne me juge pas ! »

Et fouillant la Création,
Et me dressant sur ma poussière
J'irais demander compte au Dieu qui fit la terre !
J'irais, mon Dieu, j'irais dans mon ambition
Proclamer l'athéisme, en épelant ta gloire,
Et chercher le néant, ainsi qu'une victoire,
Dans chaque lettre de ton nom ! (5).

---

(1) « La Mission » (Juillet 1840),

(2) « Belle et de pudeur voilée... » (Septembre 1842).

(3) « La fin de l'année » (Janvier 1841).

(4) « *Ubinam Deus ?* » (Juillet 1841).

(5) Inédit. « Sans gêne » (Rouen, 1840).

Mais cette idée d'un Dieu personnel et Créateur ira s'obscurcissant, amoindrie en l'esprit du poète par le doute qu'y fera naître l'étude du problème de la vie et du problème du mal.

* * *

Le problème de la vie reste bientôt pour lui sans réponse.

Au mois de Mars 1840, dans la première de ses « poésies philosophiques » (1), il demande à la « tête de Mort », qui sert à ses études d'anatomie, de lui révéler le mystère de l'au-delà :

Est-il après ce monde un horizon plus beau ?
Ou, mourant enchaînée en sa prison de terre,
L'âme avec notre corps tombe-t-elle en poussière ?
Où donc est cette flamme, où donc est le regard
Qui jadis anima cet orbite hagard ?
Dans ce crâne désert où donc est la pensée ?
Où retrouver d'un Dieu l'effigie effacée ? (2).

Opposant à la science orgueilleuse, que renfermait hier encore cette « tête de Mort », l'impuissance des systèmes philosophiques, qui essayent d'expliquer la destinée de l'âme, le poète laisse échapper ces mots d'un scepticisme ironique :

Epèle, humanité, ta science profonde !

Si la philosophie ne connaît pas la destinée de l'âme au-delà du tombeau, elle ne résout pas mieux le problème de l'origine de la vie ; vainement l'adolescent lui demande

---

(1) L'autobiographie les désigne sous ce nom. Ce sont : « La tête de Mort » (Mars 1840), « L'Homme » (Décembre 1841), « Le Suicide » (Juillet 1843).

(2) Inédit. « La tête de Mort » (Mars 1840). Le manuscrit porte la mention : « Publié dans plusieurs journaux, à Pau et à Rouen. » J'ai vainement cherché ce poème dans les collections de Journaux que possède la Bibliothèque de Rouen.

quelle puissance mystérieuse a placé l'homme sur la terre :

Où va-t-il ? D'où vient-il ? Nul ne le sait ! Mystère !
Un pouvoir inconnu l'a jeté sur la terre (1).

Ne connaissant ni son origine ni sa destinée, cet « être mystérieux » constate seulement qu'il est entraîné vers la mort par une force fatale, sans comprendre le sens de la vie :

Et voyant à ses pas une route s'ouvrir
Il a suivi la route, et vécu pour mourir...
Il peut tout pénétrer, tout peut-être, hors lui-même,
Livre vivant, mais dont le titre est effacé :
Son avenir se cache ainsi que son passé.
Il marche cependant, et chaque heure qui tombe,
Comme un marteau fatal, l'enfonce dans la tombe (2).

A ces questions de son fils la mère de Louis eût donné les réponses orthodoxes que lui dictait sa foi chrétienne, mais le poète rejette le dogme et porte en lui une blessure profonde : attitude littéraire, si l'on veut, mais qui, depuis « La Cloche » (3), de V. Hugo, jusqu'à « La Lutte » (4), de Sully Prudhomme, inspira de nombreux poètes. Louis connaît leur mal et comme eux le chante : il appartient désormais à cette « colonie errante dans l'infini du doute, cherchant comme Israël une tente de repos, mais abandonnée, sans prophète, sans guide, sans étoile » (5).

A la vérité, il tente de se forger un idéal qui remplace ses croyances anciennes. Porté par une aspiration véhémente de son cœur hors de la sphère terrestre vers

(1) Inédit. « L'Homme » (Décembre 1841)
(2) *Ibid.*
(3) « Chants du Crépuscule ».
(4) « Les Epreuves » (1866-1872), p. 27 (Edit. Lemerre).
(5) G. Sand. Lettres à Marcie, Lettre IV, p. 194.

l'infini, il imagine dans une autre vie, pour remplacer les joies du Paradis, une sorte de bonheur matériel qu'il pressent déjà à travers les éblouissements de la gloire, de l'amour et de la science :

Dis-moi que dans la tombe, où dorment les héros,
Il reste du passé de sublimes échos...
Dis-moi qu'après la vie il est un autre bord,
Où l'âme cherche l'âme et sait aimer encor,
Que vers le soir, à l'heure où la nuit étoilée
Argente les gazons au fond de la vallée,
Où l'ombre des sommets tombe comme un rideau,
Même au sein de la mort, même au sein du tombeau,
Parfois de deux amants la cendre confondue
Peut encore se fondre en ivresse inconnue,
Et qu'on retrouve ailleurs gloire, jeunesse, appas,
Et que Dieu n'a point mis la rose sous nos pas
Pour l'effeuiller sitôt dans le sépulcre sombre (1).

Cette nostalgie d'une patrie bienheureuse obsède son âme. Dans une pièce écrite au printemps de 1840, il représente l'homme toujours triste, alors que le renouveau de la nature l'invite à la joie et à l'espérance :

Pourquoi donc, disait la rose
Entr'ouvrant son sein vermeil,
L'homme est-il sombre et morose ?
Peut-on gémir quand se pose
Sur nous un peu de soleil ?

Pourquoi, disait la fontaine
En se roulant sur les fleurs,
L'homme courbé sous sa peine
A mon eau calme et sereine
Parfois mêle-t-il des pleurs ?

Pourquoi ? disait la voix pure
Du vent dans les roseaux verts ;
Avec chaque créature
« Pourquoi ? » disait la nature,
« Pourquoi ? » disait l'univers.

(1) Inédit. « La Tête de Mort » (Mars 1840).

Il n'hésite pas à répondre à ces voix comme l'eût fait Lamartine (1) :

Fleur, rive, onde solitaire,
Ce qui le fait soucieux :
C'est que l'homme est un mystère !
Vous n'avez vu que la terre :
Il a deviné les cieux (2).

Dans ces vers écrits en 1840 et 1841, Louis, qui n'a déjà plus les immortelles certitudes du catholicisme, cherche à bercer d'une vague espérance les aspirations de sa religiosité ; mais déjà le rayon de lumière faiblit, l'ombre entoure la raison de l'adolescent, qui bientôt se trouvera sans flambeau dans la nuit du doute.

. . .

Le problème du mal est pour lui une autre cause de souffrance intellectuelle.

Autrefois la pieuse mère qui guida son enfance lui a expliqué comment la douleur expie nos fautes, éprouve nos vertus, et comment nous préparons dans la souffrance, nos destinées immortelles. Louis n'a pas gardé la mémoire de ces principes et l'énigme du mal reste insoluble pour lui. Dans une page écrite sur la mort d'un enfant, et dont on ne saurait suspecter la sincérité, il avoue que la vie lui semble, dès lors, une « Comédie sombre » :

« Comme je revenais ce soir à pas lents le long des boulevards, écoutant un vent d'orage qui frémissait dans les grands arbres, je vis passer à côté de moi un prêtre en surplis blanc, qui psalmodiait par intervalles un chant monotone et lugubre. Derrière lui un homme portait sous

(1) « L'Homme est un dieu tombé, qui se souvient des cieux ».

(2) Inédit. « Pourquoi donc . . . » (Mai 1840).

son bras le cercueil d'un enfant. Ils allaient vite, ils semblaient pressés d'en finir. Du reste personne ne suivait le pauvre convoi, pas un ami, la tête nue, n'accompagnait à la tombe la pauvre petite créature ; les passants allaient sans jeter un regard. Et une pensée amère me vint au cœur, comme la bile qui remonte à la lèvre du malade. Cet homme, qui courait avec la mort sous le bras, ce prêtre qui nasillait sa prière banale, cet abandon de tous, cette solitude navrante autour de cette cérémonie suprême, tout cela faisait mal à voir, et le vent, qui pleurait dans les branches, semblait la seule voix sur la terre, qui eût un gémissement sur cette tombe inconnue.

« Et je songeai à la mère, pauvre femme étendue sur quelque grabat en lambeaux, pauvre fille peut-être, qui n'ose pas pleurer son enfant, et il me vint à l'idée que c'était chose étrange et fatale que cette mort au seuil de la vie, que cette existence étouffée entre les langes du berceau, et je cherchai le mot de cette comédie sombre, qu'on appelle la Vie » (1).

Mais puisque dans la vie le mal est inévitable, le mal physique avec les maladies et la mort, le mal moral avec l'ignorance, les chagrins du cœur, les souffrances de l'imagination toujours insatiable, le mal social avec la pauvreté et les iniquités pesant sur les humbles — pourquoi ne pas proclamer très heureux, se demande Bouilhet, l'enfant qui meurt avant d'avoir souffert ?

Heureux, heureux celui qui meurt plein d'espérance,
Avant que la raison, prenant son ignorance,
N'étouffe sans pitié, dans un jour de malheur,
L'innocence et l'amour qui chantaient dans son cœur !...

(1) Inédit.

Heureux le front d'enfant, heureux le front candide,
Qui s'endort dans la tombe avant d'avoir de ride,
Et peut sourire encore, à l'heure du départ... (1).

D'ailleurs, les circonstances de la vie mettent le poète en contact perpétuel avec la souffrance humaine. Ses jours et ses nuits se passent à l'Hôtel-Dieu : de la double rangée des lits il entend des râles s'échapper, des plaintes s'élever ; il reconnaît les cadavres qu'on emporte vers l'amphithéâtre ; souvent même il dissèque le corps de « l'Homme », dont son esprit inquiet voudrait découvrir la destinée :

Je l'ai vu, je l'ai vu dans un amphithéâtre...
Il pendait en lambeaux sur la table sanglante...
Dans le cadavre froid j'ai plongé mes deux mains (2)...

« Ces années tristes, écrit Flaubert, ne furent pas perdues : la contemplation des plus humbles réalités fortifia la justesse de son coup d'œil, et il connut l'homme un peu mieux pour avoir pansé ses plaies et disséqué son corps » (3). Cette continuelle vision de la douleur humaine lui fit voir l'humanité comme condamnée à d'inévitables souffrances, et le pourquoi troublant de ce mal nécessaire s'ajouta dans son esprit aux problèmes de l'origine et de la destinée humaine restés sans réponse.

---

(1) Inédit. « Le Suicide » (Juillet 1843).
(2) Inédit. « L'Homme » (Décembre 1841).
(3) Préface des « Dernières Chansons », p. 284.

CHAPITRE V

Crise de Pessimisme

(1843)

I. — Mélancolie naturelle de Louis Bouilhet

II. — La Crise : « Le Suicide »

Dans cette « ombre froide », où il « marche au hasard », Bouilhet souffre de n'avoir aucun fil conducteur pour diriger les recherches de son intelligence. Il connaît l'angoisse morale d'un Jouffroy ou d'un Musset, le « pessimisme philosophique » :

> N'avoir qu'un doute affreux pour bâton de voyage,
> Et briser sa pensée aux murs d'une prison (1).

Sa douleur morale devient si aiguë qu'il n'a plus le courage, vers 1843, de la surmonter; la mort, l'anéantissement de la « raison », qui lui paraît maintenant « un vain flambeau », serait préférable à ces continuelles souffrances. Dans un poème, resté inédit, au titre significatif, « Le Suicide », il l'appelle à lui :

> En ce monde où partout l'âme se heurte au mal,
> Où l'homme, aveugle errant, suit un pouvoir fatal,
> Manquant d'espace et d'air, sous la voûte éternelle,
> Avant la fin du jour j'ai replié mon aile...

(1) Inédit. « Le Suicide » (Rouen, Juillet 1843).

La pâle humanité trop tôt m'ouvrit son livre,
Je n'ai lu qu'une page, et je ne veux plus vivre.

Louis est maintenant victime du mal du siècle : le mal de René.

I

Il y est prédisposé, nous l'avons dit, et Flaubert eut raison d'écrire en parlant de Louis et de ses camarades, vers 1840 : « Dans ce petit groupe d'exaltés, Bouilhet était le poète, poète élégiaque » (1).

Dans une série d'élégies, écrites de 1840 à 1843, il aime en effet à bercer son âme en une sorte de douleur calme. Il exprime avec grâce ses souffrances, où il n'y a ni crises violentes, ni saillie dure ; ses élégies sont traitées dans la manière délicate et voilée des chefs-d'œuvre de Lamartine, « Le Vallon » ou « Le Lac » : l'imitation du modèle d'ailleurs est évidente.

Au printemps de 1842, par exemple, il chante « les illusions », « les espoirs », qui autrefois charmaient son cœur; il aime, dit-il, à observer le retour des hirondelles, « leurs joyeux ébats », « les caprices de leurs ailes »:

Mon âme avec leur vol se perd au fond des Cieux !

Elles sont en effet pour lui l'image d'une autre troupe, celle de « l'innocence », de « l'espoir », de « l'amour », qui longtemps ont habité dans son âme, quand elle était « pure et jeune » :

Hélas ! une heure arrive, où le front est tremblant,
Où les rêves s'en vont l'un l'autre s'appelant,
Comme une bande effarouchée,

---

(1) Préface des « Dernières Chansons », p. 283.

Où toute illusion s'envole pour toujours,
Quand l'âme est refroidie et la tête penchée
Sous la blanche neige des jours !

A ma fenêtre, où j'aime à rêver auprès d'elles,
Laissez, amis, laissez venir les hirondelles.

C'est l'hiver, c'est l'hiver, plus d'oiseaux dans les bois,
Plus de ces doux pensers qui venaient autrefois
De l'âme saluant l'aurore ;
Plus de rêves sur nous se posant chaque soir,
L'hirondelle est partie où le ciel brille encore,
Avec l'amour, avec l'espoir.

A ma fenêtre, où j'aime à rêver auprès d'elles,
Laissez, amis, laissez venir les hirondelles.

Oh ! Quand naîtra la fleur, quand fuiront les autans,
Nous vous retrouverons, doux hôtes du printemps,
Chantant au nid qui vous réclame ;
Hélas, est-il un nid où revienne l'amour ?
Espoirs, illusions, hirondelles de l'âme,
Reviendrez-vous chanter un jour ? (1).

Quelquefois le souvenir d'une douleur vraie anime la souffrance du poète : la mort de son père, par exemple, lui a été si pénible, elle a été si souvent pleurée par sa mère qu'il en fait un de ses thèmes ordinaires. A un ami lui ayant demandé pourquoi sa « lyre » fait toujours entendre la même note de tristesse, alors que la « Nature », l'infaillible dictame de tous les maux chez les Lamartiniens,

Se revêt de printemps, de lumière et d'amour,

il répond :

Pourquoi ! C'est que partout l'espérance est chimère,
C'est que le malheur seul nous est fidèle, hélas !
C'est que j'étais heureux, c'est que j'avais un père,
Et que la tombe un jour s'entrouvrit sous ses pas.

---

(1) Inédit. « Les Hirondelles » (Rouen, Mai 1842).

Voilà pourquoi je pleure, et pourquoi sous son aile
Ma poésie en deuil n'a point gardé de fleurs... (1).

Ces élégies, où il n'est question que « d'illusions », « d'espoirs trompés », de « rêves envolés », de « mensonge », de « tristesse » et de « douleur », où la nature est toujours unie au poète pour pleurer avec lui, indiquent, chez l'adolescent qui les écrit, un assoupissement inquiétant de la pensée, une sorte de faiblesse de la volonté. Cet état peut devenir très dangereux si le jeune poète n'a pas un tempérament moral assez vigoureux pour réagir : sa mélancolie actuelle n'est pas encore un pessimisme morbide, elle peut le devenir.

D'ailleurs l'atmosphère littéraire où Louis doit vivre est chargée d'influences néfastes. Le mal de René et d'Antony a fait de nombreuses victimes chez ses camarades. Il suffit pour s'en convaincre de lire la « Préface » des « Dernières Chansons », où Flaubert analyse l'exaltation maladive de ces jeunes gens, « leurs rêves superbes d'extravagance », « expansions dernières, dit-il, du romantisme arrivant jusqu'à nous, et qui comprimées par le milieu provincial faisaient dans nos cervelles d'étranges bouillonnements » (2).

Louis ne saurait toujours échapper à la contagion. Elle trouve en son cœur déçu et en son esprit désemparé par le doute grandissant, un terrain prêt : il n'a plus ni la force intellectuelle ni l'énergie morale suffisantes pour s'en guérir.

---

(1) Inédit. « Réponse à M. D... » (Rouen, Mai 1841).

(2) P. 282.

II

Déjà en décembre 1841, il en subit une première atteinte. Faisant le bilan des souffrances de l'homme sur la terre, il le représente se berçant d'abord d'illusions, parce que tout semble lui promettre la félicité ici-bas, puis, perdant un à un les espoirs qui l'ont soutenu :

Il allait, il allait plein de trouble et d'ivresse
Vers un but éclatant qui s'enfuyait sans cesse,
Et la sueur tombait sur son front, et sa main
Tremblante s'appuyait aux arbres du chemin.
C'est alors que je vis les voluptés humaines
Au voyageur brisé tendre leurs coupes pleines ;
Sur l'une était écrit « Gloire » ; il but à longs traits
Ce vin si pur d'abord et si brûlant après.
L'autre, c'était l'amour : il y plongea son âme,
Il but le doux poison dont la lie est de flamme.
Puis il tendit la main : la troisième était d'or;
On y lisait « Fortune ». Il but, il but encore...
Puis son front se pencha, puis dans ses mains livides
De colère il brisa toutes ces coupes vides :
Ce qu'il cherchait, son cœur ne l'avait pas trouvé (1).

Ce « triste condamné » qui porte « la chaîne de la vie », n'est autre que le poète lui-même. Bouilhet regarde l'existence comme un long tissu de déceptions. Il en arrive à mépriser les objets — gloire, amour, richesse, — offerts habituellement aux énergies humaines, et il ne sait plus à quel idéal se prendre : sa sensibilité est détraquée comme troublée est sa raison, et il est logique qu'il en soit ainsi.

En 1843, nouvelle crise tout à fait aiguë celle-là. Comme il sent sa volonté malade, il voudrait la fortifier, en lui

(1) Inédit. « L'Homme » (décembre 1841).

donnant un but. Or, — il l'a lui-même minutieusement conté dans son poème intitulé « Le Suicide », — il assiste à la banqueroute des mobiles qui auraient pu le rattacher à la vie.

Jusqu'alors, la « Nature » était pour ce fervent Lamartinien une puissance bienfaisante avec des harmonies pour ses joies et des baumes pour ses douleurs. Il la comprenait ; il aimait le « parfum des roses », « la brise du vallon », les « concerts » de l'océan et les « splendeurs » des nuits étoilées : cet « hymne » de la nature éveillait en son âme « des échos de bonheur et de joie », aux heures sombres il était un « espoir » qui « monte au cœur désenchanté ». Maintenant l'âme de Louis ne comprend plus ce charme des choses ; elle voit dans la nature « une prison que Dieu garnit de fleurs » :

A qui n'a plus d'espoir qu'importe le feuillage ?
Que peut au condamné murmurer le rivage ?
Et que me fait à moi ce soleil créateur,
Quand je porte la nuit et l'ombre dans mon cœur ?
Chantez, chantez encore : douces voix de la terre,
Feuillages frémissants, rive, onde solitaire,
Elevez jusqu'au Ciel votre hymne calme et doux !
— Le malheur près de moi parle plus haut que vous (1).

La « Nature » n'est donc plus pour lui, comme pour Alfred de Vigny, qu'une marâtre qui n'entend ni nos cris, ni nos soupirs (2). Il voit s'évanouir les objets où s'attachaient les broderies de son rêve : une des sources de sa poésie, mieux, de sa force morale, est tarie.

Se laissera-t-il au moins séduire par cette autre voix qui lui demande de ne pas renoncer à l'effort et aux nobles

(1) « Le Suicide ».

(2) « La Maison du Berger ».

ambitions, « la voix de la Gloire »? Il l'a entendue s'élever des siècles passés pour célébrer le philosophe, le penseur, le soldat. Il sait qu'elle s'attache surtout au nom du poète :

Gloire à l'harmonieux Messie,
Gloire au poète, enfant des cieux,
Qui va semant sa poésie,
Dans tous les temps, dans tous les lieux!
Gloire, gloire au pasteur sublime
Qui sur les pentes de l'abîme
Guide l'errante humanité!
Qu'on l'adore ou qu'on le renie,
Pour couronne il a son génie
Et les siècles pour royauté (1).

L'élu des Muses ne saurait craindre la mort, car il porte déjà au front « un reflet d'immortalité » :

Et le monde ému, quand il tombe,
Perdant un homme, gagne un Dieu.

Louis a souvent entendu, aux heures d'enthousiasme, cette « Voix de la Gloire » ; il a eu foi en ses promesses. Aujourd'hui, il constate qu'elle a menti. Le poète, maintenant pour lui, est un être étrange, incapable de limiter ses pensées à l'horizon des choses ordinaires et qui, incompris des hommes, doit briser ses rêves contre les réalités de la vie. Il enfermera en lui-même sa douleur, les plus chers souvenirs de son passé,

Car s'il ouvre aux regards du vulgaire volage
Le livre de son cœur qui saigne à chaque page,
Le sarcasme fatal et l'égoïsme un jour
Souffleront froidement sur ses rêves d'amour.

La gloire, cependant, ne lui viendra pas d'ailleurs. Il

---

(1) « Le Suicide ». Cf. « L'Homme », page 83.

n'ira pas, le rêveur, la demander sur un champ de bataille à quelque « cruelle victoire »,

Qui, la couronne au front, sur des débris se lève...
Et comme un noir pasteur, de ses sanglantes mains
Chasse devant ses pas le troupeau des humains (1).

Il ne la cherchera pas près du savant qui passe sa vie en un vain labeur à méditer

Sur la science humaine, impuissante et maudite,
Et qui tournant en vain dans le cercle d'un jour,
Veut des immensités mesurer le contour ;
Puis brisant son scalpel à l'écorce des choses,
Se cramponne aux effets sans atteindre les causes (2).

Quand même il arriverait à la gloire du poète, du soldat, du philosophe, il lui faudrait constater qu'elle est un décevant mirage : si elle auréole un nom pendant quelques années, elle est bientôt vaincue par la mort et l'oubli. « Le héros » « pourrit sous sa statue »,

Et le destin moqueur sur son tombeau béant
Jette une pierre entre la gloire et le néant,
Puis tout retombe enfin dans l'ombre et le silence (3).

Et la conclusion est celle de l'Ecclésiaste : « Tout n'est que vanité » :

Dans le fond de son cœur par tout rêve agité,
Avoir tous les désirs, et ne trouver sur terre,
Quand on a tout goûté que mensonge et misère ! (4).

Ce découragement le conduit fatalement à l'obsession de la mort, qui seule peut apporter l'oubli :

Salut, suprême asile où la douleur s'endort!...
Palais mystérieux que remplit le néant,
Salut !... Mon pied déjà glisse au gouffre béant

---

(1) « Le Suicide ».
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*

Oh ! dans ces jours de deuil où notre âme asservie
Comme sous un fardeau se penche sous la vie,
Quand tout nous a manqué, quand on se prend au cœur
D'un immense dégoût pour tout espoir moqueur,
Qu'il est doux ton silence après les bruits du monde !
Comme on doit bien dormir en cette nuit profonde !
Haine, amour, espérance, avenir et passé...
Qu'on doit bien oublier en ce tombeau glacé !... (1).

.˙.

Toutefois, il ne se tuera pas comme deux de ses anciens camarades du Collège, dont l'un, d'après Flaubert, « se cassa la tête d'un coup de pistolet », par dégoût de l'existence, et l'autre « se pendit avec sa cravate » (2). Le souvenir de sa mère, la seule confidente de ses peines, l'arrête à temps. Après qu'il a repoussé les promesses mensongères de la « gloire » et de l' « amour », il entend la « voix » de cette femme toujours vaillante qui veille au foyer de Cany sur ses deux sœurs. Elle rêve un brillant avenir pour son « enfant », son « espoir » et son « orgueil », et demande à Dieu que son Louis ne succombe pas au découragement, comme tant d'autres de sa génération :

Si quelque jour, en cette vie amère,
Son front ployait sous le souffle du sort,
Seigneur, Seigneur, parlez-lui de sa mère,
Et mon enfant sera joyeux encor.

L'ombre s'enfuit : prions pour lui, mes filles...
Il est une heure, où l'homme solitaire
Sous son fardeau retombe avec effort :
Brise du soir, parle-lui de sa mère,
Et mon enfant sera joyeux encor ! (3).

---

(1) « Le Suicide ».
(2) Préface des « Dernières Chansons », p. 283.
(3) « Le Suicide ».

Il se l'imagine préparant la maison de Cany pour le retour de son « enfant » : « Que tout soit prêt, dit-elle à ses filles,

..... il va venir peut-être.
Que le foyer brille pour un beau jour :
Mettez ces fleurs, qu'il aime, à ma fenêtre,
Que le toit chante et soit tout plein d'amour.
Il va venir : frais buissons du parterre,
De vos parfums gardez-lui les trésors :
Que tout, ici, lui parle de sa mère,
Et mon enfant sera joyeux encor! (1).

Au souvenir de son enfance insouciante et heureuse, le désenchanté se ressaisit. On ne se tue pas, quand on a une telle mère et il le dit en un de ses plus beaux vers :

Je sens ma volonté prise dans ton amour (2).

Il se rattache à la vie ; tout, à nouveau, lui sourit et il chante sa délivrance en des tirades qui ne manquent pas de souffle :

Une ombre autour de moi se dissipe. Est-ce un rêve ?
Tout chante et tout s'éveille : ô douceur infinie !
Dans mon cœur, comme un flot, je sens monter la vie.
Où suis-je ? Je revois, j'espère, j'aime encor.
Est-ce bien moi, Seigneur, qui demandais la mort?
Oh ! comme la nature au printemps étincelle
Et comme tout, ici, lorsque je veux partir,
Mère, brille à travers ton joyeux souvenir !...
Le voilà, le voilà, l'enfant que Dieu te laisse !...
La foule, en te voyant, ne dira point tout bas :
« S'être tué si jeune ! On ne l'aimait donc pas ! »
Va ! Je reviens à toi, douce et dernière amie,
Toi, que j'ai retrouvée aux deux bouts de ma vie,

---

(1) « Le Suicide ».
(2) *Ibid.*

Dont l'amour m'a suivi du port jusqu'à l'écueil,
Mère auprès du berceau, mère auprès du cercueil ! (1).

Faisons la part de l'artifice littéraire, du convenu ; il n'en reste pas moins que Bouilhet souffrait alors réellement, et qu'à travers le factice des déclamations romantiques, on devine en lui — nous allons le prouver — des raisons vraies d'être découragé.

---

(1) « Le Suicide ».

CHAPITRE VI

Nouveaux motifs de découragement

(1844-1846)

I. — Echecs dans les Etudes. — la Pauvreté

II. — Déceptions d'Amour

Très ardent, Louis ne peut — il le croit du moins — se bâtir à mi-côte un idéal d'existence bourgeoise, trouvant dans le scepticisme la quiétude intellectuelle et le bonheur dans la médiocrité : il va aux conclusions extrêmes. Le désespoir le poussait au suicide. Deux mois ont passé et voilà qu'il veut redevenir un poète bienfaisant au milieu des hommes, un « mage », comme le voulait sa « Mission » :

Seigneur, il est des fleurs, urnes aux doux trésors,
Que l'orage du soir vide dans la vallée.
Il est de doux rayons qui nous charment encor
Quand, sous l'ombre des nuits, la terre s'est voilée.

Sur l'arbre de la route où le pâtre s'endort,
Il est de beaux oiseaux à la chanson perlée,
Et l'homme qui tombait en appelant la mort
Se relève et s'en va l'âme un peu consolée !

Pour embaumer le vol du fougueux aquilon,
O Seigneur, que je sois la rose du vallon,
Que je sois l'astre heureux qu'on implore dans l'ombre !

Oh ! que je sois l'oiseau sur l'arbre du chemin,
Où ce proscrit fatal, qu'on nomme genre humain,
Se repose en passant silencieux et sombre (1) !

Au mois de Janvier 1844, rejetant les doutes qu'il avait eus jusqu'alors sur la valeur de ses poésies, de ses pauvres « fleurs », et obéissant à un sursaut d'orgueil, il lance son défi aux « prudents » et aux « sages », qui jusqu'alors ont douté de son talent et l'ont jugé un « fou ». C'est maintenant pour lui « l'heure du poète », l'aube des victoires éclatantes :

Il souffrit tout, froids dédains, ironie,
Poignards de l'âme, et la soif et la faim,
Pâle et cachant dans l'ombre son génie :
Mais le voilà qui se réveille enfin !
Son cœur bondit, son œil en feu rayonne,
Et de sa bouche un cri sublime a fui :
« Gloire à mon front, attache ma couronne,
Le fou d'hier est le roi d'aujourd'hui ! »

Oh ! j'ai pleuré dans mes jours d'infortune,
Et nulle main ne vint sécher mes pleurs...
Ah ! vous m'avez dans votre orgueil étrange
Jeté la boue et le sarcasme au front !...
Et le poète a grandi sous l'affront...

Où donc sont-ils ceux qui disaient « Arrête !
Ne t'asseois point au banquet des élus !
Dieu n'a pas fait nos lauriers pour ta tête ».
Où donc sont-ils ? Je chante : ils ne sont plus !
L'envie a l'heure et le moment qui sonne,
Mais le poète a les temps devant lui :
Gloire à mon front, attache ma couronne,
Le fou d'hier est le roi d'aujourd'hui (2).

---

(1) Inédit. (Septembre 1843). « Le Suicide » est daté « Juillet 1843 ». Le rapprochement des dates n'est pas sans intérêt.

(2) Inédit. — « L'Heure du poète ». (Janvier 1844).

I

Cette flamme d'espérance s'éteignit vite. Ces vers sont de Janvier 1844, et le 3 Mars il écrivait à sa mère : « L'amour-propre, la gloire, je n'en cherche plus. Je ne la voyais que d'un côté. Tu sais que c'est fini, que le destin n'a pas voulu. Je n'en accuse personne, mais pour être heureux, c'est fini pour moi, je dirai presque, sans avoir commencé. Je puis faire mon chemin comme un autre, me marier, avoir une famille et ma maison, mais je n'aurai pas eu le bonheur comme je l'avais rêvé. Je commence à me résigner, sois tranquille » (1).

D'ailleurs — et nous touchons à des causes plus précises de découragement — les relations entre Louis et sa famille sont momentanément difficiles. Pendant ses séjours à Cany, dans la correspondance régulière qu'il reçoit de sa mère, il rencontre sans cesse des préoccupations pratiques concernant l'avenir : la famille s'inquiète des études et des examens, envisage la carrière future, escompte les chances de succès. Or, Louis ne voit pas clairement quelle sera sa situation de demain.

Il a une antipathie de plus en plus profonde pour les études médicales. Il avait choisi la médecine sans vocation, par influence de quelques camarades, ou par déférence à la volonté de la famille, parce qu'il fallait se préparer à une profession. Or, il ne trouve rien dans l'étude de la physique ou de la chimie, dans cette « science à l'œil sec » (2), qui satisfasse les élans de son imagination et le besoin de poésie dont nous le savons possédé. Il lui

(1) Inédit.

(2) Inédit. « La Pelouse » (Rouen, Avril 1844). (Cf. Appendice, n° XI).

faut apprendre des formules, des nomenclatures, des classifications ; vainement il prend des notes et accumule d'inutiles cahiers, sa mémoire bourrée de connaissances mal digérées est impuissante à satisfaire aux exigences des programmes. Combien plus facilement s'y fixeraient les strophes berceuses de Lamartine et les brillantes métaphores de V. Hugo !

Depuis plusieurs mois d'ailleurs il est exclu de l'Hôtel-Dieu. Le Docteur P. Derocque a établi d'après les Registres de l'Ecole de Médecine comment, au mois d'Août 1843, les « sieurs Vedie, Blondel, Guerout et Bouilhet », internes à l'Hôtel-Dieu, ayant demandé pour eux, sans obtenir satisfaction, « du vin aux repas et la permission de découcher les jours où ils n'étaient pas de garde », donnèrent leur démission, et comment devant ce geste l'administration aussitôt prononça leur révocation (1). Or, cette décision fut maintenue pour Louis Bouilhet, non pour les autres étudiants. L'humiliation n'en fut que plus vivement ressentie par lui, et s'il ne renonça pas alors à suivre les cours de l'Ecole (2), il laissa de jour en jour s'affermir en lui la résolution d'abandonner la carrière médicale.

Déjà, il lui préfère ses fonctions de répétiteur à la pension Lévy. Il goûte, grâce à ces fonctions, la beauté des écrivains classiques qu'il étudie à loisir. Il s'enthousiasme pour les Romains de la Décadence qu'il fera revivre plus tard dans « Melaenis », pour le « doux Anacréon », dont il a traduit en vers quelques poésies. Il lui plaît, d'ailleurs, un goût naturel de l'enseignement lui venant

---

(1) *Revue Médicale de Normandie* (10 Avril 1903, p. 162).

(2) Il mentionne dans l'autobiographie sa « quatrième année » d'études, avec les principaux événements qui la remplirent : cette « quatrième année », commença en Octobre 1843, et aucune note ne permet d'établir qu'il ne la termina point.

de sa mère, de développer le sens littéraire de ses élèves, de leur apprendre l'art de penser et d'écrire avec clarté. Ce rôle d'éveilleur d'intelligences peut remplacer la « mission » sociale du poète dont il rêva naguère.

Entre temps, il tente un examen — le baccalauréat ès-sciences sans doute (1) — espérant trouver par là un appoint puissant pour ses succès de répétiteur. Il ne réussit pas. Cet échec augmente le malentendu entre la famille et le fils. Il écrit à sa mère au mois de Mars 1844 : « Je viendrai vous voir à Pâques, si vous le voulez, mais cela me coûtera beaucoup, tant que, je l'espère, tu ne m'y forceras pas. Je me rappelle un mot que je n'oublierai jamais (cela est entre nous), un mot de ma Tante Zélie, fort juste et qui m'a fait du mal : « Ce garçon-là ne nous a jamais donné que du tourment et jamais de consolation. » Tu m'as dit cela à Rouen, au commencement de cette année. J'avais voulu le démentir en me faisant recevoir bachelier : alors je serais venu vous voir avec mon diplôme pour excuse. Aujourd'hui, c'est autre chose. Je sais bien que l'on me ferait bon accueil, je n'en doute pas, j'aime trop ma Tante Zélie pour douter d'elle, mais sous votre sourire mon imagination verrait des reproches et à coup sûr des larmes. A quoi bon faire l'épreuve ? Je vous reverrai quand je pourrai décemment vous revoir. Si tu l'exiges, je viendrai : je ne puis te dire mieux.

« Tu me conseilles de rire avec mes amis de mon échec. Eh ! mon Dieu, je le ferais volontiers, s'il n'y avait que moi en cause, mais je me souviendrais sans cesse qu'à chaque éclat de rire, il y aurait une larme de toi ; le fils ne

(1) L'imprécision des documents relatifs aux études médicales de Bouilhet ne permet pas de dire quels examens il a subis : il ne peut s'agir ici du baccalauréat ès-lettres passé en 1840.

doit pas jouer avec les angoisses de sa mère. Je ne veux pas rire, je ne veux pas non plus pleurer : je veux suivre ma destinée comme elle viendra » (1).

Plus peut-être que ces insuccès dans les études, la pauvreté dont il souffre depuis plusieurs années impose à son orgueil des humiliations profondes. Autour de lui ses camarades reçoivent de leurs familles de larges subventions, ce qui les fait « hardis, spirituels et insolents » ; ses élèves eux-mêmes paraissent déjà infatués de leur richesse future ; leurs parents surtout, les « marchands » aux « blasons de pacotille », étalent complaisamment leur « nullité dorée ». Il se sent méprisé par ces « riches », alors qu'il les sait esclaves du bien-être et incapables de s'élever au Beau ; il s'estime supérieur à eux par les qualités de l'esprit et du cœur, et répond à leur dédain par une misanthropie hautaine : « Etre pauvre, écrit-il, c'est être méprisable... ; être pauvre, c'est être quelqu'un dont on peut rire et se moquer, car, ici-bas, le mérite pèse en raison du coffre-fort ; être pauvre, c'est être sot et stupide, car la pauvreté rend timide et circonspect ; être pauvre, c'est ne pas avoir le droit d'être bon et vertueux, car les pensées s'aigrissent dans l'infortune, car le mépris des hommes, quand il vient heurter une âme profonde et passionnée, en fait jaillir la haine et la misanthropie !

« Oh ! le mépris, voilà ce qui tue, voilà ce qui fait bondir le cœur dans la poitrine du pauvre ! Le mépris, quand il se sent, lui, aussi fort, aussi bon, plus grand que ceux qui le méprisent ! Le mépris, quand sa pensée les domine tous et les écraserait, si elle avait le droit d'éclater ! Le mépris, quand il lui vient d'un lâche, quand c'est un fat qui l'insulte, un imbécile qui le raille !

(1) Inédit.

« Riches, gorgez-vous en paix de vos richesses, mais n'insultez pas au pauvre ! Il serait riche aussi, lui, si le hasard l'avait voulu, ou si son père avait été moins honnête homme. Riches, jouissez, étalez votre luxe, faites parade de votre nullité dorée. S'il a du cœur, ce n'est point votre or que le pauvre envie ; ce n'est point votre opulence qui offusque sa vue. Il sait trop bien, lui qui pense, que là n'est point le bonheur, que l'ennui est de toutes vos fêtes, que le dégoût s'asseoit à votre table somptueuse, que votre vin a sa lie, votre joie ses regrets... Riez, chantez, mais que vos rires, mais que vos chants n'insultent point à sa noble médiocrité ! » (1).

Toute déclamation mise à part, cette page révèle un orgueil profondément blessé. Malheureusement la force morale du poète n'est pas à la hauteur de son orgueil : pour s'étourdir il fait appel aux vulgaires donneuses

De terribles plaisirs et d'affreuses douceurs (2).

II

Le nom de ces amantes de passage n'est pas sorti de l'ombre où il a caché leur souvenir : il a fait dans ses notes intimes une exception pour « Rosette » dont une pièce des « Dernières Chansons », peu révélatrice d'ailleurs et non datée, laisse entrevoir la silhouette (3).

Au mode dont il en détaille complaisamment le portrait, nous jugeons que l'âme du poète a été le théâtre d'un changement profond. Il avait aimé surtout chez Claire

---

(1) Inédit. « Impressions philosophiques. »

(2) Beaudelaire : « Les Fleurs du Mal » : Les deux Bonnes Sœurs (Edition Lemerre, p. 293).

(3) « A Rosette », Œuvres, p. 314.

une âme délicate et limpide : le voilà maintenant, en vrai païen, épris de la beauté extérieure. Il n'omet dans le portrait physique de Rosette aucun détail, depuis la « taille magnifique » jusqu'aux « cheveux noirs taillés à la Ninon ». « Elle a le front haut, ajoute-t-il, large et parfaitement fait. Ses yeux sont remarquables par l'étrangeté du regard, tantôt triste et plein de larmes, long et voilé, un regard au fond duquel on croit voir une âme, tantôt jeune et brillant comme celui d'un enfant, ou bien quelquefois dur, froid, implacable, terne... De face on pourrait reprocher un peu trop de largeur à la figure, de profil elle est admirablement belle » (1).

Mais quand il cherche en cette étrange physionomie le reflet d'une autre beauté, immatérielle celle-là, la beauté de l'âme, il ne peut l'y découvrir. « Avec son caractère léger, ses habitudes et le milieu où elle a vécu, écrit-il, elle n'a cherché de moi que l'homme extérieur. Si elle m'aime réellement, ce dont je doute, je ne le dois qu'à quelques avantages physiques. Mais l'âme, mais le fond, peu lui importe, elle ne me connaît pas... Cette femme est-elle capable d'aimer ? Je ne le crois pas... Elle pratique la débauche avec une sérénité d'âme admirable. Elle est pleine de naïveté dans sa rouerie : c'est un bon cœur, un excellent cœur même, mais il lui faut la toilette, les courses à cheval, le bruit, la fête, l'éclat. Elle vend son corps... En somme c'est une fille d'estaminet. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que je la connais et que je l'aime comme un fou que je suis » (2).

Il n'en est que plus malheureux. Le souvenir de la pureté idéale de la première idylle s'offre en contraste

(1) Inédit. Notes autobiographiques.
(2) *Ibid.*

avec la vision des plaisirs dégradants, l'image de Claire s'interpose comme un remords entre le poète et sa nouvelle conquête :

Certe, aimer est bien doux, lorsque la jeune fille
Montre son âme au fond de son regard qui brille,
Quand dans son cœur d'enfant tout est chaste et pieux!
Et que de son sourire et que de sa parole,
Comme un parfum de rose inclinant sa corolle,
L'amour s'exhale harmonieux !

Mais toi, toi qui n'entends ni larmes, ni prières,
Femme à la douce voix, oh ! femme au cœur de pierre,
Bouche muette, hélas ! aux paroles d'amour !
Temple, où pour un peu d'or le Dieu vend son mystère,
Rose, dont le calice est tout souillé de terre,
Marbre froid au divin contour !... (1)

Il ne saurait se faire d'illusions sur la fidélité et la constance d'une telle femme. Dans les vers intitulés « Rosette », il lui demande que leur amour, né en « Mai », le mois des douces choses, dure longtemps... au moins jusqu'à l'automne. Puis, avec une ironie plus irritée, il s'écrie :

Si j'étais Corse ou Maltais,
Si j'étais
Ma belle, Espagnol ou Maure,
Que tu fusses, comme ici,
Le souci
Qui tout le jour me dévore,

Ma Rosette aux bruns cheveux,
Aux yeux bleus,
Mon ange à la voix si tendre,
De tes cheveux noirs et frais
Je ferais
Un bon lacet pour te pendre.

---

(1) Inédit. « Certe, aimer est bien doux... » (10 Juillet 1844).

Mais suis du pays français
Et je sais
Qu'amour en chantant s'envole... (1).

Ce ton badin ne peut nous tromper : Louis cherche à s'étourdir. La dégradation morale de cette femme aimée lui est très douloureuse, et pendant quelque temps il se laisse séduire par le projet, généreux et naïf, de l'arracher à la débauche. C'est bien là le rêve d'un romantique persuadé que chez Rosette, comme chez Marion Delorme, un peu d'amour vrai rachètera la honte de la vie passée. « Quel malheur, écrit-il, que pareille perle soit tombée dans la fange ! N'accusons point sans savoir : c'est la misère peut-être, ou bien l'éducation. Oh ! le beau rêve du poète de relever cette femme tombée ! Mais c'est impossible, je le crois. Si j'abordais ce sujet, elle me rirait au nez, comme à un enfant ou à un niais, et elle aurait raison, car les conseils ne nourrissent pas » (2).

Par amour-propre il avait voulu être distingué et aimé d'elle au milieu des jeunes gens qu'elle traînait à sa suite. Il a réussi et il est mécontent : « Elle ne m'aime pas, écrit-il, de la manière que j'ai rêvé : elle a déjà trop vécu pour cela... Si j'étais riche, bien riche, je dirais à cet enfant : « Viens avec moi, quitte pour toujours cette société qui te connaît et te montre au doigt. Partons, nous deux, pour Paris, pour l'Italie, pour un lieu où l'on puisse vivre solitairement. » Et je l'emporterais dans mes bras. A force de tendresse et de soins, je lui donnerais de l'amour peut-être, à force de baisers je lui soufflerais une âme ! Je mettrais une idée dans cette tête insouciante, une

(1) Inédit. « Rosette » (7 Août 1844).
(2) Inédit. Notes autobiographiques.

flamme dans ce cœur froid, des larmes dans ces grands yeux qui rient » (1).

Et le poète, dominé par ces sentiments, ne peut résister au besoin de les traduire en vers harmonieux :

Si je pouvais un jour, Pygmalion sublime,
Te réchauffer glacée au transport qui m'anime,
Frapper ton cœur éteint des feux d'un nouveau jour,
Et t'arrachant aux bruits d'une vaine folie,
Faire dire à ta voix tremblante et recueillie
L'hymne du Ciel et de l'amour !

Alors je serais fier avec ma belle proie.
Pour faire le chemin doux à tes pieds de soie,
J'étendrais devant toi mon plus riche manteau...

Je t'aimerais ! l'amour, c'est la loi souveraine,
Qui sous toute beauté pose un trône de reine,
Le charme, qui changeant toute chose à nos yeux,
Donne au riant démon le front grave de l'ange,
Et ramasse en passant les âmes dans la fange,
Pour les emporter dans les Cieux ! (2).

Il n'eut pas le loisir de réaliser ce rêve. Les vers précédents sont écrits le 10 Juillet 1844. Le 15 Juillet, évincé sans doute, il s'éloigne pour toujours, il le croit du moins :

Adieu ! Quand devant toi, plein d'amour et d'ivresse,
J'ai versé, doux parfum, mon âme et ma tendresse,
Je t'ai vue en jouant, fouler aux pieds mon cœur,
Et secouer ta tête au sourire moqueur...
Je t'aime !
Sans pitié pour l'amour qui m'emporte,
Par la nuit et le vent, tu m'as fermé ta porte,
Femme, et sous ta fenêtre en pleurant et sans voix
Je te cherchais des yeux pour la dernière fois (3).

---

(1) Inédit. Notes autobiographiques.

(2) Inédit. « Certe, aimer est bien doux... » (10 Juillet 1844).

(3) Inédit. (Sans titre).

Il pense au beau projet qu'il avait formé de l'arracher à l'ignominie :

C'était un rêve ! Adieu, tu ne me verras plus !
Que t'importent, à toi, mes regrets superflus ?
Pourquoi troubler ta paix du bruit de ma folie ?
Ah ! si dure dans l'âme et pourtant si jolie !
Tant de flamme au regard et tant de cendre au cœur ! (1).

N'ayant pas l'or qu'il eût fallu pour la tirer de son milieu, il abandonne cette proie facile à quelque autre vainqueur :

... Oh ! qu'il te rende heureuse,
Tandis que dans moi-même étouffant mes combats,
J'irai seul par le monde en te nommant tout bas.
Car, quel que soit le mot dont ta lèvre de flamme,
A l'heure du départ, me blessera dans l'âme,
Quand tu me chasseras je te tendrai les mains !
Femme, j'ai plus d'amour que tu n'as de dédains ! (2)

Une poésie intense éclate en ces vers, sortis du cœur de l'homme comme un cri de détresse et de rancune, mais il n'y eut pas de rupture immédiate entre le poète et Rosette. Au mois de Juin 1845, il avoue qu'il trouve auprès d'elle tout son « bonheur » (3). Pour elle aussi, semble-t-il, il s'expose aux tortures éternelles que le prêtre lui montre « au fond des gouffres ardents », en expiation de la « douce volupté » (4). Le romantique impénitent garda donc plusieurs mois encore auprès de Rosette cette illusion d'un amour sincère. Mais, quand, désabusé, il constata le néant de son rêve, ce fut une explosion de mépris. Il

---

(1) Inédit. (Sans titre).
(2) Inédit.
(3) Cf. « Sérénade » (Juin 1845). Inédit.
(4) « Oh ! serait-ce vrai, ma belle... » (Octobre 1845). Œuvres, p. 317.

semble bien qu'il pensait à elle en écrivant quelques années plus tard :

A mon cœur tu fus rebelle,
Mon cœur ne pardonne pas...
Je tiens à toi par la haine,
Comme un autre par l'amour (1).

Le temps effaça vite cette « haine », mais le souvenir de la désillusion resta profondément gravé dans l'âme de Louis. Un jour même, en 1856, le poète n'aura qu'à rappeler ses impressions pour que de son cœur encore facilement ému après dix ans de silence, jaillissent de beaux vers : la pièce dédiée « A une femme », nous assure-t-on, fut écrite sur ces souvenirs. Oubliant le long mensonge et le simulacre d'affection dont elle l'avait trompé, il lui accorde maintenant un « pardon large et franc », en reconnaissance du « rêve sublime et doux » qu'il vécut près d'elle :

Quoi ! Tu raillais vraiment, quand tu disais : « Je t'aime ! »
Quoi ! Tu mentais aussi, pauvre fille ! A quoi bon !
Tu ne me trompais pas, tu te trompais toi-même :
Pouvant avoir l'amour, tu n'as que le pardon !...

Ce que j'aimais en toi, c'était ma propre ivresse,
Ce que j'aimais en toi, je ne l'ai pas perdu...

Tu n'as jamais été, dans tes jours les plus rares,
Qu'un banal instrument sous mon archet vainqueur,
Et, comme un air qui sonne au bois creux des guitares,
J'ai fait chanter mon rêve au vide de ton cœur ! (2).

Ce poème, si souvent admiré, apparaît encore d'une vérité plus intense quand on sait quel sentiment l'inspira.

. . .

(1) Inédit. « Rencontre » (1848).
(2) Œuvres, p. 34.

Après cette épreuve, Bouilhet devient un autre homme. Il ne cherchera plus à réaliser la félicité idéale entrevue auprès de Claire, il ne se prendra plus au rêve de relever quelque femme tombée; mais s'il rencontre une jeune fille aimante, dévouée, d'une grande vivacité d'esprit, sans culture pédante, il lui donnera une affection sincère et renoncera à la passion tumultueuse. Quand, plusieurs années après, le hasard lui fera connaître Léonie Leparfait, trouvant en elle quelques-unes des qualités qu'il recherche, il n'hésitera pas à enchaîner pour toute sa vie la mobilité de son cœur dans une affection bourgeoise.

CHAPITRE VII

Idées religieuses et politiques

(1844-1848)

I. — La Religion naturelle de V. Cousin : le Christ.

II. — Le Patriotisme de Louis Bouilhet : Haine de l'Egoisme et Anticléricalisme.

III. — Espoir d'un renouveau social : l'Avant-coureur de la Démocratie.

I

En philosophie également il finira par renoncer aux rêves romantiques, mais ce ne sera pas sans y être retombé plusieurs fois.

Lorsque, par exemple, il atteint sa vingt-quatrième année, il refait le chemin douloureux parcouru quelques années plus tôt en scrutant le problème de l'origine et de la destinée de l'homme. « Il y a vingt-quatre ans, écrit-il, qu'à pareil jour mon premier cri fit tressaillir ma mère, vingt-quatre ans que mon père me prit dans ses bras, heureux et fier, et criait : Un fils m'est né !

« Qu'est-ce que la vie pour qu'on l'accueille ainsi avec des chants et des sourires ? Il s'est trouvé à cette époque une place vide dans la nature et le hasard m'y a jeté ! Pourquoi moi et non pas un autre ? Pourquoi ce siècle plutôt que le

précédent, plutôt que celui qui le suivra ? Est-ce le caprice du sort, ou la volonté d'un Dieu ? Où étais-je avant ma venue, où serai-je après mon départ ? Car j'ai en moi une puissance inconnue plus grande que les temps. Le jour où la raison parla en moi, je reconnus sa voix comme l'écho d'un monde évanoui, comme le souvenir d'une existence antérieure : ce fut un réveil et non une naissance, une chaîne ininterrompue dont les anneaux se rapprochaient et que la mort semble ne pouvoir briser.

« Qui t'a dit cela, fils de la terre ? Quel pacte as-tu fait avec les destins ? Vois-tu l'instinct plus fort que les religions et les doctrines ? Ta mère souriait à ta venue, elle pleurerait à ta mort : tout l'homme ne tient-il pas entre un berceau et une tombe ?

« Qu'es-tu ? un chiffre de plus dans un nombre inconnu, comme un flot dans l'Océan ; ton individualité se perd dans l'ensemble, ton heure dans les temps, ta vie dans l'être. Tu pouvais ne pas venir, un autre eût pris ta place dans un autre coin du monde ; rien n'aurait été changé dans l'harmonie de l'univers : il marchait avant toi, comme il marchera quand tu ne seras plus. Pauvre acteur d'un jour, dis ton rôle sur la scène sans connaître le mot de la pièce, ou le nom de l'auteur. Concours à l'ensemble et disparais avant le dénouement.

« Vingt-quatre ans sur ma tête ! Qu'ai-je fait ici-bas ? Ma vie s'est déroulée avec ses phases régulières et prévues. J'ai été une chose qui a accompli sa loi. J'ai passé de l'enfance à la jeunesse, et de la jeunesse à la virilité, pareil à la branche de peuplier plantée à ma naissance qui, d'arbuste d'abord, est devenue arbre ensuite, régulièrement et sans secousses. Comme le peuplier, ses branches et ses feuilles, j'ai eu mes joies, mes amours,

mes illusions et mes désespoirs à l'heure fixe, à la saison marquée » (1).

C'est là du Bossuet démarqué, les éternelles espérances en moins.

On dirait le poète gagné au matérialisme. L'homme lui semble un être inconscient, poussé par une force inévitable à toujours marcher devant lui, jusqu'à la tombe, où tout de lui doit disparaître : la mort n'est-elle pas, se demande-t-il, le début de l'anéantissement?

Quel brin d'herbe serai-je après ma mort? Voilà
Ce qu'il faudrait savoir, ce qu'il faudrait comprendre...
Quelle fange, ô destins, ferez-vous de ma cendre?
Quelle pierre serai-je aux fossés du chemin? (2).

Son ami Pascal Mulot, avec qui souvent il agite ces angoissantes questions, paraît hostile à l'idée d'un Dieu personnel, créateur et rémunérateur. « Que veut-il faire ce Créateur, que veut-il faire? Pourquoi ce chemin sans bouts, cette énigme sans mot? Aurons-nous enfin quelque jour l'intelligence de sa pensée? J'en reviens toujours là, mon noble ami; c'est le cerf blessé qui tourne, tourne, et revient à son gîte » (3). Mais en réalité Bouilhet — ses « Impressions philosophiques » restées inédites en font foi — s'ingénie à élever par ses propres forces, à l'exemple de V. Cousin, le temple de la Religion naturelle, où il va brûler son encens.

*
* *

Il veut connaître Dieu par sa seule intelligence sans le secours de la Foi : « Si j'arrive à Dieu par la raison, comme vous par la Foi, qu'avez-vous à dire? Nous

(1) Inédit.

(2) Inédit. « Et ceci est donc vrai... » (Juin 1844).

(3) Lettre inédite (1845).

n'avons pas suivi la même route, qu'importe ? Je suis arrivé. J'ai fait à pied, le bâton à la main, péniblement, longuement, interrogeant chaque pierre de la route, chaque arbre du chemin, ce voyage que vous avez accompli sur des ailes, les yeux fermés, suivant la direction du souffle qui vous poussait vers Dieu. Et c'est fort heureux, car vous auriez été aussi vite vers l'athéisme, si le vent qui vous emportait était venu d'un autre point du ciel ! Nous sommes arrivés, mais la différence, c'est que je sais par où j'ai passé, et que vous, vous ne pourriez jamais reconnaître votre route » (1). Et ailleurs : « Les calomniateurs de la Philosophie auront beau faire et beau dire, ils ne la rendront point athée malgré leur bon vouloir, et les esprits sains riront de cette superstition grossière, de cette insigne mauvaise foi, qui fait deux synonymes de Philosophie et d'incrédulité. Jamais la Philosophie n'a enseigné de si monstrueuses doctrines : elle a montré à l'homme Dieu au fond de toute chose, Dieu planant sur le monde et les siècles, Dieu plus grand qu'un temple, plus haut qu'un autel, plus sublime qu'une théorie ! Singulière Philosophie vraiment que celle qui, pour y voir plus clair dans sa nuit commencerait par souffler sur le grand flambeau » (2). Les « calomniateurs de la Philosophie » étaient sans doute, dans l'esprit de Louis, les porte-parole du parti catholique, qui luttaient pour conquérir la liberté d'enseignement, et reprochaient à certains professeurs de l'Université, sinon une Philosophie « athée », du moins un éclectisme dangereux. « La Philosophie, ajoute Bouilhet, mais elle n'est

(1) « Impressions philosophiques ».
(2) *Ibid.*

pas impie, comme le disent en chaire de pauvres prédicateurs qui ne la connaissent pas, mais elle n'est pas athée, si jamais elle l'a été, ce que je ne crois pas possible » (1).

Comme la Philosophie, les découvertes scientifiques ne peuvent être à ses yeux en contradiction avec l'existence de Dieu : elles en apportent au contraire des preuves nouvelles. Depuis quelques années une lutte très âpre se livrait au nom de la science, sur le terrain de l'exégèse biblique. Dès 1838, Quinet avait vanté dans la *Revue des Deux-Mondes*, « les travaux accomplis au-delà du Rhin depuis cinquante ans » (2), et demandé aux apologistes catholiques s'il était permis de s'en tenir, devant des faits aussi graves, « à la politique du silence » (3). Beaucoup de catholiques, dès lors, s'étaient élevés contre cette science qu'ils regardaient comme dangereuse et propre à causer la maladie du « doute ». Qu'il s'agisse d'interprétation des livres saints, ou de découvertes purement scientifiques, Bouilhet prend une position très précise : « Mille fois aveugles et insensés, écrit-il, ceux qui accusent la science, j'en connais, et gourmandent l'activité humaine au nom de la Religion. Croyent-ils donc que Dieu a peur de l'esprit de l'homme qu'il s'est plu à former lui-même à son image et ressemblance ? Si haut que s'envole l'imagination, si profondément que creuse l'intelligence, nous trouverons toujours Dieu au bout de notre pensée. Car Dieu est partout, et assez grand pour remplir le monde, de quelque côté que nous le sondions. Le doute n'aura prise sur vous qu'au moment où vous

(1) « Impressions philosophiques ».
(2) 1er Décembre 1838, p. 587-588.
(3) d° p. 586.

vous arrêterez dans votre course, car une fois maîtres de la nature, parvenus au sommet des connaissances humaines, au point d'intersection de toutes choses, votre âme, d'elle-même, s'élancera vers Dieu et vous chercherez le Ciel le jour où la terre finira sous vos pas. Dieu commence où finit le monde ! » (1).

Il paraît d'ailleurs n'accepter qu'avec défiance les nouvelles théories scientifiques, celles des évolutionnistes, par exemple : « On s'applaudit, écrit-il, on se rengorge quand on a enfin constaté qu'on n'est pas plus qu'un chien ou un dromadaire. Il est un savant, je ne sais plus lequel, qui considère les omoplates de l'homme comme des rudiments d'ailes ». Et ailleurs : « J'ai vu aujourd'hui un monsieur heureux de soutenir que l'homme n'est qu'une bête perfectionnée. Depuis que je le connais, je suis entièrement de son avis, à la perfection près ! » (2).

Quand Bouilhet prétend que l'intelligence humaine peut connaître par ses propres forces l'existence de Dieu, et que ni la philosophie, ni la science ne sont un obstacle à cette connaissance, il n'est pas en contradiction avec l'Eglise Catholique : la plus saine orthodoxie, en effet, enseigne que l'intelligence de l'homme peut prouver par elle-même la nécessité d'un Dieu Créateur et conservateur de tout être, l'existence et la spiritualité de l'âme, et les devoirs de la créature à l'égard du Créateur.

Toutefois sa religion voisine avec le panthéisme. Il semble que le poète, loin de croire à un Dieu personnel, le confonde tantôt avec la raison, tantôt avec la nature :

---

(1) « Impressions philosophiques ».

(2) *Ibid.*

« Dieu, c'est la vie, écrit-il... Dieu, c'est aussi et surtout la raison ». Il ne distingue pas entre le Créateur et les choses créées.

Bien plus, il refuse d'incliner son intelligence devant la vérité révélée. Il rejette la « foi » au sens catholique du mot, la conviction religieuse fondée non sur l'évidence, mais sur la parole de Dieu garantie par l'autorité de l'Eglise ; il repousse le dogme parce que, pense-t-il, il masque l'horizon de la pensée humaine : « Comment a-t-il pu venir à l'idée de l'homme que le sacrifice volontaire de sa raison, de son intelligence, de sa faculté de juger, en faveur d'une foi aveugle et souvent absurde, pouvait être un hommage agréable au Dieu qui lui a départi tous ces dons ? » (1). Que reste-t-il chez l'homme, après que l'Eglise lui a imposé ses dogmes ? « Un ressort qui marche par routine dans la foi, comme dans le doute, selon la main qui lui imprime le mouvement, un encensoir qui fume banalement soir et matin et qui ne monte à Dieu qu'au bout d'une chaîne, poussé par un bras étranger » (2). L'intelligence humaine ainsi privée de liberté ne saurait produire d'actes méritoires : « Point d'ivraie, écrit-il, mais point de bon grain ! Tout au plus quelques pauvres arbres, rares et étiolés, mourant sur un terrain mort, alignés et taillés selon le compas de l'orthodoxie... Croyez-vous sincèrement que tel est le but et la fin de l'homme sur cette terre ? Est-ce là selon vous l'encens que Dieu demande ? Honte et déshonneur à celui qui se suicide, à celui qui détruit le corps ; anathème et malédiction, et pitié profonde à celui qui tue lui-même sa raison, son enthou-

(1) « Impressions philosophiques ».
(2) *Ibid.*

siasme, ses passions, ses jugements, toutes ces puissances que Dieu a mises dans notre âme et qu'un prêtre (de bonne foi, si vous voulez) voudrait en arracher violemment ! » (1).

Si cette religion de Louis n'a pas besoin de docteurs et de théologiens, elle ne demande non plus ni ministres ni temples : son culte se célèbre dans les forêts et sur les monts. Le poète et ses amis, Pascal Mulot et Caudron, regardent passer près d'eux, sans le suivre à l'Eglise, « le prêtre avec son livre, qu'il épèle en marchant » (2) ; comme Emile instruit par le vicaire Savoyard, ils vont « chercher » Dieu dans les spectacles de la nature :

Nous irons chercher Dieu, là-bas, sur la colline,
Par les sentiers tout blancs des fleurs de l'aubépine,
Par les prés, par les bois,
Dans tout ce qui sourit, dans tout ce qui murmure,
Et nous lui donnerons pour temple la Nature
Aux frémissantes voix (3).

Toutefois dans sa théologie le poète réserve une place à l'amour de Dieu. Sans doute ce ne sont pas les cris d'une âme en détresse vers le Père « si bon, disait saint Louis, que meilleur ne peut être », ni l'hymne de reconnaissance que Lamartine chante à chaque page de son œuvre. L'amour de Dieu, d'après Bouilhet, doit se traduire par des actes de charité à l'égard du prochain :

Aimer Dieu, ce n'est point au fond de quelque église,
Frapper son front pieux contre la dalle grise,
Ni dans l'ombre du cloître, en se signant vingt fois,
Rouler d'un chapelet les grains entre ses doigts...

---

(1) « Impressions philosophiques ».
(2) Inédit. « A mes amis P. Mulot et Gabriel C... » (Rouen, mai 1845).
(3) *Ibid.* » »

Aimer Dieu, c'est donner au mendiant qui prie,
Sans demander son nom, sa foi, ni sa patrie,
C'est avoir dans son cœur la douce charité,
Sans vendre à Dieu le temps pour son éternité !...
C'est moins d'élans au ciel, madame, et parmi nous
Plus de pleurs essuyés, plus d'enfants à genoux
Bénissant votre nom, vous appelant leur mère !
C'est joindre moins souvent vos mains pour la prière,
Et les ouvrir toujours, quand au bout du chemin
Le bon vieillard sanglote en demandant du pain ! (1)

Il a oublié l'acte de charité, tel que sa mère le lui avait appris : « Mon Dieu, je vous aime et j'aime mon prochain pour l'amour de vous. » Il a raison en ce qu'il recommande, et tort en ce qu'il condamne. Le Christ, lui, a dit : *Oportuit hæc facere et illa non omittere.*

En tous cas, Bouilhet s'écarte de la religiosité toute littéraire des premiers romantiques. Chateaubriand et à sa suite Lamartine et V. Hugo avaient aimé surtout le pittoresque chrétien, les souvenirs bibliques, les martyrs tombés dans le cirque, les cathédrales du Moyen-Age. Bouilhet, au contraire, estime que la Religion intégralement pratiquée doit susciter une riche floraison des sentiments humanitaires si exaltés aux environs de 1848 par les écrivains et les orateurs. La pensée du Christ apportant au monde « l'amour avec la liberté » ne réconcilie-t-elle alors sur le terrain de l'Evangile apologistes et romanciers, prédicateurs et poètes, n'ouvre-t-elle tous les cœurs à l'espérance en permettant de rêver un renouveau social ?

Bouilhet regarde le Christ comme le meilleur des enfants des hommes ; la bonté du Sauveur pour l'homme qui vivait sur la terre « dans

(1) Inédit. « L'amour de Dieu », à Mme A. de L. (1844).

le doute et la peine », « voyageur égaré par les chemins perdus », va droit à son cœur : il relit dans l'Evangile les paroles divines

Qu'il jetait comme un baume à tous les cœurs souffrants (1).

Bien qu'il ne semble pas l'honorer comme un Dieu, il l'aime cependant et sa tête hautaine s'incline devant lui en un geste d'oraison et de reconnaissance :

Oui, nous t'aimons, ô Christ ! Ta morale divine
Coula semblable au miel de la Sainte Colline,
Et comme la rosée, au monde languissant
Tu redonnas la vie et l'âme avec ton sang.
Oui, nous t'aimons, ô Christ. Pour instruire la terre
Tu naquis à l'étable et mourus au Calvaire.
Des pans de ton manteau, qui s'ouvre ensanglanté,
Tu fis tomber l'amour avec la liberté.
Gloire à toi ! Gloire à toi ! Ta parole féconde
Brisait en expirant les portes du vieux monde,
Afin que délivré de tout lien mortel,
L'homme pût élever ses mains libres au Ciel (2).

Sans attacher une importance excessive à cet hymne au Christ, nous trouvons dans les œuvres de Bouilhet écrites vers cette époque des éléments suffisants pour affirmer qu'alors il était déiste. Contrairement à la thèse de M. Frère (3), les études médicales ne paraissent pas l'avoir prédisposé à la Philosophie matérialiste, qui repousse toute action divine dans la création et le gouvernement du monde. Mais ce déisme ne pénètre pas en son âme, jusqu'au point de la convertir moralement, et de la déterminer au bien : il est à fleur d'intelligence et

(1) « A R..., » (1848) Œuvres, p. 92.
(2) Inédit. « Les Jésuites » (Janvier 1844).
(3) *Op. cit.*, p. 198 et suivantes.

à la merci d'une saute de vent. Quelques années plus tard, l'influence de Flaubert suffira pour rompre le fil léger qui attache Louis au spiritualisme et lui faire adopter un scepticisme, dont le principe essentiel sera de ne jamais conclure en présence d'un problème philosophique.

Alors il croira Dieu retiré en un Ciel si éloigné qu'il craindra de l'y chercher : le nom du Créateur ne sera pas écrit dans « les Fossiles ».

II

D'abord « militariste » et Napoléonien en 1840 et 1841, Bouilhet, tout en restant patriote, devient ennemi de l'égoïsme bourgeois et anticlérical. Il croit au progrès de la Société : il est un avant-coureur de la démocratie.

Collégien, il appelait de ses vœux la guerre nécessaire à la grandeur nationale. En 1840, la situation politique était très grave. Les puissances européennes, par le traité de Londres (1), prétendaient régler, en dehors de la France, le conflit survenu entre la Turquie et l'Egypte. Tous les Français s'en indignaient. « Le Traité, disait le *Journal des Débats*, est une insolence que la France ne supportera pas : son honneur le lui défend ». Louis-Philippe et son ministre Thiers, d'accord avec le sentiment national, prirent à l'égard des puissances une attitude belliqueuse : les effectifs des armées furent augmentés, on construisit autour de Paris une enceinte continue et des forts détachés. Le pays suivait avec passion ces préparatifs : on songeait à la revanche de 1815 (2) et les vers du

(1) 15 Juillet 1840.

(2) Voir le développement de ces idées par A. Malet, « Histoire générale », sous la direction de Lavisse et A. Rambaud, tome X, chapitre X, p. 395 et suivantes.

« Rhin Allemand », que Musset venait d'écrire en réponse à la chanson de Becker, étaient sur toutes les lèvres.

Excité par l'enthousiasme général, Bouilhet jette son cri de guerre en des strophes altières à l'adresse des Nations :

Ah ! vous voulez qu'on recommence !
Nous combattrons, mais sans clémence,
Mais sans pitié, mais sans pardon !...
Vous voulez savoir si nos veines
De sang français sont encore pleines ?
Si dans nos cœurs désespérés
La Liberté serait tarie ?
Si notre âme est assez flétrie
Pour voir souffleter la Patrie !...
Vous le voulez ! Eh bien ! aux armes !
Marchons ! à votre cri d'alarmes
L'aigle vient de se réveiller...
Car la liberté forte et belle
Nous abreuva de sa mamelle,
Sur son cœur nous prit en naissant !
Et comme les Gaulois nos pères,
Bercés aux fanfares des guerres,
Nous avons au sein de nos mères,
Avec le lait, puisé du sang ! (1).

Patriote, il est aussi Napoléonien : n'est-ce pas alors synonyme ? Si Louis n'a pas vu, comme ses devanciers dont parle Musset, son père lui apparaître ensanglanté entre deux campagnes, s'il n'a pas été tenu sur la poitrine chamarrée d'or des soldats de l'Empire, il a été élevé

---

(1) Inédit. « La France et l'Europe » (7 Juillet 1841). La pièce porte en exergue ces vers du « Rhin Allemand » :

Mais craignez que vos airs bachiques
Ne réveillent les morts de leur repos sanglant.

La pièce de Musset est datée du 1er Juin 1841. L'imitation du modèle est évidente.

dans le culte de ce passé vieux à peine de quelques années. Dans la maison de Cany, devant la flamme joyeuse des foyers d'hiver, à propos de bibelots ou d'anniversaires, l'ancien intendant des Hôpitaux a dû charmer souvent l'imagination de son fils par le récit d'expéditions glorieuses. L'adolescent s'en souvient et proclame son admiration pour les soldats de l'Empereur, comme s'il les avait vus revenir vainqueurs :

Oh ! Quand après quelque bataille,
Nos pères rentraient triomphants,
Leur front sacré par la mitraille
Se penchait sur nos fronts d'enfants

Puis dans ces mains victorieuses,
Dont l'Europe savait le poids,
Ils pressaient nos têtes joyeuses
Avec des larmes dans la voix.

« Oh ! disaient-ils, fils de la France,
Vous qui serez hommes un jour,
Vous serez grands à votre tour,
Vous finirez ce qui commence » (1).

Bouilhet ne fait que suivre la mode. Thiers raconte l'histoire du Consulat et de l'Empire ; Béranger et Balzac (2) rendent Napoléon populaire, l'un dans le peuple, l'autre, dans la bourgeoisie. La grande poésie elle-même s'inspire de l'héroïque Légende : V. Hugo a déjà écrit plusieurs fragments de son épopée napoléonienne (3).

A Rouen, ce culte trouve peut-être plus de fidèles

---

(1) Inédit. « Aux Français » (27 Octobre 1840).

(2) Le Médecin de Campagne : « Napoléon raconté dans une grange. »

(3) Les Orientales : « Toujours lui, lui partout... » — Les Feuilles d'Automne : « Ce siècle avait deux ans... » — « A la Colonne », « Mil huit cent onze... » — Les Voix intérieures : « A l'Arc-de-Triomphe ».

qu'ailleurs. Le 10 Novembre 1840, le bateau à vapeur « La Normandie » remonte la Seine portant les cendres de l'Empereur vers Paris. Rien ne manque au décor. Le pont suspendu est transformé en un arc de triomphe, près du fleuve des obélisques sont revêtues d'étoffes violettes parsemées d'abeilles d'or, des socles supportent des faisceaux de drapeaux tricolores, les sonneries des cloches s'harmonisent avec les salves d'artillerie La vieille cité, d'ordinaire si calme, s'enthousiasme : un écrivain rouennais, très attentif aux événements de la petite patrie, a raconté de quelle recrudescence de gloire y jouissait alors Napoléon : « Artistes, poètes, orateurs, bourgeois, ouvriers, écrit-il, au village, à la ville, dans les salons, dans les cafés, au théâtre, partout à pleines mains, à plein cœur, puisaient à ce trésor » (1).

Bouilhet en est une preuve. Il célèbre en vers l'entrée triomphale des cendres de l'Empereur aux Invalides : il exalte la grandeur calme du géant vaincu et « chargé de fers »,

Aux flancs d'une roche jetée
Comme un pilori sur les mers (2).

Il le propose surtout comme modèle. Au moment où l'Europe semble mettre la France au ban des nations, convaincu que le souvenir des victoires impériales redonnera au peuple l'assurance de nouveaux succès, il sonne fièrement l'hallali de la revanche :

Sur nos débris d'honneur la gloire peut éclore,
France aux armes ! Wagram, Austerlitz, Marengo !
C'est notre Trinité, c'est notre cri de guerre !
Le chant victorieux qui fait trembler la terre
Est le chant de notre berceau.

---

(1) Eugène Noël. « Rouen, Rouennais et Rouenneries », p. 116.
(2) Inédit. « Aux Français » (27 Octobre 1840).

Marchons ! Entendez-vous l'appel des morts qui passe ?
De vingt champs de bataille ils franchissent l'espace
Et quittent pour nous voir leur lit ensanglanté,
Eux qui nous ont laissé le sublime héritage :
La gloire avec la liberté ! (1).

Dans cette apothéose à grand orchestre, trop de vers sonores sont écrits pour s'harmoniser avec le cliquetis des armes et les musiques militaires. Ils n'en sont pas moins inspirés par un ardent amour de la grandeur nationale.

* * *

Cet enthousiasme chez Bouilhet ne dura que deux ans : un sincère patriotisme du moins lui survécut. « Je n'aimerai jamais, écrit-il, celui qui n'aime pas son pays » (2). « Le pays où l'on est né, ajoute-t-il, est comme un aimant mystérieux qui pendant toute notre vie attire vers lui notre âme et nos affections : la patrie est un pôle où se dirigent tous nos vœux » (3).

Aussi s'irrite-t-il, dès 1842, de ne trouver plus chez les gouvernants et dans la bourgeoisie le courage militaire et le désintéressement qui firent si « belle » la « France de l'Empereur ».

Sans doute, partout semble passer le même vent de ruine sur la royauté et la religion, partout « le flot du progrès » mine « les vieux pouvoirs » (4), mais la France plus que toute autre est emportée en une décadence rapide et Bouilhet la compare aux mornes monuments qui

---

(1) Inédit. « Aux Français » (27 Octobre 1840).
(2) « Impressions philosophiques ».
(3) « Impressions philosophiques ».
(4) Inédit. « Prélude » (Février 1843).

dans Paris témoignent des gloires passées et donnent à la ville l'aspect d'une vaste nécropole :

Paris, froid muséum, funèbres catacombes,
Où pour trouver un homme, il faut fouiller des tombes...
Vaine ombre de toi-même ô peuple d'antiquaires,
Tu n'as pour tout trésor qu'un souvenir de pierres... (1).

Les âmes dominées par l'égoïsme sont incapables de tout effort vers un idéal politique ou social : « Dans le mal comme dans le bien, écrit Bouilhet, rien de grand, rien de large : la morale est bigote, le crime bourgeois ! La lymphe nous gonfle et le siècle prend du ventre ; nous allons mourir d'égoïsme par indigestion » (2). L'intérêt est devenu « la raison de toutes les vertus », et le mobile de toutes les actions. Louis se plaît à le démasquer : « Il y a tels hommes que je connais, écrit-il, qui sur la terre n'ont jamais en vue que leur intérêt personnel, sans s'inquiéter trop des moyens ! Méfiez-vous d'eux quand ils vous sourient, car, de deux choses l'une : ou ils vous trompent, ou ils vous exploitent. Leur attachement pour vous est en raison directe de votre utilité pour eux : du moment où l'instrument ne leur sert plus, ils le brisent s'ils le peuvent. Il y a des égoïstes qui ne se cachent pas et qui ont, pour ainsi dire, le courage de leur turpitude : ceux-là sont moins à craindre, ils ne sont que cyniques. D'autres masquent leur âme sous une philanthropie et une sensibilité hypocrites : il faut de l'expérience pour les deviner » (3). Il soupçonne d'égoïsme ses propres amis : leurs protestations d'attachement sont vaines : « On ne voit plus çà et là, ajoute-t-il, que quelques

(1) Inédit. « A la France » (Mai 1842).
(2) « Impressions philosophiques ».
(3) « Impressions philosophiques ».

âmes d'élite, qui soient capables d'une amitié franche et de sentiments désintéressés » (1). Il se croit atteint lui-même par le mal général et estime certaines de ses actions déterminées par un « égoïsme raffiné ». Ne cherche-t-il pas, par sa générosité, à « faire goûter aux autres ses propres plaisirs, par une sorte d'insuffisance et comme pour multiplier ses organes? » « On emprunte un moment, écrit-il, les sens des autres, et l'on se répercute complaisamment à droite et à gauche, comme un fat dans un salon de miroirs » (2).

Il dénonce surtout chez ses compatriotes l'amour de la richesse et la puissance de l'or, qui permet d'arriver à tout et remplace la vertu, le courage et l'intelligence. Guizot, a-t-on dit, érigeait alors la corruption en système de gouvernement (3); partout des scandales financiers éclataient dans lesquels des Pairs de France étaient compromis. En une page curieuse, où sous des formules trop sonores transparaissent une émotion vraie et une sensibilité aigrie, Bouilhet clame sa soif de l'or pour se hausser au même niveau que ses concitoyens de la bourgeoisie : « De l'or, de l'or, puisque c'est désormais la vertu, l'honneur et la considération, puisque sans lui le sang se fige au cœur, la voix râle à la gorge et la pensée avorte au cerveau. Oh ! de l'or, j'en veux avoir, moi, comme je veux, ici-bas, ma part d'air vital et ma place au soleil ! De l'or, de l'or, pour nager dans la vie, largement et sans peur, pour lever la tête aussi haut que l'imbécile, pour faire entendre le son de ma voix aussi bien que l'inepte et l'ignorant ! De l'or,

---

(1) « Impressions philosophiques ».

(2) « Impressions philosophiques ».

(3) A. Malet. « Histoire générale » sous la direction d'E. Lavisse, T. X., p. 399.

vous dis-je, pour éclabousser toute cette foule arrogante et stupide avec les roues de ma voiture, ou les quatre fers de mon cheval anglais. De l'or, pour avoir le droit de refuser ma main à l'étreinte cordiale d'un Pair de France qui fait l'agiotage, ou d'un député marchand de coton ! De l'or, pour dire son fait à cette femme hautaine et bête, bâtie de soie et de diamants, qu'à voir ses atours on prendrait dans la rue pour une boutique qui marche ! Comtesse de carrefour ! Marquise de comptoir, dont les parchemins ont enveloppé du poivre et de la chandelle ! Mon Dieu, mon Dieu, faut-il tout dire ? Eh ! bien, puisque tout est à vendre, de l'or pour acheter la plume de l'écrivain, la justice du juge, la conscience du ministre, l'amour des femmes et l'absolution du prêtre ! Infâme bazar que le monde tel que nous l'avons fait à force de matérialisme et d'abrutissement ; marché honteux où la vertu, la gloire, le génie sont des monnaies usées qui n'ont plus cours sur la place ; siècle effrayant où une bourse pleine peut remplacer le cœur, la conscience et la capacité ; où la fortune est éligible ; où les rentes siègent au Sénat corrompu d'où nous avons chassé César et Pompée pour n'y placer que des Crassus ! » (1).

De cet avilissement des âmes, il accuse les gouvernants, car « les peuples sont ce qu'on les fait » ; les ministres surtout, plus encore que le Roi, en sont responsables. Il paraît n'avoir que du respect pour Louis-Philippe, « vieillard que l'infortune avait instruit du sort », et pour le duc d'Orléans, dont il vante l'éducation au collège Henri IV et le courage dans la campagne d'Algérie. Mais

(1) Impressions philosophiques. — Voir aussi la satire des « marchands dorés » : « Le Lion », Œuvres, p. 72, et les vers adressés à Barthélemy, le « Poète vendu ». Je publie ces vers en Appendice.

il rend responsable Guizot, qui refuse de modifier les lois électorales, d'accorder au « peuple souverain » (1) plus de liberté et veut au prix de notre déshonneur éviter la guerre. En 1842, à la mort du duc d'Orléans, il dénonce en termes violents la lâcheté du ministre :

Oh ! ne sommeillons pas, serrons nos rangs, mes frères,
Dans l'ombre, voyez-vous les lignes étrangères
Rallumer leur étoile aux flambeaux de la mort ?
Et lui, sur ce tombeau, le renégat sinistre,
Etayer en riant son fauteuil de ministre
De ce cadavre chaud et palpitant encor ?

Arrière le linceul dont se couvre cet homme,
Et qu'on le montre au doigt et que chacun le nomme.
Il est là, qui se cache au fond de notre deuil,
Et, comme un condamné qui sent venir sa peine,
Se dérobe aux regards et retient son haleine
Accroupi derrière un cercueil (2).

Lâcheté des ministres, égoïsme de la bourgeoisie, inertie de tous, puissance de l'or, sont aux yeux du poète les signes évidents de la décadence d'une nation. « Une société n'est forte et ne donne des signes de vie que quand la morale publique n'est point foulée aux pieds par un vil intérêt personnel ; on dirait qu'au jour fixé pour la chute d'un peuple Dieu lui envoie la débauche et l'égoïsme, ces deux vers qui rongent une société et que le ciel fait éclore sur le cercueil des empires » (3).

*
* *

Malgré ce mépris pour l'égoïsme bourgeois, il est un point sur lequel Bouilhet s'accorde bien avec la bour-

(1) Inédit. « Les Jésuites » (Janvier 1844).

(2) Inédit. « Au Duc d'Orléans » (Rouen, Juillet 1842).

(3) « Impressions philosophiques ».

geoisie du temps de Louis-Philippe : la haine du « parti-prêtre », nous dirions : « l'anticléricalisme ».

Déjà, en 1842, il dénonce les abus qu'il croit découvrir dans l'Eglise. Il se place pour les attaquer sous le patronage de Voltaire, bien qu'il n'aime pas ce « génie au rire sombre », qui ruina tant d'idées nobles :

Non, je ne t'aime point. Mais lorsque ma pensée
Se tourne tout à coup vers l'histoire passée,
Quand je retrouve au fond du prêtre que je vois
La même ambition stupide qu'autrefois,
La même main toujours sur les honneurs crispée
Et la croix qu'on agite à défaut de l'épée...
— A moi, Voltaire, à moi ! Viens, démon ou poète,
Viens, j'ai trouvé le mot de ton âme inquiète (1).

Les Jésuites — c'est eux surtout que Bouilhet désigne par « le prêtre » — étaient alors plus impopulaires que jamais, parce qu'on les considérait comme les ennemis irréductibles de la Révolution. Bouilhet partage les préjugés du temps : comme Quinet, il a la « phobie » du « Jésuite ». Il n'hésite pas à mettre en exergue de la satire violente et banale qu'il leur décoche cette phrase de Rousseau : « Les dépouilles de Carthage sont la proie d'un joueur de flûte. »

Oh ! ce qui m'épouvante et, comme un lâche affront,
Me met la haine au cœur et la rougeur au front,
Ce n'est pas de les voir, pauvre secte en démence,
D'un passé qui n'est plus évoquer l'espérance...
... C'est qu'à ce point nous soyons descendus,
Qu'après vingt ans de gloire et de combats rendus,
Quand le sang a coulé sur nos places publiques,
Quand dédaignant des rois les dépouilles antiques,

(1) Inédit. « A Voltaire » (Rouen, Février 1842).

Rentré dans sa grandeur et dans sa majesté,
Le peuple a pour butin choisi la liberté,
Un histrion sans âme, un baladin d'Eglise,
Comptant sur notre honte et sur notre sottise,
L'œil et l'oreille au guet, sans pudeur, sans effroi,
Se soit dit un matin : « Ce peuple est bon pour moi » (1).

On dirait (à lire la satire du poète), qu'ils ont envahi la France avec une armée redoutable, décidés à mettre tout à feu et à sang, au nom de l'Evangile. Il écrit :

O Christ, leur as-tu dit : « Prêchez avec l'épée !
Dans le sang et les pleurs que ma Croix soit trempée !
Que la bonne nouvelle entendue au Thabor
Soit le signal du meurtre et le glas de la mort ? »
Leur as-tu dit, Seigneur : « A la terre indocile
Le poignard sous la gorge imposez l'Evangile,
Et ne montrez le Ciel à toute nation
Qu'aux lueurs des bûchers de l'Inquisition ? » (2).

D'après le poète, ils ont anéanti chez l'homme la liberté de l'esprit et du cœur; ils ont « forgé des entraves » pour « éteindre en nous » « tout battement humain ». Volontiers il leur reprocherait d'avoir imaginé le dogme et la morale chrétienne :

Au nom de l'Evangile, ils ont dit à notre âme :
« Immole ta pensée et souffle sur ta flamme ! »
Ils ont enseveli pour ta gloire, Seigneur,
Dans son tombeau vivant le cadavre du cœur,
Et l'homme sans amour, sans force, sans courage,
N'est plus entre leurs doigts qu'un stupide rouage,
Un encensoir banal fumant soir et matin,
Et qui ne monte à Dieu que lancé par leur main ! » (3).

---

(1) Inédit. « Les Jésuites » (Janvier 1844). Voir aussi les vers cités par Flaubert, Préface des « Dernières Chansons », p. 285.

(2) Inédit. « Les Jésuites » (Janvier 1844).

(3) *Ibid.* » »

La religion, affirme Bouilhet, est devenue un moyen pour ses ministres d'arriver aux honneurs et aux richesses. Aucun idéal surnaturel ne paraît les guider, et pendant que dans le temple, le prêtre avec la « crosse d'or » et la « chape à la riche frange » se fait admirer des fidèles,

Triste la Foi s'assied sur la dernière pierre,
Au sommet de la Tour,
Au sommet de la Tour, en face de Dieu même,
Partout où de la terre expire le blasphème (1).

Cette charge à fond de train contre le Clergé nous étonne peu : elle est dans le ton de l'époque. Mais l'anticléricalisme de Bouilhet manque d'élégance, comme le portrait qu'il fait du Jésuite, de vérité : aussi Flaubert essaye-t-il d'atténuer les couleurs trop vives de ces pièces en faisant remarquer que le poète était alors emporté par une « virulence républicaine » très « naïve » : « il faut observer, ajoute-t-il, que l'auteur avait alors 22 ans » (2).

III

L'égoïsme bourgeois, la tyrannie cléricale sont pour Bouilhet des obstacles au progrès : il n'en garde pas moins l'espoir d'un renouveau politique et social. « Le temps où nous vivons, écrit-il, est un temps de transition, un relais entre un grand passé et un avenir mystérieux, une lutte sourde et vivace de tous les éléments contraires, de tous les systèmes rivaux, un champ de bataille où se décident les destinées du monde ! » (3). Le poète n'est pas de la

(1) Inédit. « A mes amis P. Mulot et Gabriel C... » (Mai 1845). « La Religion, écrit-il ailleurs, n'est plus qu'un ressort politique aux mains de l'intrigue »,

(2) Préface des « Dernières Chansons », p. 285.

(3) « Impressions philosophiques ».

faction d'égoïstes et d'aveugles », qui « comme une sangsue », s'attache « à la peau du présent », « parti poussif et plein d'embonpoint, qui ne demande que la tranquillité et son petit intérêt personnel, qui redoute tout progrès, de peur d'être obligé de marcher, et qui dirait comme l'Apôtre : « Maître, restons ici et faisons ici trois tentes ! », parti des pères de famille bien pensants et des épiciers parvenus » (1). Il ne s'attarde pas non plus dans les rangs de ceux qui « pleurent le passé ». Il est résolument de ceux qui « se ruent vers l'avenir », et ont pris « progrès » pour devise » : « Ce qui console au milieu de tout ce fracas et tout ce tumulte, ajoute-t-il, c'est ce quelque chose qu'on sent grandir incessamment, fatalement, au mépris des anomalies particulières ; c'est cette marche des peuples qui ne reculent jamais... ; c'est cette sève précoce qui court dans la jeunesse, ces profondes et larges études dont l'esprit sort grand et ferme, cet essor des sciences, cette activité, cet élan, toutes ces algues marines et ces branches vertes que l'on voit flotter çà et là sur la surface de la mer et qui promettent un nouveau monde » (2).

Il croit aussi à une transformation indéfinie de chaque nation, à une ascension lente vers un idéal de liberté et de justice, car « la grande loi de l'humanité est le mouvement et le progrès, la marche non interrompue vers un but sublime... : la perfection dans la liberté » (3). Les institutions politiques surannées ne peuvent être un obstacle à ce progrès : sur la « grande route que parcourt le genre humain depuis tant de siècles », elles doivent être

---

(1) « Impressions philosophiques ».
(2) *Ibid.* »
(3) *Ibid.* »

des « tentes d'une nuit qu'on replie au réveil et non des forteresses crénelées, où l'on se retranche dans l'immobilité » (1).

Va-t-il jusqu'à souhaiter, dès 1845, un changement de régime politique? S'il ne le dit pas explicitement, c'est qu'il estime la France alors mal préparée pour un gouvernement républicain ; mais il est persuadé qu'elle ne pourra se régénérer tant qu'elle sera exposée aux abus d'autorité de la part de ses gouvernants, tant que les ministres surtout, ne reconnaîtront pas chez le peuple ses hautes vertus de désintéressement, ses légitimes aspirations vers la justice. C'est le peuple qui, grâce à ses réserves de forces, sauvera la France. Déjà, il est « las de servir d'échelle à toute ambition » (2), et il veut la liberté ! Que

---

(1) « Impressions philosophiques ». Il se plaît à rechercher dans le passé de la France les manifestations diverses de cette « marche progressive », de cette « impulsion irrésistible », qui renversa le trône de Louis XIV. « Quatre-vingt-treize, ajoute-t-il, c'est l'antique royauté qui meurt... Mais la liberté est rude et barbare encore... ; c'est un pouvoir né dans la rue, un enfant trouvé au coin d'une borne. Il lui faut aller à l'école et s'instruire et se moraliser. L'éducation commence et se pousse malgré Napoléon lui-même, qui dans ses conquêtes en sème partout les germes sur son passage. Lutte étrange de la Providence et du génie... Waterloo c'est le 93 du nouveau despotisme..., ce fut une grande leçon que Dieu donna aux Rois... Malheur aux insensés qui virent dans cette chute un triomphe pour la Royauté!... La Restauration ne comprit pas son rôle : en condamnant le despote, elle prit son despotisme, héritage fatal, pesante armure d'Achille sur l'épaule de Pigmées ! » Et ailleurs : « Enfants du dix-neuvième siècle, nous sommes dans la plaine entre deux grandes montagnes : derrière nous, 93, haut sommet d'où plane Napoléon ; devant nous, l'avenir qui se dessine vaguemeut encore, comme les côtes bleuâtres et incertaines, aux yeux des matelots sur l'Océan. Sur tout cet horizon glisse la lumière mystérieuse d'un soleil qui se couche et d'un soleil qui se lève, d'un crépuscule et d'une aurore, bizarre mélange de vie et de mort, de désespoirs et d'illusions... »

(2) Inédit. « Les Jésuites » (Janvier 1844).

le roi, ni les ministres, n'essayent de l'arrêter, puisqu'ils n'y parviendront pas :

Laissez-le, laissez-le bondir dans sa colère,
Vous qui l'avez tenu ce torrent populaire
Qui s'enfle sous vos piés,
Ministres cramponnés à vos charges splendides,
Il vous entraînerait dans ses vagues rapides
Comme des joncs pliés...

C'est que le peuple meurt faute d'air et d'espace.
Rangez-vous donc, enfin, vous tous qui régnez: Place,
Place à la liberté ! (1).

De la résistance des gouvernants, de la méconnaissance de ces aspirations populaires naissent les révolutions : elles renversent les institutions désuètes, et la place est rendue libre pour un édifice social plus solide : « Les progrès et les grandes pensées des peuples, écrit-il, sont comme autant d'enfantements, les uns naturels et faciles, les autres sanglants et douloureux. Il y a de ces droits qui viennent au jour d'eux-mêmes et sans crise ; il y en a d'autres qui ne sont arrachés que par le forceps des révolutions » (2). Le poète, semble-t-il, estime inévitable,

---

(1) Inédit. « A la France » (Mai 1842). Même idée dans les « Jésuites », où il s'élève contre les gouvernants qui font « des religions un levier politique » :

Rois, le Ciel est pesant, le vent souffle au rivage,
Vous avez vu l'éclair, n'attendez pas l'orage !
Pour arracher la foudre à la nue en courroux,
Placez la liberté sur le peuple et sur vous,
Et ne sommeillez pas ! Dans l'ombre et le silence
Ecoutez, écoutez ! C'est une lutte immense,
Où le monde s'agite et flotte, balancé
Des voix de l'avenir aux échos du passé ;
Princes, laissez marcher le monde et la pensée :
Vers son but éternel toute chose est poussée.
Un trône que l'on jette au travers du chemin
Saurait-il arrêter les pas du genre humain ?

(2) « Impressions philosophiques ».

plusieurs années avant l'événement, la révolution qui apportera quelque liberté au « peuple souverain ».

. . .

Par malheur, les documents ne nous permettent pas d'éclairer mieux, chez Louis, cette vision de l'avenir politique et social, et de trouver sous les formules sonores et vagues dont il use, les précisions que pourrait réclamer la légitime curiosité d'un historien. Le poète n'essaie pas d'élaborer les lois qui régiront la Cité Future : il se contente de la deviner dans le lointain, laissant à d'autres le soin d'y tracer de larges avenues, d'y élever les demeures spacieuses, où vivra un peuple libre et heureux.

Indifférent à la question de la forme gouvernementale, il se préoccupe surtout de conduire la France vers un idéal social. Nous ne savons pas s'il va jusqu'aux théories égalitaires de Fourier et de Proud'hon, mais il est éperdument épris de justice et de dévouement. Il voudrait réprimer la cupidité et l'égoïsme, l'envie et la haine, anéantir chez tous la veulerie et la peur de l'action. Il est un avant-coureur de la démocratie : il a foi au peuple parce qu'il découvre dans la masse des travailleurs les vertus de solidarité, de justice, de bonté, qui peuvent vivifier une nation déprimée.

Si cet idéal social n'est qu'un rêve de poète, il était cependant nécessaire de le mettre en lumière pour montrer combien Bouilhet, qui dans la mêlée politique voulait faire figure d'homme d'action, était alors éloigné de l'Art pour l'Art, de la Littérature désintéressée, où nous le verrons s'acheminer lentement sous l'influence de l'apôtre autoritaire et persuasif que fut Flaubert.

CHAPITRE VIII

Evolution vers la Poésie descriptive

(1844-1850)

I. — Il tente de formuler son esthétique poétique : Ses premiers efforts pour s'évader du romantisme (1844-1846).

II. — Rencontre de Flaubert (1846). — Principes littéraires du prosateur.

III. — Bouilhet renonce a la Poésie personnelle : Il écrit les premières Pièces basées sur l'observation (1846-1850).

Ce n'est pas au hasard que nous nous sommes arrêtés à 1844 pour apprécier l'œuvre poétique de Bouilhet.

Cette année-là, après avoir abandonné la médecine, il entre à la pension Deshayes, pour s'y consacrer définitivement, il le croit du moins, à l'enseignement. Il va donc lier un commerce plus intime avec la littérature, surtout l'antiquité latine, qui lui fournira bientôt les thèmes de ses premières pièces Parnassiennes, vraies ébauches de « Melaenis ».

De plus, ses poèmes jusqu'alors ont eu pour thèmes ordinaires les accidents sentimentaux de sa vie, ses inquiétudes métaphysiques, ses désillusions après des rêves de bonheur trop beaux. Cette poésie subjective qui

devient facilement monotone, surtout pour un talent de second ordre, lui paraît maintenant frappée de stérilité : « Quand je sors de mes satires, avoue-t-il, en 1844, à un ami, je produis des frivolités désespérantes » (1). Cette date marque donc, sinon la fin des confessions autobiographiques, du moins le début d'une manière nouvelle, d'une seconde étape, où jusqu'en 1846, il s'essaye à une poésie moins étroite, plus objective, philosophique et scientifique.

Après cette première évolution, il renoncera facilement, sous l'influence de Flaubert, de 1846 à 1850, à la poésie personnelle et utilitaire, pour étudier les sentiments généraux, « les côtés immuables de l'âme humaine » (2), ou raconter en artiste impassible la vie des peuples disparus.

I

Pour le moment il ne désavoue pas encore les pièces écrites pendant les années précédentes. Il est même décidé à les publier, quand arrivera l'heure favorable. A son ami Peillon, qui lui demandait quelques poésies pour une Revue Parisienne, l'*Athénée*, il répond : « Tu dois te rappeler qu'une Revue n'a jamais été, d'après mes idées, un bon moyen de début pour un jeune écrivain. J'ai déjà refusé plusieurs occasions, entre autres *La Revue de Rouen*, où depuis quelque temps on me presse pour insérer quelque chose. Pourrai-je accepter là-bas, quand j'ai formellement refusé ici ? Et puis, d'ailleurs, je crois qu'il ne faut pas frapper de demi-coups : tout ou rien. Je balancerai longtemps encore peut-être avant de livrer mon livre au

(1) Inédit. Lettre à P. Mulot, écrite vers le mois de Novembre 1844.
(2) Flaubert. Préface des « Dernières Chansons », p. 300.

public, mais je le jetterai tout d'une pièce dans le gouffre... » (1).

Loin de désavouer ses premiers vers et la théorie littéraire qui les inspira, il vante les services rendus à la Littérature par les chefs du Romantisme. Après l'Empire, qui avait été « une époque de sécheresse et de stérilité », car « on faisait de trop grandes choses alors pour avoir le temps de les chanter », ils infusèrent, dit-il, une vie nouvelle à la poésie. « Il y eut en ce temps-là un beau remue-ménage. Châteaubriand, quoiqu'un pied dans l'Empire, et puis Lamartine, et puis V. Hugo, furent comme trois grandes sources d'où s'échappa une nouvelle poésie, large, neuve, vraie, et pas du tout latine : *infandum!* sacrilège ! Pégase ne fut plus qu'une rosse et les doctes Fées de J.-B. Rousseau qui, vu leur grand âge, branlaient du chef et portaient lunettes, crachèrent, en désespoir de cause, ce qu'il leur restait de dents au visage de la Muse nouvelle. Ce furent des cris, des fureurs, des luttes à mort... On garnit les collèges de professeurs bien pensants (en fait de Littérature), le mode d'instruction fut pour la jeunesse comme un contre-poison aux venins du Romantisme, comme une sauvegarde pour les caresses pernicieuses des syrènes de mauvais goût » (2).

Et comme la lutte entre Néo-Classiques et Romantiques n'est pas encore terminée, il prend place dans la bataille et s'acharne contre la « Muse Classique », contre l'école du « Bon Sens » représentée par Ponsard, qui se fait passer pour l'héritier des grandes traditions littéraires et dont le prosaïsme ennuyeux trouve cependant des admi-

---

(1) Inédit. (Ecrit vers le mois de Novembre 1844).

(2) « Impressions philosophiques ».

rateurs (1) en tous ceux qu'a fatigués la fougue de V. Hugo ; il prend fièrement l'attitude d'un révolutionnaire en face des Classiques du Grand Siècle et de leurs imitateurs maladroits : « Tous les siècles qui ont voulu calquer un autre siècle, écrit-il, toutes les époques, qui pour ainsi dire, ont tenté de se transvaser dans une autre époque, n'ont produit qu'un bizarre mélange, qu'une plaisante caricature. Le beau siècle de Louis XIV, avec toutes ses splendeurs (Molière excepté), n'est qu'une mascarade poétique des idées françaises habillées en Grec, en Latin, et *vice versa,* des Achille, qui disent : Madame ! des Agamemnon, qui ont le profil d'un Roi de France ! » (2).

Cependant, s'il trouve fausse la théorie des Néo-Classiques, il n'accepte pas en entier le programme des Romantiques. Ces deux théories, déclare-t-il, sont incomplètes, car elles ont « voulu aller trop loin, l'une en avant, l'autre en arrière » (3). Il est donc rejeté vers une sorte d'éclectisme littéraire. Il tente de déterminer les règles d'une esthétique nouvelle en empruntant à chacune des deux écoles : « Du choc de ces deux Littératures, écrit-il, une troisième va jaillir, qui devra à l'une et à l'autre, et qui pourtant sera elle, avec sa physionomie particulière, avec son cachet original, une littérature qui, sans mépriser la correction et les règles vraiment indispensables, sera aussi large, aussi vaste, aussi libre dans son inspiration, aussi soudaine dans ses chutes, aussi rapide dans tous ses mouvements ! A Dieu ne plaise pourtant que je veuille

---

(1) L'année 1843 a vu l'échec des *Burgraves* et le succès de la *Lucrèce* de Ponsard. De plus, Rachel ressuscite alors, à la Comédie-Française, le théâtre de Corneille et de Racine.

(2) « Impressions philosophiques ».

(3) « Impressions philosophiques ».

parler d'une poésie qui serait mixte, d'une inspiration entre deux eaux, d'une littérature en un mot constitutionnelle. Oh non ! notre littérature n'aura point de pouvoir qui contrôle ses fantaisies, point de chambre devant laquelle il lui faille rendre compte de ses capricieuses méditations et de ses franches allures. Libre comme l'air qu'elle respire, libre comme la nature qu'elle reflète, sa règle sera le génie, sa mesure le génie, encore le génie, hors duquel (dans les lettres), il n'est point de salut ! » (1).

Il veut d'abord refléter l'époque où il vit, « reproduire », « peindre son siècle », « être le grand fleuve qui réfléchit ses rives, avec leurs fleurs et leurs arbres... » Il chantera « l'espoir et ses illusions », « l'orage du cœur », « l'amour », tels qu'il les a éprouvés, mais aussi en tant que sentiments généraux, communs aux hommes qui l'écoutent.

Et comme tout événement, comme tout spectacle de la nature contient une philosophie, il s'efforcera de la mettre en lumière : « Du point de vue de cette poésie, écrit-il, toute chose renferme sa pensée, sa leçon, son avertissement, depuis l'étoile qui brille, jusqu'au ver qui rampe, depuis le râle du mourant, jusqu'aux chansons de la jeune fille dans la vallée solitaire. De cette hauteur le poète suivra la poésie jusque dans les atômes de la nature, la poésie partout et toujours. Il la verra partir du pied des grands événements et couvrir de ses fleurs la racine des choses. Ses yeux iront tour à tour de la feuille sèche qui tombe sous le vent du soir, au trône usé qui chancelle sous le souffle d'un peuple. Il saura de tout son tirer une voix, et de toute voix un grave enseignement ». Il se préoccupe

(1) « Impressions philosophiques ».

même de l'influence morale exercée par une œuvre littéraire. Il dénonce en Musset un « poète fort peu moral », un « rejeton de Voltaire ». « Ce serait malheureux pour la grande poésie, ajoute-t-il, s'il y avait beaucoup de Musset à notre époque » (1).

Le voilà donc encore, comme en 1840, investi d'une « Mission » : il doit « guider » « son siècle » vers un avenir meilleur et porter « l'idée » avec le même respect que « le prêtre porte un Dieu », ou, nouveau Moïse, diriger « l'Arche » (2), dans laquelle sont enfermés les principes de toute vie. « A une époque de transition comme la nôtre, déclare-t-il, au moment où un vieux monde se meurt pour faire place à un avenir vague encore, les chants du poète rediront l'agonie du premier, et le doux sourire du second ; la poésie sera blasée d'un côté, naïve de l'autre, pleine de désespoirs et d'illusions naissantes, vieille et jeune, aurore et crépuscule... » (3).

Ces idées ne sont pas neuves : Lamartine et V. Hugo, celui-ci surtout dans les préfaces des recueils intitulés « Odes et Ballades », « Les Rayons et les Ombres », ne parlaient pas autrement.

A eux aussi Bouilhet emprunte sa théorie de l'inspiration poétique. L'inspiration est, d'après lui, une sorte de « Délire », d'échauffement provoqué par une émotion intense, un spectacle aperçu ou simplement le rythme des périodes ; à la « Muse » souveraine il donne, comme Musset, sa vie et son sang :

Loin, bien loin du monde où nous sommes,
Loin de la terre et loin des hommes,

---

(1) « Impressions philosophiques ».

(2) « L'Arche » (1844), inédit. Un manuscrit donne à ce morceau un autre titre suggestif : « L'Idée ». Cf. également « Matelot que la mer réclame... », Appendice n° IV.

(3) « Impressions philosophiques ».

O Muse, ô Reine, emporte-moi,
Frissonnant d'espoir et d'effroi,
Tiens, prends mon sang et prends mon âme...
Viens donc, eh bien ! viens, que m'importe
Quel destin l'avenir m'apporte.
Brûle mon cœur, encor, encor...
Pourquoi lutter contre le sort ?
Délire, ivresse, ardente joie !
Je t'appartiens, je suis ta proie ! (1).

Le style enfin, la perfection de la forme, n'est pas encore devenu pour lui une obsession. Sans doute il estime que « les plus belles choses », à cause de « la débilité de notre nature... pour arriver au cœur, doivent passer par la porte des sens », et que la poésie, étant « sœur de la musique », doit être « harmonieuse et cadencée comme un chant » (2), mais l'harmonie et la cadence qu'il recherche — nos citations l'ont prouvé — ne sont autres que celles de Lamartine et de Musset. Il ignore quel relief le choix des mots, la sonorité des syllabes peuvent apporter à la pensée : il n'est pas encore un artiste patient à ciseler les vers.

. . .

Ses pièces écrites de 1844 à 1846 relèvent de ces principes esthétiques : en elles apparaît surtout un but utilitaire.

Il donne à quelques-unes une portée philosophique. « Les Rois du Monde », par exemple, se terminent par un enseignement pessimiste : la glorification de la Mort, où viennent aboutir les rêves et les illusions humaines. Les

---

(1) Inédit. « Délire » (Avril 1845).

(2) « Impressions philosophiques ».

vers du tombeau sont les vrais « rois du monde » ; seuls ils peuvent tenir ce langage hautain :

Toujours retentira la chute monotone
Des siècles l'un sur l'autre en la nuit emportés,
Et tomberont sans cesse au souffle de l'automne
La feuille des forêts et l'homme des Cités,

Jusqu'à ces jours lointains de pâle solitude,
Où, sur la terre morte étalant notre orgueil,
Nous rongerons le monde en sa décrépitude,
Comme un cadavre froid qui n'a plus de cercueil (1).

La pièce intitulée « Le Navire » est plus curieuse encore : elle se termine par une leçon morale en deux strophes, restées inédites par ordre de Flaubert, où le poète compare les hommes dominés par l'amour aux matelots attirés par des syrènes vers de « magiques ilôts », pour y périr :

..... Ceux-là sont plus morts et plus perdus, dont l'âme
S'enivre confiante à des baisers de femme...
Que ceux qui balancés sur les gouffres amers,
S'en vont de flot en flot, errant à l'aventure,
Et dont le corps, un jour, privé de sépulture
Roule éternellement vers le sable des mers... (2).

Il y tend surtout à une action politique et sociale (3). Il écrit les satires intitulées : « Les Jésuites » (4), « Le Lion » (5), « A un poète vendu » (6), où il attaque « l'ambition » du

(1) Œuvres, p. 14. A la même époque, il développe la même idée du triomphe de la mort dans le « Chant de la Mort », resté inédit.

(2) « Le Navire », Mai 1846. Le titre primitif, « Le Chant des Syrènes », résumait l'intention morale de la pièce.

(3) M. Du Camp (Souv. Litt., I, p. 275) affirme même que Bouilhet se présenta à la députation dans la Seine-Inférieure. J'ai vainement cherché la confirmation de ce fait. Le silence des notes autobiographiques me fait croire à une erreur dans les « Souvenirs » de M. Du Camp.

(4) Inédit. (Janvier 1844).

(5) Œuvres, p. 72. (Juillet 1846).

(6) Inédit. (Novembre 1844). Appendice, n° IX.

« parti prêtre », la bêtise des « marchands dorés », l'orgueil du bourgeois enrichi, dont le père était « meunier », la vénalité du talent. Peu s'en fallut même qu'il ne sortît du silence où il enfermait ces vers par respect des convictions religieuses et royalistes de Madame Bouilhet et de la famille de Montmorency-Luxembourg, et qu'il n'entrât dans la polémique, en publiant la satire contre Barthélemy, « le poète vendu », de la « Némésis » : seul le refus formel, dicté par la prudence, d'un journal parisien, fit qu'elle resta dans les cartons. Il avait envoyé cette pièce à « La Réforme ». « Je regrette vivement, lui répondit Arago, le Directeur, la résolution prise par le journal « La Réforme », de ne pas parler du poète deux fois transfuge. Les vers que vous nous avez adressés sont d'une facture excellente ; ils sont en outre inspirés par les plus nobles sentiments. Mais que l'auteur y prenne garde, leur publication pourrait bien lui susciter quelque affaire avec le gouvernement du Roi, un peu susceptible, nous en savons quelque chose... » (1).

. . .

Toutefois, Bouilhet, dès 1845, commence à écrire des pièces impersonnelles, dont les sujets sont empruntés à l'antiquité latine et à la science.

Il brosse déjà des tableaux sobres et vigoureux quand il représente, en ses pièces « romaines » (2), Néron conduisant un char dans ses jardins éclairés de flambeaux humains (3),

---

(1) Inédit, 27 Novembre 1844.

(2) Nom donné par le Manuscrit. Elles ne sont pas datées. Il paraît certain, d'après leur place dans le Manuscrit qu'elles furent écrites en 1845. Seule, « Tullia » porte cette mention : « Cany, Septembre 1845).

(3) Œuvres, p. 56.

Sempronius Rufus, le cuisinier inimitable préparant ses cigognes et ses turbots (1), Bathylle dansant devant les Patriciennes (2), Tullia dans sa villa somptueuse (3), ou l'adolescent que suivent « des regards enflammés » (4). Il évoque ainsi les divers « flambeaux » aperçus à Rome :

Du sage qui médite et pèse en soupirant
Les choses de la vie,
L'huile onctueuse, au bord du vase transparent,
Eclaire l'insomnié...

Le feu de l'atrium, en ses bonds indécis,
Tremble sous le portique,
Et jette un gai reflet aux pénates assis
Près du foyer antique (5).

Son ami Mulot, d'ailleurs, l'encourage dans cette voie : « Réveille les Romains, lui écrit-il, ranime le Forum, le Portique et le Capitole, et redis-nous ce que faisaient, disaient et pensaient ces hommes, nos frères des siècles passés » (6). Et ailleurs : « Plus j'y pense, plus je trouve que tes poésies sur Rome ont chance de réussite, pourvu que tu conserves le ton, la « couleur locale » (il faut bien lâcher le mot), que tu as, ce me semble, bien attrapé jusqu'ici » (7). Mulot ne se trompe pas : la « couleur locale » des pièces Romaines assurera le succès des savantes évocations de Melaenis.

Notre auteur est conduit pareillement vers un Art plus

(1) Œuvres, p. 61.
(2) Œuvres, p. 58.
(3) Inédit. V. Appendice, nº XV.
(4) Œuvres, p. 405.
(5) Œuvres, p. 56.
(6) Inédit. (6 Octobre 1845).
(7) Inédit. (Septembre 1846).

objectif en essayant d'accorder la poésie et la science : « La science, écrit-il, a voulu tuer la poésie qui est immortelle. C'est à la seconde à lui tendre la main, à chercher dans ces armes, qu'on forgeait contre elle, de nouvelles cordes à sa lyre, de nouvelles métaphores à son style. Ainsi couverte des attributs de la science, la poésie ne ressemblerait-elle pas à ce peuple romain, qui à chaque victoire se revêtait de l'armure des vaincus ? Dites-moi, une telle vengeance ne vaut-elle pas mieux qu'un dédain ridicule ? La poésie a-t-elle perdu beaucoup, depuis que les foudres de Jupin ne sont plus que de l'électricité ? Newton a-t-il empêché V. Hugo ? » (1).

Il joint l'exemple au précepte : dans le poème intitulé « La terre et les étoiles », il célèbre avec enthousiasme les inventions dues à l'activité de l'homme :

Et la terre dit aux étoiles... :
Mon flanc porte un hôte inconnu...
Avec sa rame, avec sa sonde,
Il a heurté la mer profonde,
Et déchiré son manteau bleu...
Et pour tirer l'or de mes veines
Dans mon sein plongé son bras nu...
Mes monts chancellent, mon sol ploie,
La foudre sur mon front flamboie... (2).

Il écrit de plus, en 1844, une ébauche des « Fossiles »,

---

(1) « Impressions philosophiques ». La même théorie sera exposée par Leconte de Lisle, en 1852, dans la Préface des « Poèmes Antiques ». « L'Art et la Science, y lit-on, longtemps séparés par suite des efforts divergents de l'intelligence, doivent donc tendre à s'unir étroitement, si ce n'est à se confondre. L'un a été la révélation primitive de l'idéal contenu dans la nature extérieure ; l'autre en a été l'étude raisonnée et l'exposition lumineuse. Mais l'Art a perdu cette spontanéité intuitive, ou plutôt il l'a épuisée : c'est à la science de lui rappeler le sens de ses traditions oubliées, qu'il fera revivre dans les formes qui lui sont propres ».

(2) Œuvres, p. 11 (Décembre 1844).

restée inédite, « Prométhée » (1). Le spectacle des éléments déchainés sur la terre à l'arrivée de Prométhée, les travaux de ce géant, qui vint dompter les mers et donner au monde la civilisation, y sont nettement indiqués : Bouilhet ne fera que développer ces thèmes dans « les Fossiles ». Certains vers même sont si bien venus qu'il n'hésitera pas, en 1853, à les reproduire dans son poème.

Par cette préoccupation d'accorder la science et la poésie, par la couleur locale des tableaux de la vie romaine, il s'éloigne donc de la route qu'il a jusqu'alors suivie.

Déjà d'ailleurs autour de lui on proteste contre la poésie personnelle : « La direction de l'inspiration échappe au cœur, est reprise par l'esprit qui fait effort pour sortir de soi, et saisir quelque ferme et constant objet » (2). On sépare le Beau et le Bien, l'Art et la Morale : On formule le principe de l'Art pour l'Art et on considère le style comme un élément essentiel à la réalisation du Beau.

Gautier, Maxime Du Camp et Flaubert sont les premiers représentants de cette théorie que l'on discute dans les salons de Madame Sabatier (3). Le futur auteur de « Madame Bovary » va en imposer tous les articles à notre poète.

II

A quelle époque précise commença l'intimité qui devait, jusqu'en 1869, unir Bouilhet et Flaubert ?

Nous avons constaté que les années de collège ne doivent pas être comptées dans l'histoire de leur amitié : ils

---

(1) Appendice, n° XIII.

(2) Lanson, « Histoire de la Littérature Française », p. 1042.

(3) Cf. Cassagne : « La Théorie de l'Art pour l'Art », p. 135.

étaient camarades, mais Louis, suivant déjà une évolution différente, fréquentait peu le « groupe d'exaltés » (1), où Flaubert et Chevalier exerçaient une influence prépondérante. D'ailleurs, pendant les années qui suivirent leur sortie du collège, il ne paraît avoir adressé aucune lettre, aucune poésie à Gustave. Une note de l'autobiographie permet de préciser un point du problème : « Mort du docteur Flaubert, ma liaison avec Gustave » (2). Le docteur Flaubert étant mort le 15 janvier 1846, c'est donc après cette date seulement que commencèrent les relations des deux écrivains. Maxime Du Camp reporte leur rencontre au mois d'avril ou de mai de l'année 1846 (3). Il est vraisemblable que vers cette époque les relations devinrent très suivies. Au mois d'août, leur intimité est assez grande pour que le timide Bouilhet ait déjà fait connaître à Flaubert la plupart de ses poésies : « J'ai lu ce matin, écrit celui-ci à Louise Colet, le 15 août 1846, des vers de ton volume avec un ami qui est venu me voir. C'est un pauvre garçon qui donne ici des leçons pour vivre et qui est un poète, un vrai poète, qui fait des choses superbes et charmantes et qui restera inconnu, parce qu'il lui manque deux choses : le pain et le temps » (4).

Cette rapide progression de sympathie entre les deux jeunes gens s'explique facilement. Flaubert malade a dû abandonner les études de Droit et vit à Croisset auprès de sa mère. Il a vu mourir en trois mois sa sœur et son père. Ses amis l'ont quitté : Le Poittevin est marié, c'est-à-dire

---

(1) G. Flaubert. Préface des « Dernières Chansons », p. 283.

(2) Inédit.

(3) « Souvenirs Littéraires », I, p. 239.

(4) Correspondance (édition Louis Conard), I, p. 214.

« perdu » (1) pour lui, d'ailleurs il n'habite plus Rouen ; Chevalier a laissé la France. Ses journées sont monotones : il relit les classiques, Hérodote, Quinte-Curce, Sophocle (2), le théâtre de Voltaire, l'Histoire romaine de Michelet (3), les drames de Shakespeare (4). Il écrit même et prépare la « Première tentation de saint Antoine » (5). Il rêve surtout et s'ennuie. Bouilhet de son côté n'a pas une vie plus heureuse. Ses relations avec sa famille sont très tendues. Il avait rêvé la gloire qui n'est pas venue : il donne des leçons à la pension Deshayes pour vivre. Son ami Peillon a quitté Rouen pour Paris ; Mulot lui reste, mais toujours aigri contre la société qui l'entoure : « Eh ! bien, mon vieux et fidèle, écrit Louis à Félix Peillon, que deviens-tu à Paris ? Comment coules-tu tes jours ? J'ai été bien paresseux, n'est-ce pas ? Mais va, malgré mes retards, toujours involontaires, j'ai bien souvent pensé à toi et à nos bonnes causeries, et à nos soirées sentimentales au coin du feu, tandis que ce brave M... (Mulot) fredonnait quelque chanson de Béranger ! Il est probable, vois-tu, que nous n'aurons plus de ces soirs-là : aussi nous devons en garder le souvenir. Hélas ! où sont-ils les causeurs ? Que sont-ils devenus les philosophes ? Un coup de vent a passé et ils se sont trouvés tous trois jetés ça et là ; moi dans le fond d'une pension, toi à Paris, lui dans sa chambre solitaire. Voilà le destin. Et pourtant nous disions quelquefois de bien belles choses et quelques-uns de nos rêves valaient bien des systèmes. Nous nous

(1) Corr. I, p. 191 (4 Juin 1846).
(2) Corr. I, p. 187 (Eté, 1846).
(3) Corr. I, p. 186 (Avril 1846).
(4) Corr. I, p. 187 (Eté, 1846).
(5) « Souvenirs littéraires », I, p. 240-241.

reverrons, cela est certain, nous nous aimerons encore. Mais alors nous ne serons plus jeunes, nous ne serons plus fous! Folie, jeunesse, que reste-t-il d'un homme après cela? » (1).

Louis Bouilhet et Gustave Flaubert constataient l'un chez l'autre la même aversion pour la vie pratique, le même dégoût des examens, les mêmes désillusions, le même enthousiasme pour les Lettres, surtout pour l'antiquité grecque et latine : ils se trouvèrent rapprochés au moment où l'un et l'autre éprouvaient un plus vif « besoin de tendresse et de soutien » (2).

Bouilhet, cependant, a commencé à peine son évolution vers les principes esthétiques qui sont déjà ceux de Flaubert. Certaines idées romantiques le tiennent encore : il croit, par moments, à la « Mission » sociale qu'il se donna jadis, et quelques-unes de ses poésies gardent leur caractère subjectif. Flaubert, au contraire, estime que l'Art ne doit viser à aucun but utilitaire : l'indépendance de l'écrivain, dans son esprit, s'oppose à ce qu'il exerce aucune influence sociale. Il reproche à Louise Colet de mêler à l'Art « un tas de choses étrangères, l'utile, l'agréable » (3). Il déplore la désertion des chefs du Romantisme, qui, « poussés par l'ambition, par le désir d'agiter la foule, au lieu de la faire rêver plus tard, sont montés à la tribune ou entrés dans un journal » (4). « Il faut, écrit-il, donner une portée philosophique à un sonnet, qu'un drame tape sur les doigts d'un monarque et qu'une aquarelle adou-

---

(1) Inédit. Sans date.

(2) René Descharmes, « Flaubert.... », p. 417.

(3) Corr. I, p. 239 (10 Septembre 1846).

(4) Corr. I, p. 246 (18 Septembre 1846).

cisse les mœurs. L'avocasserie se glisse partout, la rage de discourir, de pérorer, de plaider. La Muse devient le piédestal de mille convoitises. O pauvre Olympe ! Ils seraient capables de faire sur ton sommet un plant de pommes de terre ! » (1).

De plus, à ses yeux la Littérature doit être impersonnelle, sans révéler les joies, les déceptions, l'âme de l'écrivain. Il raille la sensiblerie Lamartinienne des « gens bien doués et imaginatifs, qui sont toujours à la hauteur des circonstances, qui ne manquent pas de pleurer à tous les enterrements et de rire à toutes les noces, d'avoir des souvenirs devant toutes les tuiles cassées » (2). Le poète ne sera pas de ces « gens bien doués ». Il ne mettra dans son œuvre que son intelligence, ses observations et sa conscience artistique : sa personnalité sera abolie.

Flaubert répudie donc l'inspiration telle que l'entendent les Romantiques. Il est l'ennemi de l'exaltation, du « délire », qui s'empare du poète ; au milieu des agitations humaines, il veut garder sa sérénité : « Méfions-nous, écrit-il, de cette espèce d'échauffement, qu'on appelle l'inspiration et où il entre souvent plus d'émotion nerveuse que de force musculaire. Dans ce moment-ci, par exemple, je me sens fort en train, mon front brûle, les phrases m'arrivent... Mais je connais ces *bals masqués* de l'imagination, d'où l'on revient avec la mort au cœur... Tout doit se faire à froid, posément » (3).

---

(1) Corr. I, p. 245 (18 Septembre 1846).

(2) Extrait d'un fragment inédit de « Par les Champs et par les Grèves », cité par M. Descharmes, « Flaubert... », p. 565.

(3) Corr. II, p. 203.

Tels étaient, avec le culte intransigeant de la forme, les principes qu'il défendait avec véhémence, quand ils étaient attaqués, et qu'il essayait d'imposer à quiconque ne les avait pas encore adoptés. Dans la correspondance adressée vers 1846 à Louise Colet il proclame éloquemment son horreur pour la Littérature personnelle, sentimentale, utilitaire. S'il visait la théorie de la poètesse, il est vraisemblable que ces lettres sont aussi l'écho des luttes soutenues contre le romantisme de Bouilhet. Flaubert y apparaît l'apôtre de l'Art pour l'Art : il exalte chez ses amis leur orgueil de poètes, leur demande de ne plus penser aux émotions présentes, aux désillusions passées, mais de se préoccuper seulement de la réalité objective, des sentiments immuables de l'âme humaine et de les représenter sous une forme artistique (1).

Et comme Bouilhet est faible, comme il hésite sur sa voie et reconnaît le peu de valeur de ses poésies écrites en imitation de Lamartine et de Musset, comme d'autre part Flaubert loue dans les pièces « romaines » de son ami la vigueur de la pensée et du style, et découvre en lui le goût de la description objective, de la couleur locale, telles qu'il l'entend, Louis se laisse convaincre. Mais son évolution sera lente : les pièces écrites vers 1846 et 1848, « Soir d'Eté » (2), « La Fleur Rouge » (3), par exemple, gardent encore des traces de romantisme.

III

Il lui faut, en effet, refaire son « éducation sentimentale », tellement il était habitué à confondre la poésie

(1) Voir le développement de ces idées dans le livre de M. R. Descharmes, « Flaubert... », p. 282 et suivantes.

(2) Œuvres, p. 320.

(3) Œuvres, p. 322.

avec les émotions intimes de son âme. Il doit oublier les vains espoirs de félicité, les enchantements imaginaires « au pays des sultanes », ou sur les « golfes bleus », les rêves romanesques dont il a bercé son adolescence :

Maintenant j'ai connu, j'ai vu, je sais le monde,
Les fantômes menteurs se sont évanouis ;
Je n'ai plus, dans la nuit, de troupe vagabonde
Qui verse à mon sommeil ses rêves inouis (1).

Il en vient à rire des poètes résolus au « suicide », parce qu'ils ont brisé leurs rêves de bonheur contre la réalité.

Il trouve dans l'Art, dans le labeur littéraire, dans la recherche du mot juste et du vers sonore, une consolation et une force morale. Il écrit, dès 1845, un sonnet où apparaît, malgré le titre, plutôt un sentiment d'orgueil que de « Dépit » :

..... le Ciel qui parfois nous protège en naissant,
Aux mains de quelques-uns, comme un charme puissant,
Mit le pinceau du peintre ou le luth du poète !

Ceux-là vivent encor, sachant bien qu'ici-bas
Une force est en eux, que l'on ne brise pas,
Et que, le cœur éteint, il leur reste la tête (2).

Quatre ans plus tard il rappellera comment il sentit son « front s'élargir » et son « cœur bondir » devant la Muse, que lui révélait Flaubert :

C'était vous, c'était vous, ô ma Muse ingénue,
Bel ange aux rameaux verts, nymphe au cothurne d'or,
O vous qui, réchauffant mon âme froide et nue,
M'avez bercé, le soir, comme un enfant qui dort.

---

(1) « Au temps où j'étais pur... » (Avril 1847). Œuvres, p. 40.

(2) Inédit (Mai 1846). La même idée se retrouve dans les vers adressés « A la fiancée d'un poète ». Appendice, n° V.

Vous qui m'avez donné les coupes d'ambroisie,
Pour oublier le monde et ses rêves d'un jour ;
Vous dont le but divin, vous dont la poésie
M'a consolé de tout, et même de l'amour (1).

En même temps que l'homme se dégage des vaines agitations du cœur, le poète observe la nature avec plus de désintéressement. Longtemps elle lui était apparue, ainsi qu'à tous les Lamartiniens, une puissance bienfaisante qui s'associe aux joies et aux douleurs humaines. Puis il avait conclu avec Vigny qu'elle était une « mâratre » impassible devant nos souffrances. Enfin il avait trouvé dans ses spectacles une leçon, un encouragement. Maintenant il ne la regarde plus en confident, mais en artiste :

Poète, l'art divin, c'est d'abord une plaine,
Où la grandeur immense à la beauté s'enchaîne,
Où le regard, baigné de limpides rayons,
Se perd au pli mouvant des vagues horizons !
Là, des hauteurs du Ciel, planant sur toute chose,
La Muse aux ailes d'or, qui jamais ne se pose,
Loin du monde réel s'élance d'un vol sûr,
Comme un aigle étranger, qui vole dans l'azur !
Alors, vieux monts penchant leur front sur les vallées,
Lacs, océans, forêts, aubes, nuits étoilées,
Parfum de tout calice, écho de toute voix,
Tout ensemble se mêle et s'exhale à la fois !
Tout fait, en même temps, sa rumeur et tout jette
Sa fanfare éclatante à l'âme du poète !...
Le poète énivré, sur l'haleine des vents,
Glisse, plein de vertige et d'éblouissements !
Mais bientôt l'heure sonne, où plus forte la vue,
Comme l'oreille aux bruits, aux clartés s'habitue,
Et l'esprit, que précède un magique flambeau,
Découvre les détails épars dans le tableau.

---

(1) « Au temps que j'étais pur... » (Œuvres, p. 40).

Alors, sortant de l'ombre, où la forme se cache,
Plus d'un groupe charmant sur le fond se détache :
Là-bas, assis en cercle et couchés dans les fleurs,
Au revers d'un fossé chantent les moissonneurs ;
Joyeuse, à quelques pas, la ferme, entre les branches,
Montre son toit qui fume et ses murailles blanches (1).

Ce manifeste marque, semble-t-il, la transition entre la méthode de vision subjective et lyrique de la nature, pour laquelle « l'âme du poète... énivré », seule, jusqu'alors, est entrée en action, et la vision objective, par quoi sa « vue plus forte » désormais découvrira les « détails épars dans le tableau ». Peut-être dépassons-nous la pensée de l'auteur en l'interprétant ainsi, mais comme pour la première fois — sauf en quelques pièces romaines et dans « le Galet » — nous y relevons le besoin d'une observation attentive et raisonnée, comme cette méthode de documentation deviendra la base de son esthétique pour les descriptions si précises de Melaenis et des Fossiles, nous sommes tentés de croire que, dès 1847, le poète se rend compte de ce procédé nouveau, et essaye d'en établir la théorie.

D'ailleurs, les pièces écrites alors révèlent les progrès accomplis. Recherchant de préférence les sujets exotiques, il se contente quelquefois d'une simple circonstance extérieure pour une somptueuse mise en scène. Il adresse à « Maxime Du Camp », rencontré à Croisset, chez Flaubert, une pièce aux vers concis et sobres, aux détails colorés et évocateurs, pour lui demander le récit de son voyage en Orient :

Poète aux pieds légers, aux courses vagabondes,
Nous qui restons ici, nous te demanderons
La tente, et le désert tordant ses vagues blondes,
Et les grands aigles roux qui volent par les monts ;

(1) Inédit. (Avril 1847). Dédié à Pascal Mulot.

Nous te demanderons les haltes sur la plage,
L'ombre des grenadiers dont tu mordais les fruits,
Et comment le chameau, suant sous son bagage,
Etend son col velu pour boire l'eau des puits ! (1)

Dans la première des pièces qu'il dédia à Flaubert, il détaille le portrait de « Tou-Tsong », le mandarin représenté sur quelque potiche chère au romancier :

D'un tissu bigarré son corps est revêtu.
Son soulier brodé d'or semble un croissant de lune :
Dans sa barbe effilée il passe sa main brune
Et sourit doucement sous son bonnet pointu (2).

*
* *

Pour se détacher du romantisme, il doit aussi renoncer aux confidences autobiographiques, aux effusions lyriques. Or, c'est déjà une chose faite vers 1848 et 1849, puisque, en 1850, il proclame la théorie de l'impersonnalité dans un manifeste, qui marque une date essentielle de son évolution littéraire :

Oui, j'ai su votre mal, ô faiseurs d'élégies,
Et, par mon cœur qui saigne averti que j'aimais,
J'ai blanchi bien des nuits des feux de mes bougies;
Mais j'eus cette pudeur de n'en parler jamais...
Des plis de mon manteau je cache ma blessure,
Trop fier pour mendier du cœur ou de la main...
Je déteste surtout le barde à l'œil humide
Qui regarde une étoile en murmurant un nom,
Et pour qui la nature immense serait vide
S'il ne portait en croupe ou Lisette ou Ninon...

---

(1) « A Maxime Du Camp », Œuvres, p. 48 (Octobre 1848).

(2) « Tou-Tsong », Œuvres, p. 65 (Juillet 1848). Voir aussi « Sur un Bacchus de Lydie », Œuvres, p. 52 (1849).

L'Art saint me paraît propre à toute autre besogne...
La foule a ses transports, ses amours et ses haines :
Ne mêlons point notre âme à ce tumulte humain (1).

Spectateur hautain, il veut se tenir sur « la cîme », où « Shakespeare eut son trône, où Molière a monté », pour observer les émotions et les sentiments :

Le flot des passions, qui se brise à sa base,
Au sommet escarpé lance un écho lointain ;
L'humanité se tord dans le doute et l'extase,
Chacun rêvant son rêve, ou marchant son chemin.

La nature aux cent voix, les cités magnifiques,
Ce qui projette une ombre et ce qui fait un bruit,
Le poète voit tout, comme des jeux scéniques,
Se croiser à ses pieds, et s'agiter sous lui.

Et là, sa lyre en main, sur la sainte colline,
Là, plus haut que la foule et la création,
A ce monde bruyant que son regard domine
Il demande l'idée et laisse l'action (2).

Il dédouble l'intelligence et la sensibilité. Il ne goûte que l'aspect extérieur de la réalité sans que sa sensibilité en devienne le jouet (3). Il distingue ce qu'il y a d'accidentel, de passager, de périssable ; et en dégage « l'idée », la vérité universelle. A l'exemple de Molière et de Sha-

---

(1) « J'aimais. Qui n'aima pas ?... » Œuvres, p. 35 (Février 1850). Estimant banales et antiartistiques les confessions autobiographiques, il trouve autant de poésie

« Dans le premier caillou qu'on rencontre en chemin ». (Inédit).

(2) Strophes inédites de la pièce ; « J'aimais... » (Février 1850).

(3) Flaubert préconisait la même théorie lorsqu'il écrivait : « J'ai fait nettement pour mon usage deux parts dans le monde et dans moi ; d'un côté l'élément externe que je désire varié, multicolore, harmonieux, immense, mais dont je n'accepte rien que le spectacle d'en jouir, de l'autre, l'élément interne que je concentre, afin de le rendre plus dense, et dans lequel je laisse pénétrer à pleines effluves les plus purs rayons de l'esprit par la fenêtre ouverte de l'intelligence ». (Corr. I, p. 225).

kespeare, il décrit « les sentiments généraux », les « côtés immuables de l'âme humaine », seuls reconnaissables pour les lecteurs de tous les siècles.

Même s'il prend pour thème une de ses souffrances morales, comme dans « La Vierge de Sunam », il n'en fait plus un motif principal complaisamment développé : il le place au second plan et le dissimule presque sous un riche décor. Romantique, il eut écrit une poésie élégiaque ; parnassien, à qui « les accidents du monde » apparaissent « transposés comme pour l'emploi d'une illusion à décrire » (1), il généralise son sentiment et l'enchâsse dans une description impersonnelle aussi patiemment ciselée que des « festons et astragales ».

« Décrire » devient sa grande préoccupation et Barbey d'Aurevilly n'aura tort que dans la forme, lorsqu'il lui reprochera sa « fureur descriptive qui décrit tout » (2).

*
* *

On comprend ainsi pourquoi Bouilhet garda inédites la plupart des poésies autobiographiques ou utilitaires, sentimentales ou philosophiques, analysées dans les Chapitres précédents. Il vit maintenant dans un monde nouveau : la vision de l'Orient, l'évocation des civilisations disparues ont remplacé en lui les troubles du présent et les amertumes du passé. Il devient un « Littérateur absolu, curieux seulement de métaphores, de comparaisons, d'images et pour tout le reste assez froid » (3).

---

(1) Préface des « Dernières Chansons », p. 304.

(2) Barbey d'Aurevilly. « Les Œuvres et les Hommes », 3e Partie, 1re série, p. 351.

(3) Flaubert. Préface des « Dernières Chansons », p. 286.

Tout en consacrant encore à l'enseignement dans « un cours préparatoire au Baccalauréat ès-lettres », organisé par lui et plusieurs autres professeurs (1), à Rouen, la plus grande partie de ses journées, il prépare un long poème : « Melaenis ».

---

(1) Ses collaborateurs s'appelaient : Vincent, Emonin et Vieillot. Ce cours préparatoire fut installé dans la rue Beauvoisine. L'acte d'association fut signé le 12 Mars 1849. J'y relève les articles suivants :

Art III. — Celui des professeurs qui manquerait son cours sera tenu à une amende de cinq francs par leçon, à moins que le cas n'ait été jugé excusable aprés délibération. La même amende sera applicable aux cas d'inexactitude habituelle, pendant quinze jours, aux heures de la leçon.

Art. IV. — Chaque associé devra fournir immédiatement sa quote-part dans la somme qui servira de mise de fond, laquelle est fixée à six cents francs.

Art. VII. — Aucun des membres de l'Association ne pourra prendre une mesure relative soit à la direction des études, soit au prix fixé pour l'inscription, soit enfin intéressant directement, ou par ses conséquences, la Société elle-même, sans l'approbation formelle de ses co-associés, et après délibération prise en commun.

CHAPITRE IX

Melaenis

(1849-1851)

. — Préparation du Poème. Publication dans la Revue de Paris.

II. — Analyse. — Melaenis : a) Annonce l'art des Parnassiens, Couleur locale basée sur l'érudition ; les descriptions. — b) Rappelle le Romantisme : l'Ironie de Musset. L'Impersonnalité de l'écrivain ne va pas jusqu'à l'Impassibilité.

III. — Résultat de la publication : Lettre de Victor Hugo. La Mère du Poète. Flaubert.

I

« J'ai fait, dit Bouilhet, mes études littéraires au Collège de Rouen. J'ai commencé mes études médicales à l'Hôtel-Dieu de Rouen. J'ai fait à Rouen deux choses qui résultaient de ces deux sortes d'études : un conte antique et un poème naturaliste » (1). Le poème scientifique sera « les Fossiles » ; le conte antique est « Melaenis ».

Déjà, il avait écrit une série de pièces Romaines, mentionnées au Chapitre précédent, et projeté d'en ajouter de nouvelles : il les eût groupées en une sorte d'épopée, qu'il

(1) Inédit.

eût divisée d'après les grandes époques de l'histoire de Rome : les « Origines », la « République », la « Période Grecque », le « Christianisme » (1). Mais vers 1847, conseillé par Flaubert sans doute, au lieu de disperser son attention sur plusieurs siècles de la Civilisation Latine, il étudia à fond — ses notes prouvent la minutie de la documentation — le règne de Commode, pour y trouver la matière d'un poème de longue haleine.

Dès 1848, il commença « Melaenis », travaillant surtout le soir, puisque « occupé huit heures par jour à ses leçons » (2), il avait peu de loisirs. Chaque dimanche jusqu'au mois d'Octobre 1849, où Flaubert partit pour l'Orient, il apportait à Croisset les strophes écrites pendant la semaine et les lisait à son ami : on en examinait chacun des vers, on élaborait le plan de l'épisode suivant, et Bouilhet, encouragé, retournait à Rouen pour reprendre sa besogne de poète et de professeur. En 1851, quand Flaubert revint d'Orient, l'œuvre était terminée.

---

(1) En voici quelques titres :

Origines. — « Berceau », « Le Bœuf », « Chant de guerre », « Hymne au feu », « La Salière ».

République. — « Les Plis de la Toge », « La Galère Carthaginoise », « La Verveine », « Le Jour des Branches vertes », « Barbiers de Sicile ».

Période Grecque. — « Chant des Sirènes » (Le Navire), « Jeune Fille d'Anacréon », « Cigogne et Turbots », « Lycé ».

Christianisme. — « Les Saturnales », « La Danse d'Hérodiade », « La Fuite en Egypte », « Bathylle », « Le Départ pour le Cirque », « Les Flambeaux », « Puero » (Etude Antique), « L'Egyptienne », « La Maîtresse de l'Empereur », « Tullia », « Le Barbare », « Dernier cri », « Epilogue » (à Paris).

Cf. « Tullia », Appendice, n° XV. — « La Maîtresse de l'Empereur », Appendice, n° XVI. — « Le Départ pour le Cirque », Etienne Frère, « Louis Bouilhet », p. 167.

(2) G. Flaubert, Correspondance, p. 81.

Il fallait la publier. Or, c'était la première fois que l'auteur allait soumettre ses vers au jugement du public; jusqu'alors aucune de ses poésies n'avait franchi le cercle restreint des amis : modeste répétiteur, il était sans relations dans la « gent de lettres ».

Heureusement Flaubert était là. Au mois de Septembre 1851, il envoya le manuscrit de « Melaenis » à Louise Colet. Déjà, elle était célèbre par son salon et ses deux prix de poésie, remportés aux concours de 1839 et 1843; déjà, elle se révélait la Muse autoritaire et théâtrale, présentée par Barbey d'Aurevilly dans sa galerie des Bas-Bleus (1). Elle pouvait aider les débuts du jeune poète en le présentant aux habitués de sa maison : Musset, A. de Vigny, Leconte de Lisle, Antony Deschamps, Emile de Girardin, Cousin, Pradier, Préault (2). Après avoir lu le poème elle chargea Flaubert de féliciter l'auteur. Ce fut le premier encouragement qui vint à Bouilhet de l'extérieur. Flaubert en fut si heureux qu'il exprima aussitôt à la Muse sa reconnaissance : « Vous êtes la première du public qui l'applaudissiez, lui écrivait-il. Eh bien! Qu'en dites-vous? N'est-ce pas que c'est crânement tourné? Je ne puis juger de sang-froid cette œuvre, qui a été faite sous mes yeux, à laquelle j'ai beaucoup contribué moi-même ; j'y suis pour trop pour qu'elle me soit étrangère. Pendant trois ans, ça a été travaillé au coin de ma cheminée, strophe à strophe, vers à vers. Je crois qu'on peut dire que ça promet un poète de haute

---

(1) « Les Hommes et les Œuvres », Ve Partie, « Les Bas-Bleus ».

(2) Sur la physionomie du Salon de Louise Colet, vers cette époque, voir Madame Roger des Genettes, « Quelques Lettres », et René Descharmes, « Flaubert, sa vie, son caractère », p 367.

futaie » (1). Quelques semaines plus tard l'auteur lui-même la remerciait avec un respect un peu guindé : « C'est vous qui m'avez donné le premier suffrage, lui écrit-il. Je vous en remercie mille fois avec la plus vive émotion. Mes amis (2) m'ont dit qu'à mon prochain voyage ils me présenteraient à vous : j'en serai heureux, croyez-le bien. Je pourrai alors vous dire moi-même combien je suis reconnaissant de ce que votre voix se soit élevée la première entre toutes pour me crier : courage » (3). A la fin de l'année 1851, le poète était présenté dans le salon de la Muse, qui, heureuse d'accorder sa protection à un jeune confrère, et sûre d'être agréable à Flaubert, pria son amie, Madame Roger des Genettes, de lire un soir quelques passages de « Melaenis » devant l'auteur et plusieurs hôtes (4). Bouilhet remercia Madame des Genettes par un sonnet, intitulé : « A ma Belle Lectrice » (5), puis par deux quatrains : « Erreur des yeux » (6), et « Jasmin » (7). Il lui dédia également cette pièce inédite :

Vers fortunés, que dit sa voix sonnante,
Nus, orphelins, elle a jeté sur vous,
Comme un manteau, son âme rayonnante !
De votre sort que l'auteur est jaloux !

Oh ! soyez pleins de grâces inconnues !
Des plus beaux chants égalez la douceur,
Puis bercez-vous à ses lèvres émues,
Et, s'il se peut, glissez-vous dans son cœur !

---

(1) Corr. II, p. 68.
(2) Flaubert et Maxime Du Camp.
(3) Cf. « Revue de Paris », 1er Novembre 1908, p. 6.
(4) Cf. *Revue de Paris*, 1er Novembre 1908.
(5) Février 1852. Œuvres, p. 340.
(6) Œuvres, p. 420.
(7) Œuvres, p. 391.

Moi, cependant, qui n'oserais vous suivre,
Souvent, hélas ! pâle et l'esprit troublé,
Je baiserai sur la page du livre
La strophe heureuse où sa voix a tremblé ! (1).

Il témoigna sa gratitude à la Muse elle-même dans un sonnet inédit, intitulé : « Riches, gardez votre or... » (2), et dans les vers : « Quoi ! vous vous étonnez », publiés par la *Revue de Paris* du 1er Novembre 1852.

En effet, cette Revue, disparue en 1844, revivait depuis Octobre 1851, protégée par un groupe d'écrivains qui comprenait Laurent Pichat, L. de Cormenin, Théophile Gautier, Arsène Houssaye, Maxime Du Camp et L. Ulbach. Grâce à l'influence de Maxime Du Camp, que Bouilhet avait rencontré à Croisset, grâce à l'appui de Flaubert, le Comité de rédaction avait accepté « Melaenis ». En Novembre 1851, dans son second numéro, la *Nouvelle Revue de Paris* en publiait les cinq chants, avec cette dédicace qui en dit long : « A Gustave Flaubert ! » (3).

II

Paulus, fils clandestin d'un sénateur, a été élevé par la sorcière Staphyla. Il est un des rhéteurs les plus écoutés

---

(1) Il semble par le rapprochement des dates, que pour elle aussi furent écrits les poèmes : « L'Hallali » (28 Janvier 1852, Œuvres, p. 33) et « Flux et Reflux » (Novembre 1852, Œuvres, p. 26), où se révèle une passion sincère, L'autobiographie mentionne les « Lettres » échangées entre le poète et la « Belle Lectrice » : une seulement, écrite par Bouilhet, passa dans les collections de M. Charavay.

(2) Mai 1852.

(3) « Melaenis » contient quatre cents strophes de six vers Alexandrins et un chant lyrique en quatre stances de quatre vers.

de Rome ; il possède les qualités qui assurent le succès :

L'œil franc, le poumon solide, la prestance
De corps et la vertu qu'il faut aux orateurs (1).

Il est le favori de l'édile Marcius. De plus, il est aimé. Depuis longtemps il a oublié la danseuse Melaenis, rencontrée une nuit dans un bouge de Suburre, mais il a conquis le cœur de Marcia, la fille de l'édile. Un rendez-vous que les deux jeunes gens se sont donné dans les jardins de Marcius, après un festin, auquel avait été convié Paulus, va les perdre. Le père, en effet, les surprend. Furieux, il se précipite sur son favori. Paulus, heureusement, est agile :

Outre son éloquence, il franchissait les murs
D'un bond, comme Rémus quand il fondait sa ville (2).

Il fuit et se cache, pendant que l'édile « haletant, hérissé, terrible », pour se venger, frappe en furieux à tort et à travers, tuant plusieurs esclaves. Ne sachant où aller, craignant d'être pris par les envoyés du puissant édile, il se réfugie auprès du gladiateur Mirax, dont il prend les leçons. Bientôt il devient lui-même un gladiateur redoutable, à qui aucun adversaire ne résiste. La première fois qu'il paraît au cirque, il est acclamé par la plèbe ; Commode, dont le cœur

Flottait entre les dieux et les gladiateurs (3),

le nomme préfet aux gardes du Prétoire. Paulus profite de cette faveur de l'empereur pour forcer l'édile à lui donner Marcia en mariage : « Dès demain, répond Commode, elle sera ta femme ».

---

(1) Œuvres, p. 151.
(2) Œuvres, p. 185.
(3) Œuvres, p. 224.

Melaenis, que Paulus a oubliée et dédaignée depuis de longs mois, veut s'y opposer. La haine au cœur, elle va aux bouges de Suburre et fait promettre à un légionnaire, Pentabolus, de tuer le gladiateur. Mais bientôt le hasard lui offre une vengeance éclatante. Elle apprend de Staphyla mourante le secret de la naissance de Paulus : il est le fils de Marcius et le frère de celle qu'il va épouser. Déjà le cortège nuptial approche : on entend le chant d'hymen, la flûte, les cymbales ; on aperçoit la lumière des torches dans la nuit ; Paulus s'avance, fier et heureux :

C'est lui dans son manteau de pourpre tyrienne,
Beau, jeune, ivre d'espoir, et défiant les pleurs !
Sous leur toge de fête, aux riantes couleurs,
Ses amis, à l'entour, effeuillent la verveine,
Et tout frottés d'onguent selon la mode ancienne,
Cinq enfants secouaient des flambeaux et des fleurs (1).

Melaenis arrive semblable à une morte échappée du cercueil, et révèle le secret de la naissance de Paulus. Celui-ci n'épousera pas Marcia. Il se laisse reconquérir par la danseuse et tous deux vont quitter Rome :

Nous fuirons, nous aurons quelque retraite ombreuse,
Pour y faire à nos cœurs un exil éternel ! (2)

Mais cette fois encore le rhéteur n'aura pas le bonheur entrevu. Quand il est sur le point de partir, il tombe sous le glaive de Pentabolus, qui n'a pas oublié la promesse faite à Melaenis.

* * *

Sur cette trame ténue, Bouilhet, grâce à une documentation très sûre, a composé un poème d'une couleur locale avant lui inconnue.

---

(1) Œuvres, p. 266.
(2) Œuvres, p. 273.

Les écrivains romantiques s'étaient peu occupés de la vérité historique ou archéologique. « Ils créaient des Indes ou des Grèces à eux-mêmes, comme Hugo dans ses Orientales ou Mérimée dans sa Guzla, par la force de l'imagination, pour leur usage exclusif et ils s'y tenaient » (1).

Comme Flaubert et Maxime Du Camp, Bouilhet estima que « faire des Orientales sans avoir vu l'Orient, c'est faire une gibelotte sans avoir de lapin » (2). A la couleur locale, toujours arbitraire, fausse même, chez ses prédécesseurs, il donna de l'exactitude, et par là de l'intensité : Melaenis vaut surtout par les descriptions.

Voici un festin dans le Triclinium de l'élégant édile Marcius. Nous admirons les statues servant de lampadaires, les peintures du plafond, les mimes africains,

Frappant de leur pied noir les pavés de couleur (3),

les brillants convives surtout : Stellio le parasite, Paulus,

... Qu'en son cœur l'édile aimait le mieux,
Après un morse noir, qu'il nourrissait d'esclaves (4),

les philosophes qui discutent la nature de l'âme, les chevaliers, qui vantent leurs limiers crétois, Coracoïdès, « le bouffon », qui lance des plaisanteries. Même énumération érudite, quand Paulus, aux bains, livre son corps aux mains des serviteurs :

Il voulut la fiole en forme de gazelle,
Et pour gratter sa peau la ratissoire d'or ;

---

(1) Brunetière, « Evolution de la Poésie lyrique », II, p. 164.
(2) Maxime Du Camp, « Souvenirs littéraires », I, p. 127.
(3) Œuvres, p. 169.
(4) Œuvres, p. 172.

Dans le bain chaud d'usage on le plongea d'abord,
Puis l'esclave vida sur son corps qui ruisselle
L'ampoule d'eau glacée et, pour marquer son zèle,
De la double palette il le frappa plus fort.

Notre homme était moins triste en quittant la baignoire.
Dans la salle aux parfums on lustra ses cheveux.
Les vases ciselés, les trépieds pleins de feux,
Les drogues, les onguents s'étalaient avec gloire
Sur une grande table en marbre précieux,
Que portait à son dos un léopard d'ivoire (1).

Qu'il nous entraîne dans les tavernes de Suburre, où mangent et boivent les muletiers, les soldats, les gens des petits métiers et des professions louches, dans le bouge de Staphyla, la sorcière, où partout apparaissent des « squelettes grimaçants » et des « poignards ensanglantés » ; qu'il présente Marcia avec les particularités de son costume, Paulus à l'école des gladiateurs, ou Commode aux jeux du Cirque, c'est toujours la même exactitude infaillible dans la description. Il y apporte tant de précision que M. René Pichon a pu écrire : « Ses œuvres, Melaenis surtout, rappellent un peu ces romans historico-archéologiques, dont le bon abbé Barthélemy avait jadis donné la formule, et où, depuis, d'ingénieux compilateurs se sont efforcés de dépeindre « Rome au siècle d'Auguste », ou à tout autre siècle que l'on voudra. Elles ont plus de relief à coup sûr et plus de style, mais elles n'en diffèrent pas en leur fond ! » (2). N'est-ce pas là « poésie de tapissier, de couturier ou de commissaire-priseur ? » (3).

La critique — M. Pichon le reconnaît — ne tombe pas

(1) Œuvres, p. 208.

(2) Revue des Deux-Mondes, n° du 1er Septembre 1911, p. 137.

(3) *Id.*

sur Bouilhet seul : les poètes Parnassiens, Flaubert avec le « bric-à-brac » de Salammbô, les Romantiques eux-mêmes avec leurs « Orientales », mériteraient le même reproche. Et, puisque notre auteur usa d'un « procédé », il faut le lui pardonner, comme on pardonne aux poètes élégiaques leur mode de pleurer sans cesse sur les mêmes souffrances.

De plus, si chaque page prise à part laisse entrevoir une documentation minutieuse, ce n'est pas aux dépens de l'ensemble : la suite des tableaux est pittoresque et vivante, l'action marche, on ne perd pas de vue Paulus. Melaenis, apparaît le mauvais génie, qui soutient et développe l'intérêt tragique du poème.

Bouilhet, artiste scrupuleux, a réalisé l'accord de la poésie et de l'érudition. Il laisse loin derrière lui les Romantiques qui avaient tenté de ressusciter la France du moyen-âge ou l'Espagne. Et puisque les « poèmes antiques n'apparaîtront qu'en 1852, il « peut être appelé le précurseur » (1) du Parnasse : il ouvre la voie à Leconte de Lisle et à de Hérédia.

*
* *

On l'accusa cependant d'imiter les Romantiques. Sainte-Beuve lui reprocha d'avoir fait dans son œuvre un pastiche de Musset (2). Charles de Mazade, pareillement,

---

(1) A. Pichon, Revue des Deux-Mondes, n° du 1er Septembre 1911, p. 134. — Th. Gautier, à propos des descriptions du poème, écrivait : « Melaenis est un poème d'assez longue haleine pour remplir à lui seul le volume. Le cas vaut la peine d'être noté dans ce temps d'inspirations élégiaques, lyriques, intimes et presque toujours personnelles ». (Histoire du Romantisme, p. 337).

(2) « Les formes, écrit-il, les couleurs, le rythme, tout cela est assez facile à emprunter. Cette poésie banale, travaillée par les maîtres, presque usée par les disciples, est en quelque sorte dans l'air. On peut s'en saisir et ne pas, pour cela, savoir se donner l'accent particulier

estimait qu'il en était « l'imitateur » (1) et Barbey d'Aurevilly qu'il en reproduisait « les bas-côtés... assez réussis » (2).

Il importe de reprendre le problème. Si Musset n'avait pas écrit « Namouna » et peut-être « Rolla », Bouilhet aurait-il écrit « Melaenis » ? Ou s'il l'avait écrit, lui aurait-il donné la forme que nous connaissons ? Son œuvre n'aurait-elle pas été autre, plus originale et plus une ?

Il serait puéril de reprocher à Bouilhet une imitation servile de « Namouna », sous prétexte que les deux poèmes sont composés de stances de six Alexandrins, à rimes triplées, ou de « Rolla », parce que la première strophe de « Melaenis » :

De tous ceux qui jamais ont promené dans Rome
Du quartier de Suburre au Mont Capitolin
Le cothurne à la Grecque et la toge de lin
Le plus beau fut Paulus.....

rappelle ce début :

De tous les débauchés de la ville du monde
Où le libertinage est à meilleur marché,
De la plus vieille en vice, et de la plus féconde,
Je veux dire Paris, le plus grand débauché
C'était Jacques Rolla.....

---

et qui distingue. On adopte, de propos délibéré, un genre, on en outre tout et l'on n'est qu'imitateur et copiste. On l'était, il y a quinze et vingt ans, lorsqu'on ramassait dans ses vers les épis tombés des gerbes de Lamartine ; on l'est aujourd'hui quand on ramasse les bouts de cigare d'Alfred de Musset. Melaenis, conte romain, par M. Louis Bouilhet, reproduit trop visiblement (j'en demande bien pardon au jeune auteur) le ton, les formes et le genre de boutades de Mardoche ». (Causeries du Lundi, V, p. 387).

(1) « Revue des Deux-Mondes », 1er Mai 1857.

(2) « Poésie et Poètes », p. 92.

Il n'y a là, semble-t-il, que des réminiscences inconscientes, ne prouvant rien contre l'originalité de l'auteur (1). Mais, à notre avis, il arrive trop souvent qu'en lisant « Melaenis » on songe à l'ironie de Musset. Le badinage spirituel, railleur, satirique de celui-ci semble avoir donné à Bouilhet un modèle, qu'il s'est rappelé au cours de son poème.

Ce badinage apparaît partout. Sans doute l'auteur n'exagère aucun vice de cette société en décadence, il copie fidèlement les peintures des historiens ou des moralistes latins, mais au lieu de s'indigner, il rit : il s'amuse à persifler le luxe, la cruauté, la gourmandise. Il présente, par exemple, un personnage plus puissant à Rome que Tribuns, Consuls ou Sénateurs : le cuisinier :

Le Consul, en un jour, peut sortir d'un suffrage,
Le caprice des camps forge les empereurs ;
Mais, outre l'art divin qu'il reçut en partage,
Il faut au cuisinier les pénibles labeurs,
La science profonde, et que dès son jeune âge
Il ait, comme un savant, pâli sur les auteurs...

Aussi bien qu'Hippocrate, il discute et critique
De toute herbe qu'il voit l'effet et la saveur ;
Aussi bien que Platon il a sondé le cœur,
Connaît des passions l'origine authentique ;
Et, d'arguments choisis bardant sa rhétorique,
Plus loin que Tullius emporte l'auditeur (2).

Il badine surtout dans les parties narratives du poème. Ne semble-t-il pas se moquer du lecteur en écrivant :

Staphyla fut son nom. Vous narrer quelle cause
Avait ainsi courbé cette tête morose,

(1) Cf. Flaubert. Préface des « Dernières Chansons », p. 292.
(2) Œuvres, p. 165.

D'abord c'est difficile, et puis c'est un talent
De ne pas dire tout dès le commencement :
Horace dans ses vers recommande la chose
Et je l'estime trop pour agir autrement (1) ?

Quand « Melaenis » parut, Prosper Mérimée, au milieu d'éloges sincères, reprocha à l'auteur ce badinage continu : « Il m'a semblé, lui écrivait-il, que le ton du poème était trop uniformément ironique. J'y trouve deux inconvénients : le premier de rappeler un peu la première manière de M. A. de Musset, qui lui-même imitait un défaut de Don Juan, de Lord Byron. Mais Lord Byron avait pour excuse qu'il écrivait pour des Anglais et qu'il faisait la satire de l'Angleterre. En second lieu, vous appliquez ce ton ironique à une fable antique et, en vous lisant, on fait involontairement une comparaison entre votre manière et la manière grave et sérieuse des Anciens. Prenez le bouffon par excellence de l'Antiquité, Aristophane, vous n'y trouverez jamais cette uniformité d'ironie » (2).

La critique ne manque pas de justesse. Sans doute le ton de la satire n'est pas le même chez Bouilhet et Musset : celui-ci fut insouciant, bon enfant ; celui-là, au contraire, par l'influence de Flaubert, est devenu de plus en plus ennemi du « bourgeois » et combatif ; il donne au persiflage un mordant et un dédain, qu'on ne trouve pas dans « Namouna ». Au fond, l'ironie est toujours là, et, par la manière générale, le rapprochement des deux œuvres s'impose au lecteur.

Si l'auteur eût évité ce badinage continu, « Melaenis », semble-t-il, gagnait en perfection. L'épigramme, la satire

---

(1) Œuvres, p. 152.

(2) Inédit (16 Décembre 1851). Communiqué par M. Leblond, ancien Juge au Tribunal de Commerce d'Amiens.

enjouée, ne s'allient guère à la poésie descriptive, qui exige la couleur et le relief. Bouilhet tenta trop souvent d'accorder les deux genres, pour que leur union ne produisit pas quelque disparate nuisant à l'unité de l'ensemble. Les strophes où il expose ses réflexions propres sur les personnages et les événements du drame contrastent par leur manque de vigueur, que dissimule mal l'ironie, avec la plasticité des descriptions voisines. L'œuvre, sans ce badinage, fut devenue plus une, et aussi plus parnassienne.

* * *

Outre ces souvenirs de « Namouna », ne trouve-t-on pas chez les héros du conte d'autres traces de romantisme ? Le poète n'a-t-il pas été porté, malgré lui, selon ses goûts et son tempérament, à déformer la matière qu'il avait choisie, et n'a-t-il pas mis en scène, sous des noms Latins, des personnages essentiellement lyriques, apparentés aux Romantiques de 1840 ?

Musset s'était analysé lui-même dans « Rolla », jeune débauché qu'ont ruiné ses désordres et qui veut s'étourdir par de nouvelles folies avant de se suicider. Il avait même personnifié en son héros toute une génération, avide de passions violentes. Dans « Melaenis », au contraire, l'auteur s'efface derrière les personnages : nous y cherchons vainement les émotions ou les rêveries, telles qu'autrefois il les confiait au lecteur avec indiscrétion, elles n'y sont pas.

Après la faillite, au point de vue de la valeur littéraire, de ses poésies romantiques, essentiellement personnelles, Bouilhet avait constaté qu'il devait s'exiler de son œuvre. La lutte entre les tendances élégiaques et lyriques de son tempérament et ses convictions nouvelles d'Art dura plu-

sieurs années : celles-ci, enfin, triomphèrent. Et, de même que pour Flaubert « Madame Bovary a été un exercice utile, auquel il a voulu résolument se condamner » (1), pour lutter contre le lyrisme outré, qui lui était naturel, pour Bouilhet aussi « Melaenis » fut « l'exercice utile », par quoi il a su discipliner sa personnalité et la bannir de l'œuvre littéraire.

De ce qu'il écrivit un poème impersonnel, il ne suit pas qu'il soit resté impassible. Il a refréné sa sensibilité en s'interdisant les confidences, mais il lui a donné une diversion, en vivant avec ses héros dans un autre siècle. Dès le collège, il avait été obsédé par des rêves magnifiques d'exotisme. Il les berçait alors au rythme lent des « tartanes », sur les eaux nonchalentes des « golfes bleus », en un pays idéal (2). Maintenant, il lance du fond de son âme des appels nostalgiques vers la Rome antique. Les chers fantômes du poème vivent plus près de lui que les « bourgeois » coudoyés dans les rues de Rouen. Portant, par la pensée, leur âme et leur costume, il se fait empereur fastueux avec Commode, rhéteur et gladiateur avec Paulus, légionnaire et aventurier avec Pentabolus ; il entend l'écho des orgies romaines, les applaudissements du cirque, il rêve aux claires nuits d'été près du Tibre. Tantôt, il s'arrête avec une émotion respectueuse devant la matrone, autour de qui évolue la vie domestique :

> Elles vivaient ainsi les mères d'Etrurie,
> Celles du Latium et du pays Sabin,
> Gardant comme un trésor, loin du tumulte humain,
> Le travail, la pudeur, les dieux et la patrie ! (3).

---

(1) « Histoire de la Littérature Française », Petit de Julleville, T. VIII, p. 168.

(2) « Au temps que j'étais pur... » Œuvres, p. 37.

(3) Œuvres, p. 259.

Tantôt, il se sent poursuivi par la passion implacable — haine et amour — de Melaenis abandonnée :

> ..... Je suis la courtisane impure !
> La foule aux mille pieds, comme sur un chemin,
> A marché sur mon cœur ; mais, malgré sa souillure,
> J'en garde encore assez pour en mourir demain !... (1).

> Je te suivrai si près, qu'en marchant mon haleine
> Ira dans tes cheveux de parfums ruisselants... (2).

Que son âme vibrât ainsi en celle de ses héros, ce fut un besoin, une nécessité pour lui qui voulait s'évader de la réalité ambiante, jugée banale : Melaenis fut « le dernier écho de beaucoup de cris », que Flaubert et lui avaient « poussés dans la solitude », « l'assouvissance d'un tas d'appétits », qui leur « ravageaient le cœur » (3). Là, de plus, il trouva un élément fécond d'art : parce que pendant plusieurs années, et de toutes les forces de sa sensibilité, il vécut dans la Rome impériale, il a su camper des personnages réels et décrire avec des couleurs vives et des tons de lumière chaude.

III

La publication du poème ne passa pas inaperçue : Melaenis fut lue et appréciée.

Parmi les lettres élogieuses adressées à l'auteur, deux surtout lui furent agréables, puisqu'il les conserva sa vie durant : l'une du peintre Eugène Delacroix, qui lui offrait ses félicitations, en le priant de ne pas les ranger « au nombre des banalités et des compliments de pure

---

(1) Œuvres, p. 231.
(2) Œuvres, p. 189.
(3) G. Flaubert. Cor. II, p. 69.

forme » (1), et cette autre, de V. Hugo, écrite le 1er décembre, la veille du Coup d'Etat :

« C'est un bonheur, Monsieur, que d'entendre une voix comme la vôtre au milieu de nos vacarmes. Vous faites un beau poème, pendant que tant de gens font de vilaines actions, je vous remercie.

« Je suis, moi, dans la mêlée, mais je lève de temps en temps les yeux vers le ciel : il y a encore des lueurs, Dieu soit béni !

« Vous avez tous les dons du poète, et la bravoure qui les complète tous. C'est un acte de bravoure que d'apparaître comme vous le faites, souriant et charmant, parmi tant de fous furieux.

« Je vous serre la main.

V. Hugo » (2).

* * *

Tout autre fut le sentiment de Madame Bouilhet : la publication de Melaenis aggrava la mésentente, qui, depuis les années 1844 et 1845, séparait la mère et le fils.

Celle-ci avait vu successivement échouer les projets d'avenir formés pour Louis. Elle s'était plu à entrevoir le jour où, devenu un médecin rural, il serait respecté de tous, parce que secourable aux pauvres et chrétien convaincu ; elle avait espéré s'asseoir au foyer qu'il ne manquerait pas de fonder. Or, il a renoncé à l'étude, à la médecine pour prendre une modeste fonction de répétiteur dans les pensions de Rouen ! Et il ne croit plus au Dieu qu'elle adore !

---

(1) Inédit. — Lettre communiquée, ainsi que la suivante, par M. Leblond.

(2) Inédit.

Elle a en outre observé avec douleur les changements survenus dans l'âme de son fils. On n'y découvre plus les sentiments délicats, les préoccupations morales, qu'autrefois il chantait en ses vers, et qui faisaient le charme de son affection ; il a rompu avec le passé par l'influence de Flaubert. Le penchant à l'indépendance, à la violence, s'est développé chez lui d'année en année : il a foi maintenant en sa valeur de poète, que le romancier exalte sans cesse, et, par un amour de l'art exclusif de toute préoccupation étrangère, il s'enferme dans un orgueil farouche. Madame Bouilhet estime, comme ses filles le répéteront quarante ans plus tard, qu'il est « perdu », « dévoyé », par son ami Gustave Flaubert.

Depuis deux ans même, « depuis le voyage de Maxime et de Gustave en Orient » (1), il s'est lié avec Léonie Leparfait. Fille d'honnêtes fermiers de la Basse-Normandie, et que la fantaisie d'un jeune écervelé de famille riche avait arrachée à son milieu, elle habitait un appartement auprès du poète, dans la maison de la rue Beauvoisine, avec un enfant de quatre ans, Philippe. « Elle était douce, active, sérieuse, écrit E. Frère ; Philippe, pétulant et expansif, courait d'un palier à l'autre. Ces trois êtres se plurent et se réunirent » (2). Une liaison de ce genre échappe rarement à la clairvoyance maternelle. Madame Bouilhet, si vigilante, ne put ignorer, semble-t-il, la vie intime de son fils, et n'en pas ressentir une douleur sincère : peut-être alla-t-elle jusqu'à faire entendre quelques conseils de sagesse !

Lorsque « Melaenis » apparut, certaines pages réalistes

---

(1) Inédit. « Notes autobiographiques ».
(2) Op. cit. p. 66.

du poème, peu respectueux de la morale, lui furent un sujet nouveau d'étonnement et de tristesse. Elle réitéra ses remontrances. Louis, cette fois, foulant aux pieds tout respect filial, riposta par une lettre d'une violence impardonnable. Nous la publions cependant :

« 8 Janvier 1852.

« Ma Chère Maman,

« Je me suis demandé longtemps si je répondrais à l'étrange lettre que je viens de recevoir. Je me décide à le faire, mais une fois pour toutes, et dans ce que je vais te dire, ne prends aucune chose pour toi personnellement. Je te parle en général et à l'adresse des imbéciles... Seulement, si tu veux continuer une correspondance quelconque avec moi, plus un mot qui ait rapport, même indirectement, à ma poésie : je t'en conjure à mains jointes, je te le défends au besoin ; toi, pas plus qu'un autre, n'as de droits sur ma pensée :

L'aigle a perdu son nid, quand il monte au Soleil !

« Ce que je te permets largement, si tu en as le cœur, c'est de me renier, c'est de rougir de moi, c'est de faire chorus avec je ne sais qui. Je ne veux dans mon chemin que ceux qui me poussent ou m'encouragent. Je sais qu'on ne trouve jamais cela dans sa famille, témoin Byron, Voltaire et autres, qui ne s'en sont pas moins bien portés pour cela ; je suis revenu de ces niaiseries sentimentales d'adolescent. D'ailleurs, tu n'as pas à répondre de mes actes ni de mes écrits, pas plus que de ce que je crache quand je tousse... Je sais d'où je viens, je sais qui je suis, cela me suffit amplement ; je m'en rapporte à ma conscience d'abord, puis au jugement des hommes illustres ensuite.

« Je suis du bois dont on fait les arcs ; je plie longtemps, je rejoins quelquefois les deux bouts, mais je me relèverai terriblement. Nul que moi ne sait combien j'ai fait de concessions à la reconnaissance, et de sacrifices au respect humain le plus sot : considérations de clocher, qui me feraient rougir si jamais on les connaissait. Mais j'ai trente ans, je ne suis plus Louis, je suis Bouilhet : sous ma peau d'agneau, il y aura un lion au besoin, qu'*on* n'oublie pas cela, puisqu'*on* s'occupe tant de moi.

« Oui, je vais t'ouvrir tout mon cœur, et te verser comme un flot, tout ce que j'ai pleuré, goutte à goutte. Car il y a longtemps que je ne te parle plus. Ecoute : j'avais vingt-deux ans, j'avais un volume de poésies ardentes, jeunes, vivaces. J'avais la démangeaison de la gloire, l'amour violent de la liberté, un enthousiasme vrai pour tout ce qui est grand et franc. Un docteur de Bolbec, qui avait lu ces premiers vers d'enfant, vint m'offrir deux mille francs pour les publier et je te fais juge du combat intérieur qui se livra dans mon âme. J'ai refusé... Et pourquoi ? Parce que la plupart de ces pièces étaient libérales, napoléoniennes, philosophiques, et quelques-unes directement décochées contre les Jésuites. J'ai fait plus que de les garder en portefeuille. Je me suis juré qu'elles ne verraient jamais le jour. Je ne reviens pas sur ma parole, et cependant, il y avait là de bonnes choses, pour la réhabilitation desquelles on me tourmente chaque jour. Je l'ai fait par respect, par reconnaissance pour la famille de Luxembourg. J'ai jeté au fumier une partie de mon âme.

« Depuis, j'ai résisté aux attraits de la publication... Il est possible que tu ne comprennes pas cette lutte et ce sacrifice, mais je te jure qu'on en souffre à mourir. Enfin,

je me dis qu'il faut bien suivre sa route, qu'en ne s'occupant ni de la religion Catholique, ni du Roi, ni du diable, ni du Gouvernement, on a le droit d'écrire en vers une histoire du temps des Romains. Je fais cela, faute de mieux. Il arrive que j'obtiens à Paris un beau succès, oui, quoi qu'on en dise. Plus de six mille personnes ont lu cela et ont applaudi, et c'est dans mon pays que je reçois des reproches. Et de qui ? Ah ! laisse-moi rire, je suis trop vieux pour pleurer.

Décomposons ce fameux « on m'a dit » de M. Riquier. Ce « on » c'est à coup sûr M. C..., Mme C... et encore sans doute M. B..., l'officieux intermédiaire. Or, vois-tu d'ici ces trois têtes, ce triumvirat... » (1).

La lettre s'arrête là, inachevée. Si sa présence dans les papiers de Philippe Leparfait prouve qu'elle ne fut pas envoyée, et ne coûta pas de nouvelles larmes à Madame Bouilhet, du moins cette explosion brutale de rancœurs longtemps contenues éclaire d'un jour trop crû, mais bien suggestif, les révoltes intérieures d'une âme à la fois délicate et orgueilleuse. Le poète eut à souffrir, en sa première jeunesse, de certaines dépendances sociales, qui le froissèrent, de certains heurts d'idées et de convictions, qui meurtrirent et le meurtrirent. L'enivrement du premier succès, trop tardif à son gré, le poussa violemment à se venger sur d'autres des humiliations et des déceptions, qu'il eût été peut-être plus juste d'attribuer aux timidités, aux illogismes, aux inconstances d'un génie incomplet.

Flaubert vit dans cette lutte contre la famille la consécration du talent de son ami : « Si j'avais eu quelques doutes, écrivait-il à Louise Colet, sur la valeur de l'œuvre

---

(1) Inédit.

et de l'homme, je ne les aurais plus. Cette consécration lui manquait ; on n'en peut avoir de plus belle : être renié de sa famille et de son pays (c'est très sérieusement que je parle). Il y a des outrages qui vous vengent de tous les triomphes, des sifflets qui sont plus doux pour l'orgueil que des bravos » (1).

Eloigné des siens par ce conseiller intransigeant, le fils révolté s'attache de plus en plus à l'idée d'habiter Paris, qui seul consacre pleinement une réputation littéraire.

---

(1) Corr , II, p. 87.

CHAPITRE X

Les Fossiles

(1852-1854)

I. — La Vie du Poète : il quitte Rouen et habite Paris. Son isolement.

II. — « Les Fossiles » : le choix du sujet. Les Corrections imposées par Flaubert.

III. — Intérêt littéraire et philosophique du Poème.

I

Le 11 Novembre 1853 (1), il s'y installait au numéro 71 de la Rue de Grenelle-Saint-Germain, malgré les prières de Léonie Leparfait, laissée seule à Rouen. Deux mille francs prêtés par un ami dévoué, A. Guérard, dont la famille habitait près de Cany, devaient suffire aux premières dépenses : il trouverait ensuite son gagne-pain

(1) J'établis cette date d'après la lettre suivante adressée le 10 Novembre 1853 à Louise Colet : « Ne craignez rien, chère sœur, nous arrivons jeudi, c'est-à-dire aujourd'hui même. Je suis, quant à moi bien contrarié pour mes meubles. J'attends l'homme de Paris, et serai forcé de partir avant mon mobilier. Adieu, à demain, nous partirons de Rouen à une heure vingt-cinq minutes » (Inédit). Cf. aussi ces lignes de Flaubert dans une lettre à Louise Colet : « Bouilhet est là ; je profite même de ce moment, où il est à faire ses adieux à ma mère, pour t'envoyer ce mot. C'est son dernier dimanche, j'ai le cœur tout gros de tristesse ». (6 Novembre 1853, Corr. II, p. 394).

dans l'enseignement, dans les leçons particulières, que Louise Colet promettait de lui procurer.

Il voulait réserver à la poésie une grande partie de son temps, et achever au plus tôt deux œuvres commencées : un poème, « les Fossiles », presque terminé, et un drame seulement ébauché, « Madame de Montarcy ». Grisé par le succès de Melaenis, orgueilleusement sûr de son talent, il entrevoyait dans ses visions d'avenir, comme autrefois Pierre Hourcastremé quittant sa province, des « choses splendides », une gloire littéraire toute proche, qu'il espérait facilement atteindre par ces deux œuvres.

La réalité ruina vite ces espérances. Lorsqu'il se mit au travail, installé dans son appartement solitaire et n'ayant plus Flaubert, le maître zélé, pour le soutenir dans la tâche quotidienne, il se sentit déraciné : « A un certain âge, le sens de Paris ne s'acquiert plus ; des choses toutes simples pour celui qui a humé enfant l'air du boulevard sont impraticables à un homme de trente-trois ans, qui arrive dans la grande ville avec peu de relations, pas de rentes et l'inexpérience de la solitude. Alors de mauvais jours commencèrent » (1).

« Je suis dans une tristesse profonde, écrivait-il à Flaubert, et dans l'état moral le plus déplorable, découragé, désabusé, em*bêté* (2) jusqu'à la garde. Ma parole d'honneur, je suis dégoûté des hommes et des femmes. Je me sens vieux et fatigué de vivre. Je me répète sans cesse : à quoi bon ? et je ne trouve pas de réponse. Seul en face de la vie réelle, avec ma plume pour gagne-pain, je recule. Tu me dis parfois que j'ai du jugement. Eh bien !

---

(1) G. Flaubert. Préface des « Dernières Chansons », p. 287.

(2) Je traduis.

je juge. Ce siècle est atroce ; il faut crever le plus tôt possible : je ne bois que de l'eau pour me f.... le choléra. Tout conspire contre moi. Je vois mon drame à rebâtir presque en entier ; il faut absolument un rôle principal plus tenu, plus prolongé, un caractère enfin, et je n'ai que de l'action. Après cela, voici mes « Fossiles » qui marchent comme des tortues. Je suis dans des difficultés à me casser la g.... : mon morceau de « l'Homme » s'allonge devant moi à mesure que j'y travaille, et je ne sais pas si ce que j'ai fait est bon. Veux-tu que je te dise une chose positive ? J'ai fait la plus grande sottise du monde en quittant Rouen. Il fallait partir avec mon drame fait, avec mes « Fossiles » publiés, avec toi enfin. Et puis, peut-être me faut-il, à moi, la difficulté matérielle à vaincre, le milieu mesquin, où l'on s'irrite toujours, la leçon de Grec, qui empêche le vers et qui le fait se tordre plus vigoureusement. Je ne suis pas un homme de premier plan dans la vie pratique, je pâlis en pleine lumière : un taudis d'étudiant me relèverait plus à mes yeux. Quand j'entends autour de moi de braves gens qui m'encouragent, je songe à leur déception future, et comme ils peuvent se mettre le doigt dans l'œil ! Tu ne trouveras pas tout cela bien fort, mais comme c'est le fond vrai de mon âme, je ne vois pas pourquoi je ne l'étalerais pas... » (1). « Je suis tout triste, sans trop savoir pourquoi, confesse-t-il dans une autre lettre... Je songe depuis deux jours, avec un bonheur réel, à la paix tranquille des tombeaux. Ceci n'est pas une phrase : j'ai besoin de dormir longtemps, et même toujours ! » (2).

---

(1) Inédit. Sans date. Lettre écrite à la fin de 1853 ou au début de 1854.

(2) Inédit. Sans date.

Arrivé à Paris « avec peu de relations », il ne cherche guère à s'en créer. Il poursuit de son mépris quiconque se plie facilement aux conditions de la vie ordinaire et s'accorde de la société en dédaignant l'imagination. Il évite même, par intransigeance artistique, de fréquenter des écrivains, qu'il connaissait depuis plusieurs années.

Il se tient éloigné de Maxime Du Camp, pour qui il a « un dégoût assez raide », et cette haine ne nous étonne pas. Du Camp, en effet, d'abord lié d'amitié avec Flaubert par une certaine affinité d'idées, devient un défenseur de l'Art utilitaire. Dans le « Livre Posthume » (1), et dans ses vers alors publiés par la « Revue de Paris » (2), il fait le procès des écrivains qui se soucient seulement de la forme ; il étale surtout les défauts pourchassés par Flaubert : personnalité de l'auteur, sentimentalité, doctrines morales ou humanitaires.

Bouilhet évite donc, pour sa « santé », de le rencontrer. « Quant à Du Camp, écrit-il à Flaubert, j'ai été quinze jours sans le revoir et j'aurais passé l'année de la même façon si lui-même n'était apparu chez moi jeudi dernier, il y a huit jours. Je dois dire qu'il fut fort aimable, et à mon endroit et pour toi-même. Ça peut être de la politesse, mais je constate les faits en simple historien. Il m'a offert ses services pour trouver un éditeur, plus tard pour trouver une bibliothèque. Il s'est informé de toi et de ton

---

(1) 1853. « Ce qui m'a particulièrement fait rire dans le « Livre Posthume », écrivait Flaubert à Louise Colet, c'est que Maxime qui me reproche tant de me mettre en scène dans tout ce que je fais, parle sans cesse de lui. Il se complaît jusque dans son portrait physique. Ce livre est odieux de personnalité et de prétentions de toute nature ». (Corr. II., p. 177).

(2) Années 1852 et 1853. Ces vers devaient former en 1855 le volume des « Chants Modernes ».

travail. Ce que je lui ai dit de la Bovary l'a occupé beaucoup. Il m'a dit, en phrases incidentes, qu'il en était fort heureux, que tu avais tort de ne lui avoir jamais pardonné la « Revue », qu'il verrait avec bonheur tes œuvres dans son recueil, etc., etc. Il semblait parler avec conviction et franchise. Je l'ai invité à déjeuner au Café d'Orsay, et là, je lui ai dit crûment, énergiquement, ma façon de penser sur sa pente intellectuelle et littéraire ; j'ai beaucoup loué « Tagahor », afin de mieux tomber sur le « Livre Posthume » et le « Nil ». Il était embarrassé : il m'a dit qu'il aimait le style et la couleur, que je le jugeais mal, et que s'il ne faisait pas mieux, c'est qu'il ne pouvait pas. (C'était au fond mon idée) » (1).

Il évite pareillement de rencontrer Louise Colet. Avant son départ pour Paris, les relations entre elle et Flaubert étaient déjà tendues. Violente et fantasque, elle avait voulu, après en avoir provoqué presque la rupture, que Bouilhet s'interposât pour les renouer. « Je lui ai répondu, écrivait le poète à Flaubert, que je n'avais absolument rien à lui dire sur toi, que tu ne m'avais rien dit, et que je ne voulais pas jouer le rôle de Monsieur Robert. . Je l'envoie promener poliment » (2). Il jurait alors de s'en « débarrasser lestement ». Installé à Paris, il assiste, en témoin impassible, à la brouille entre la poètesse et le romancier : « Je suis de ton avis pour ce que tu me dis de la Muse, écrivait-il à Flaubert. C'est une affaire qui se dénouera d'elle-même et sans secousses violentes ». Il s'amuse de ses déclamations vides sur l'amour, il « blague » devant elles « les flammes éternelles du sentiment, toutes

(1) Inédit. Sans date. Lettre écrite à la fin de 1853 ou au début de 1854.
(2) Inédit.

ses phrases et rocamboles ». Il se moque des habitués de son salon. A propos d'un article publié par elle dans un journal de Modes, il écrit à Flaubert : « Tu n'as pas vu tout l'article, et Mulot, qui a été frappé comme toi de la beauté du morceau, m'a envoyé d'autres citations d'un bon calibre : « Mademoiselle Colet, fraîche enfant de quinze ans, etc... » On y voit Vigny, Babinet, toute la ménagerie. C'est surprenant et triomphant. Le bouquet, c'est la fameuse phrase : « Un cachet artiste ». Tout ce paragraphe est taillé dans le marbre : il demanderait une grande habileté de diction. Quel début ! « Madame Colet, elle aussi... » C'est délicieux ! Tu me réciteras cela. Je vais étudier les intonations » (1).

Même mépris pour les directeurs et les amis de la « Revue de Paris », qui fréquentent chez Laurent Pichat, et qui, dès la première rencontre, excitèrent son antipathie : « Je vis là, annonce-t-il à Flaubert, un grand combat, c'est-à-dire une douzaine d'imbéciles, faisant des calembours et risquant des paradoxes. Marc Monnier était silencieux et dans un coin, comme de coutume. Un être que j'ai en particulière aversion, c'est le sieur Ulbach. Fovard se trouvait aussi dans ce cercle d'artistes... » (2).

Béranger, le poète sans idéal, qui dans ses chansons avait abaissé à la moyenne bourgeoise les grands thèmes lyriques, ne pouvait échapper à cette réprobation de Bouilhet. Celui-ci conta, sous forme de « Nouvelle », envoyée à Flaubert, sa présentation faite, sans doute par Louise Colet, à « l'illustre vieillard », à « l'Horace moderne » : « Par une froide matinée de Décembre, un char

(1) Inédit.
(2) Inédit.

de remise s'arrêtait à la porte d'une blanche maison, blanche avec des auvents verts, modeste et propre, retraite d'un sage échappé aux tempêtes de la vie, riante villa, comme en rêvait J.-J. Rousseau. Quelqu'un qui eût passé dans la rue à ce moment-là, eût pu voir descendre du char, gracieuse et légère, une jeune femme, plutôt jolie que belle, mais dont la physionomie respirait la candeur et la joie que procure la vertu. Un jeune homme l'accompagnait, blond de cheveux, l'air doux et rêveur, avec cette émotion vive, que donne l'attente d'un spectacle touchant ou d'une scène grandiose. Ils gravirent les marches d'un escalier raide, mais étroit, et frappèrent à une porte où brillait un bouton de cristal, luxe honnête, ornement raisonnable, qui joignait l'éclat à l'économie, et qui faisait deviner tout d'abord que l'hôte de la maison était pour ce juste milieu moderne, source des véritables joies, base de jouissances permises, en un mot le confortable !

« — Monsieur Béranger ? dit la jeune dame. Et sa voix tremblait légèrement. Et le jeune homme à ce nom immortel sentait vibrer en lui toutes les cordes de son âme.

« — Entrez, fit une voix cassée, la voix de Lisette.

« Ils entrèrent.

« Ce n'était plus la Lisette au jupon court, au cœur généreux, méprisant le luxe de la richesse, toujours vive, toujours prête, consolatrice du peuple, fauvette des mansardes, effrontée, mais honnête, type éternel du véritable amour français. C'était une vieille personne, respectable comme une garde-malade, et peu disposée à mettre aux fenêtres en guise de rideau, comme dans le grenier de vingt ans, son tartan large aux bandes croisées ! Mais sous cette décrépitude, à laquelle les rois mêmes n'échappent pas, on cherchait, on trouvait avec bonheur l'idéal

du poète, l'amour du barde vraiment national ! Elle introduisit dans l'appartement de réception les jeunes et intéressants visiteurs. Le plancher cria sous des pas lourds, la porte tourna sur ses gonds et Béranger apparut ! Vous dire l'émotion qui s'empara des deux étrangers, vous peindre leurs regards pleins de rayons, leurs poitrines gonflées, serait chose impossible : il y a des scènes qui se refusent au pinceau du narrateur. La belle tête du vieillard, couverte d'un bonnet de soie noire, se détachait dans la pénombre de la porte entr'ouverte, et un rayon de soleil se jouait sur ce front immortel, d'où sortit « Le Dieu des bonnes gens » et tant d'autres admirables chansons qui sont des Odes.

« L'Horace moderne s'avança lentement et comme courbé sous le fardeau de sa gloire, le plus lourd des fardeaux humains. Après s'être assis dans son grand fauteuil, et avoir souri à la jeune femme avec une touchante cordialité, il promena sur le jeune homme son œil fixe et bienveillant à la fois, regard de penseur et de philanthrope, rayon visuel où il y avait du La Fontaine et du Parmentier.

« L'illustre vieillard rompit le premier le silence : sa voix affaiblie par les ans, avait cependant la gravité la plus majestueuse. Il daigna complimenter le jeune homme sur un essai poétique, timide ébauche d'un talent vertueux, mais encore sans expérience, dont il avait reçu un exemplaire, avec la dédicace de l'auteur, hommage mérité par son imposante renommée. Il donna donc au jeune nourrisson des Muses des éloges flatteurs, surtout sur sa science profonde et même précoce.

« — Vous êtes un savant ! lui dit-il.

« Le jeune homme flatté rougit de modestie et de recon-

naissance. Puis, on parla des hommes et des choses, de l'influence de la littérature sur les mœurs et des chansons sur les révolutions politiques. Le jeune homme loua, avec une émotion vraie et bien sentie, cet admirable « Dieu des bonnes gens » et tant d'autres perles, « la Bacchante », cette esquisse grecque, « le Grenier », ce cri si français ! Le grand poète semblait heureux de cet hommage naïf et respirait avec bienveillance l'encens du blond enthousiaste, dont les yeux, tout en parlant, se promenaient avec avidité dans la chambre, dévorant les détails, et tâchant de s'inculquer pour toujours cet intérieur historique de notre gloire la plus pure.

« O surprise ! ni livres, ni tableaux. Point de vain luxe, point d'ornements bizarres. Un gai papier décorait les murs, un secrétaire d'acajou portait le buste d'un autre grand génie, de notre illustre Lamartine : touchante réunion de toutes nos gloires !...

« (La suite au prochain numéro). L. B..

« Je me résume, ajoutait le poète. Béranger est une vieille croûte. Il a été assez aimable pour moi : je te conterai ça en détail... » (1).

Seul de tous les écrivains que Bouilhet rencontre, Leconte de Lisle trouve grâce devant son mépris hautain. Ensemble ils passent de longues heures à discuter art et littérature, à évoquer surtout le souvenir de Flaubert : « De Lisle pense beaucoup à toi, écrit-il à son ami, il m'en parle sans cesse ».

II

Dans cet isolement dédaigneux et irrité, il s'acharne au travail âpre et ingrat que lui impose l'achèvement des

(1) Inédit.

« Fossiles ». Je ne m'attarderai pas longtemps sur l'analyse de ce « de Rerum Naturâ ».

Les premiers vers décrivent le monde antédiluvien. Le soleil pâle est à peine visible : on aperçoit des granits énormes, des mousses, des lichens. De temps en temps, des éclairs embrasent l'horizon. Le grondement de volcans mal éteints et du tonnerre sont les seuls bruits qu'on entende :

> Sur l'aride plateau de ce désert immense
> Les siècles désolés se suivent en silence... (1).

Après cette première période, la vie se manifeste, le soleil est plus clair, les fougères et les palmiers croissent, des forêts couvrent la terre, une végétation abondante s'éveille sous les vents tièdes ; des oursins étoilés se traînent dans les varechs, un monstre au dos gluant, aux pattes énormes, aux doigts écaillés, apparaît sur la grève et pousse un long mugissement :

> Et le vaste univers écoute, soucieux,
> Le grand cri de la vie épandu dans les cieux (2).

Puis, dans un immense marais, où les bambous et les zamias frissonnent sous la brise, grandissent les madrépores blancs, les éponges et les algues, s'agitent les tortues et les oursins, des monstres, aux formes bizarres, se livrent des combats terribles.

Après de longs siècles, le ciel rayonne de plus en plus : tout fleurit et bourgeonne. Des parfums et des bourdonnements s'échappent des halliers. Un monde gigantesque se révèle : bananiers, dont l'ombre d'une feuille abrite une colline, papillons d'azur et de carmin, araignées, qui

---

(1) Œuvres, p. 116.
(2) *Ibid.*, p. 118.

étendent leur toile d'une montagne à l'autre, fourmis, lézards, abeilles. Une vie intense est partout répandue : l'univers est préparé pour recevoir son maître.

L'homme arrive enfin, mais il n'a pas l'aspect d'un roi :

Comme un germe fatal, par la vague apporté,
Au bord des grandes eaux quand l'homme fut jeté,
Il roula, vagissant, sur la plage inconnue...
Il se traîna d'abord sous les forêts désertes,
Dont les dômes flottaient comme des tentes vertes ;
Puis, quand la faim première aboya dans ses flancs,
De l'yeuse sauvage il secoua les glands.
Arrachant aux bambous la liane en spirales,
Il serra sous ses pieds l'écorce des sandales,
Et, pour tout vêtement sur son dos large et fort
Attacha des grands bœufs la peau fumante encor.
Il s'étendait, la nuit, sous les cavernes creuses.
Là, durant le frisson des heures ténébreuses,
Peuplant de son effroi l'immensité des cieux,
Dans le bois et la pierre il se tailla des Dieux,
Fit couler sur leur corps la graisse des génisses,
Et, tout noircis déjà du feu des sacrifices,
Les prit pour compagnons de ses rudes travaux (1).

Devenu à force d'énergie le maître du monde, l'homme renonce aux Dieux qu'il s'est créés. A leur place il adore les passions :

La pâle humanité, dans sa stupeur immonde,
Sans courage et sans foi, s'accroupit sur le monde,
Etalant au soleil toutes ses nudités,
Telle qu'un lépreux maigre aux portes des cités.
L'espoir était tombé dans les cœurs en ruines,
Les sages, impuissants, reniaient les doctrines,
Et l'univers, fétide ainsi qu'un mauvais lieu,
Ne put être lavé que par le sang d'un Dieu (2).

---

(1) Œuvres, p. 129.
(2) *Ibid.*, p. 134.

L'homme, civilisé, ainsi racheté par la mort du Christ, marche maintenant dans la lumière : son âme est libérée des passions. Les Barbares eux-mêmes se convertissent :

Les guerriers s'arrêtaient au fort de la bataille,
Le chef aux longs cheveux courbait sa haute taille,
Et, dressé sur le monde avec ses bras ouverts,
L'arbre du grand supplice abrita l'univers (1).

Voici le Moyen-Age, avec sa foi profonde, puis les temps modernes, où la raison humaine sonde tous les mystères et rejette la Foi.

De nouveau « le vieux chaos mugit » : l'homme épouvanté comprend que c'est le commencement d'une agonie : l'univers est englouti sous les eaux. Mais le poète entrevoit, dans les siècles futurs, l'approche d'une humanité nouvelle plus parfaite. Déjà le temps recommence son cours ; une végétation plus riche s'épanouit sous une brise plus douce. C'est l'univers qu'ont rêvé les vieux âges, et les êtres créés attendent l'arrivée du maître nouveau.

L'homme régénéré apparaît « dans la lumière » et « dans l'harmonie ». Il a le génie, la force, la sagesse : la nature entière lui obéit :

Salut ! être nouveau ! génie ! intelligence !
Forme supérieure, où le dieu peut tenir !
Anneau mystérieux de cette chaîne immense
Qui va du monde antique aux siècles à venir ! (2).

Toutefois, qu'il n'ait pas d'orgueil ! Devant nos débris, qu'il trouvera sur la grève, il devra songer qu'il disparaîtra à son tour et laissera la place à d'autres êtres. Et même, plus intelligent que nous, il devinera mieux les

---

(1) Œuvres, p. 135.
(2) *Ibid.*, p. 142.

créatures plus parfaites qui doivent lui succéder :

> Tu n'es pas le dernier ! D'autres viennent encore
> Qui te succèderont dans l'immense avenir ;
> Toujours sur les tombeaux se lèvera l'aurore,
> Jusqu'au temps inconnu qui ne doit pas finir (1).

Et, sans plus préciser, l'auteur termine son œuvre par cette vague vision d'une humanité toujours plus belle et plus avide de bonheur.

*
* *

Bouilhet a affirmé que ses études médicales l'avaient conduit à écrire ce « poème scientifique », comme ses études littéraires lui avaient suggéré un conte romain, « Melaenis ». L'idée n'est juste qu'en partie. La fréquentation assidue des écrivains Latins, de Lucrèce surtout, la connaissance des découvertes paléontologiques, l'évolution littéraire même du poète ont donné à sa pensée cette direction, que les études médicales ne pouvaient seules déterminer.

Sans l'exemple de Lucrèce, il eût peut-être craint de demander l'inspiration à une matière aussi aride. Sans doute, il était persuadé, dès 1845, que la poésie doit gagner beaucoup à suivre la science, mais parler en vers des êtres antédiluviens, des plésiosaures, des mammouths, alors étudiés par les seuls savants, de la boussole, de la découverte de l'Amérique, de l'électricité et de ses applications, paraissait une tentative d'autant plus hardie qu'elle n'avait aucun précédent, car depuis le Jean de Meung du Roman de la Rose, nul chez nous n'avait demandé à la science l'inspiration poétique. Le « de Rerum Naturâ » lui prouvait qu'il n'y a pas de contradiction entre l'esprit scientifique et l'esprit poétique, mais qu'ils s'aident mutuellement. La

(1) Œuvres, p. 144.

loi scientifique donne la formule des phénomènes sans les représenter; derrière cette formule, le poète évoque des spectacles multiples et vivants, il essaye d'en connaître les détails et de les peindre en des tableaux colorés (1).

Peut-être aussi Bouilhet fut-il influencé dans le choix de ce thème par le mouvement de curiosité auquel obéissait le public vers 1840, depuis que les Sciences Naturelles, et en particulier la Paléontologie, tout à coup s'étaient éveillées et prodigieusement développées. Cuvier avait ressuscité le monde des animaux fossiles, aux formes étranges; Elie de Beaumont et Brongniart découvraient la vie des végétations antédiluviennes. A Rouen même on se préoccupait de ces études : le directeur du Muséum d'Histoire Naturelle, Pouchet, dont Bouilhet étudiant fut un des auditeurs à l'Ecole de Médecine, en suivait attentivement les progrès. Il y avait, semble-t-il, dans ces curieuses restitutions, de quoi tenter l'imagination d'un poète.

---

(1) La parenté est évidente entre les « Fossiles » et le « De Rerum Naturâ » : de nombreux vers du texte latin sont littéralement traduits dans le poème français. M. Angot en donne ces exemples :

Grandiferas inter curabant corpora quercus
Plerumque.
Puis, quand la faim première aboya dans ses flancs,
De l'yeuse sauvage il secoua les glands... (p. 130).

Pellibus et spoliis corpus vestire ferarum.
Et pour tout vêtement sur son dos large et fort
Attacha des grands bœufs la peau fumante encor... (p. 130).

Sed nemora atque cavos monteis sylvasque colebant.
Il s'étendait, la nuit, sous les cavernes creuses... (p. 130).

Et zephyri cava per calamorum sibila primum
Agresteis docuere cavas inflare cicutas.
Il allait éveillant sous son souffle amoureux
La musique endormie au fond des roseaux creux... (p. 131).

Enfin, de par son évolution même, il inclinait aux vastes synthèses des « Fossiles ». Le particulier, l'accidentel, sont devenus à ses yeux indignes de l'Art. Il s'efforce de comprendre et d'exprimer les « côtés immuables de l'âme humaine », les manifestations de la vie collective, les symboles de l'univers aux différents âges. Il trouve donc dans son poème un cadre fait à souhait pour nous y représenter comme les modes passagers d'une substance permanente à travers la série des siècles passés et futurs.

Toutefois l'œuvre révèle l'influence du milieu scientifique, de l'Ecole de Médecine, où il vécut quatre années de sa jeunesse et puisa le besoin de la précision : il voulut que les « Fossiles » fussent un poème scientifique, et non une œuvre d'imagination. Il s'était documenté aussi exactement qu'un savant. Je trouve dans ses cahiers de notes la description minutieuse du « plésiosaure » et du « ptérodactyle », le dessin très exact des plantes décrites dans le poème : la « fougère arborescente », le « zamia », le « cycas revoluta », le « pandarus », le « nevropteris », le « lepidodendron », avec des notes empruntées à quelque dictionnaire ou traité de botanique. Par exemple, près de la figure représentant un « cycas », je relève ces lignes : « Tronc écailleux, oblong, ramassé en boule, dans sa vieillesse grandissant beaucoup et faisant un peu le palmier ; les branches partent de tous les côtés en bouquet : feuilles énormes (6 pieds), formées de follioles opposées, des épines fort aiguës sous chaque folliole ; les feuilles nouvelles partent du centre au sommet et se contournent comme les jeunes feuilles de fougère » (1). Et ces recherches minutieuses lui servent unique-

(1) Inédit.

ment à nommer le « cycas » dans une description :

Près des pins odorants les cycas et les prêles
Poussent leurs rameaux droits bordés de feuilles frêles (1).

Il se voulut, en effet, très exact sans étaler une érudition didactique. Il s'est même interdit tout terme technique rappelant des découvertes trop récentes : mastodontes, ptérodactyles, mammouths apparaissent dans le poème, se dégageant du limon de la terre ; ils sont, d'après la spirituelle remarque de Th. Gautier, « évoqués par une description puissante, mais innommés, car Adam, le nomenclateur, n'est pas né encore » (2). Il suffira que le lecteur les reconnaisse à leur allure et à leur forme.

*
* *

Il n'éprouva guère en écrivant le poème la fierté et la joie du labeur artistique : dans la correspondance d'alors s'étalent au contraire ses hésitations et son découragement devant les critiques de Flaubert.

Vainement il tenta de résister : il lui fallut le plus souvent adopter les corrections exigées par l'intransigeant conseiller. Quand, par exemple, il écrivit à propos de l'homme apparaissant sur la terre après les monstres antédiluviens :

Sa force est dans sa grâce et sa simplicité,

Flaubert s'indigna de ce vers : « Je prends « simplicité », lui expliqua Bouilhet, dans le sens physique : organisme simple, c'est-à-dire plus parfait, plus intelligent, moins embarrassé dans les rouages des organes ; c'est la marche vraie de la nature. Considère les premiers êtres : quelles

(1) Œuvres, p. 116.
(2) Th. Gautier. Feuilleton du « Journal Officiel » (Lundi 26 Juillet 1869).

masses, quels ressorts, quels leviers ! Et puis ce vers finit bougrement bien la strophe ! Si je te tenais là, je te persuaderais ! » (1). Flaubert ne fut pas convaincu par cette explication, et le poète modifia son texte.

Même bataille pour le quatrain suivant, également consacré à « l'Homme » :

A l'être universel il va trempant sa vie :
Ses sens multipliés font son esprit meilleur,
Et le débordement de son âme ravie
Retourne en flots d'amour au monde extérieur (2).

Le mot « débordement » est imposé au poète par Flaubert : « Je ne comprends pas ton « débordement », lui riposte Bouilhet ; c'est une idée qui ne serait pas en corrélation avec ce qui va suivre. Sa joie lui vient, d'après moi, de ce que son âme est toute grande ouverte au monde. Sa joie lui vient de la nature qu'il comprend mieux, et ce n'est pas de lui que sort le « débordement » pour le quart d'heure » (3). Le plaidoyer fut inutile : Flaubert imposa sa volonté.

Ces corrections, dont nous pourrions multiplier les exemples, impatientent le poète, humilient son amour-propre : il doute maintenant de soi, et avoue son impuissance à mieux faire. A propos des strophes comprises entre « Son front calme... » (4), jusqu'à « Salut, être nouveau... » (5), il écrit : « Je vois aussi bien que personne que ça ne vaut rien, mais je ne veux plus y toucher. J'en suis moins content que de ce que j'avais mis

(1) Inédit.
(2) Œuvres, p. 141.
(3) Inédit.
(4) Œuvres, p. 139.
(5) *Ibid.*, p. 142.

d'abord. En suivant cette progression, je ne sais où j'arriverais. D'ailleurs, je déclare que ce passage est au-dessus de mes forces : il faudrait combiner les détails pittoresques avec la rapidité du mouvement, j'y renonce » (1). Ailleurs il avoue n'avoir « ni la force, ni le courage » de recommencer : « J'ai fait, ajoute-t-il, des efforts surhumains, rien n'y fera. C'est une folie de vouloir écrire mieux qu'on ne peut. J'efface une bêtise, et je mets une platitude, ainsi de suite... » Il termine une lettre par ces mots, traduisant un désespoir sincère : « Adieu, cher vieux. Tu vois que j'ai travaillé, mais je suis bien triste et bien découragé de ce poème qui m'a pris tant de temps et qui, je crois, ne sera pas ce que nous pensions ».

*
* *

L'œuvre terminée, Bouilhet éprouva un sentiment de délivrance : « Il était temps que ça finisse, écrivait-il à Flaubert, j'en suis tout maigri réellement... Je vais faire imprimer les « Fossiles ». Ça paraîtra la veille de Pâques. Je te dirai franchement que j'en ai grande envie : je n'y penserai plus... » (2).

Peu à peu même, l'espoir du succès s'éveilla en lui. Ce fut d'abord, grâce aux éloges de Du Camp et de Laurent Pichat, qui entendirent la lecture de quelques fragments chez Louise Colet : « Ils ont déclaré la chose un morceau » (3), écrivait-il à Flaubert. Leur admiration ne dut pas être aussi grande que Bouilhet se l'était imaginé, à en juger par cette lettre de Flaubert à Louise Colet : « Ce que tu me dis de la lecture des « Fossiles » à Pichat et à

(1) Inédit, ainsi que les citations suivantes, sans date.
(2) Inédit Sans date. Début de 1854.
(3) Inédit.

Maxime ne m'a nullement surpris. Bouilhet ne m'en a pas parlé : il ne m'écrit que de simples billets. Ils sont, tous ces braves gens-là, dans un milieu tellement bruyant qu'il leur est impossible de se recueillir pour écouter d'abord ; puis, quand même ils eussent écouté, c'est là une de ces œuvres originales qui ne sont pas faites pour tout le monde. L'observation de Du Camp : « Quel malheur que les bêtes ne soient pas nommées ! » prouve qu'il a perdu toute notion de style ; la « supériorité de l'idée sur la description » est de même architecture » (1).

Théophile Gautier paraît avoir été plus favorable. « Il a trouvé la première partie superbe, annonçait le poète. Le « combat » lui va moins, je crois, mais il a fait de nombreux éloges de détail en le lisant. Le « printemps » le botte comme la première fois. Pour le « mastodonde », il a dit : c'est fort beau ! « L'Homme » lui a plu, je crois, mais il n'a pas résumé son opinion. Il a remarqué une foule de vers, et à propos des « arcades »,

Quand la danse des chœurs ébranlait les arcades,

il m'a dit avec raison que les Grecs ne connaissaient pas les « arcades » (2) : c'est la seule grosse faute matérielle. Du reste, il y a attaché peu d'importance. Il m'a reproché aussi quelques répétitions de mots. Quant à la dernière partie, je crois qu'il la préfère de beaucoup au reste : il en a paru toqué.

« Il trouve un grand progrès de langue du commencement à la fin du poème. Il m'a dit que cette publication

---

(1) Corr., II, p. 413.

(2) Le vers fut remplacé par celui-ci :

« Quand sonnait sur les monts l'évohé des Ménades ».

Œuvres, p. 133.

me ferait beaucoup de bien. Il a été, en somme, fort gentil » (1).

Grâce à ces encouragements, Bouilhet pouvait sans crainte offrir son œuvre au public. Elle était acceptée par la « Revue de Paris »; le poète avait même résolu de la dédier à Babinet, le physicien. qu'il avait connu chez Louise Colet. Il changea d'avis : « Je n'ai dédié mes « Fossiles » à personne, écrivait-il à Flaubert. Décidément Babinet est trop bête. Je suis beaucoup revenu sur ce gros bonhomme qui a toujours l'air d'un ours qui a mangé des raisins » (2). Le 15 Avril 1854, la « Revue de Paris » publiait les « Fossiles » sans dédicace (3).

III

Bouilhet vivant, la critique littéraire s'occupa peu de l'œuvre. Après la mort de l'auteur, Flaubert et Gautier, pour réparer sans doute ce silence injustifié, dirent bien haut leur admiration. C'est pour celui-ci « l'œuvre la plus difficile peut-être qu'ait tentée un poète » (4) ; pour celui-là « le seul poème scientifique de toute la littérature française, qui soit cependant de la poésie » (5).

Leur amitié pour l'auteur les porta, semble-t-il, à exagérer la louange. Il importe de distinguer en ce poème deux parties très différentes de valeur : les descriptions des paysages antédiluviens et l'épopée humaine.

---

(1) Inédit. Sans date. Lettre écrite au début de 1854.

(2) Babinet était un hôte très assidu du salon de Louise Colet : il était, d'après Bouilhet, « dévoué » à la Muse « comme un vieux dogue à une jeune fille » (Inédit).

(3) Le poème contient 776 vers Alexandrins, divisés en six parties La sixième est formée de quatrains.

(4) Feuilleton du « Journal officiel » (Lundi 26 Juillet 1869).

(5) Préface des « Dernières Chansons », p. 294.

Les tableaux de la première partie sont longs et monotones. Alors qu'il a décrit avec tant de relief et de couleur la Rome de Commode, ses jeux, ses palais et ses bouges, le poète ne retrouve pas la même puissance d'évocation pour représenter les bêtes monstrueuses et les végétaux étranges des temps préhistoriques. Il semble qu'il traite un sujet dépassant les forces de son imagination.

Le manuscrit du poème est à ce point de vue fort instructif. L'auteur y a mis à nu son labeur acharné et ses tâtonnements pour préciser en son esprit la vision de ces spectacles qu'il sentait trop peu nette. Par exemple, pour les vers de la IVe partie, où il décrit les bois enveloppés par la nuit, il ne tente pas moins de six rédactions différentes avant d'arriver à une forme définitive.

Ces tâtonnements nous donnent le pourquoi de la monotonie et du manque de relief de cette partie des « Fossiles ». Voici la première version :

La nuit, la terre dort, les bois mystérieux
Se détachent en noir sous le fond gris des cieux ;
Tout s'éteint par degrés sous le firmament sombre,
Le bruit dans le silence, et la forme dans l'ombre.

Il modifie sa vision ; aux « bois » qui « se détachent en noir sur le fond gris des cieux », il préfère une « nuit profonde », où « tout se perd » :

C'est une nuit profonde, où la nature dort :
A peine dans les cieux un souffle tremble encor ;
Tout se perd à la fois sous le firmament sombre :
Le bruit dans le silence et la forme dans l'ombre.

Puis abandonnant avec raison cette deuxième vision, il reprend la première ; « les bois » reparaissent :

Une profonde nuit s'étale dans les Cieux :
A peine, çà et là, les bois silencieux
Se détachent en noir sur le firmament sombre ;
Le bruit meurt dans l'espace et la forme dans l'ombre.

Il précise le tableau en y introduisant « le faîte inégal » de ces bois :

Une profonde nuit enveloppe les cieux :
Seul le faîte inégal des bois silencieux
Se découpe plus noir sur le firmament sombre,
Et la forme et le bruit vont s'éteignant dans l'ombre.

Il remplace « s'éteignant » par se « perdant », puis par « s'effaçant », supprime l'épithète « profonde » et esquisse une comparaison nouvelle :

La nuit, *comme une mer*, a submergé les cieux :
Seul le faîte indécis des bois silencieux
Se découpe plus noir sur le firmament sombre,
Et la forme et le bruit vont s'effaçant dans l'ombre.

Il n'a qu'à remplacer l'image « a submergé » par « s'étale », pour arriver à la strophe définitive (1).

Dans la rédaction laborieuse de ce quatrain, le poète est arrêté par des hésitations portant plus sur la forme même des objets à décrire que sur la facture des vers ; c'est la vision surtout qui chez lui manqua de précision : d'où les vers monotones de ces tableaux exotiques au lieu des Alexandrins « pleins, drus, spacieux, soufflés d'un seul jet » (2), fréquents dans « Melaenis ».

Mais dès qu'il conte l'apparition de l'homme et son histoire dans le monde, l'œuvre a une allure toute différente. Les hexamètres sont sonores et puissants : « d'une facture vraiment épique » (3), ils rappellent la manière de Leconte de Lisle.

*
* *

(1) Œuvres, p. 126.

(2) Théophile Gautier. Feuilleton du « Journal Officiel » (Lundi 26 Juillet 1869).

(3) *Ibid.*

L'œuvre est intéressante par ailleurs, par la théorie philosophique.

Bouilhet, depuis 1848, n'a plus foi au Dieu créateur ; il croit à l'éternité de la matière et de la vie, à l'identité des espèces. Dès le début du poème, la vie apparaît éveillée chez les êtres, animaux et végétaux ; elle s'y perfectionne indéfiniment, car rien ne se perd ou ne se crée, et tout sert à un progrès :

Toute forme s'en va, rien ne périt ; les choses
Sont comme un sable mou sous le reflux des causes ;
La matière mobile en proie au changement
Dans l'espace infini flotte éternellement ;
La mort est un sommeil où, par des lois profondes,
L'Etre jaillit plus beau du fumier des vieux mondes :
Tout monte ainsi, tout marche au but mystérieux,
Et ce néant d'un jour, qui s'étale à nos yeux,
N'est que la chrysalide aux invisibles trames
D'où sortiront demain les ailes et les âmes (1).

L'homme lui-même n'est que le produit de ce perfectionnement continu : « Dans le mugissement du dernier mastodonte, lisons-nous en une note inédite, il doit y avoir quelque chose de la voix humaine : couché dans l'herbe épaisse, il ruminait l'avenir ». Aussi le poète, ne

---

(1) Œuvres, p. 129. Cf. les vers de Ronsard :

Que l'homme est malheureux qui au monde se fie !
O Dieux, que véritable est la Philosophie,
Qui dit que toute chose à la fin périra,
Et qu'en changeant de forme une autre vestira.

De Tempé la vallée un jour sera montagne,
Et la cyme d'Athos une large campagne :
Neptune quelquefois de blé sera couvert :
La matière demeure et la forme se perd.

(Contre les Bûcherons de la Forest de Gastine.
Œuvres choisies de Pierre de Ronsard,
par L. Jacob, p. 208).

pouvant prévoir la fin de cette évolution, se garde de donner une conclusion à son poème : « A la dernière strophe lyrique des « Fossiles », écrit-il, mettre cette idée : ayant plus d'intelligence que nous, il devinera mieux les êtres qui doivent lui succéder. Ainsi la pièce n'aura pas de fin et se prolongera dans l'inconnu et dans l'infini » (1). Et ailleurs : « Ne soyons pas jaloux ! Mourons : nous sommes le fumier d'où germera un nouveau monde. Je le vois ! Je le vois ! Dieu n'a pas fini son œuvre » (2).

Dans cette note seule apparaît l'idée de Dieu. Nous cherchons vainement dans le poème l'action d'une Providence créatrice et conservatrice de la matière, l'auteur ne l'y a pas mise. Sous l'influence de Flaubert, il a pris l'attitude d'un positiviste et ne se croit le droit de rien affirmer ni sur Dieu, ni sur l'âme.

De même qu'il proclame l'évolution de la matière, il croit à celle des religions. Aux problèmes qui sollicitent l'esprit, chaque peuple apporte une solution conforme à son tempérament : les religions naissent, se développent et s'affaiblissent d'après certaines lois. La crainte crée les dieux de bois et de pierre ; la civilisation renverse ces idoles et déifie les passions. Les passions corrompent l'humanité ; le monde ne peut être racheté que par le sang d'un Dieu : Jésus meurt sur la Croix, le royaume de l'Esprit est établi pendant de longs siècles. Mais enorgueilli par les progrès de la science, l'homme brise

> ... les croyances bénies
> Sous le marteau fatal des froides ironies (3).

---

(1) Notes inédites.
(2) Notes inédites.
(3) Œuvres, p. 136.

De cette évolution sans fin de la matière et des idées, il sera la victime ; de plus en plus insatiable, il ne trouvera pas dans la nature, toujours plus belle, la mesure de son désir :

..... les destins inflexibles
Ont posé la limite à tes pas mesurés :
Vers le rayonnement des choses impossibles
Tu tendras comme nous des bras désespérés (1).

Bouilhet ne paraît pas souffrir de cette lutte inutile : fidèle à la théorie de l'impassibilité, il cache ses sentiments sous l'aspect d'un glacial panthéisme. Il enlève ainsi à l'œuvre un facteur d'intérêt : elle serait plus dramatique si l'homme, comme dans le « de Rerum Naturâ », apparaissait derrière l'écrivain avec ses doutes et ses souffrances. « Ce qui manque dans les « Fossiles », écrit M. Ango, c'est l'homme, c'est l'ardeur de la Foi, ou l'inquiétude du doute..... Nous n'avons plus alors qu'un poème « scientifique » brillant et ingénieux, unique peut-être, et qui a son intérêt, mais dont la pensée générale aurait pu avoir plus de puissance et d'ampleur » (2).

*
* *

Cette imperfection est rachetée par la hardiesse du sujet, la beauté de nombreux vers, le ton épique de quelques tableaux : l'œuvre de Bouilhet demeurera pour qui veut connaître l'origine du Parnasse, une curieuse tentative. Elle suffirait à empêcher que le nom de l'auteur tombât dans l'oubli.

---

(1) Œuvres, p. 144.
(2) Op. cit., p. 67.

CHAPITRE XI

L'Œuvre poétique

(1850-1869)

I. — Les Thèmes
II. — L'Esthétique
III. — Les Procédés techniques

Il nous reste, en étudiant les poésies détachées, écrites par Bouilhet de 1850 à 1869, à rechercher si, demeuré fidèle aux principes d'Art observés dans « Melaenis » et les « Fossiles », il doit être placé à l'avant-garde des Parnassiens : nous assurerons ainsi l'originalité de son talent. Bien qu'elle se défende de toute visée philologique, notre enquête portera ensuite sur son style, sa langue et sa métrique.

I

Il semble que son inspiratrice ordinaire soit la « Fantaisie », une sorte d' « espièglerie », comme dit M. Faguet à propos d'A. de Musset, « un feu mobile et léger qui se pose en un instant sur mille choses et les fait luire d'un éclat passager » (1). La plupart des poètes en furent dotés, mais alors qu'elle est le « divertissement » des plus grands, elle mérite plus de considération chez les moindres, car

(1) E. Faguet. « Etudes Littéraires sur le XIXe siècle », p. 273.

elle est souvent « le plus haut degré » où ils atteignent. Bouilhet a su maintes fois s'élever plus haut : il a évoqué en des descriptions érudites la civilisation romaine, il a traduit en beaux vers ses émotions personnelles, il a tenté d'accorder la philosophie et la science avec la poésie ; mais il se trouve à l'aise surtout dans cette région moyenne où il faut pour réussir de la grâce et de l'esprit. Ne se proclame-t-il pas « soldat libre », sans chef ni régiment ?

Parmi les champs de poésie
Je fourrage sans mission,
Le Capitaine est Fantaisie,
Le mot du guet Occasion (1).

Cette « Fantaisie » s'éveille à tout propos. La nature surtout, avec ses spectacles variés, lui présente mainte « occasion ». Il la regarde en homme d'esprit amusé. Il note la « Chronique du Printemps », pour l'envoyer aux « gens de Paris » :

Les Nids vont bien, les boutons
Sont faits sur de bons modèles ;
On a vu des hannetons,
On attend les hirondelles.

Des muguets, des bassins d'or,
J'ai le cours sur mes tablettes :
Les blés sont calmes encor,
La hausse est aux violettes.

Les collines ont du thym :
L'air est doux ; rien de la vigne.
J'ai rencontré ce matin
Quatre pêcheurs à la ligne (2).

Les thèmes les plus divers, et parmi eux les plus familiers, sont ornés de broderies par son badinage tour à tour

(1) « Soldat libre ». Œuvres. p. 314.
(2) Œuvres, p. 102.

spirituel ou gracieux. Voici « Une Soirée », « un bal mêlé d'art » :

> ... la main sur son cœur, un notaire chantait !
> Il chantait, oublieux du contrat qui sommeille,
> Je ne sais quel bateau, quelle étoile vermeille,
> Quels chérubins frisés voltigeant dans l'azur ! (1).

Voici, pour endormir Jeannette, petite fille élevée au bord de la mer, une histoire de nourrice, comment, si elle ne clôt pas les yeux, les grands poissons de la mer, aux écailles bleues, aux yeux ronds, viendraient, en se traînant sur les galets, pour l'enlever :

> Où seraient ta couche blanche,
> Ton oreiller de satin,
> Et ta mère qui se penche
> Pour t'éveiller le matin ?
>
> Tu n'aurais, pauvre Jeannette,
> (Ainsi le veut le Bon Dieu)
> Que le sable pour couchette,
> Et les flots pour rideau bleu (2).

Cette fantaisie s'apparente, en certaines pages, au badinage du XVIIIe siècle. Aussi le petit-fils du spirituel Hourcastremé regrette-t-il, dans les « Neiges d'antan », de n'avoir pas vécu en ce siècle « joyeux », où l'esprit et la grâce florissaient, où l'on prenait « des airs penchés »,

> Pour mener paître dans la plaine
> Quatre moutons endimanchés
> Dont on avait frisé la laine.

Il eût été heureux d'entendre les « chalumeaux » des

---

(1) Œuvres, p. 33[illegible].

(2) « A une petite fille », Œuvres, p. 19.

« bergers blonds en culotte rose ! » Il eût pris sa part aux « beaux caquets

Saupoudrés de littérature,
Quand on montait par les bosquets
Vers quelque temple à la Nature ».

Il revoit ces disciples de Jean-Jacques, légers, insouciants, enrubannés, surpris par la Révolution qui les emporta tous. Il les admire se présentant calmes, « doux et polis » devant la mort, « comme auprès d'une grande dame », et gardant jusqu'à la dernière minute, à la guillotine, leur urbanité coutumière : les jeunes cédaient le pas aux vieux, tous faisaient assaut de grâces,

Et leur tête en ces jours ardents,
Où le peuple agitait sa foudre,
Tomba, le calembour aux dents,
Avec un nuage de poudre (1).

S'il n'a pas rimé d'ingénieux madrigaux en leur compagnie, c'est du moins leur galanterie, leur grâce, leur frivolité, qu'il a su faire passer avec des nuances diverses dans « Portrait » (2), « Chatterie » (3), « Gelida » (4), « Première ride » (5).

En toutes ces pièces, comme en ses imitations chinoises, étudiées plus loin, l'artiste, habile aux plus petites touches, a voulu, en multipliant pour les vaincre les difficultés des mètres, en versant à profusion la fantaisie faite de caprice et de préciosité, d'esprit et de grâce étonner le lecteur et se donner à lui-même une jouissance raffinée. C'est d'abord

(1) Œuvres, p. 324.
(2) *Ibid.*, p. 91.
(3) *Ibid.*, p. 90.
(4) *Ibid.*, p. 359.
(5) *Ibid.*, p. 358.

par cette collection de poèmes comparables à de jolis bibelots qu'il mérite de vivre dans la mémoire des lettrés.

*
* *

Il n'en est pas moins digne par les pièces d'inspiration personnelle, où il chante les grandes émotions de sa sensibilité, tourmentée par le besoin d'aimer et par un pessimisme violent.

Nous avons vu cette sensibilité se développer par l'influence d'une mère très douce, pénétrer son amitié fraternelle pour Esther et Sidonie, lui inspirer ses rêves d'adolescence, et se traduire en chansons et en élégies, puis s'exaspérer par la lutte et les insuccès. Si par l'influence de Flaubert, qui exigeait de son disciple l'impassibilité parnassienne, elle s'est atténuée ou transformée, elle n'est pas morte complètement. La sympathie du poète va vers tout ce qui est vieux, laid, misérable.

Il s'apitoye sur le sort du violoneux minable d'une baraque de la foire, obligé au milieu des « pantins du drame qui reluisaient d'or », de râcler sans cesse de son « archet damné »,

> Pour le pain du jour, la pipe du soir,
> Pour le dur grabat dans le grenier noir,
> Pour l'ambition d'être homme et de vivre (1).

Il comprend la plainte des bêtes, du crapaud, par exemple, pour qui nulle pitié ne s'émeut :

> Ah ! pauvre ami, vieux camarade,
> Que dit-elle à l'astre argenté
> Ta longue et morne sérénade,
> Qui chante dans les nuits d'été ? (2)

---

(1) « Une Baraque de la foire », Œuvres, p. 364.
(2) « Le Crapaud », Œuvres, p. 81.

Il s'arrête devant les vieilles maisons qu'on éventre et sent, en son cœur, pour ces « taudis déserts »

Un trésor de pitiés intimes (1).

Il écoute, près du feu, la plainte du « vieux bois », de la bûche qui lui conte sa vie passée dans la forêt au milieu des chênes superbes, ses heures d'orgueil au printemps et à l'été, sa tristesse pendant les longs hivers et sa fin lamentable :

La pauvre bûche pleure encor,
Mais déjà dans ses mille étreintes
Le feu, comme un grand poulpe d'or,
Fait, sans pitié, mourir ses plaintes ! (2)

En ces vers se révèle une sensibilité profonde qui sait non seulement comprendre les souffrances humaines, mais prêter aux choses des douleurs muettes : on pourrait donc attendre de notre poète des strophes berceuses, où il confesse à mi-voix ses émotions sentimentales. Ce bonheur d'aimer est absent de son œuvre. En une seule pièce, « Soir d'Eté » (3), vibre un souvenir de sa « blonde jeunesse »,

Un amour à vingt ans, par une nuit d'été,

qu'il garde précieusement comme un « chaste et dernier trésor » de son « cœur désenchanté » ; encore faut-il remarquer que le poème fut écrit en 1847, au moment où l'auteur luttait contre son passé romantique. A partir de 1848, « la tendresse, cette fleur même de la poésie », manque aux œuvres de Bouilhet (4).

---

(1) « Démolitions », Œuvres, p. 106.
(2) « Le Bois qui pleure », Œuvres, p. 327.
(3) Œuvres, p. 320.
(4) Max. Du Camp, « Souvenirs littéraires », II, p. 334.

L'amour qu'il chante est orageux, brutal, implacable ; les passions, « comme une meute », « ont bondi » sur lui :

L'hallali furieux sonne au fond de mon âme...
Déjà les chiens maigris font cercle à la curée ;
Tous, les jarrets tremblants et la langue tirée,
De ma chair qui palpite attendent un lambeau (1).

Mais ces passions violentes ne peuvent donner le bonheur ; ses rêves de félicité ne se sont jamais réalisés :

Toute ma lampe a brûlé goutte à goutte,
Mon feu s'éteint avec un dernier bruit,
Sans un ami, sans un chien qui m'écoute,
Je pleure seul dans la profonde nuit...

Qu'es-tu ? Qu'es-tu ? Parle, ô monstre indomptable,
Qui te débats en mes flancs enfermé ?
Une voix dit, une voix lamentable,
« Je suis ton cœur, et je n'ai pas aimé » (2).

Désormais son « cœur » sera semblable aux « plus perdus », aux « plus ravagés » :

Là, hurlent des désirs qui n'auront pas leur proie,
Là, saignent des douleurs qui se cachent au jour (3).

Pâtre des désillusions, il conduira le troupeau silencieux de ses « désirs trompés » :

J'ai dans ma flûte un refrain lamentable,
J'ai dans mon âme un hymne de douleurs...
Nous allons paître aux champs des asphodèles,
Nous allons boire aux fleuves de l'oubli (4).

Ayant chaque jour « le doute à l'âme » et « le fiel aux lèvres », il croit l'homme « jeté » sur terre pour souffrir.

---

(1) « L'Hallali », Œuvres, p. 33.
(2) « Dernière nuit », Œuvres, p. 383.
(3) « Clair de lune », Œuvres, p. 10.
(4) « Sombre Eglogue », Œuvres, p. 333.

A l'enfant insouciant et heureux il prophétise qu'il devra marcher « de décadence en décadence » :

L'œil éteint, l'âme inassouvie,
Sombre forçat, vous traînerez
La longue chaîne de la vie ! (1).

Ces vers et les pièces intitulées « Jour sans soleil », « les Zônes de l'Ame », « Sombre Eglogue », « Dernière nuit », « Abrutissement », où s'étalent

Le dégoût d'être homme et l'ennui de vivre (2).

offrent un contraste inattendu avec les poésies fantaisistes : sa sensibilité exaspérée par des déceptions multiples est restée, en définitive, douloureuse et morbide.

*
* *

Sa philosophie, elle non plus, n'a guère changé. Si l'on cherche dans son œuvre « l'élément génial », on y trouve « une sorte de naturalisme » (3).

De la « Nature » il a fait son « Evangile » : « mère universelle », pleine de « pitié » pour nos vies passagères, elle détient toute vérité, et répond « aux calomnies »

Des aveugles niant le jour
Par des tonnerres d'harmonie (4).

De même qu'elle fait disparaître sous les frondaisons les ruines de la vieille abbaye, elle détruit les « cultes abandonnés » :

Entre, ô Nature, avec ta joie,
Ton soleil et ton mouvement,
Et qu'on te laisse cette proie
A dévorer tranquillement (5).

---

(1) « Berceuse philosophique », Œuvres, p. 388.
(2) « Jour sans soleil », Œuvres, p. 97.
(3) G. Flaubert. Préface des « Dernières Chansons », Œuvres, p. 292.
(4) « L'Abbaye », Œuvres, p. 370.
(5) *Ibid.*

L'œuvre de mort, d'après lui, s'accomplit au sein du Christianisme. Ce Jésus qui, du haut de son paradis bleu, sourit à la défaite des anciens dieux, des « grands vaincus », ne triomphera pas toujours. Le poète le lui annonce en des vers que ne renierait pas le chantre de Rolla :

Tu connaîtras aussi, ployé sous l'anathème,
La désaffection des peuples et des rois,
Si pauvre et si perdu que tu n'auras plus même,
Pour t'y coucher en paix, la largeur de ta croix !

Ton dernier temple, ô Christ, est froid comme une tombe,
Ta porte n'ouvre plus sur le vaste avenir ;
Voilà que le jour baisse et qu'on entend venir
Le vieux prêtre courbé qui porte une colombe ! (1).

Flaubert, abusé, voyait en ces strophes pleines de blasphèmes la « profession de foi historique du XIXe siècle en matière religieuse » (2). Sans la discuter, pour le moment du moins, qu'il nous suffise de la situer dans l'œuvre lyrique de notre auteur.

II

Ces vers écrits par Bouilhet de 1850 à 1869 sont-ils la suite logique de « Melaenis » et des « Fossiles ? » Révèlent-ils un poète Parnassien ?

Vers 1848, il lutta sous l'influence de Flaubert contre ses tendances élégiaques et lyriques : « Melaenis » fut « l'exercice utile » par lequel il arriva à l'impersonnalité parnassienne. Et voici que nous retrouvons en lui un poète personnel, qui confesse ses émotions intimes, son « âme froide et nue » : il ne paraît pas fidèle aux principes qu'il

(1) « La Colombe », Œuvres, p. 309 (1860).

(2) Préface des « Dernières Chansons », p. 294.

s'est promis de garder, et M. Lanson a pu écrire très justement, à cause surtout des pièces autobiographiques : « Le petit volume de Bouilhet est un témoin curieux des impulsions incohérentes auxquelles obéissaient entre 1850 et 1860 les talents secondaires qui n'avaient pas la force de s'affranchir et de s'orienter une bonne fois » (1). Cependant, si, en maintes pages, par le souci du « moi », il se rattache encore aux Romantiques, il appartient par les théories artistiques scrupuleusement observées depuis « Melaenis » au groupe des Parnassiens.

Comme les trente-sept poètes qui, en 1866, se groupaient autour de Gautier, Leconte de Lisle, Baudelaire et Banville, et publiaient leurs vers dans le « Parnasse contemporain », il aime l'Art désintéressé, indépendant, l'Art pour l'Art. Avant 1848, il suivait en spectateur passionné l'histoire politique de son temps, et visait à une influence sur les lecteurs. Il renonce maintenant à toutes les formes de l'action : « Qu'avons-nous besoin, écrit-il, de pousser directement à quelque chose, de faire, en un mot, de la poésie utilitaire ? Le chariot de Thespis n'est pas une locomotive sur le chemin de fer du progrès social » (2). Il juge Proud'hon, lorsque paraît le livre « La Paix et la Guerre », d'une « nature grossière », d' « instincts anti-artistiques » (3). Il ne croit plus que le poète doive porter l' « Idée » avec le même respect que « le prêtre porte un Dieu » : « Au prix des idées, écrit-il, il faudrait être sot pour s'en priver. Le premier grimaud en est farci ! A

---

(1) « Histoire de la Littérature Française », p. 1044.

(2) Lettres à Louise Colet publiées par la « Revue de Paris », numéro du 1er Novembre 1908, p. 15.

(3) Inédit.

dix-neuf ans, j'en avais à revendre ; je n'en ai plus vers quarante » (1).

Persuadé que l'Art a « sa propre raison » en lui-même, dédaignant les bourgeois, les « universitaires », les « critiques à idées », incapables d'apprécier, il le croit du moins, le labeur désintéressé, il se résout à l'isolement fatal du poète, que la société ignore et laisse mourir de faim. Cet orgueil hautain, qui l'eût poussé à écrire pour lui seul des vers sonores sans jamais les publier, et son espoir d'une vengeance glorieuse après la mort éclatent dans l'une de ses meilleures pièces : « Le Poète aux étoiles ». Comme « le faiseur de chansonnettes », sans un liard, sans un morceau de pain, se préparait à mourir, il voit près de lui les étoiles « attendries » trembler dans l'eau noire du fleuve. Il se penche :

O prodige ! il en prend une,
Puis deux, puis quatre... et bonsoir
Les soucis de l'infortune !

Il revient tout radieux
Vers les villes où nous sommes :
Avec le billon des dieux
On peut bien solder les hommes !...

Mais chez le boulanger, chez le marchand d'habits, à la taverne, on n'accepte pas ses étoiles : on lui demande « des gros sous ». Les savants de l'Institut eux-mêmes les refusent, ne les trouvant pas « fraîches » :

Il mourut le lendemain,
Aiglon né chez les reptiles,
Maigre et serrant dans sa main
Ses étoiles inutiles...

---

(1) Inédit.

Dors, poète ! On frappe en vain
A nos tavernes immondes ;
Dors, ô mendiant divin,
Qui payais avec des mondes !

Quelque jour, les fossoyeurs
Verront, tombant en prière,
Des soleils intérieurs
Luire aux fentes de ta bière ;

Et sous leur pic effaré,
Brisant la planche sonore,
Feront du tombeau sacré
Jaillir une grande aurore ! (1).

Comme les Parnassiens encore, il est attiré par le contour et la couleur des objets. Il est lié, d'ailleurs, avec des peintres : Delacroix, lecteur enthousiaste de « Melaenis » ; Corot, son voisin à Mantes chaque été ; avec des sculpteurs : Préault, à qui il dédie « La Plainte d'une momie » (2), Pradier, dont il célèbre la mémoire en vers émus (3). A leur exemple, il s'attache surtout au détail précis, aux lignes et aux couleurs : il décrit les bords du Nil « plats comme un miroir d'acier » (4), la statue d'un Bacchus de Lydie, celle d'une Flore (5). Le titre même du recueil, « Festons et Astragales », évoque l'idée d'un motif architectural, de pierres patiemment ouvragées.

Il enchâsse même ses confessions sentimentales dans une description objective souvent somptueuse. Il n'est plus un élégiaque romantique, mais un parnassien à

---

(1) Œuvres, p. 111.

(2) *Ibid.*, p. 44.

(3) « A Pradier », Œuvres, p. 50.

(4) « Kuchiuk-Hanem », Œuvres, p. 28. M. Maynial a très bien mis en valeur la richesse et la précision du décor oriental dans cette pièce. (Mercure de France, 1er Novembre 1912).

(5) « Sur un Bacchus de Lydie », Œuvres, p. 53.

imagination plastique : l'œuvre poétique est prétexte au récit d'une légende ou à la peinture d'un paysage. Quand il veut confesser ses « espoirs trompés », ses « douleurs » cachées, il décrit avec des détails fidèlement observés, en un style riche et sobre, un désert d'Orient, image de son âme :

Partout le ciel de plomb, partout le sable aride,
Pas une source fraîche aux haltes du chemin ;
Si l'on y voit germer quelque oasis timide,
Le simoun, en passant, l'emportera demain.

Nul pas n'a mesuré ces vastes solitudes,
Dont un sphinx éternel garde le seuil poudreux,
Tandis qu'au fond, dressant leurs mornes attidudes,
Les souvenirs muets se regardent entre eux.

Et cet écho charmant, d'où tant de joie émane
Qu'il fait rêver du ciel les peuples attroupés,
C'est ton grelot qui tinte, ô sombre caravane
Des désirs haletants et des espoirs trompés ! (1).

Il emprunte des descriptions à la Bible, à l'histoire, à l'Orient surtout, dont Flaubert par ses récits de voyage lui a donné le goût, comme dans : « La Vierge de Sunam », « La Colombe », « Les Zônes de l'Ame », « Clair de Lune ». Plus souvent il se contente d'évoquer les riches paysages de la Normandie, qu'il connaît mieux : « Puberté », « Le Laboureur », « Flux et Reflux », « Mars », en sont de curieux exemples.

Enfin, il a de plus en plus le souci du style. Il estime que la forme, autant que l'idée, doit concourir à la beauté du poème. Autrefois, il traduisait les rêveries de son âme en une langue harmonieuse sans doute, mais sans relief ni force. Il veut maintenant en supprimer toute langueur et en accroître la richesse ; il

(1) « Clair de Lune », Œuvres, p. 6.

comprend combien le *métier*, dont il était dédaigneux, peut aider l'inspiration. Gautier écrivait à la dernière page des « Emaux et Camées » :

Sculpte, lime, cisèle,
Que ton rêve flottant
Se scelle
Dans le bloc résistant (1).

Bouilhet, dans la pièce liminaire des « Dernières Chansons », proclame de même :

La strophe aux gracieux dessins,
Où l'œil en vain cherche une faute,
N'est pas d'une valeur moins haute
Que la relique de nos Saints.

Dix ans peut-être on pleurera
Quelques mots trop prompts à la course... (2)

Le vocable sonore, l'épithète ingénieuse, la rime heureuse n'éclosent pas sous sa plume comme les fleurs hâtives d'une de ses poésies, qui s'épanouissent sitôt que tinte « la cloche du printemps », elles germent plutôt avec la lenteur de « l'Aloès » (3). Mais par un labeur patient, que révèlent les brouillons, il sait donner à son style la force et la concision. Il sait de plus lui garder l'élégance et la clarté. « Je viens, écrit-il à Flaubert, de lire un article de Beaudelaire sur Rouvière. En parlant de la littérature, il déclare qu'il n'aime, qu'on ne doit trouver supérieur en poésie que les choses tordues, difficiles, où l'on voit la peine. Voilà qui s'appelle prêcher pour son saint! Quel triste coco au fond et quel prétentieux personnage ! » (4).

---

(1) Edition Charpentier, p. 226.
(2) « Imité dn Chinois », Œuvres, p. 308.
(3) Œuvres, p. 331.
(4) Inédit, sans date, Lettre écrite à la fin de 1859.

III

Reste à étudier la technique de Bouilhet. Flaubert a pu écrire justement :

« Sa forme est bien à lui, sans parti-pris d'école, sans recherche de l'effet, souple, véhémente, pleine et imagée, musicale toujours. La moindre de ses pièces a une composition. Les rejets, les entrelacements, les rimes, tous les secrets de la métrique, il les possède » (1).

*
* *

Flaubert a raison : il sait composer. La plupart de ses pièces sont nettement dessinées, mais parfois les idées, même importantes, manquent de relief. Ceci apparaît surtout dans les sonnets, où plus justement se mesure la valeur technique d'un poète. La beauté parfaite d'un sonnet dépend de la poésie du dernier vers : celui-ci est capital non seulement par « la hardiesse et le bonheur de l'expression » (2), mais parce qu'il découvre aux yeux du lecteur un horizon nouveau, et entraîne l'imagination dans un monde idéal, annoncé par les vers précédents. Sans doute, dans les sonnets intitulés « Le sang des Géants », « Confiance », « Candaule », « Le Secret », « A ma belle lectrice », Bouilhet tente d'établir un contraste ingénieux, mais l'effet atteint rarement toute sa plénitude : l'auteur ne sait pas enfermer dans le vers

---

(1) Préface des « Dernières Chansons », Œuvres, p. 294.

(2) Th. de Banville, « Petit traité de la Poésie », p. 202.

final (1), comme le fait excellemment de Hérédia, « beaucoup de science et beaucoup de rêve » (2).

On retrouve parfois la même inhabileté dans le détail de la composition. Il lui arrive d'abandonner une image pour se saisir d'une autre toute différente. Dans les vers « A une femme », je relève en deux strophes voisines, très souvent citées dans les « Anthologies », plusieurs métaphores n'ayant entre elles aucun rapport :

Ta *lampe* n'a brûlé qu'en empruntant ma flamme;
Comme le grand Convive aux Noces de Cana,
Je changeais en vin pur les fadeurs de ton âme,
Et ce fut un *festin* dont plus d'un s'étonna.

Tu n'as jamais été, dans tes jours les plus rares,
Qu'un banal instrument sous mon *archet* vainqueur.
Et, comme un air qui sonne au bois creux des *guitares*,
J'ai fait chanter mon rêve au vide de ton cœur (3).

Passons condamnation au mot « vainqueur », appelé par la rime ; supposons qu'un « archet » (4) soit le complément nécessaire d'une « guitare », il n'en reste pas moins étrange de trouver juxtaposées et appliquées à la même

---

(1) Certaines pièces même sont plus heureusement terminées que les sonnets. Ainsi, dans les « Dernières Chansons » :

Et mes éclosions sont des coups de tonnerre.
(« L'Aloès », Œuvres, p. 331.)

Sans respect du monde il chauffait sa main
Au rayonnement des apothéoses.
(« Une baraque de la Foire », Œuvres, p. 364.)

(2) J. Lemaître, « Les Contemporains », II, p. 56.

(3) Œuvres, p. 34.

(4) Bouilhet hésita-t-il à employer le mot technique « plectre » ? Gautier l'a cependant employé dans « Emaux et Camées » :

Sur la lyre au plectre d'ivoire
Ce nom splendide et souverain...
Prend des résonnances d'airain.
(« Apollonie », p. 105).

idée les trois images d'une « lampe », d'un « festin » et d'une « guitare ». Il faut toute la poésie du dernier vers pour racheter cette faute de composition !

De même dans « Clair de Lune », Phaebé, en soulevant « le rideau des ombres », apparaît très « pâle ». Elle devient « aube solitaire », « jour timide », « baiser pur », puis « une sœur penchée », qui « regarde sa sœur dormir », la terre. Bientôt elle se transforme en « lueur », « caresse », « mystère », « sourire étincelant », « silence argenté », « grâce des monts », « douceur des horizons énormes », enfin en

Blanc duvet de colombe au dos des mers jeté ! (1).

Un critique du « Figaro » n'avait pas tort d'écrire à ce sujet : « Huit métaphores en six vers ! Le vieux Protée, dont c'était l'état, fût mort essoufflé à la peine ! » (2).

De fait, il est un infatigable chercheur de métaphores. Quand il affirme qu'il aime « tout l'univers »,

Depuis la chanson du brin d'herbe
Jusqu'au dithyrambe des mers (3),

il n'exagère pas ; mais il aime la nature, surtout parce que dans cette vision des plantes et des paysages il trouve d'ingénieuses métaphores. Il écrit :

..... Tout gonflé de sèves inconnues
Bourgeonnait dans mon cœur l'arbre des passions (4).

Parmi les champs de poésie
Je fourrage sans mission... (5)

---

(1) Œuvres, p. 6.

(2) Le « Figaro », 27 Août 1859. L'article est signé : « Jouvin ».

(3) « Clair de lune », Œuvres, p. 9.

(4) « Mars », Œuvres, p. 96.

(5) « Soldat libre », Œuvres, p. 314.

Et, rêvant les blés murs dans la saison des glaces,
Sous le premier soleil épanouir mon cœur !... (1).

Il prolonge les métaphores jusqu'aux descriptions objectives, que nous avons soulignées. Le poète lui apparaît un « laboureur de l'âme », qui travaille péniblement dans la plaine pendant toute la journée, et le soir retourne vers son foyer, heureux de la tâche accomplie :

Tous les petits enfants se pressent, pour le voir,
Au seuil des fermes souriantes ;
Car, pareils aux grands bœufs qui rentrent à pas lourds,
Les vers aux larges flancs font tinter, dans les cours,
Leurs colliers de rimes bruyantes (2).

il abuse de ces métaphores pour un même sujet. Nous avons vu celles entassées dans « Clair de Lune » : le seul recueil « Festons et Astragales » en contient d'autres consacrées à Phaebé. Dans « Marée Montante », elle est un fantôme :

Et la lune sur mon visage,
Doux fantôme, glissait sans bruit.

Dans « Bucolique » (3), elle est une « faucille » :

La nuit se met en chemin,
Moissonneuse à la peau brune
Qui, pour faucille, à sa main
Tient le croissant de la lune (4).

---

(1) « Mars », Œuvres, p. 96.

(2) « Le Laboureur », Œuvres, p. 94.

(3) Œuvres, p. 83.

(4) Œuvres, p. 77. Cf. V. Hugo, « Booz endormi » : « Cette faucille d'or dans le champ des étoiles ». « Bucolique » fut écrite en 1855, « Booz endormi » en 1859 : Bouilhet a donc le mérite d'avoir trouvé cette image avant V. Hugo.

Dans « Flux et Reflux » (1),

La lune sourit d'aise à son balcon nacré.

Aussi le « Crapaud » (2), nouveau « Roméo », la prend pour « Juliette », et tente de la charmer par une

..... longue et morne sérénade
Qui pleure dans les nuits d'été.

De plus, notre poète étonne quelquefois par un artifice littéraire : l'énumération. Ce procédé peut être excellent, mais à condition que chaque membre de l'énumération découvre à l'esprit une vision ou une idée nouvelle. Tel n'est pas le résultat, semble-t-il, dans les pièces intitulées : « Nééra », « A M. Du Camp », « A Pradier », « Le Danseur Bathylle ». Dans cette dernière, par exemple, le procédé n'est pas exempt de quelque monotonie :

Elle aime, et ce n'est pas le chevalier romain...
Ce n'est pas le consul au long manteau rayé...
Ni l'édile aux dons magnifiques ;
Ni le riche patron, de qui mille clients...
Ce n'est point le soldat bruni par le soleil...
Ni le poète grec aux vers ingénieux...
Ni l'esclave gaulois, prince par ses aïeux (3).

Il emploie aussi volontiers l'antithèse. Quelquefois le poème entier n'est qu'une antithèse habilement développée jusqu'à la fin, comme dans « Le Nid et le Cadran », « Berceuse philosophique », « Ceux qui viennent », « La Fille

(1) Œuvres, p. 26.
(2) Œuvres, p. 81.
(3) Œuvres, p. 58.

du Fossoyeur ». Le plus souvent elle se condense en deux ou trois vers :

> Vous grandirez, vous grandirez
> De décadence en décadence (1).

> Il lançait, lui pauvre et transi dans l'âme,
> Un regard farouche aux pantins du drame
> Qui reluisaient d'or et n'avaient pas froid (2).

*
* *

Ces figures de Rhétorique sont toujours exprimées en une langue classique, élégante et sonore : notre poète est devenu

> Le Malherbe qui pèse et qui gratte des mots (3).

Il semble d'abord qu'il ne vise pas à l'effet. Dans les pièces romaines et grecques il s'interdit les vocables de la langue d'Homère, dont Leconte de Lisle usait alors sans discrétion. Il redoute, en écrivant « L'Amour Noir », d'être entraîné par les dénominations réellement grecques, « Aphrodite, Eros... Arès, Zeus, Ephaïstos, et autres poses érudites », qui ennuient le lecteur en donnant à l'auteur « des attitudes savantes et rébarbatives ». « Science facile dans tous les cas, ajoute-t-il. Je n'ai jamais été fou de cela dans Leconte de Lisle, et on passerait pour l'imiter, ce qui est fort inutile. Avec Mars, Vulcain, Vénus à l'occasion, l'idée est plus claire pour tous et le vers moins alourdi » (4). On relève seulement dans son œuvre

---

(1) « Berceuse philosophique », Œuvres, p. 390.

(2) « Une Baraque de la Foire », Œuvres, p. 364.

(3) « A Mathurin Régnier », Œuvres, p. 74.

(4) Inédit (sans date).

quelques traces des idiomes grec, latin ou chinois : kronos, podium, strophium, sanie, laniste ; Ing-wha, Paï-lui-chi, tung-wang-fung.

Il a le respect de la tradition, mais il manque de variété. Il abuse des mêmes adjectifs : « solitaire », « sombre », « éternel », « pâle ». Le mot « vermeil » revient sans cesse dans les cinquante premières pages de « Festons et Astragales » :

Les saisons, dépouillant les campagnes vermeilles (p. 16).
Sans réveiller la biche ou le faisan vermeil (p. 23).
Là-bas, sur les vallons, flotte un réseau vermeil (p. 24)
Et son brodequin vermeil (p. 27)
Un front plus que tout autre était pur et vermeil (p. 38)
Au fond des bois, un lac au flot vermeil (p. 42)
A raconter, le soir, près du foyer vermeil (p. 48)

Sans doute, telle peut être la couleur des campagnes, du faisan, d'un brodequin, des flots, d'un front d'enfant, mais il faut reconnaître que l'épithète, appelée par la rime, apparaît trop souvent.

Il n'a pas un vocabulaire varié : il a su cependant à l'aide de mots évocateurs, aux syllabes sonores, à l'aide de noms propres surtout former des vers plastiques et musicaux, qui pourraient être de Leconte de Lisle, et qui, sitôt entendus, s'impriment dans la mémoire :

La brune Abizaïg, la vierge de Sunam... (p. 30)
Devers Cypre, à Paphos, il dirige son vol... (p. 356)
Du Teutatès de Gaule au Bhagavat d'Asie... (p. 32)
Bel ange aux rameaux verts, nymphe au cothurne d'or...(p.40)

ou dans la description de l'Orient :

Les gypaëtes blancs se bercent dans les airs... (p. 29)
Le sable, au plein midi, fume dans les espaces... (p. 29)
Le Nil est large et plat comme un miroir d'acier (p. 28)

On ne saurait mieux évoquer, avec peu de mots, tout un paysage exotique.

*
* *

C'est dans l'Alexandrin que Bouilhet déroule le plus volontiers ces théories de mots sonores. Non seulement les grands poèmes « Melaenis », « Les Fossiles », « l'Amour noir » sont en vers de douze pieds, mais la moitié des pièces contenues dans « Festons et Astragales » et « Dernières Chansons » sont écrites sur ce mode : nul autre rythme ne convenait mieux aux descriptions, aux restitutions du passé, aux théories philosophiques, aux explosions du pessimisme. Assemblés d'ailleurs en stances de six vers, comme dans Melaenis, ou en quatrains comme dans « Printemps », « Flux et Reflux », « Kuchiuk-Hanem », « La Vierge de Sunam », « A Maxime Du Camp », « A Pradier », « Sur un Bacchus de Lydie », « Vesper » « Tou-Tsong », ces Alexandrins offrent une forme encore plus ferme et plus précise.

Après 1860, il use du vers de dix pieds, dédaigné par lui jusqu'alors, aussi fréquemment que de l'Alexandrin : dans « Intérieur », « Jour sans soleil », « Les Chevriers », « L'Oiseleur », « Une Baraque de la Foire », « Double incendie », « Dernière Nuit », « Sombre Eglogue », il en a tiré d'heureux effets. Il a su même dans ces deux dernières pièces, en brisant par la césure le rythme du vers après le quatrième pied, traduire avec originalité la douleur de son âme meurtrie.

Les vers de huit pieds sont également employés par lui dans « La Terre et les Etoiles », « La Plainte d'une Momie », « A M. Clogenson », « Démolitions », « Le Barbier de Pékin », « Le Crapaud », « le Bois qui pleure », « Berceuse

philosophique ». Mais alors qu'il se sert du vers octosyllabique pour s'apitoyer, il emprunte généralement le vers de sept pieds « quand il raille » ; sa pensée « sur ce nombre impair prend un air sautillant et moqueur » (1) : « Chanson d'Amour », « Le Poète aux Etoiles », « Gelida », « Première Ride », en sont des exemples probants.

Une seule fois, dans la « Chanson des Brises », il intercalle des vers de deux et trois syllabes. Encore faut-il remarquer qu'ils sont écrits « pour une féerie » ; il y a là un délassement de poète, rien de plus.

*
* *

En son temps la règle de la rime riche était imposée comme un minimum, grâce aux efforts de Th. de Banville et des Parnassiens. Bouilhet ne la suivit que de loin : il n'est pas un puriste de la rime.

Dans les cent premiers vers des Fossiles, contre cinquante-six rimes faibles ou médiocres, sans consonne d'appui, je relève seulement trente-huit rimes riches pourvues de la consonne d'appui. Rarement il dépasse le minimum de la rime riche : je ne trouve, dans le passage étudié, qu'un seul exemple de vers rimant par deux syllabes, voyelles et consonnes : sable amer-la mer (p. 118) ; et deux exemples de vers rimant par les deux dernières voyelles prononcées : dépouillé-rouillé (p. 115), attitudes-solitudes (p. 118).

D'autres négligences apparaissent. Il n'hésite pas à marier : une longue et une brève : âge-sauvage (p. 303), infâme-flamme (p. 33), chasse-grâce (p. 33), âme-flamme (p. 34), fantômes-hommes (p. 174), grâce-parnasse (p. 210) ;

(1) E. Frère, « Louis Bouilhet », p. 210.

— les mêmes mots : soleil-vermeil (p. 24, 27, 42, 48, 55, 59, 88, 91, 93, 95, 120, 125, 132, 142, 150, 214, 240, 255, 258, 270, 285, 343, 357, 361, 389, 403), sommeil-vermeil, solitaire-terre, ombre-sombre, encor-d'or, monde-profonde ; — des rimes réduites à n'être plus qu'une simple assonance : douleur-cœur (p. 26), Zeuxis-assis (p. 52), et dix-vous le dis (p. 100), Cos-turbots (p. 260) ; — des vocables de même nature, adjectifs ou substantifs : monde-onde (p. 23), herbes-gerbes (p. 22), timide-humide (p. 39), agiles-mobiles (p. 42), aride-splendide (p. 46) (1) ; — un simple et un composé : fard-blafard (p. 159), vers-divers (p. 172), porte-importe (p. 171).

*
* *

La négligence s'accuse non seulement dans les rimes, mais dans les inversions. Théodore de Banville réduisait, dans son « Traité de Versification », le Chapitre « de l'Inversion » à cette prohibition catégorique : « Il n'en faut jamais ! » Ce n'est pas de gaieté de cœur, semble-t-il, que Bouilhet a enfreint la défense : la rime souvent l'y contraignit. Toutefois ces fautes ne sont pas nombreuses, elles ne se rencontrent que dans « Melaenis », les « Fossiles » et les poésies plus anciennes ; et comme il a su leur éviter une trop grande gaucherie, il se les fait facilement pardonner :

Hymnes, qui du grand ciel savez faire le tour (p. 10).
La Muse maintenant, de sa douleur voilée (p. 50).
Du maître inassouvi ne craignent plus la faim (p. 142).
Des éléments jaloux la colère s'endort (p. 142).
Que de polir des mots le tour ingénieux (p. 151).
La lune des sentiers argente les gazons (p. 320).

---

(1) Les cent premiers vers des « Fossiles » contiennent trente rimes de même nature, et les cent premiers vers de « l'Amour Noir » dix-neuf.

Par contre, il use avec habileté de l'enjambement. Il rompt, par exemple, la monotonie des Alexandrins pour traduire dans le rythme du vers le désordre d'une scène de sauvagerie :

Un esclave tomba, les yeux sanglants, la tête
Ouverte. Marcius bondissait furieux,
Frappant de droite à gauche, et parcourant les lieux
Au hasard. La déroute, en somme, fut complète (p. 186).

Il obtient aussi des effets très heureux par les répétitions. Tantôt elles portent sur les mots, donnant ainsi du relief à l'idée :

Gloire à Dieu ! Gloire à Dieu ! Je suis le roi du monde (p. 15).
Lève-toi ! Lève-toi ! Le printemps vient de naître (p. 24).
C'était vous ! C'était vous ! O ma Muse ingénue (p. 40).

Tantôt il répète la même strophe au début et à la fin du morceau :

Pourquoi pleurer, ma petite,
Lorsque le jour est fini ?
Fais silence ! et dors bien vite,
Comme un oiseau dans son nid (p. 19).

Ailleurs, il rappelle le refrain après chaque quatrain : le « cri », par exemple, du « marchand de mouron » dans la rue :

Mouron, mouron
Qui veut du mouron ! (p. 79)

ou ces vers monosyllabiques qui, dans le « Lied Normand », construits avec les débris d'une vieille chanson cauchoise, devaient être repris à pleine gorge par les buveurs :

Eh ! bon, bon, bon ! Qu'on me verse encor,
Le vin c'est du sang, le cidre de l'or ! (p. 367).

Il établit un parallélisme curieux en répétant au début de chaque quatrain le même hémistiche :

Il te faut Iacchus, pour que ton cœur s'allume...
Il te faut, Iacchus les cortèges superbes...
Il te faut, Iacchus, les hurlements nocturnes... (p. 54)

ou en reproduisant dans des strophes de neuf vers les premiers mots du premier et du cinquième :

Savez-vous pas quelque douce retraite ?...
Oh ! je voudrais loin de nos vieilles villes...

Savez-vous pas sur les plages lointaines ?...
Oh ! je voudrais seul avec ma pensée...

Savez-vous pas loin de la terre froide ?...
Oh ! je voudrais une planète blonde... (p. 42)

Il répète une exclamation au début ou au milieu du vers. Dans ceux-ci ne rappelle-t-il pas assez exactement la cadence, « La Chanson des rames » frappant l'eau ?

Bois chenus, ah ! vent d'automne !
L'oiseau fuit, ah ! l'herbe est jaune !
Le soleil ! ah ! s'est pâli !
J'ai le cœur ! ah ! bien rempli !

Sous ma nef, ah ! l'eau moutonne,
Et répond, ah ! monotone,
A mon chant, ah ! si joli ! (p. 392).

Même sans recourir à ce parallélisme, il obtient par la répétition d'un membre de phrase, un effet très heureux :

Le père s'est assis dans la salle déserte,
Tandis qu'à l'âtre éteint fume un maigre tison :
Le père s'est assis les coudes sur la table. (p. 21)

Oh ! pauvres maisons éventrées
Par le marteau du niveleur,
Pauvres masures délabrées,
Pauvres nids qu'à pris l'oiseleur ! (p. 106)

Près du catafalque en drap noir
Jauni par les lueurs de cierge,
Un vieux bedeau me fit asseoir,
Un vieux bedeau vêtu de serge. (p. 370)

Tous ces poèmes sont d'un technicien éprouvé. Il semble que le mot de Flaubert soit juste : « Les rejets, les entrelacements, les rimes, tous les secrets de la métrique, il les possède... Il s'enivrait du rythme des vers ».

CHAPITRE XII

Les Influences littéraires

I. — Flaubert et Bouilhet

II. — Les Modèles poétiques : V. Hugo, Gautier, Leconte de Lisle. — Les Poètes Chinois.

III. — Un Héritier de Bouilhet : José Maria de Hérédia.

I

Si la ressemblance physique de Bouilhet et de Flaubert était tellement manifeste, que plusieurs les crurent frères, leur parenté intellectuelle et morale — cette étude l'a prouvé — n'est pas moins évidente. Il importe de préciser à quel point par les conseils de leur amitié, par la communauté de leurs principes littéraires, et même par une tendance quasi inconsciente à se modeler l'un sur l'autre, il y eut influence réciproque du poète sur le romancier et du romancier sur le poète.

*
* *

Un écrivain de talent secondaire peut exercer sur son temps une action réelle, préparer même la voie aux plus grands : est-il vrai que Bouilhet ait eu dans la formation artistique de Flaubert une action décisive ?

A la mort du poète, son ami le proclama hautement : « C'est pour moi une perte irréparable, écrira-t-il à Maxime

Du Camp, j'ai enterré hier ma conscience littéraire, mon cerveau et ma boussole » (1). — « En perdant mon pauvre Bouilhet, dira-t-il à G. Sand, j'ai perdu mon accoucheur littéraire, celui qui voyait dans ma pensée plus clairement que moi-même. Sa mort m'a laissé un vide dont je m'aperçois chaque jour davantage » (2). A l'entendre, son deuil et son admiration traduisent bien imparfaitement sa reconnaissance pour les conseils patients et féconds que le poète, pendant vingt ans, n'a cessé de lui prodiguer.

Le témoignage de Maxime Du Camp, qui vécut dans l'intimité des deux écrivains, permet d'affirmer mieux encore cette action profonde de notre auteur sur le romancier : « A les voir ensemble, lisait-on en 1882 dans les « Souvenirs Littéraires », à voir Flaubert criant haut, s'impatientant, rejetant toute observation et bondissant sous la contradiction ; à voir Bouilhet très doux, assez humble d'apparence, ironique, répondant aux objurgations par une plaisanterie, on aurait pu croire que Flaubert était un tyran et Bouilhet un vaincu. Il n'en était rien : c'est Bouilhet qui était le maître, en matière de lettres du moins, et c'est Flaubert qui obéissait » (3). Du Camp insinuait en quoi l'action de Bouilhet fut bienfaisante : quand le prosateur était emporté par les outrances romantiques, le poète lui conseillait le calme, la raison, la mesure : « Il savait que si la fantaisie est l'élément le plus fécond pour la poésie, on ne peut l'admettre qu'avec une extrême réserve dans le roman, dont la contexture doit toujours se rapprocher de celle de l'histoire, puisque le

---

(1) « Souvenirs Littéraires », II, p. 139.
(2) Correspondance, IV, p. 11.
(3) « Souvenirs Littéraires », I, p. 235.

récit des faits imaginaires est destiné à produire l'illusion ou l'impression de la réalité » (1).

Depuis lors, les biographes de Bouilhet ont fait appel à ces témoignages et une sorte de légende s'est formée : le poète devint l'Eminence Grise qui, sa vie durant, surveilla l'œuvre du prosateur, la dirigea et l'amena à son point de perfection. D'après M. Angot, c'est à lui que Flaubert doit « l'harmonie des proportions », « l'unité du ton », « la précision du style » (2). M. Frère affirme que « les services rendus à Flaubert par Bouilhet sont immenses », car le poète fut « la conscience et peut-être la moitié de son génie » (3). Pour M. Descharmes, il « contrebalançait à merveille les emportements de Flaubert, sur qui il eut une « action prépondérante » (4). Et l'on ne manque pas d'illustrer ces affirmations par des exemples nombreux : il trouva l'idée première de « Madame Bovary » ; l'œuvre écrite, il en fit éliminer les développements inutiles ; il aida son ami dans les corrections de Salammbô (5), travailla au plan de l'Education Sentimentale (6), et avec l'aide de Du Camp, obtint une nouvelle rédaction de la « Tentation de Saint-Antoine » (7).

Remarquons d'abord que les témoignages fournis par la Correspondance du poète à Flaubert, sauf pour quelques détails, sont très imprécis. Si cette influence s'est réelle-

---

(1) « Souvenirs Littéraires », II, p. 140.

(2) « Louis Bouilhet », p. 142.

(3) Op. cit., p. 293.

(4) « Flaubert, sa vie, son caractère et ses idées avant 1857 », p. 436.

(5) Cf. « Lettres à sa mère Caroline », p. 14 (4 déc. 1861), p. 23 (mai 1862), p. 25 (4 sept. 1862).

(6) Cf. Lettres à sa mère Caroline, p. 53 (5 mai 1864), p. 79 (14 mai 1866).

(7) « Souvenirs Littéraires », II, p. 10.

ment exercée, là cependant nous devrions en entendre l'écho. Or, ce ne sont le plus souvent, du poète au prosateur, que des encouragements, des appels vigoureux pour ranimer la conviction chancelante : « Je suis certain que ton affaire va marcher, écrit Bouilhet : tu as tort d'avoir des doutes sur le fond du roman. Je t'assure que c'est très bon. Ce qu'il faut surveiller, c'est l'intérêt des détails, au plus bas sens du mot, et, certes, les détails de ton livre sont déjà et doivent être de plus en plus amusants : lâche-toi carrément dans le bal, nous retrancherons bien plus tard s'il y a lieu » (1). — « Tu marches sur un bon et solide terrain... J'ai été ébloui de tes derniers chapitres. Ne lâche pas la veine, ne suspends pas le mouvement » (2). Ou ceci au moment de la publication de « Madame Bovary » : « Comment peux-tu penser que les détails sur ce que tu éprouves me fatiguent ou me soient indifférents. Si je suis le seul mortel à qui tu te confies, j'en suis fier, veuille bien le croire; écris-moi donc tout ce qui te passe par la tête. Tu as tort de regretter la publication que tu vas faire : tu ne pouvais pas rester éternellement dans la solitude. On a beau dire : le public, tout bête qu'il est, nous avertit toujours un peu, sans qu'il s'en doute, et je crois que l'on grandit dans cette lutte-là » (3).

Souvent Bouilhet ne fait que le « renfoncer » dans une idée. Il le félicite, par exemple, « d'avoir consenti à ramener le livre à des proportions plus régulières ». — « Tu sais fort bien, ajoute-t-il, ce que je pense de ces choses-là. Ce n'est pas dans la finesse d'un plan que l'homme

(1) Inédit.
(2) Inédit.
(3) Inédit.

s'éprouve, mais c'est le plan qui, pour la foule, pour le public même intelligent fait l'intérêt de la narration. Le style, qui est bien la première chose, ne s'adresse qu'à dix hommes par siècle, et encore ! C'est faire la part belle ! » (1). En cette question du style, le poète était sûr d'être écouté par son maître à qui il rappelait ses théories intransigeantes : ni cet exemple, ni les précédents ne peuvent être invoqués comme pensée d'une action profonde et précise de Bouilhet sur Flaubert.

Bien plus, Flaubert en certains cas repoussa nettement les conseils de Bouilhet. Il choisit par exemple, malgré le poète, le sujet de Salammbô : « C'est d'une difficulté qui m'épouvante, lui objectait celui-ci, et j'ai été surpris, tout d'abord, de te voir te jeter de gaîté de cœur dans un sujet aussi scabreux, voilà tout. Maintenant, ce qui a bien moins d'importance, ce qui n'en a pas même l'ombre vis à vis de l'art, c'est à mon avis l'inopportunité de ce livre, dans la crise de réputation où tu es. Je peux me tromper, mais je crois qu'il était plus malin, quoique tu en dises, de faire encore une fois des choses d'observation, quitte à n'y plus revenir dans la suite. A mérite égal, ce livre ne fera jamais le bruit de l'autre, à cause du sujet même, et je voulais que tu tirasses deux coups de canon de suite, à boulets rouges » (2). Ce désir, comme beaucoup d'autres, ne fut pas réalisé : il ne semble pas que Bouilhet ait toujours été « le maître » et Flaubert le disciple obéissant que crut remarquer Maxime Du Camp.

Il reste vrai que le poète aida son ami pour maints détails. Il donna des renseignements médicaux pour

---

(1) Inédit. (Enghien, 31 mai 1856).

(2) Inédit.

« Madame Bovary » (1) et suggéra des observations psychologiques ; de même, les volumes achevés, il examina la structure de chaque phrase, la valeur de chaque vocable et détermina l'auteur à émonder de quelques rares épithètes une prose déjà portée à son dernier point de perfection : il délivra le « bon à tirer ». On ne peut, semble-t-il, en conclure à une direction littéraire générale : jamais Flaubert ne fut « susceptible de recevoir une influence ». « Tout au plus, pourrait-on dire qu'un ami que fréquenta Flaubert le confirma dans son caractère quand il a un caractère analogue à celui de Flaubert et le renfonce dans son caractère, quand il est d'une humeur autre que celle de Flaubert » (2).

Si le romancier pleura amèrement la mort du poète, s'il se demanda souvent « A quoi bon écrire maintenant puisqu'il n'est plus là ? » (3), c'est qu'il perdait, non sa « conscience littéraire », mais un auditeur intelligent. Tout en exigeant quelques modifications de détails dans l'œuvre terminée, le poète admirait le plus souvent, et cette admiration était l'encouragement par excellence aux yeux de Flaubert, qui plaçait très haut la culture littéraire et le sens critique de son ami.

*
* *

Plus réelle et plus générale fut l'action de Flaubert sur Bouilhet. S'ils furent « l'Oreste et le Pylade de l'enthousiasme littéraire » et passèrent leur vie « à s'exciter mutuellement, à se congestionner sur la chose écrite » (4), il semble que les actions exercées ne furent pas égales, et

(1) « Madame Bovary », édition Conard, p. 491.
(2) E. Faguet. Journal des Débats, 15 août 1909.
(3) Corr. III, p. 393.
(4) J. Lemaître, « Impressions de théâtre », 7e Série, p. 106.

que dans ce commerce littéraire, il y eut un bénéficiaire, Bouilhet. Grâce au romancier, le poète modifia son esthétique et évolua vers la poésie plastique. Aux heures de découragement, en 1855 et en 1856 surtout, il fut rappelé à la conscience de sa « valeur » par cet ami zélé qui savait exalter son orgueil. Si malgré sa pauvreté et les objurgations de sa famille il resta fidèle, sa vie durant, au culte de l'Art; s'il garda dans un « éperdu effort », « son âme fort au-dessus de son talent » (1), il en fut redevable à l'amitié autoritaire de Flaubert. Peut-être sans ce patron intelligent eût-il glissé, au théâtre surtout, vers un art plus facile, où sa fantaisie et son esprit lui auraient assuré le succès et la fortune : à coup sûr il ne fut pas devenu l'artiste patient et délicat que nous avons trouvé en maintes pages de son œuvre.

Cette fraternité littéraire de Flaubert et de Bouilhet, fondée sur une conception très élevée de leur art, où ils voyaient la manifestation la plus haute de l'activité intellectuelle, ne manqua pas, il faut le reconnaître, de noblesse et de générosité (2). Le « géant » a eu soin, d'ailleurs, de la donner en exemple aux poètes, aux écrivains de l'avenir dans une page écrite en mémoire de son ami, où transparaissent son émotion et sa sincérité : « Y a-t-il quelque part, dit-il, deux jeunes gens qui passent leurs

---

(1) J. Lemaître, « Impressions de théâtre », 7e Série, p. 106.

(2) Tel n'est pas le sentiment de M. Pierre Véber : « Pauvre Flaubert, écrit-il, qui eut en guise d'ami Louis Bouilhet, en guise d'amie Louise Colet ! Son intime, ce piètre élève de Dumas père ! L'admit-il pour que nulle crainte d'égalité ne troublât leurs relations ? Il lui fit l'aumône d'un second plan dans sa notoriété. Les maîtres traînent à travers les siècles une suite de comparses qui encombrent la Littérature : rien d'odieux comme le pyladisme envahissant de ces gens-là qui nécessitera bientôt une chambre de justice des réputations ».

(Revue Blanche, 25 avril 1892).

dimanches à lire ensemble les poètes, à se communiquer ce qu'ils ont fait, les plans des ouvrages qu'ils voudraient écrire, les comparaisons qui leur sont venues, une phrase, un mot, et bien que dédaigneux du reste, cachant cette passion avec une pudeur de vierge? Je leur donne un conseil. Allez côte à côte dans les bois en déclamant des vers... Alors, quoiqu'il advienne, vous verrez les misères de vos rivaux sans indignation et leur gloire sans envie, car le moins favorisé se consolera par le succès du plus heureux... Puis, quand l'un sera mort, — car la vie était trop belle, — que l'autre garde précieusement sa mémoire pour lui faire un rempart contre les bassesses, un recours contre les défaillances, ou plutôt comme un oratoire domestique, où il ira murmurer ses chagrins et détendre son cœur... » (1).

Autant par cette amitié peut-être que par sa valeur poétique, qui cependant n'est pas négligeable, notre auteur vivra dans l'histoire de la littérature. Les lecteurs de Flaubert, de sa correspondance surtout, seront curieux de Bouilhet, et désormais les deux écrivains seront rapprochés l'un bénéficiant de la gloire incontestée de l'autre, comme le sont leurs images hautaines sur l'une des places publiques de Rouen. M. H. de Régnier, leur admirateur et émule, le prophétisait hier encore (2) :

Flaubert, Bouilhet, vos noms sont unis dans la gloire,
Car vos cœurs ont battu d'un même amour du beau.
Qu'importe que vainqueurs d'une même victoire
Pour vaincre l'oubli sombre et la mort sans mémoire
L'un ait eu l'étincelle et l'autre le flambeau !

---

(1) Préface des « Dernières Chansons », p. 304.

(2) Le dimanche 30 juin 1912 avait lieu un déjeuner des « Amis de Flaubert » à Croisset, sous l'allée des Tilleuls. On déposa sur la table du pavillon un nouveau registre destiné aux signatures. Convié à l'inaugurer, M. Henri de Régnier, président de la fête, écrivit sur la première page ce frontispice poétique que nous reproduisons. (Journal de Rouen, 1er juillet 1912).

II

A l'apparition de « Festons et Astragales », Jouvin écrivait dans le *Figaro* : « Il n'y a pas un de ces vers-là qui n'ait été fait 3.000 fois pour le moins » (1). La boutade ne manque pas de justesse : les poèmes de Bouilhet donnent au lecteur l'impression du « déjà vu ».

Métaphores, antithèses, sujets même, rappellent souvent Victor Hugo. « L'Esprit des Fleurs » de notre poète, par exemple, ne ressemble-t-il pas fort au Sylphe des « Odes et Ballades » ? Nous lisons chez Hugo :

Je suis l'enfant de l'air, un sylphe, moins qu'un rêve,
Fils du printemps qui naît, du matin qui se lève,
L'Hôte du clair foyer, durant les nuits d'hiver,
L'esprit que la lumière à la rosée enlève,
Diaphane habitant de l'invisible éther.

Et je suis si joli ! Si tu voyais mes ailes
Trembler aux feux du jour, transparentes et frêles !
J'ai la blancheur des lys, où le soir nous fuyons,
Et les roses, mes sœurs, se disputent entre elles.
Mon souffle de parfums et mon corps de rayons (2).

Bouilhet ne détaille pas autrement la vie de « L'Esprit des Fleurs », à l'aube et au soir, au printemps et en hiver :

Sylphe léger, fils des molles rosées,
J'aime à bondir sur les gazons en fleurs,
Et l'arc-en-ciel aux teintes irrisées
Fait à mon front chatoyer ses couleurs...

Quand du matin glissent les brises folles,
Dès que l'oiseau commence ses chansons,
Avec mes doigts j'entr'ouvre les corolles,
Et doucement j'éveille les buissons...

---

(1) 27 août 1859.
(2) P. 255.

Quand vient le soir et que les fleurs sont closes,
Du ver luisant je m'éclaire en chemin
Et vais frapper à la porte des roses,
Pour m'endormir dans mon lit de satin (1).

Les pièces courtes, concises, patiemment ciselées, aux détails précis et caractéristiques de notre auteur, s'apparentent surtout à celles de Gautier. Les titres même s'appellent : « Festons et Astragales » est la réplique des « Emaux et Camées » publiés sept ans auparavant ; « Clair de Lune sentimental », « Lied », « Pastel », « Premier sourire du Printemps », « Caudaule », « Le Roman de la Momie » du Maître annonçent chez le disciple « Clair de Lune », « Lied Normand », « Pastel », « Le Printemps », « Caudaule », « La plainte d'une Momie ».

Maints vers, d'ailleurs, maintes images se répondent dans les deux œuvres :

Les grelots d'argent du muguet

qui sonnent dans le « Premier sourire du Printemps » (2) chez Gautier, ont leur écho dans « Le Printemps » de Bouilhet :

Et le muguet sauvage ébranlant ses clochettes (3).

L'Obélisque de Paris, avec le

Sol sacré des hiéroglyphes
Où les sphinx s'aiguisent les griffes (4)

appelle dans « La plainte d'une Momie »

Le sphinx de pierre aux froides griffes
Avec l'oiseau des hiéroglyphes (5).

---

(1) Œuvres, p. 86.
(2) « Emaux et Camées », p. 47.
(3) Œuvres, p. 24.
(4) « Emaux et Camées », p. 65.
(5) Œuvres, p. 44.

Les vers de Gautier dans « la Fleur qui fait le printemps » :

Les marronniers de la terrasse
Vont bientôt fleurir à Saint-Jean...
La fleur, hier encore pliée
Dans son étroit corset d'hiver
Met sur la branche déliée
Les premières touches de vert.
La fleur retardataire hésite
A faire voir ses thyrses blancs (1).

inspirent à Bouilhet ce passage de « Mars » :

Sous son capuchon rose enfermé à demi,
La fleur du marronnier regarde et veut éclore
Puisque des pieds d'oiseau sur sa branche ont frémi (2).

De même le quatrain de Leconte de Lisle écrit en 1852 :

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.
Tout se tait. L'air flambloie et brûle sans haleine ;
La terre est assoupie en sa robe de feu (3).

devient chez notre poète, en 1856 :

L'air est en feu : midi sur l'ardent travailleur
Comme un manteau de plomb fait tomber sa chaleur (4).

De même encore si Leconte de Lisle oppose le triomphe de l'Eglise naissante à la ruine du paganisme :

Tes Dieux sont en poussière aux pieds du Christ vain-
[queur (5)

notre poète reprend cette antithèse :

O toi, qui triomphais près de l'Olympe mort (6).

---

(1) « Emaux et Camées », p. 207.
(2) Œuvres, p. 95.
(3) « Poèmes antiques », p. 292.
(4) « Le Laboureur », Œuvres, p. 94.
(5) « Poèmes antiques », p. 286.
(6) « La Colombe », Œuvres, p. 311.

Si, devant cette déchéance des dieux payens, de Lisle éprouve quelque sympathie :

Je ne puis les trahir puisqu'ils sont malheureux...
Toujours des dieux vaincus embrassant la fortune
Un grand cœur les défend du sort injurieux (1),

Bouilhet cède au même mouvement de pitié :

Quand chassés sans retour des temples vénérables,
Tordus au vent de feu qui soufflait du Thabor,
Les grands Olympiens étaient si misérables
Que les petits enfants tiraient leur barbe d'or...
Un seul homme debout contre la destinée
Osa dans leur détresse avoir pitié des dieux.
C'était un large front, un empereur, un sage (2).

Il y a là des réminiscences évidentes. S'il est vrai, comme l'affirme Bouilhet, que Pierre Hourcastremé « se bourra de son époque » et qu' « en le fouillant on retrouverait tout le dix-huitième siècle », son petit-fils pareillement, par les thèmes, les images, les rimes, reflète les poètes qui vécurent de 1850 à 1860 ; « en le fouillant » on découvre beaucoup de Gautier et de Leconte de Lisle.

*
* *

Enfin l'imitation des poètes chinois est évidente dans toute une partie de son œuvre.

L'exotisme sévissait alors chez les écrivains et les artistes, chez Gautier qui avait raconté le « Roman de la Momie », aussi bien que chez les simples collectionneurs de potiches et de bibelots. Bouilhet, curieux d'impressions pittoresques, avait toujours désiré vivre son existence

(1) « Poèmes antiques », p. 287.
(2) « La Colombe », Œuvres, p. 309.

dans un milieu différent de celui où les circonstances l'avaient placé; il avait célébré en un poème, dès 1848, le voyage en Orient de Maxime Du Camp (1); quelques années plus tard, il avait entendu le récit enthousiaste de celui de Flaubert (2). S'il n'eut pas le bonheur d'éprouver des émotions rares, comme ses amis plus riches, dans le pays de la lumière éclatante et des couleurs vives, il donna le change à son goût de l'exotisme en détaillant en vers le portrait de « Tou-Tsong » (3) et du « Barbier de Pékin (4), en étudiant surtout la langue Chinoise avec une ténacité et une méthode scrupuleuse, dont témoignent les cahiers venus jusqu'à nous. En 1863, plus que jamais, il est décidé à continuer « avec persévérance jusqu'à l'époque inconnue », où il pourra écrire un « poème », un conte chinois. « Je suis déjà certain, mande-t-il, que le peu que je sais doit modifier énormément mes tournures de style et donner au poème une vraie couleur locale, ce dont je ne me doutais pas auparavant. Il y a dans la composition même des caractères, des métaphores et des associations d'idées ébouriffantes de naïveté et de bizarrerie... C'est le seul coin bleu dans mon horizon » (5).

Bientôt il annonce à Flaubert qu'il a trouvé le thème du

---

(1) « A Maxime Du Camp ». Œuvres, p. 48.

(2) M. Maynial a très bien montré comment le poète utilisa le récit et les notes de voyage de son ami dans « Kuchiuk-Hanem ». Cf. Mercure de France, 1er Novembre 1912.

(3) Œuvres, p. 65.

(4) *Ibid.*, p. 67.

(5) Inédit. Sans date. Début de 1863.

conte, une « histoire », qu'il juge « amusante », un vrai « sujet ambulatoire », qui lui permet de « passer par tous les milieux et toutes les préoccupations morales des Chinois ». « Ce sera, ajoute-t-il, un *refugium*, un déversoir à mes tristesses. J'en ferai dix vers un jour, vingt un autre, et j'en verrai la fin, je l'espère Ce sera énorme comme quantité de vers, mais comme je ne veux pas recommencer une autre fois dans cette couleur-là, je me paie d'un coup toute la Chine » (1).

Seule l'esquisse du conte fut écrite : aucun vers, du moins, n'est venu jusqu'à nous. Par contre, cette étude de la Littérature et de la Langue Chinoise, des gens et des choses du Céleste Empire, inspira au poète une série de pièces détachées, qui ont pris place dans les « Dernières Chansons » : « La Paix des Neiges » (2), « Le Vieillard libre » (3), « La Pluie venue du Mont Ki-Chan » (4), « Le Tung-Whang-Fung » (5), « Vers Paï-lui-chi » (6).

Il s'imagine mandarin, portant quatre rubis à sa ceinture et un bouton d'or à son bonnet. Il a pour ami « le Barbier de Pékin » (7), au nez camard, aux « yeux troussés », au « sarrau bleu » et aux souliers jaunes, qui fait courir lestement son rasoir. Calme, sans haine, sans amour, il se blottit soigneusement dans son « intérieur »

---

(1) Inédit. Sans date (1863).

(2) Œuvres, p. 392.

(3) *Ibid.*, p 400.

(4) *Ibid.*, p. 401.

(5) *Ibid.*, p. 395.

(6) *Ibid.*. p. 396.

(7) *Ibid.*, p. 67.

de mandarin, pendant que la neige tombe au dehors en « bouquets froids » :

Au fond du cabinet de soie,
Dans le pavillon de l'étang,
« Pipi, popo ! » le feu flamboie ;
L'horloge dit : « Ko-tang ! Ko-tang ! » (8).

Il se console de l'hiver rigoureux en regardant les marguerites des potiches et en invoquant le petit dieu Pu, protecteur des vermillons et des orpins. Il lui demande de garder de tout choc, aux flancs de la porcelaine, « la glu d'émail, où le soleil s'est pris » :

Sur les oiseaux passe tes mains savantes,
Lisse la barbe aux magots rondelets ;
Songe au matou, veille aux doigts des servantes... (1).

Il rêve au parfum de la fleur Ing-wha, que nous ne connaissons guère, mais dont la forme indécise et l'étrangeté des syllabes évoquent en nous une idée de préciosité charmante et de poésie :

La petite fleur Ing-wha, petite et pourtant des plus belles,
N'ouvre qu'à Ching-Tu-Fu son calice odorant
Et l'oiseau Thung-Whang-Fung est tout juste assez grand
Pour couvrir cette fleur en tendant ses deux ailes.

Et l'oiseau dit sa peine à la fleur qui sourit,
Et la fleur est de pourpre, et l'oiseau lui ressemble,
Et l'on ne sait pas trop, quand on les voit ensemble,
Si c'est la fleur qui chante, ou l'oiseau qui fleurit (2).

Il entrelace, toujours à l'exemple des poètes chinois,

---

(8) « La Paix des Neiges », Œuvres, p. 392.

(1) « Le Dieu de la Porcelaine », Œuvres, p. 70.

(2) Le « Tung-Whang-Fung », Œuvres, p. 395.

les « vers paï-luï-chi » suivant un rythme très difficile qui ramène sept fois et cinq fois les mêmes rimes :

Le flot hennit, le vent crie ;
Matelots de ma patrie,
Vers l'Empire du Milieu
Emportez-moi, je vous prie,

Afin que je puisse un peu,
Avant le dernier adieu,
Ecouter la sonnerie
Des couvents de Lao-Tseu ;

Tandis que dans la prairie
S'ouvre avec coquetterie
Ton cœur d'or bordé de bleu,
O Fleur de la rêverie ! (1).

A la littérature chinoise, Bouilhet emprunte pareillement une autre forme de poème : neuf Alexandrins écrits sur 2 rimes revenant 5 fois et 4 fois, et divisés en strophes de 4, 3 et 2 vers :

La révolte de sang et de larmes suivie,
A brisé du talon le pouvoir qu'on envie,
Et Yang-Ti, fils du ciel, en cette nuit d'horreur,
Gît au pied de son trône un couteau dans le cœur.

Son héritier qu'attend une même agonie,
Prend un flacon fatal dont nul ne se méfie
Le vide, et dit, tourné vers le dieu Fô : Seigneur !
Fais que dans les hasards d'une seconde vie
Je ne renaisse pas au corps d'un empereur ! (2)

Or, en 1862, paraissait un volume intitulé : « Poésies de l'époque des Thang, VIIe, VIIIe et IXe siècles de notre ère », « traduites du chinois pour la première fois par le marquis d'Hervey-Saint-Denys » : c'est là que

(1) « Vers Paï-lui-Chi », Œuvres, p. 396.
(2) « L'héritier de Yang-ti », p. 400.

notre poète a puisé abondamment. Le volume, relié avec soin, occupait une place d'honneur dans sa bibliothèque : on y découvre, en plus, les traces d'une étude diligente. Bouilhet a trouvé là, dans les pages sur « l'Art poétique et la prosodie chez les Chinois » qui y tiennent lieu de préface, les formes nouvelles de ses poèmes ; souvent même pour écrire des pièces exotiques vraiment charmantes il n'a fait qu'ajouter un rythme et des rimes à la traduction d'Hervey Saint-Denys.

Voici, par exemple, une « Chanson des rames », composée par Vou-ti, empereur et poète, un jour qu'il traversait le fleuve Hoën, entouré de ses officiers et de ses ministres.

Tsieou fong ki, hy ! pe yun feï ;
Tsao mou ouang lo, hy ! ngan nân koueï.
Lân yeou so, hy ! ko yeou fang.
Hoay kiaï jin, hy ! pou neng ouang.

Fan leou tchoen, hy ? tsi Hoën ho ;
Hoang tchong lieou, hy ! yang san po,
Siao kou ming, hy ! fa te ko.

Youan lo ki, hy ! ngaï tsin to.
Chao tchoang ki chi, hy ! naï lao ho ! (1)

D'Hervey Saint-Denis la traduit ainsi :

Le vent d'automne s'élève, ha ! de blancs nuages volent ;
L'herbe jaunit et les feuilles tombent, ha ! Les oies sauvages vers le midi s'en retournent.
Déjà fleurit la plante Lân, ha ! déjà se répand le parfum des chrysanthèmes.
Moi je pense à la belle jeune fille, ha ! que je ne saurais oublier.
Mon bateau flotte doucement, ha ! traversant le fleuve de Hoën ;

(1) P. LXIX.

Au milieu de ses rapides eaux, ha ! qui jaillissent en vagues écumantes,
Au bruit des flots et des tambours, ha ! j'improvise la *Chanson des rames*.
Plus vif a été le plaisir, ha ! plus profonde est la tristesse qui lui succède.
La force et la jeunesse, combien durent-elles, ha ! et contre la vieillesse que faire ! (1)

Et Bouilhet écrit lui aussi « la Chanson des rames » :

Bois chenus, ah ! vent d'automne !
L'oiseau fuit, ah ! l'herbe est jaune,
Le soleil, ah ! s'est pâli !
J'ai le cœur, ah ! bien rempli.

Sous ma nef, ah ! l'eau moutonne,
Et répond, ah ! monotone,
A mon chant, ah ! si joli.

Quels regrets, ah ! l'amour donne !
L'âge arrive, ah ! puis l'oubli ! (2)

Bouilhet a utilisé toutes les idées du poème chinois ; il a imité la coupe de la chanson en trois strophes, dont le nombre des vers va toujours diminuant ; il a même reproduit la césure marquée par l'emploi de la particule euphonique : hy.

Même procédé d'imitation dans la prière intitulée : « La pluie venue du Mont Ki-Chan ». D'Hervey Saint-Denys traduit ainsi le texte chinois :

La pluie, venue du mont Ki-chan,
Avait passé rapidement avec le vent impétueux.
Le soleil se montrait pur et radieux, au dessus du pic occidental.
Les arbres de la vallée du Midi semblaient plus verdoyants et plus touffus.

---

(1) P. LXIX.
(2) P. 392.

Je me dirigeai vers la demeure sainte,
Où j'eus le bonheur qu'un bronze vénérable me fit un accueil bienveillant.
Je suis entré profondément dans les principes de la raison sublime.
Et j'ai brisé le lien des préoccupations terrestres.
Le religieux et moi nous nous sommes unis dans une même pensée ;
Nous avions épuisé ce que la parole peut rendre et nous demeurions silencieux.
Je regardais les fleurs immobiles comme nous ;
J'écoutais les oiseaux suspendus dans l'espace, et je comprenais la grande vérité (1).

La chanson chinoise est devenue sous la plume de Bouilhet :

Le vent avait chassé la pluie aux larges gouttes,
Le soleil s'étalait, radieux, dans les airs,
Et les bois secouant la fraîcheur de leurs voûtes,
Semblaient, par les vallons, plus touffus et plus verts.

Je montai jusqu'au temple accroché sur l'abîme ;
Un bonze m'accueillit, un bonze aux yeux baissés.
Là, dans les profondeurs de la raison sublime,
J'ai rompu le lien de mes désirs passés.

Nos deux voix se taisaient, à tout rendre inhabiles ;
J'écoutais les oiseaux fuir dans l'immensité,
Je regardais les fleurs comme nous immobiles,
Et mon cœur comprenait la grande vérité (2).

III

Notre poète a beaucoup emprunté : il lui revient, par contre, l'honneur d'avoir inspiré des thèmes et des comparaisons à un très grand artiste : José Maria de Hérédia.

---

(1) P. 185.
(2) Œuvres, p. 401.

On établirait facilement une ressemblance générale entre ces écrivains que conduisirent la même conscience artistique, fière et orgueilleuse, le même mépris du médiocre, la même allégresse de vivre par l'imagination à travers les paysages exotiques et les siècles ressuscités par leur art. Mais ces traits communs conviennent à tous les « Parnassiens » : certains détails de l'œuvre accusent mieux la parenté des deux poètes.

Ne se comparent-ils pas l'un et l'autre à « l'oiseleur » ou au « chasseur » attentifs à capturer « l'essaim des idées » ? N'est-ce pas dans le même paysage qu'ils vont en chasse ? Le voici décrit par Bouilhet :

Les plaines, au loin, de fleurs sont brodées.
Parmi les oiseaux et les papillons
J'entends bourdonner l'essaim des idées
Qui flotte au soleil en blancs tourbillons (1).

Quoique plus silencieux le paysage est semblable dans le sonnet des « Trophées » intitulé « La Sieste » :

Pas un seul bruit d'insectes ou d'abeille en maraude,
Tout dort sous les grands bois accablés de soleil
Où le feuillage épais tamise un jour pareil
Au velours sombre et doux des mousses d'émeraude.

Criblant le dôme obscur, midi splendide y rôde...
Vers la gaze de feu que trament les rayons
Vole le frêle essaim des riches papillons
Qu'enivrent la lumière et le parfum des sèves (2).

Même joie pour chacun des chasseurs ; mêmes bruits sonores dans le filet ou la cage d'or, où ils enferment rêves ou idées. De Hérédia, en une notation rapide, écrit :

Alors mes doigts tremblants saisissent chaque fil,
Et dans les mailles d'or de ce filet subtil,
Chasseur harmonieux, j'emprisonne mes rêves.

---

(1) « L'Oiseleur », Œuvres, p. 363.
(2) P. 136.

Bouilhet, avant lui, avait détaillé la même idée :

Si la gibecière est à moitié pleine,
Je rentre au logis plus fier qu'un renard,
Et c'est sous mes doigts un bruit d'étincelles
Quand j'ouvre le sac où tient mon trésor,
Et que je les prends par le bout des ailes
Pour les enfermer dans leurs cages d'or.

Plus voisins encore sont « Le Galet » des « Festons et Astragales » et « La Conque » des Trophées. Bouilhet décrit « le galet rond, luisant et poli », qu'il a trouvé au bord de la mer :

Océan, je l'ai pris parmi tes flots amers
Ce caillou blanc avec sa frange purpurine,
Comme un bijou tombé du vaste écrin des mers.

Mille ans il a roulé sur le bord de cette onde,
Les flots jaloux, mille ans, l'ont ramené vers toi ;
Et peut-être, Océan, sous ta houle profonde
Tu ne l'avais poli que pour qu'il vînt à moi !...

Et depuis, quand parfois je le contemple encore,
Frémissant, éperdu, je crois tenir soudain,
Avec ses bruits, ses flots et sa trompe sonore,
Tout le grand océan dans le fond de ma main (1).

Avec plus de précision, Hérédia traite le même thème poétique : il entend dans « la conque » sonore pleurer sans cesse le souvenir du grand Océan :

Par quels froids Océans, depuis combien d'hivers,
Qui le saura jamais, Conque frêle et nacrée,
La houle, les courants et les raz de marée
T'ont-ils roulée au creux de leurs abîmes verts ?

(1) P. 78.

Aujourd'hui, sous le ciel, loin des reflux amers,
Tu t'es fait un doux lit de l'arène dorée.
Mais ton espoir est vain. Longue et désespérée,
En toi gémit toujours la grande voix des mers (1).

Ne semble-t-il pas que les rimes de Bouilhet chantaient encore dans l'oreille de Hérédia écrivant son merveilleux sonnet ? Les « flots amers » et « le vaste écrin des mers », chez Bouilhet appellent, chez le maître, les « reflux amers » et la « grande voix des mers » ; de même, aux rimes « contemple encore » et « trompe sonore » du premier fait écho chez le second : « soupire encore » et « prison sonore ».

Plus loin, « l'Aloès » de « Festons et Astragales » s'apparente à la « Fleur séculaire » et aux « Fleurs de feu » des « Trophées ». Bouilhet décrit l'aloès solitaire, « hérissé comme pour les querelles », alors que près de lui la pervenche et les jacinthes, les rosiers éclatants et l'œillet à crête rouge sont en fête et se demandent pourquoi il n'épanouit point son calice odorant « sous le baiser des brises ». Au bruit de leurs discours « le monstre » qui dormait lève la tête, et « son feuillage acéré » sonne « comme une armure ». « Pauvres petites fleurs », leur dit-il,

Je ne suis pas gonflé d'une sève ordinaire,
Mon calice effrayant met un siècle à s'ouvrir
Et mes éclosions sont des coups de tonnerre (2).

De Hérédia utilise dans « Fleurs de feu » la comparaison finale :

Comme un coup de tonnerre au milieu du silence,
Dans le poudroiement d'or du pollen qu'elle lance,
S'épanouit la fleur des cactus embrasés (3).

---

(1) P. 149.
(2) P. 331.
(3) P. 128.

La lente éclosion de la « fleur séculaire » devient même le thème d'un sonnet :

Et les soleils d'un siècle ont longuement mûri
Le bouton colossal qui fait ployer sa hampe.

Enfin, dans l'air brûlant et qu'il embrase encor,
Sous le pistil géant qui s'érige, il éclate,
Et l'étamine lance au loin le pollen d'or ;

Et le grand aloès à la fleur écarlate,
Pour l'hymen ignoré qu'a rêvé son amour,
Ayant vécu cent ans, n'a fleuri qu'un seul jour (1).

Enfin, n'y a-t-il pas quelque ressemblance entre les trois sonnets où de Hérédia décrit des paysages d'Orient et intitulés « La Vision de Khêm » et certaines pièces de Bouilhet, « Kuckink-Hanem », « La plainte d'une Momie », « A Maxime Du Camp », qui évoquent l'Egypte avec ses palmiers, ses buffles et ses chameaux? Des vers isolés, même, s'appellent chez les deux poètes. Bouilhet écrit :

Le Nil est large et plat comme un miroir d'acier (2).

et de Hérédia :

La lune sur le Nil, splendide et ronde, luit (3).

Le vers du premier :

Les gypaètes blancs se bercent dans les airs (4).

paraît avoir inspiré au second :

Au loin tourne sans fin le vol des gypaètes (5).

---

(1) P. 129.
(2) P. 28.
(3) P. 122.
(4) P. 29.
(5) P. 28.

Au vers des « Festons et Astragales » :

Les crocodiles gris plongent au fond des îles (1).

répond dans « les Trophées » :

Le crocodile plonge et cherche un lit de fange (2).

Et combien d'autres points de contact ne trouverait-on pas entre les « Zônes de l'âme » de Bouilhet, et « Plus ultra » de de Hérédia, entre « l'Oubli » du premier et « L'Abbaye » du second, entre le sonnet en l'honneur de « Michel-Ange » et le poème écrit en mémoire du sculpteur Pradier ?

Loin de nous le dessein d'expliquer totalement par là l'œuvre des Trophées. La plupart des richesses de de Hérédia lui appartiennent en propre, et même en ses réminiscences il n'imite point servilement : sa poésie garde toujours une intensité, une couleur très personnelles. Il ne manquait pas d'intérêt cependant de revendiquer pour la gloire de L. Bouilhet la primeur de quelques thèmes, métaphores et comparaisons que « le sonnettiste par excellence du Parnasse Contemporain » (3) doit, sciemment ou non, au laborieux précurseur des Parnassiens.

---

(1) P. 28.
(2) P. 225.
(3) J. Lemaître, « Les Contemporains », 2e série, p. 65.

CHAPITRE XIII

La Carrière Théâtrale

(1854-1858)

« Madame de Montarcy » — « Le Cœur a droite »
« Hélène Peyron »

I

Il n'est guère de poète ou de romancier qui ne se sente attiré par le théâtre, par les discussions qu'il soulève, par les admirations et les haines qu'il suscite. Bouilhet subit la loi commune : depuis le succès des Fossiles, il méditait un drame historique, en vers, intitulé « Madame de Montarcy ».

Il choisissait mal son temps pour aborder le théâtre. Les applaudissements du public allaient alors aux pièces de l'Ecole du « Bon Sens », représentée par Ponsard, Scribe et Dumas fils, et « le bon sens en ce temps était aussi niais, aussi hostile à toute idée de beauté, de tendresse, et à tout superbe essor... que le fut naguère le bas instinct de la réalité » (1). Or, c'était précisément ce drame plein de poésie et de « superbe essor », que Bouilhet rêvait d'écrire. Vainement Maxime Du Camp avait tenté de l'en détourner et lui avait conseillé de faire jouer des « Proverbes » et des « Pastorales tendres », le poète jurait

(1) C. Mendès. « Rapport... sur le mouvement poétique », p. 107.

qu'il ne renoncerait pas, malgré la mode régnante, aux préoccupations d'art qu'il voulait apporter au théâtre : « Il en adviendra ce que le destin voudra, disait-il à Louise Colet, notre premier juge est notre conscience » (1).

Il en résulta qu'il se découragea vite, avant même que le premier acte du drame fût terminé : « Paris m'assomme, avouait-il à Flaubert vers le mois de juillet 1854. Je ne sais pas au juste pourquoi, mais je souffre comme un malheureux. Je regrette Rouen !!! Tu vas rire. C'est exact et je t'assure que la littérature m'em*bête* (2) profondément. Il me répugne de me lancer dans cette boue : la stupidité est à son comble ; il n'y a radicalement pas de place pour un brave homme. Ce temps atroce me porte aussi sur les nerfs. Je te le dis avec la plus grande sincérité : je voudrais être crevé. J'en ai assez et plus. Je ne vois pas de terme à tout cela : le jeu n'en vaut pas la chandelle. J'ai fait une seule bêtise en ma vie, bêtise radicale : c'est d'être venu à Paris sans moyen d'activité directe, je veux dire sans drame fini. Je mange bêtement mon argent avec des remords qui me pincent le cœur, le doute de la réussite, le sifflet des imbéciles et la conviction qu'en dernière analyse tout cela n'est et ne peut être qu'une amère blague. On ne peut faire d'art qu'avec cent mille francs de rente : c'est mon dernier mot...

Je regrette de t'écrire une pareille épître, mais il n'y a pas moyen de blaguer quand on a de la bile plein le sang et des larmes plein les yeux » (3).

Il souffre de voir que le talent ne suffit pas pour qui

---

(1) « Revue de Paris », 1er Novembre 1908, p. 17.

(2) Je traduis.

(3) Inédit. Sans date. Lettre écrite vers le mois de juillet 1854.

veut arriver au succès, mais qu'il faut s'introduire dans les coteries littéraires, obéir à la mode, et flatter le goût du public. Il peine surtout dans l'élaboration du drame : son imagination le porte à orner les Alexandrins de métaphores et d'images poétiques ; il lutte pour les ramener à une élégante ligne de prose : les épithètes rares, les vers lyriques « férocement » scandés passeraient inaperçus à la scène : « Incontestablement, conclut-il avec tristesse, la poésie dramatique, ou plutôt le style dramatique en vers, est inférieur aux autres genres » (1).

Quelques semaines, cependant, la perspective d'un voyage à Rouen lui redonna du courage. De plus un éditeur, Jaccotet, acceptait de publier Melaenis, et peut être quelques poésies détachées, en volume qu'on annonçait déjà « sous presse sur le dos des livres » : sa position, si le drame « marche vite et bien », allait enfin « s'éclaircir » (2).

Mais le volume ne parut pas et Bouilhet réinstallé à Paris, après son voyage de Rouen, retombait dans le désespoir : il lui semble qu'il écrit « comme Marmontel et Campistron ». Le second acte qu'il croyait « avaler » facilement « en deux ou trois bouchées » est « dur et coriace ». Il avoue, à la fin de l'année 1854, avec la brutalité habituelle aux lettres de cette époque que « le moral souffre comme le physique » et qu'il est dans « une apathie complète, indifférent à tout, et désirant surtout crever en dormant ». « J'ai une maladie, dit-il ailleurs, à laquelle je ne comprends goutte, mais il n'y a rien à faire. Ne fais pas surtout la bêtise de te déranger : tu ne me servirais à

(1) Inédit. Sans date.
(2) Inédit. Sans date.

rien. Adieu, vieux. Le drame! Le drame! Quinze jours, pas un vers! Avoue que je n'ai pas de chance » (1).

*
* *

Au mois de Mai de l'année suivante, il a terminé son drame. Il compte, pour le faire accepter au Théâtre-Français, sur la protection d'un ami de Flaubert, Blanche, très influent par les fonctions qu'il occupe au Ministère d'Etat.

Mais aussitôt qu'il lui a confié le manuscrit pour en obtenir la lecture au théâtre, il sent, par crainte d'un insuccès, un découragement profond l'envahir. En vain Flaubert exalte son orgueil et lui rappelle la noblesse de l'Art; en vain il le supplie avec des mots jaillis du plus profond de son âme : « Que veux-tu que je devienne, misérable, si tu bronches, si tu m'ôtes ma croyance? Tu es le seul mortel en qui j'aie foi, et tu fais tout ce que tu peux pour me desceller du cœur cette pauvre niche de marbre placée haut et où tu rayonnes » (2), ces virulentes exhortations ne relèvent pas le courage de Bouilhet. De jour en jour il devient « cacochyme et hypocondriaque ». Il cesse de voir ses amis : « Je m'effacerai ainsi graduellement du monde et de toutes choses, écrit-il, vu que je suis las de tant de bêtises. Ma parole d'honneur! je voudrais avoir un état. Je ne plaisante pas : j'ai de l'amertume jusqu'aux talons (3)... Quant à mon estomac devenu moins solide, c'est malheureusement un fait aussi positif que personnel. Je me l'explique pourtant. Quand j'étais là-bas, gagnant mon pain d'une part, rimant de

(1) Inédit. 23 Octobre 1854.
(2) Corr. III, p. 34.
(3) Inédit. Sans date. Lettre écrite vers le 26 Juin 1855. La réponse de Flaubert est datée du 28 Juin. (Corr. III, p. 33).

l'autre, j'avais la sérénité de l'homme qui digère, je n'étais pas dans la mêlée. Aujourd'hui ces crétins qui me faisaient rire viennent se mettre entre moi et mon morceau de pain. Comprends-tu la différence ? Qu'on les lise, qu'on ne les lise pas, peu importe : s'ils sont riches, ils ont leur bande, s'ils sont pauvres, ils discréditent le métier. Dans un an, il sera ridicule d'avouer qu'on fait des vers » (1). « Je me mets donc à la prose, ajoutait-il, et comme je n'y suis pas né, tu dois concevoir les dégoûts qui me débordent... » Il écrivait, en effet, depuis plusieurs semaines, une comédie en prose intitulée « Le Cœur à droite », dont la fortune devait être peu brillante.

Au début de Juillet le drame en vers était refusé par le Comité de Lecture du Théâtre-Français, ou s'il fut reçu « à correction » comme l'affirme Flaubert (2), on demanda à l'auteur des changements tels qu'il regarda la chose comme un rejet déguisé. Il doit attendre une autre réunion du Comité pour présenter la pièce retouchée. Il se décourage de plus en plus : il ne peut « ni manger, ni fumer, ni dormir, ni travailler » ; il ne s'est jamais « vu dans un pareil état de faiblesse » (3).

Bientôt il apprend que « par ordre ministériel, les cartons du Théâtre-Français étant trop pleins, le Comité

---

(1) Inédit (30 Juin 1855). Vers cette époque, il renonça au projet d'un voyage en Italie. La correspondance de Flaubert révèle que ce voyage fut chose décidée : le poète devait être accompagné de son ami Guérard, un Normand (Corr. III, p. 13, 21, 24). Le romancier, qui peut-être n'avait jamais cru à la réalisation du projet, se moqua de Bouilhet (Corr. III, p. 35) : « Tu as tort de me blaguer sur le voyage d'Italie, lui répond celui-ci, vu que je n'y pouvais absolument rien. Si j'avais été le chef de l'expédition, à la bonne heure ! Mais le cas est bien différent : Je subis la loi d'un autre, voilà tout. Seulement une autre fois, je serai moins prompt à croire ». (Inédit).

(2) Préface des « Dernières Chansons », p. 288.

(3) Corr. inédite, passim.

de Lecture est prorogé pour six mois ». Il est donc « rejet é au diable, à un an, à l'hiver prochain ». Et comme il ne peut « vivre avec des cailloux », il décide de présenter son drame, malgré « les idées reçues », au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Flaubert dut intervenir pour que le poète ne renonçât pas au Théâtre-Français. Il porta lui-même le manuscrit de « Madame de Montarcy », corrigé sans doute, à Laffite (1), autre ami très influent, et par lui tenta d'obtenir un avis favorable du Comité de Lecture. De son côté, Bouilhet demandait à la « Revue de Paris » de publier la comédie « Le Cœur à droite » récemment terminée.

Mais les semaines passent et aucune bonne réponse, ni pour le drame, ni pour la comédie, ne lui arrive. Il répète à Flaubert, pour la vingtième fois, en lui demandant de brûler l'épître, qu'il est « malade, découragé, cassé en quatre ». — « J'ai besoin de pleurer, ajoute-t-il, et il me semble que ma tête est pleine d'eau comme une gourde de voyage. Je ne me fais plus d'illusions sur mon affaire : bien faire et réussir sont deux. Je crois que je fais bien, mais c'est avec une conviction aussi profonde que je sais que je ne peux réussir : le guignon de ma famille me poursuit. J'ai relu « Ténèbres » de Gautier : c'est magnifique et ce sera mon histoire... J'arriverai peut-être à l'indifférence qui est la sérénité du malheur. Et ce jour-là je prendrai un parti carré, car tout cela me donne la nausée... (2).

Enfin, au mois d'Août, la direction de la « Revue de

---

(1) Corr. III, p. 40.

(2) Inédit. Sans date. Lettre écrite à la fin de Juillet ou au début d'Août 1855.

Paris » examine le manuscrit de la comédie, mais Du Camp et Pichat trouvant « ça faible, peu motivé, impossible et mal fait », la pièce est refusée : « Je n'ai pas le courage d'écrire, avoue Bouilhet en annonçant l'échec à Flaubert, et l'idée du style me fait vomir, comme tout ce qui a rapport de près ou de loin à la littérature » (1).

*
* *

Heureusement l'espoir d'une meilleure fortune pour « Madame de Montarcy » lui fit bientôt oublier cet échec. Le Comité de lecture du Théâtre-Français va se réunir à la fin de Septembre, et grâce à l'appui de Laffite, de Blanche et de Sandeau, le drame sera examiné.

A Rouen, les amis de Bouilhet informés de l'événement sont radieux. Flaubert escompte un succès (2) ; il stimule l'activité du poète, le supplie de « déployer des jambes et de la diplomatie » (3), de découvrir les membres du Comité (4), de visiter les critiques (5). Mulot veut être le premier à le féliciter. Dès le 23 Septembre, quelques jours avant la date fixée pour la lecture, il le complimente d'une réussite qui ne saurait manquer, à moins que l'œuvre ne soit jugée par des « crétins ». « Le cas, quoiqu'improbable, ajoutait-il, est encore possible et il ne faut, à notre âge, s'étonner de rien... » (6).

Il n'avait pas tort d'être défiant : le 27 Septembre,

---

(1) Inédit. Sans date. Lettre écrite vers le début d'Août.

(2) Corr. III., p. 40 et 41.

(3) *Ibid.*, p. 44.

(4) *Ibid.*, p. 40 et 41.

(5) *Ibid.*, p. 40.

(6) Inédit (27 Septembre 1855) (Timbre de la Poste).

Bouilhet annonçait à Flaubert le refus de la pièce : « Je suis refusé pour la seconde fois, refusé net... Je suis tellement abasourdi que je n'y vois pas pour t'écrire. C'est fini pour moi, mon vieux, à un autre. Il y a eu là un coup de bas que je ne comprends point. Autant que l'instinct est vrai, je soupçonne Maxime, mais je n'ai pas l'ombre d'une raison pour cela. Seulement Maxime m'a dit le premier : « Ta pièce est un mélodrame... » C'est également ce que m'a répété Verteuil... Verteuil m'a dit : « On ne reçoit pas de mélodrame aux Français » (1). Et le lendemain il étalait dans une autre lettre son découragement et sa prostration physique : « C'est fini pour les Français, où faut-il aller ? A l'Odéon, à la Porte-Saint-Martin ? Je trouverai à l'Odéon les mêmes délais qu'aux Français. A la Porte-Saint-Martin, on commande les pièces d'avance, et puis ils ont déjà joué une « Maintenon ». Je n'ai plus personne sur qui je puisse compter ici. Ma position a bien changé, moralement, en quelques heures... Il faut que je puisse vivre à Paris, ou que je retourne en province, ou que je me casse la tête. J'ai envie de ne plus m'occuper de cette malheureuse pièce qui m'a fait perdre tant de temps et de force et de santé » (2).

De plus, la question d'argent se pose à lui impérieusement ; s'il faut ajouter foi à la « Dernière Chanson », il vendit, pour acheter du pain, ses vers de jeunesse, son prix d'honneur, son couvert « marqué », sa montre « perfide »,

Qui s'amusait à sonner
L'heure exacte du dîner.

---

(1) Inédit.

(2) Inédit. (28 Septembre 1855).

Il garda seulement, comme consolation suprême, la bague de celle qu'il aimait :

Le néant sera moins froid,
Si je peux, sa bague au doigt,
Dormir dans ma tombe (1).

Bouilhet ne fut pas réduit à se séparer des chers souvenirs. Ni le prix d'honneur, ni le couvert ne furent vendus : M. Leparfait a bien voulu me donner le « couvert marqué ». La « Dernière Chanson » n'en apparaît pas moins d'une vérité intense, quand on sait quelles circonstances l'inspirèrent.

Des amis s'efforcèrent de le consoler : « Cela est bon à vingt ans, lui écrivait Mulot qui reçut les vers de la « Dernière Chanson », non plus à notre âge... Songe que tu as ta mère, tes sœurs et tes amis. Réchauffe ton cœur auprès d'eux : ils suffisent pour te consoler de l'égoïsme du siècle et de l'inattention momentanée des hommes. » Il lui conseille de ne pas se laisser « abattre par ce coup de pied de l'âne » (2) et lui promet que personne à Rouen ne connaîtra l'échec. Flaubert pareillement essaye de relever le courage du poète, son « seul confident », son « seul ami » : « de par l'Odyssée, de par Shakespeare, et Rabelais », il le « rappelle à l'ordre », c'est-à-dire à la « conviction » de sa valeur (3). Madame Bouilhet, elle-même, qui savait son fils d'un caractère assez violent pour prendre le parti extrême du suicide quittait Cany en pleurant et, sans le prévenir, se trouva près de lui, à Paris, pour le consoler, l'envelopper de son amour maternel et lui demander qu'il

(1) Œuvres, p. 104 (Septembre 1855).
(2) Inédit. (4 Octobre 1855.)
(3) Corr. III, p. 30. Lettre classée par erreur au mois de Juin. Elle doit être reportée à la fin de Septembre ou au début d'Octobre.

renonçât au théâtre : « Si je l'avais crue, écrit Bouilhet, j'aurais tout abandonné de suite » (1). Mulot, en apprenant cette démarche de Madame Bouilhet, ne put dissimuler son émotion : « Ta mère, mande-t-il au poète, est « une excellente femme d'être venue à ton secours sur le « champ » (2). Flaubert, au contraire, s'en indigna : « Quant à ta mère, écrit-il, je lui en veux. Elle aurait pu « t'épargner les conseils qu'elle t'a donnés et rester à « Cany » (3).

Bouilhet regimba, et, d'après les conseils de Gautier, résolut de présenter le drame à l'Odéon. Son protecteur, Blanche, qui avait été « en admiration » de le voir « si raisonnable » devant l'échec, lui donna même une lettre d'introduction auprès de Vaëz, l'un des directeurs de l'Odéon, l'appui du sculpteur Préault devait lui concilier la faveur d'un autre directeur, Royer.

Malgré ces protections, Bouilhet n'a pas foi au succès ; il n'agit que pour « éviter » les « reproches » de Flaubert. Il souffre toujours dans son « cœur », dans sa « tête », dans son « amour-propre », désirant mourir « tranquillement, sans esclandre et sans bruit, quand ce ne serait que pour ne plus voir toutes ces canailles-là ! » Il est si abattu pendant plusieurs semaines qu'il néglige d'envoyer à Flaubert la lettre habituelle du Dimanche : « Si je ne t'ai pas écrit, lui avoue-t-il, c'est par pudeur. La plume me tombe des mains, quand je n'ai à retracer que des doléances et des désespoirs. Loin de me remonter, je descends chaque jour une pente sombre et fatale ; je ne pense plus,

(1) Inédit, sans date.
(2) Inédit. 4 Octobre 1855.
(3) Corr. III, p. 40.

je n'agis plus. Ne parlons pas du drame : il m'a fait trop de mal, je ne le porterai à personne... Moi qui ne demandais qu'à être joyeux ! Le bonheur m'était facile, ma parole d'honneur : je ne demandais pas beaucoup ! » (1).

II

Vers le mois d'Avril ou de Mars 1856, l'Odéon reçut le drame « à correction ». Le poète, conseillé par l'acteur Tisserant, dont le nom désormais se rencontrera souvent dans ses lettres, se met aussitôt au travail et fait les changements demandés.

Mais ces premières corrections n'agréent pas au Comité et Bouilhet comprend mieux que jamais qu'il y a deux éléments dans un succès théâtral : « le poème et les ficelles », « la scène rayonnante » et « les coulisses », les sacrifices nécessaires au métier avant le triomphe : « Il faut en passer par là, écrit-il à Flaubert, surtout dans un siècle difficile à une époque comme la nôtre, où la bêtise est exigeante, et où les bourgeois savent faire des pièces... Comme en résumé ils comptent plus que jamais sur un succès propre, et comme je débute, et comme je n'ai pas le sol, je me courbe, je me casse, je cède » (2).

En même temps son protecteur, M. Blanche, l'appelle au Ministère d'Etat et lui commande « une pièce à volonté, pour dans six semaines, aux Français ». Bouilhet lui propose « la seule chose humainement possible, une pièce en un acte » qu'il ne livrera d'ailleurs « que si elle est excellente » (3).

---

(1) Inédit (sans date). Lettre écrite vers le 15 Octobre 1855 en réponse à celle de Flaubert, datée du 12 Octobre (Corr. III, p. 50).

(2) Inédit. (Sans date).

(3) Inédit. (Sans date). Lettre écrite vers le mois de Mai.

Nous ne savons si cette Comédie demandée par Blanche fut achevée à temps : du moins — une lettre adressée à Flaubert semble en témoigner (1) — le poète s'en préoccupa vivement. Depuis plusieurs mois, il avait trouvé le sujet d'un drame en prose, « l'Aveu », dont le scénario était écrit avec quelques scènes du premier acte : il est vraisemblable qu'il essaya alors de terminer cette pièce, peut-être en la ramenant à des proportions moindres, pour la présenter à Blanche, mais à coup sûr elle ne fut pas jouée sur la scène du Théâtre-Français cette année-là.

Nous le trouvons préoccupé au mois de Juin des « derniers arrangements » pour Madame de Montarcy (2) et des suppressions exigées auxquelles il n'a consenti qu'en maugréant.

Ces corrections sont à peine terminées qu'une nouvelle alarmante, à laquelle il ne veut pas croire, va le troubler, à Enghien, où il séjournait depuis plusieurs semaines : Royer, le directeur de l'Odéon, va quitter ce théâtre pour l'Opéra. Bien que le changement ne l'atteigne pas personnellement, puisque la réception définitive de la pièce est signée, il regrette le départ de celui qui lui a conseillé les

---

(1) Il écrit : « Je ne sais vraiment ce que vaudra ma pièce et ce que vaut mon style. Je vais de l'avant. Tantôt je suis très content de mon sujet, d'autres fois je doute, je m'en dégoûte : c'est l'éternelle histoire. Je fume une pipe et je continue. Je suis certain maintenant d'avoir fini pour le 15 Juillet. Bien entendu je ne livrerai la chose que si c'est très bon, comme tu le penses... » (Inédit). (31 Mai 1856, timbre de la poste).

(2) « Tisserant vient de me prendre chez moi : nous allons déjeuner ensemble à Auteuil chez Alphonse Royer, qui m'a invité l'autre jour. Grande lecture de la Montarcy pour les derniers arrangements.. » (Inédit, sans date, lettre écrite vers le 15 Juin 1856). Cf. la réponse de Flaubert (Corr. III, p. 56) : « Je demande pour mon dimanche prochain une narration du déjeuner chez Royer. Il me semble que tu as passé à Auteuil un vrai dimanche d'antan ». (17 Juin 1856).

« changements et raccommodages » dans le drame. Il devra recommencer « d'autres tâtonnements pour d'autres gens de goût » et « attendre indéfiniment une représentation promise pour le commencement de l'hiver ». « Tu ne diras pas, écrit-il à Flaubert, que je manque de guignon... Je suis sous la main de la fatalité. Je ne sais pas quel crime j'ai commis dans une existence antérieure » (1).

Il avait tort de se décourager ainsi ; l'aventure tourna à son avantage : son ami La Rounat fut nommé directeur de l'Odéon : « Comprends-tu ma position pyramidale à l'Odéon, écrivait le poète à Flaubert... All right ! comme dit Pichat ; away ! away ! comme dit Lord Byron ; hao ! young hao ! comme disent les mandarins, en écoutant sonner les clochettes sous le coup d'aile des loriots !... » (2).

Dès lors les billets écrits par lui, vrais bulletins de victoire, révèlent son activité enthousiaste. Il compose un manuscrit pour la Censure, pendant que La Rounat, « fort gentil », le fait « mousser et tambouriner partout » ; on s'occupe des costumes, on prend jour pour la lecture générale du drame devant les acteurs et la remise des rôles. Bientôt cette lecture est un triomphe : « Enthousiasme, trépignements, écrit-il à Flaubert : on a remarqué les bons vers... Ce n'est pas La Rounat qui a lu, c'est moi-même. Je me suis monté au dernier diapason, et j'ai gueulé dans la grande manière de Croisset, la manière des Fossiles autour du Billard, comme un éléphant lâché

---

(1) Inédit. Enghien, sans date, lettre écrite vers le mois de Juin 1856.

(2) Inédit, sans date. La Rounat lui-même annonce sa nomination au poète : « Il m'a sauté au cou lors de ma première visite, écrit Bouilhet à Flaubert. Les portiers et valets se courbent devant ma personne. On me fait attendre au salon, c'est mirobolant ». (Inédit, sans date, lettre écrite vers le 10 Août 1856.)

dans un champ de maïs ! Ça les a étonnés tous, mais empoignés à la gorge ! » (1).

Désireux de se « réhabiliter » « comme homme d'action » aux yeux de son ami, il va même remercier les critiques qui ont annoncé la pièce dans les journaux, même « ceux qui n'avaient rien dit ». Il visite ainsi Janin (2), Fiorentino, d'Avrigny, Premaray, Villemessant, Jules Viard, Biéville. Il découvre « les gaillards politiques qui mènent le quartier » et ont fait tomber les cours de Sainte-Beuve et de Nisard ; il les rejoint, les flatte, les emmène chez La Rounat : « L'opposition est à nous, écrit-il à Flaubert. Suis-je beau ? Voyons ? »

Quand au mois de Septembre les répétitions commencent, Flaubert est déjà radieux du futur succès de son ami. Il désire si vivement assister à la « première » qu'il passe « à y rêver, tous les jours, une grande heure pour le moins ». « Je vois, écrit-il à Bouilhet, ta mine pâle et gonflée sous un quinquet... La Rounat effrayé... J'entends gronder les vers et les applaudissements partir. Tableau ! Serai-je rouge, moi ! quelle coloration et comme ma cravate me gênera ! » (3). Il veut assister aux répétitions pour être certain qu'aucun détail ne sera négligé dans la mise en scène : le poète est même obligé de modérer cette

---

(1) Il ajoute en post-scriptum : « J'ai rompu avec Durey ; je te dirai cela. » La liaison avec l'actrice avait duré près de deux ans : c'est « politiquement » qu'il renonça à « ces amours-là », où « il y a toujours des engagements » pouvant nuire à une carrière théâtrale.

(2) Il écrit : « L'accueil qu'il (Janin) m'a fait n'a été ni bon, ni mauvais. J'étais avec l'acteur Tisserant. Janin m'a dit qu'il se rappelait Melaenis : il me l'a montrée avec une belle reliure. Il m'a dit que ç'avait eu du succès, que c'était bon, mais que c'était *fait trop vite.* Je trouve celle-là bonne de la part de Janin, le Cardinal des Mers ! Enfin ! » (Inédit, sans date, lettre écrite vers le 20 septembre 1856.)

(3) Corr. III, p. 67.

impatience, car les acteurs le supplient de venir seul « jusqu'à ce que les actes soient plus ébauchés ».

Flaubert attend donc comme on le lui demande. Mais aussitôt qu'il est installé à Paris, il ne quitte plus l'Odéon. « Il arpentait la scène, écrit Maxime Du Camp, faisant reprendre les tirades, indiquant les gestes, donnant le ton, plaçant et déplaçant les personnages, tutoyant tout le monde, les garçons d'accessoires, les acteurs, le souffleur et les machinistes... Avec son bon cœur et sa forte intelligence, il avait compris que c'était là une partie suprême, et que, si la pièce tombait, Bouilhet tombait avec elle, ou plutôt retombait dans la vie de province, dans les leçons de Latin, dans la misère et le découragement... Bouilhet laissait faire, il suivait Gustave comme une ombre, approuvait et ne se sentait pas rassuré. Sa timidité semblait accrue de tout le bruit dont on l'entourait : il était ahuri et eut plus d'une fois des crises de larmes... » (1).

« Madame de Montarcy » est enfin jouée. La « première » a lieu le 6 Novembre. Dans la salle, les vers sonores du drame sont applaudis et le succès s'affirme d'acte en acte; mais derrière les coulisses, le poète affaissé ne comprend pas ce qui se passe : il tient Maxime Du Camp par un bras en lui demandant d'une voix sourde de ne pas le laisser seul. Vers le milieu de la représentation, il quittait brusquement les coulisses et sortait du théâtre. Un de ses amis l'accompagna. A pas précipités, ils descendirent la rue de l'Odéon, longèrent les quais et se trouvèrent sur le Pont-Neuf. Bouilhet était haletant : « Je suis déshonoré, disait-il, ma pièce va tomber sous les sifflets du parterre. Il ne me reste plus qu'à me jeter à la Seine. »

---

(1) Cf. « Souvenirs Littéraires » II, p. 135.

On le calma et on lui fit reprendre le chemin de l'Odéon. Il y arriva au moment où le cinquième acte finissait (1). Le triomphe avait été incontestable, mais le poète ne voulait pas y croire.

Flaubert, Th. Gautier, d'Osmoy et Maxime Du Camp le reconduisirent chez lui. Il lui fallut deux jours de repos avant de comprendre que « Madame de Montarcy » obtenait un succès réel. Il put d'ailleurs le constater pendant les 78 représentations du drame.

Ses amis de Rouen vinrent en hâte à Paris. Leurs applaudissements bruyants furent vite remarqués à l'Odéon. Le 20 Novembre, on lisait dans « Le Figaro » : « La ville de Rouen a envoyé une députation de quarante de ses habitants pour assister à la première représentation de « Madame de Montarcy », drame en cinq actes et en vers, de M. Louis Bouilhet, qui est né dans la capitale de la Normandie.

« Les quarante Rouennais de M. Louis Bouilhet lui ont donné un banquet.

« Le soir même de la première représentation, ils se sont rendus à son logis pour lui offrir une couronne d'or avec ces mots incrustés sur émail : « Cornelio redivivo ». Tous les matins, ils l'attendent sous la porte cochère pour le saluer de leurs acclamations.

« M. Louis Bouilhet ne peut pas faire un pas sans être escorté par ses quarante compatriotes. Il est obligé de leur faire visiter les curiosités de Paris.

« Hier, ils sont montés dans les deux Colonnes ; demain, ils doivent descendre dans le tombeau de l'Empereur aux Invalides.

---

(1) Cf. « Le Figaro », n° du 24 Août 1882. Maxime Du Camp, « Souvenirs Littéraires », II, p. 137.

« Aujourd'hui, on les a vus défiler sur le Boulevard, M. Louis Bouilhet à leur tête. Ils se rendaient à la Madeleine, précédés d'une bannière, comme les orphéons.

« La députation de Rouen doit partir demain. On lit sur l'affiche de l'Odéon :

« MADAME DE MONTARCY »

« Les quarante Rouennais de M. Louis Bouilhet assisteront pour la dernière fois à cette représentation avant leur départ.

« Je me rendrai demain au chemin de Rouen, pour assister à la scène des adieux. Ce sera touchant ».

III

Encouragé, il voulut écrire une Comédie d'actualité. Mais s'il avait traduit aisément en tirades sonores les folles équipées de l'Aubigné et les intrigues des courtisans près de Madame de Montarcy, il se sentit moins apte à trouver les situations et la langue habituelles au monde moderne, qu'il connaissait peu, et, comme toujours, très vite il retomba dans le désespoir. Il se dit alors dans « une impuissance radicale » et « un vide profond comme l'infini » : jamais il n'a été « plus bas ». Il lui vient « des sujets de roman, des machines à descriptions plantureuses et à longues analyses, mais pas un résumé dramatique » ; la comédie lui « glisse dans la main ». « Où prendre, écrit-il à Flaubert? Où saisir? Le notaire ressemble au bourreau, et sous les mêmes habits, ils ont la même conversation, les mêmes idées, la même morale. Oh! si tu avais dans la tête quelque idée cocasse, quelque chose d'impossible, n'importe quoi!... J'en suis à me demander

si je ne vais pas prendre « l'Aveu » en l'élargissant pour le mettre en vers ? » (1).

En attendant que « l'idée cocasse » vienne, il écrit quelques poésies détachées : « Clair de Lune » (2), « A X... » (3), « Démolitions » (4), et s'installe à Mantes.

*
* *

Depuis qu'il avait quitté Rouen, il regrettait les tranquilles horizons de la province, et se sentait fatigué de Paris, dont le tumulte l'étourdissait, où il était sans foyer, sans autres amis que ceux créés par les relations littéraires. Il avait résolu d'habiter Mantes ou Vernon, à mi-chemin entre Rouen et Paris. Il opta pour Mantes et s'y logea vers le 10 Mai 1857 « dans une petite maison, à l'angle du pont, près d'une vieille tour » (5). Il avait un « cabinet que ses dimensions rendent un gueuloir confortable » ; de ses quatre fenêtres il « plonge sur la Seine qui va s'allongeant au loin du côté de Rouen ». « J'aurai comme toi, écrit-il à Flaubert en lui annonçant son installation dans le nouveau logis, de grands clairs de lune, et nous regarderons cet astre aux mêmes heures, sur les mêmes flots. Seulement nous sommes sur deux rives opposées : j'appartiens à La Bouille » (6).

Léonie et son fils Philippe vinrent le rejoindre, créant ainsi au poète un « intérieur », où il connut vite le bonheur, par contraste surtout avec les jours de décou-

---

(1) Inédit (sans date), lettre écrite vers le commencement de 1857.
(2) Œuvres p. 6 (Janvier 1857).
(3) *Ibid.*, p. 93 (Février 1857).
(4) *Ibid.*, p. 106 (Mars 1857).
(5) Flaubert, Préface des « Dernières Chansons », p. 288.
(6) Inédit. (16 Mai 1857. Timbre de la poste).

ragement passés à Paris. On le vit s'attacher aux choses qui l'entouraient : le moindre bibelot eut une place dans son affection. Bouilhet vécut là d'une vie simple et tranquille : il prit des habitudes bourgeoises.

A la fin du mois de Mai, il trouvait enfin dans Hélène Peyron un sujet de « pièce moderne ». Il en fait aussitôt connaître les grandes lignes à Flaubert, en lui demandant son avis : « Dans le premier moment j'ai été enthousiasmé, lui écrivait-il, mais voilà venu le quart d'heure des doutes et des désenchantements. Je ne veux pas m'embarquer plus loin sans avoir ton avis là-dessus » (1). Encouragé par Flaubert, il commença aussitôt à écrire la comédie. Au mois d'Août, le premier acte était terminé : d'Osmoy, après lecture, s'en déclarait « enchanté ».

L'annonce en parut dans les journaux sous un titre inexact : « La Fille Naturelle » (2) et La Rounat s'empressa de la lui demander pour son théâtre. Comme le « public » de l'Odéon lui « plaît fort », Bouilhet la lui promit dès cette époque, semble-t-il : La Rounat de son côté s'engageait par une « parole d'honneur » à préparer la représentation pour le 15 Mars 1858.

A la fin de l'année 1857, « Hélène Peyron » était terminée. Mais Bouilhet, qui n'avait exigé aucun traité,

---

(1) Inédit. Sans date, Mai ou Juin 1857. Reprenait-il le sujet de « l'Aveu » en l'élargissant ? Nous ne saurions l'affirmer, car ni le scénario, ni les brouillons de cette dernière comédie ne sont venus jusqu'à nous. Il faut constater, cependant, sans en tirer une conclusion, que désormais il ne sera plus question de « l'Aveu » dans la Correspondance de Bouilhet.

(2) « J'ai vu, écrit-il, numéro du jour, 13 Août, l'annonce de ma pièce... On annonce en même temps « Le Fils Naturel » de Dumas fils, et « L'Enfant de l'Amour » de Dupenty. Quelle avalanche ! et moi qui sans m'en douter, dans mon petit coin de Seine-et-Oise, avale une portion de l'épidémie parisienne ! ». (Inédit).

retira la comédie de l'Odéon pour la présenter au Théâtre-Français. Cette solution lui semblait plus avantageuse : « Il est positif que joué aux Français, écrivait-il, j'aurais un résultat double et « Le Cœur à droite », s'ils en veulent, ferait son coup en même temps » (1). Il en fut éconduit. Sans se décourager, il présenta « Hélène Peyron » à la Porte-Saint-Martin. Un deuxième échec l'y attendait. Ces insuccès, du moins, lui apprirent son métier d'auteur dramatique : un an plus tard, il s'en souviendra et s'engagera par traité avee un directeur de théâtre avant d'écrire une autre comédie. « Si j'avais fait cela pour « Hélène », avouera-t-il à Flaubert, je n'aurais pas perdu une année. A propos de cette pièce, te rappellerai-je... mon casse-cou aux Français, mes tribulations à la Porte-Saint-Martin... puis ma piteuse rentrée à l'Odéon » (2).

Il revint en effet frapper à la porte de l'Odéon, où cette fois on accepta définitivement la comédie : le 25 Février 1858, La Rounat reconnaît officiellement avoir reçu « de Monsieur Flaubert, mandataire de M. L. Bouilhet, le manuscrit « d'Hélène Peyron » qui sera représenté du 20 Octobre à la fin de Novembre 1858 » (3).

---

(1) Inédit (sans date).

(2) Inédit (sans date). Lettre écrite à la fin de 1858 ou au début de 1859.

(3) Inédit. Sur papier portant le timbre « Théâtre impérial de l'Odéon, Direction ».

CHAPITRE XIV

La Carrière Théâtrale

(suite)

(1858-1867)

I. — Sous peine de Mort
II. — L'Oncle Million
III. — Dolorès
IV. — Faustine
V. — La Conjuration d'Amboise

I

Au mois d'Avril de cette année 1858, Flaubert part pour la Tunisie afin de connaître le pays de Salammbô.

Bouilhet est persuadé qu'il a pris le « bon parti » avant d'écrire son livre, parce que ce voyage va lui « redonner le coup de fouet, l'amour du sujet même », mais pendant que le romancier s'enthousiasme pour les paysages exotiques, et enchante son imagination de la vision d'un passé prestigieux (1), le poète s'ennuie : il regrette de rester sans conseiller, alors qu'il cherche toujours le sujet de la Comédie qui succèdera à Hélène Peyron. Vingt fois il répète les mêmes doléances : il se « casse » et se « creuse » la tête « comme un malheureux » ; il a « beau s'agiter », il lui faut « chercher encore et attendre la lumière » ; les

(1) Corr. III, p. 171 et suiv.

sujets qu'il trouve lui donnent « des détails et non des scènes » ; « ça tourne au roman et non au drame », or « le style et les détails ne sont absolument rien au théâtre », où « il faut être amusant à tout prix ». Il perd toute « moralité dramatique, c'est-à-dire toute certitude dans le succès matériel », et une fois de plus commence à « en avoir assez de Melpomène » (1).

Pour se consoler, il revoit ses amis. Il raconte à Flaubert une visite d'Alexandre Dumas à Mantes, et comment l'écrivain, à l'hôtel, où il devait déjeuner avec quelques amis, s'improvisa cuisinier, composa « une omelette fantastique » et « rôtit la poularde au bout d'une corde ». « Et quelle g..., ajoute Bouilhet ! J'ai rarement vu manger avec cette force-là. Il boit moins. Nous nous sommes embrassés à diverses reprises. Excepté lui et moi, tout le monde était gris. Ce qu'il y a de très beau, c'est que la maîtresse d'hôtel a revendu aux amateurs de Mantes, à très haut prix, les restes de l'omelette et de la poularde ! Forte femme ! Mais une chose qu'on ne peut nier et que je ne croyais pas si réelle, c'est l'immense popularité de ce gaillard-là ! » (2)

Il lit surtout : « les Aventures Burlesques de C. d'Assoucy et ses voyages par le monde », ce qui lui « paraît charmant », le théâtre de Corneille, de Racine, de Shakespeare, d'Alexandre Dumas, « les Confessions » du « gâs Rousseau ».

Il étudie le Chinois : il copie dans des cahiers venus jusqu'à nous les clefs de la langue et entasse des notes sur la civilisation et les usages du pays. Il est

---

(1) Inédit. Lettres écrites en Avril et Mai 1858.

(2) Lettre inédite (3 Mai 1858).

en correspondance régulière avec Judith Gautier, à qui il écrit « en Chinois, rien qu'en Chinois » : ils sont, dans ce « rude exercice », chacun à leur « troisième lettre » (1).

Un moment, il croit découvrir dans « les Histoires Tragiques de Belleforest » « un sujet de drame à la façon de Shakespeare », « délicieux... par les détails ». Il tenta même d'en élaborer le scénario. « Amusement stérile » : le drame, qui eut été « bien charmant à écrire », est abandonné et s'ajoute dans les cartons du poète à la liste des scénarios irréalisables.

Vers Juillet il s'attache à un autre qu'il intitule « Sous Peine de Mort ». Il se met au travail immédiatement, car la gêne pécuniaire le presse. A Flaubert, qui le conviait pour plusieurs jours près de lui, dans la maison de Croisset, il répond : « Tu as une phrase solennelle et sacerdotale, qui revient comme une litanie sacrée et que j'élude chaque fois avec une adresse voltairienne : « Quand nous verrons-nous ? » Aujourd'hui j'ai beau faire, il faut aborder la question, mais je te donne ma parole que, si je ne répondais pas, c'est que je n'en sais rien moi-même. Quitter ma pièce actuellement ce serait un massacre, je le sens, j'en suis certain. Ajoute que, matériellement, je suis dans une telle panne pour le quart d'heure que j'ai à peine de quoi vivre et que je ne pourrais guère voyager » (2).

En Septembre, on répète « Hélène Peyron » au théâtre et déjà les amis du poète, Flaubert et Mulot, lui prédisent un succès. Bien qu' « abruti par la fatigue, la crainte, la grippe et mille contrariétés inséparables de ce bel état d'histrion », Bouilhet leur envoie des renseignements

---

(1) Inédit. Sans date. Lettre écrite après le retour de Flaubert à Paris, donc après le 6 Juin 1858.

(2) Inédit. Sans date. Lettre écrite pendant l'été de 1858.

minutieux sur la distribution des rôles, les acteurs et les décors. Il surveille lui-même les répétitions avec diligence, le directeur, La Rounat, s'occupant peu des choses de son théâtre (1). On prépare également « Madame de Montarcy » pour une « courte reprise », car il importe qu'on « rappelle » le nom du poète « quelque temps avant la deuxième pièce ».

Au milieu de ces occupations, il est « un peu calotté » par une surprise désagréable. Dans un « acte en vers de Jules Viard, très spirituel et fort bien fait », alors joué à l'Odéon, il découvre « indiqué » mais par bonheur insuffisamment « développé » le thème de « Sous Peine de Mort » : emporté par « les courants psychologiques » (2), il avait pris sans le savoir, comme pour « Hélène Peyron », un sujet qui était alors à la mode. Bien plus, Viard et lui n'étaient pas les seuls à le traiter : au même moment Villetard et Belot le développaient en collaboration dans « le Testament de César Girodot ». Bouilhet, devant le succès de cette pièce nouvelle, devra, quelques mois plus tard, enfermer à jamais la comédie dans ses cartons par crainte d'être accusé de plagiat (3).

Enfin l'affiche de l'Odéon porte à nouveau le nom aux syllabes sonores de « Madame de Montarcy » et rappelle au public le poète acclamé deux ans plus tôt. La « reprise » a lieu, et malgré le « jeu pitoyable » des acteurs, « l'hon-

---

(1) « C'est un homme vidé, écrit-il ; il ressemble à ces coquilles sans propriétaire qu'on trouve parmi les galets. ». (Inédit, sans date, Octobre 1858).

(2) Lettre inédite.

(3) Nous la publions pour la première fois dans notre thèse complémentaire.

neur est sauf », le parterre ne ménage pas ses « nombreux applaudissements » (1).

Ils redoublèrent le 11 Novembre à la première représentation « d'Hélène Peyron ». Leconte de Lisle, lui-même, dès le lendemain, félicitait le poète :

« Vendredi, 12,

« Mon cher ami,

« Je te félicite bien sincèrement du succès mérité de ta pièce. C'est, à mon sens, la meilleure qui ait été donnée depuis fort longtemps, non seulement en raison des beaux vers faits de main de maître, éloquents ou spirituels, qui y abondent, mais aussi parce qu'on y sent une vraie force dramatique, au milieu de tant de scènes neuves et charmantes, comme toutes celles entre Hélène et Flavignac.

« Mon opinion vaut d'autant moins que je ne puis la donner au public, mais elle est sincère, ce qui est bien quelque chose.

« Merci et tout à toi,

« Leconte de Lisle » (2).

Le poète avait espéré obtenir par l'intermédiaire de Blanche, la présence de l'Empereur à une représentation d' « Hélène Peyron ». Or, son protecteur, soit par un sentiment de dépit devant le succès de la pièce — ainsi le pensa Bouilhet, « la réussite » de la Comédie « ayant blessé sa sagesse de critique », - soit peut-être simplement par le désir de sa tranquillité, se montra peu disposé à solliciter cette faveur, et répondit évasivement que « le

(1) Lettre inédite.

(2) Inédit. Vendredi 12 (Novembre 1858).

prince n'aimait pas le spectacle » (1). Le « prince » ne vint pas et ce fut là pour le poète une première déception.

Les critiques acerbes du « Figaro » (2) lui portèrent un coup nouveau : « Mon cœur déborde de tristesse et de dégoût, écrivait-il après avoir lu l'article de ce journal. Pourquoi ? Je n'en sais rien, mais j'ai la bouche amère. Jamais je n'ai eu de haine plus profonde pour le monde parisien, pour les gens de lettres. Je te jure que, si j'avais quelque argent, je ne publierais plus de ma vie » (3).

De plus, ses rapports avec sa famille sont très tendus : Madame Bouilhet ne comprend pas qu'il ait cédé aux « artistes dramatiques » les « droits de première représentation ». « Ma mère, mande-t-il à Flaubert, s'indigne de mon *amour* pour les acteurs ! Elle fulmine contre ces *gens-là* ! je lui avais répondu quelque chose de formidable, mais j'ai brûlé ma lettre. Seulement cette fois, c'est fini : je cesse toute correspondance, je n'ai pas assez de santé pour aller plus loin... Il ne suffisait pas des insolences de la critique : il faut encore les aboiements des miens : bravo » (4).

Enfin, il lui faut constater, malgré le succès de la comédie — lequel se prolongera pendant 80 représentations — et en dépit des recettes élevées, que le théâtre ne lui assurera ni la fortune escomptée ni l'indépendance nécessaire au poète : « Tu parles d'argent et de notre inexpérience ! écrit-il à son ami. Ma parole d'honneur, je commence à renoncer à l'espoir d'en gagner. Ce n'est pas, du reste, à

---

(1) Lettre inédite.
(2) 25 Novembre 1858.
(3) Inédit, sans date.
(4) Inédit, sans date.

cette fin que nous faisons de l'art : je crois que désormais, bon an, mal an, je vivrai sans peine. Mais quant à gagner des écus, c'est un leurre agréable ».

Et ce n'est pas « Le Cœur à droite » qui va faire tomber les « écus » plus nombreux dans la bourse du poète. Le Directeur de « La Presse », Charles Edmond, lui avait promis de le publier dans les colonnes de son journal, mais le manuscrit était resté entre ses mains de longs mois, si longtemps même que Bouilhet vit dans ce retard une fin de non-recevoir. Aussi, quand son ami, l'avocat Delattre, devint « co-propriétaire » du journal judiciaire et littéraire « l'Audience », le poète n'hésita pas à vendre aux nouveaux directeurs, qui le lui demandaient, « Le Cœur à droite » « pour simple publication, la somme de 400 francs » (1). C'était peu. Du moins la Comédie refusée par la Revue de Paris, et indéfiniment ajournée par « La Presse », trouvait là un lieu de repos : la publication en fut commencée dans le numéro du 26 janvier et terminée dans celui du 23 février 1859.

Vers la même époque, il prépare l'édition d'un volume de vers qui paraîtra quelques mois plus tard : « Je retouche d'anciennes pièces de vers, écrit-il à Flaubert : peut-être pourrai-je m'en servir. J'ai adopté, sauf meilleur avis, l'ordre suivant dans le volume : 1re partie : vingt pièces de la première manière, y compris « Le Cèdre » (Les Rois du monde). — 2e partie : études : pièces romaines, grecques, chinoises, égyptiennes, etc. — 3e partie : toutes mes pièces récentes, une trentaine environ, terminées par le « Poète aux Etoiles ». — 4e partie : le poème des « Fossiles ». Comme cela j'aurais quatre

(1) Inédit, sans date.

tons bien marqués. Tu verras, je crois être dans le vrai. Du reste, trois mille et quelques vers, pas plus : c'est honnête déjà pour l'estomac des bourgeois » (1).

II

Le « Cœur à droite » publié, Bouilhet se met en quête d'un autre sujet dramatique : il veut « des personnages vrais, des caractères suivis, ou bien un sujet comique avec des épisodes de sentiment ». Mais pendant plusieurs semaines « les recherches, les lectures et les combinaisons » restent vaines : il lui faut constater que l'invention des thèmes dramatiques est décidément pour lui très laborieuse. Il prie Flaubert d'excuser « l'inanité » de ses lettres, « image » de sa « tête », « pas roide, pas roide ! » « Je suis actuellement dans les heures noires, ajoute-t-il,... dans l'état moral où tu m'as vu à Paris après « Madame de Montarcy », quand je piochais pour une autre idée. Décidément j'ai l'invention difficile !... Je vais me remettre à chercher toujours. Je trouverai plus ou moins, et ainsi de suite, jusqu'à la dernière scène de cette sotte comédie que nous jouons tous, sans le savoir, pour l'amusement de je ne sais qui ! » (2).

Il supplie son ami de le « mettre sur la voie », et lui « demande en grâce un mot, un quart d'idée, une chose comique », « une position critique dans la vie ordinaire, qui puisse aller avec les vers ». « Si tu fais cela, lui écrit-il, tu me sauveras tout net : je t'assure que j'en ai besoin, je n'en peux plus » (3).

---

(1) Inédit, sans date.

(2) Inédit. Lettres écrites en Avril ou Mai 1859.

(3) Inédit. (3 Juin 1859).

Flaubert, maintes fois sollicité de la sorte, proposa-t-il au poète le sujet de « l'Oncle Million » ? Aucun document ne nous permet de l'affirmer. Nous constatons seulement que Bouilhet s'arrêta avec enthousiasme à cette idée féconde : représenter un jeune poète incompris dans une famille bourgeoise.

Tout un monde de souvenirs intimes, sa propre jeunesse, s'éveille dans sa mémoire. Il se revoit pauvre et timide, coudoyant à Rouen les « marchands dorés » aux « blasons de pacotille :

Pains de sucre en sautoir, et coton sur azur » (1).

Il se souvient des premiers malentendus avec sa famille, lorsque celle-ci le pressait de renoncer à la poésie et de se consacrer entièrement aux études positives, qui assurent avec une situation sociale l'avenir matériel. Il retrouve ses observations de professeur : il se rappelle la docilité de ses élèves, leur enthousiasme devant la beauté artistique qu'il leur révélait avec une âme fervente, et par un contraste amusant, « la bêtise des bourgeois qui ingurgitent du latin et de la littérature à leurs fils, sans se douter qu'ils puissent jamais y prendre goût sérieusement » (2). C'est une comédie vécue qu'il veut écrire : il mettra beaucoup de lui-même et beaucoup de son ami Flaubert dans le jeune poète qu'il représentera « brutal, ennuyé, exaspéré, ennemi des idées reçues... vrai énergumène, respectable par son élan » (3), et par son « besoin de l'idéal ».

Il entrevoit de « fameux caractères », qui ceux-là aussi paraissent copiés d'après nature : une « petite sœur bour-

(1) « Le Lion », Œuvres, p. 72.
(2) Inédit, sans date.
(3) Inédit, sans date.

geoise » du poète, leur mère d'une dévotion étroite, et un jeune « notaire rangé ». Avec quel plaisir il campera le « père bourgeois », qui sera « bon », à condition qu'il ne soit pas le sosie du père d'Hélène Peyron, et ne tombe jamais « dans le Daubret par un seul hémistiche ! » (1).

Le scénario fut vite bâti. Tisserant, à qui il a été soumis, l'approuve : le poète est « certain d'avoir un sujet jouable comme fonds et comme incidents ». « Je crois, écrit-il, qu'il y a de bougrement bons vers à faire là dedans, et de bons mots et opinions bourgeoises à émettre : bref, je suis content jusqu'à nouvel ordre ». On lui avait reproché trop de métaphores et d'images poétiques dans Hélène Peyron ; il continuera cependant à en user : « Mon poète, mon énergumène, écrit-il à Flaubert, ne doit pas se priver de cette consolation. Il soutient les principes : la métaphore est un principe. C'est un être aux allures exceptionnelles au milieu d'un monde à plat-ventre dans les idées reçues. Il commence toujours par des vers secs et ironiques et finit par la colère et les images. Bien entendu que les bourgeois ne feront pas de métaphores. Je n'en mettrai même pas dans la bouche de l'amoureuse. Mais lui, songe donc, c'est un animal curieux, une monstruosité bizarre : c'est toi chez Lormier fils, ou chez le notaire Hauvel. Et Dieu sait que tu ne te prives pas de figures en pareilles occurrences !... » (2). Léon Rousset — ainsi appelle-t-il son poète — s'en priva si peu qu'on reprochera à l'auteur, comme pour Hélène Peyron, d'avoir employé trop « d'images et de coloris poétique » (3).

---

(1) Inédit, 17 juin 1859.

(2) Inédit, sans date. Lettre écrite en Juin ou Juillet 1859. J'y relève cette phrase : « Si Dieu me prête souffle, à raison de 22 ou 24 vers par jour, j'aurai fini le premier acte pour le 1er Août.

(3) Angot, *Op. cit.*, p. 112.

Avant d'être achevée la pièce est reçue à l'Odéon. Mais cette fois il y a contrat : le théâtre s'engage à représenter l'œuvre et l'auteur à livrer la comédie pour le mois de Janvier 1860 : « Si j'avais la chance, écrit-il, de m'imposer plus carrément, avec quel bonheur, l'an prochain, je me lancerais en pleine poésie dramatique ! J'en écume d'avance ! » (1).

Il semble qu'il va pouvoir « s'imposer ». En Juillet 1859, son recueil de poésies, publié sous le titre modeste et charmant de « Festons et Astragales », reçoit en somme bon accueil du public et d'une partie de la critique. Un mois après, à l'occasion de la fête de l'Empereur, il est nommé chevalier de la Légion d'honneur. Ses amis s'en réjouissent : Sandeau lui envoie « sa carte avec un long bout de ruban rouge » (2) ; Flaubert dans une lettre fort spirituelle, « morceau succulent d'un bout à l'autre » — qui malheureusement n'a pas été conservé — est heureux de voir enfin récompensés « le lyrisme de Rousseau, la grâce de Florian », que son ami allie dans ses vers; Madame Bouilhet est « enchantée de l'évènement » (3).

Mais il est ressaisi bien vite par les difficultés matérielles, qui l'irritent d'autant plus qu'il se sent moins capable de les vaincre ou même de les dominer. Devant le succès obtenu par le « Testament de César Girodot », La Rounat, le directeur de l'Odéon, lui propose, moyennant une indemnité, de retarder jusqu'au 15 Février 1860 la représentation d'Hélène Peyron, prévue pour le mois de Janvier, et le poète se demande si ce n'est pas « l'occasion de porter la pièce aux Français ». L'intervention de

(1) Inédit, sans date.
(2) Inédit, 14 Août 1859.
(3) Inédit, 1er Novembre 1859. Lettre communiquée par M. Leblond.

Flaubert l'empêcha de donner suite à cette idée, mais estimant que La Rounat reportait à une date trop avancée de la saison théâtrale la représentation de la comédie, et pouvait ainsi en compromettre la réussite, il décida de ne pas la faire jouer cet hiver-là : « J'ai laissé, écrivait-il à Flaubert, ma pièce reçue, après lecture et distribution des rôles pour l'hiver prochain, pour ce brave mois de Novembre, comme d'habitude... Je vais me mettre vite à une machine pour les Français, qui pourra être faite dans huit ou neuf mois, c'est-à-dire en Septembre ou en Octobre, donc elle pourra être jouée aux Français en Mars 1861, si rien ne cloche » (1).

III

L'Histoire de l'Espagne lui fournit le thème de ce drame nouveau, qu'il intitula « Dolorès »

S'il paraît en avoir trouvé le sujet rapidement, il passa par de multiples tâtonnements avant d'en agencer le scénario définitif, avant surtout de trouver le « ton » naturel aux sénoras, aux caballaris, et aux fiers gentilshommes : « Quel fardeau j'ai sur les épaules, écrivait-il à Flaubert : une douzaine de personnages à manœuvrer et le ton ! J'en frémis. Je vais un peu à l'aventure sans me préoccuper de couleur locale, laquelle serait plaquée et romantique malgré moi. Je tâche d'éviter les mots à physionomie trop moderne : c'est de la couleur négative ».

Un évènement inattendu le détourna quelque temps de ces préoccupations. Au mois de Mars 1860, Thierry, l'administrateur général de la Comédie-Française — qui, dans « Le Moniteur » (2), à propos de « Festons et Astragales »,

(1) Inédit, sans date.
(2) 13 Septembre 1859.

lui avait consacré un article « splendide », « trop splendide » et « lourd à porter », de l'avis même du poète — lui demanda une « ode patriotique ». « L'annexion de la Savoie à la France, lui écrivait-il, me paraît très prochaine. La France reprendra les deux départements du Mont-Blanc et du Léman, qu'elle avait acquis en 1802. Il y aura lieu, ce me semble, à une fête nationale, et pour ma part, je ne serai pas fâché de voir François de Sales et Joseph de Maistre, deux français s'il en fut, devenir rétrospectivement nos compatriotes.

Enfin, j'aurais bien envie que mon théâtre célébrât en beaux vers cet accroissement de la vieille terre natale. Des vers, j'en aurai de tout le monde : de beaux vers, c'est à vous que je m'adresse pour en avoir. Le sujet vous convient-il ? Sentez-vous qu'il puisse vous inspirer? Je vous demande une prompte réponse. Je sais qu'on ne fait pas violence à la poésie. Oui ou non? Non, je respecterai le sommeil de la Muse. Oui, je serai heureux de vous voir mettre le bout du pied au Théâtre-Français!... » (1).

Bouilhet est très embarrassé. Célébrer les victoires nationales, la politique, est-ce digne de l'art? Mais, s'il refuse, ne va-t-il pas s'aliéner la sympathie de Thierry, qui a été « si charmant » pour lui « dans le Moniteur, et partout, et toujours », et se fermer ainsi les portes du Théâtre Français? Il consulte donc Flaubert. Celui-ci, fidèle à la théorie de l'art indépendant, n'hésite pas et lui conseille un refus intransigeant : « Jamais! jamais! jamais! C'est une enfonçade qu'on te prépare, et sérieuse. Au nom du Ciel, ou plutôt en notre nom, mon pauvre vieux, je t'en supplie, ne fais pas cela. C'est impossible de toute ma-

(1) Inédit. 13 Mars 1860.

nière... Laisse de semblables besognes à Philoxène et à Théo. Encore une fois, et mille fois, non ! » (1).

Bouilhet est « persuadé entièrement » par les « bonnes raisons » de son ami. Il refuse l'offre de Thierry sous prétexte que « le sujet » ne « l'inspire pas du tout » et parce qu'il veut « entrer aux Français » non « avec une ode de cent vers », mais « avec une pièce en cinq actes » (2), qu'il élabore présentement.

Plus tard Flaubert, faisant allusion à ce refus dans la Préface des « Dernières Chansons », l'expliquera par les principes intransigeants de son ami en matière littéraire : « Quant à l'art officiel, écrira-t-il, il en a repoussé les avantages, parce qu'il aurait fallu défendre des causes qui ne sont pas éternelles » (3).

*
* *

Bouilhet, qui s'est « cassé la tête » à cause de cette « affaire des Français », est obligé d'interrompre une seconde fois, au début d'Octobre, le travail de « Dolorès ». Il faut préparer les répétitions de « l'Oncle Million », « refaire la lecture générale » aux acteurs de l'Odéon, car si les interprètes « savent presque tous leur rôle depuis un an », il a « un acteur nouveau », et il est « bon de rappeler aux autres l'ensemble de la comédie ». D'ailleurs, sa présence est nécessaire « dans un théâtre où le directeur n'assiste jamais aux répétitions » (4).

Il retrouve l'activité fiévreuse qui précéda « Madame de Montarcy » et « Hélène Peyron », surveille chaque répé-

---

(1) 15 mars 1860. Corr. III, p. 236.
(2) Inédit. Mantes, 16 Mars 1860.
(3) Préface, p. 300.
(4) Inédit, sans date. Lettre écrite au début d'Octobre.

tition, soigne les mille détails des costumes et des décors, revoit ses amis Gautier, Préault, Saint-Victor, Philoxène Boyer, d'Osmoy, les deux Guérard, et visite les critiques et « les chefs des petits journaux ». A Flaubert, toujours inquiet, il détaille les multiples démarches qu'il s'impose: bientôt il l'appelle près de lui : « Nous reverrons Janin ensemble, lui écrit-il, et Fiorentino, si tu veux. . Je te voudrais bien trois jours avant l'évènement » (1).

Le 6 Novembre 1860, « l'Oncle Million » est joué pour la première fois. Dès les premières représentations contrariées, il est vrai, par le mauvais temps, Bouilhet constate le peu d'enthousiasme du public et la réserve des journaux. Le 15 décembre, il écrit à Flaubert: « La presse a été, en général, mauvaise pour la pièce, magnifique pour le poète et pour les acteurs ». Quelques jours après, l'insuccès était évident : la comédie ne pourra tenir longtemps l'affiche de l'Odéon : « Tout va de mal en pire, mandait-il à Flaubert. Je suis étouffé systématiquement par ces canailles de l'Odéon, le tout pour complaire à Doucet, et parce que La Rounat veut être décoré et se montrer souple et complaisant.

J'ai le cœur plein d'amertume et les yeux pleins de larmes, que je retiens avec un mal extrême. La grande presse a été détestable, la petite presse lâche à n'en pas avoir l'idée ! C'est un *coulage*... Je te raconterai les canailleries successives de La Rounat et de Tisserant : Ces crapules, qui me jouent sans m'annoncer dans l'époque la plus détestable de l'année, avec des neiges et les approches du Jour de l'An, prétendent mettre en ligne de compte les

(1) Inédit, sans date.

recettes minimes qu'ils font, pour crier eux-mêmes après la pièce...

Que vais-je faire? Que vais-je devenir? Je l'ignore complètement. Je n'ai jamais été si mal pris à aucune époque de mon existence... » (1).

Il croit d'ailleurs la pièce « étouffée par ordre », parce que Doucet, son rival, veut obtenir le prix du concours académique avec un drame intitulé « La Considération ». « Doucet, écrit-il, vise au prix de l'Académie. Il aura pour lui Sandeau, Sainte-Beuve, quoi qu'on en dise, et Ponsard et bien d'autres. Il est de ma dignité de ne pas lutter avec cet idiot, et j'avoue même que j'aurai un certain orgueil à voir couronner « La Considération ».

Pendant que le poète se remet « tant bien que mal » au drame espagnol et l'écrit « avec une médiocre confiance dans le public et les directeurs », Flaubert tente de le tirer d'affaire. Il raconte à Duplan l'échec de la comédie, comment Bouilhet a refusé de présenter son drame au concours académique, pour ne pas devenir un rival de Doucet, et lui demande de faire en sorte que l'empereur assiste à l'une des représentations de l'Odéon (2). Peine perdue. Il essaye aussi de le recommander de nouveau à son ancien protecteur, M. Blanche. Nouvel échec : Blanche répond qu'il ne comprend pas l'isolement du poète à Mantes. Cette fois, la mesure est comble : alors qu'il a « juste de quoi manger » et ne peut choisir qu'entre « le séjour à Mantes ou l'enterrement à Cany », Bouilhet demande à être délivré à jamais des « donneurs de conseils dont la poche est pleine » (3).

---

(1) Inédit, décembre 1860.
(2) Corr. III, p. 270.
(3) Inédit, sans date.

Et voilà que « Dolorès », elle aussi, risque d'avoir la même infortune que « Sous Peine de Mort ». Le poète, en effet, apprend que Vacquerie écrit comme lui un drame dont le sujet est emprunté à l'histoire de l'Espagne. Il redoute cette pièce « jour et nuit » : si celle de Vacquerie réussit, il sera « défloré » ; si elle n'a pas de succès, il aura du mal à « placer » la sienne (1).

Il n'y avait aucune parenté entre les deux drames, mais celui de Vacquerie subit au théâtre un piteux échec. Bouilhet est résolu cependant à terminer le sien... » Il faut de la vertu et des convictions, écrit-il à Flaubert, en face de ce public chaque jour plus bête et plus aplati ». Malgré ces efforts, il avance avec des « lenteurs inouies » dans le dernier acte : il sent peser sur lui « la presque certitude d'être refusé aux Français, et dans tous les cas fort peu goûté du public » (2).

Au mois de Mai 1861, la pièce est terminée et lue au Théâtre-Français : elle est reçue « à corrections ». « Tout cela me fait prendre le théâtre en dégoût », écrit-il, abattu par ce demi-succès. « Je crois que j'ai fait fausse route en ne continuant pas dans la voie de Melaenis et des Fossiles. Mais je ne pouvais pas faire autrement : c'est la fatalité de ma position » (3).

Pour que lui paraisse moins monotone ce travail des corrections exigées, il relit les auteurs latins : le « Satyricon », « édition allemande, avec de très bonnes notes grecques et latines», « l'Ane d'or » d'Apulée, Ammien-Marcellin, Suétone et Juvénal, les historiens surtout, desquels il tire le sujet de Faustine.

---

(1) Inédit, sans date. Lettre écrite vers le mois de Mars 1861.
(2) Inédit, sans date.
(3) Inédit, sans date.

Enfin, dans une lettre du 25 Octobre 1860, il annonce à Flaubert qu'il a fait la « seconde lecture » : il est « reçu », mais encore avec des « changements nouveaux », il n'est donc pas plus « avancé » qu'auparavant. Ni « Dolorès », ni « Faustine », dont il voudrait faire une pièce à grand spectacle pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin, ne pourront être jouées avant un an. L'argent va lui manquer : « Que devenir ? écrit-il. Il y a dans la vie un point jusqu'où l'on monte. Après, il faut descendre toujours : j'en suis à la descente. Je voudrais qu'elle ne soit pas trop longue » (1).

Bouilhet écrivait cette lettre le 25 Octobre. Le lendemain, le sujet de Faustine recevait l'approbation de Fournier, le directeur de la Porte-Saint-Martin.

IV

Nul drame, semble-t-il, ne fut composé par notre auteur avec autant d'enthousiasme que « Faustine». Le poète de Melaenis et des pièces « Romaines » revenait, par une dilection particulière vers l'antiquité latine, vers les siècles de la décadence, qu'il avait heureusement décrits : il retrouvait « les mêmes détails de mœurs, les mêmes jeux, les mêmes balles physiques... en plus le troupeau énorme des philosophes encouragés par Marc Aurèle ». Il découvrait un personnage d'un « grand relief » en Faustine, l'ambitieuse épouse de l'empereur, poussant un lieutenant audacieux, qu'elle aime, à s'emparer du pouvoir pour conserver elle-même une place sur le trône. Il tenait un filon riche : après l'échec de l'« Oncle Million », et la fortune médiocre de « Dolorès », il espérait enfin marcher vers un succès réel.

---

(1) Inédit, 25 Octobre 1860 (Timbre de la Poste).

Il se plaignit bien, en écrivant la prose harmonieuse de « Faustine », de « difficultés inextricables ». « J'ai bien du mal à avancer, avoue-t-il à Flaubert, en écrivant le premier acte. Si un repos est fort beau en description, c'est chose rude que de le mettre sur la scène. Je n'avais pas prévu cette difficulté : décrire est facile auprès de cela. Quel vide comme action ! » (1). Il paraît cependant avoir composé le drame plus rapidement que les précédents : vers la fin de l'année 1862, la dernière scène était achevée.

*
* *

En même temps, il collaborait avec Flaubert au « Château des Cœurs ». Le romancier, attiré depuis de longues années vers le théâtre, cherchait un sujet de féerie qui lui permît de bafouer l'égoïsme et la médiocrité des « bourgeois ». Dès 1862, il avait fait appel à Louis Bouilhet et à leur ami commun d'Osmoy, qui avait eu quelque succès au théâtre, mais cette collaboration à distance, sur un thème trop vague, était demeurée sans résultat. Lorsque l'année suivante Flaubert revint à la charge, ce fut Bouilhet qui cette fois prit à cœur la réussite de l'entreprise.

Que l'idée générale de la féerie appartienne au romancier, nous l'admettons volontiers, puisque cette haine vouée à l'esprit bourgeois s'étale complaisamment dans toute sa correspondance d'alors, mais au poète revient, à coup sûr, l'honneur d'avoir inventé le scenario, où « des êtres invisibles plus forts que nous », les fées et les gnômes, luttent sans trêve, ceux-ci symbolisant l'esprit positif, terre à terre, celles-là dispensatrices des sentiments géné-

(1) Inédit, 1862.

reux. Il explique à Flaubert comment, avec le plan minutieusement développé qu'il lui envoie, il leur sera facile de pourchasser les ridicules bourgeois et de bafouer la bêtise, l'égoïsme, la médiocrité de l'humaine nature : « Tu comprends, lui écrit-il, qu'avec ce plan, nous avons la société tout entière à blaguer : les gnômes, c'est-à-dire les utilitaires, les prosaïques tiennent le monde depuis mille ans. Voilà pourquoi on ne rencontre plus guère de fées sur les boulevards ou même dans nos bois. Elles habitent, exilées, des régions nuageuses, fantastiques, légères et mobiles comme elles. Quand elles veulent descendre sur la terre envahie par les instincts mauvais, elles n'ont guère que les extrémités polaires ou les profondeurs inconnues de l'Afrique. Ça ne peut pas durer... Les fées aiment la terre : elles ont été créées pour cette planète, elles veulent y règner de nouveau. Puisqu'elles finissent par triompher dans la pièce, le dénouement est consolant, sinon vrai : nous allons entrer avec les Fées dans une phase meilleure » (1).

Flaubert fut « choqué » de cette pénétration continue du réel par le surnaturel : il eût préféré deux intrigues parallèles. Bouilhet l'en dissuada : « Tu veux faire, lui écrivait-il, une comédie humaine, et le supernaturel éloigné, séparé, abstrait. Non, je ne vois pas la chose comme cela. J'aimerais mieux, alors, faire simplement une comédie d'intrigue sans aucune fée. Mais du moment que tu les admets, il faut comme Hoffmann dans le « Pot d'Or », les nicher à chaque acte de la vie, à chaque minute de l'existence » (2). Bouilhet était heureux d'avoir inventé ce mélange de réalisme et d'imagination : il croyait assurer

(1) Inédit, sans date.

(2) « Œuvres de G. Flaubert, Théâtre », Edition Conard, p. 519.

par là à leur féérie une place d'honneur dans les Annales du Théâtre : « Je voudrais bien savoir, écrira-t-il plus tard à propos de Fournier, ce qu'il entend par « la forme n'est pas neuve ! » D'abord, il n'y a pas de calembour : première nouveauté ! Seconde nouveauté : c'est écrit en français ! Et en troisième lieu, le mélange de la vie réelle en habits noirs et des choses fantastiques constitue une forme de féerie dont je ne crois pas qu'on ait abusé jusqu'à ce jour » (1).

Il est difficile de délimiter quelle part revient à Bouilhet dans la première rédaction de la pièce. Les vers, sans doute, lui appartiennent. Il semble, en outre, qu'il eut la tâche d'écrire plusieurs tableaux : « Je termine actuellement mon cinquième tableau, mande-t-il à Flaubert : ce qui me fera trente-et-une pages serrées. Il me restera donc trois tableaux, puisque j'en avais huit. Mais j'avoue que je n'y vois rien. Sur les six que j'ai faits il y en avait deux très vides, le treizième et le quatorzième... » (2). La féérie sera réduite à dix tableaux par Flaubert (3). Ni la correspondance, ni l'étude du style ne permettent d'éclairer d'une lumière plus vive ce point de collaboration.

*
* *

Cependant, à la fin de 1863, « Faustine » allait apparaître sur la scène de la Porte-Saint-Martin. La situation financière, « plus que précaire », du théâtre, « le système d'économie stupide », que préconisait le directeur, rendirent le poète hésitant : il était torturé par la crainte « de laisser

(1) Inédit, sans date.
(2) Inédit, sans date.
(3) Cf. l'étude de René Descharmes et René Dumesnil : « Autour de Flaubert », I, p. 333 et suivantes.

monter la pièce d'une façon nécessairement médiocre, et d'être, en outre, coupé en deux par une faillite ou une destitution » (1).

Le hasard le secourut. Les « créanciers de Fournier, seuls directeurs du théâtre, son tapissier, perruquier et autres », s'insurgèrent contre les frais énormes qu'entraînait « Faustine » et refusèrent de donner « leur argent pour cette pièce littéraire ». Une indemnité fut promise à Bouilhet et la représentation du drame reportée au mois d'Octobre de l'année 1864. « Je crois que tout est pour le mieux, écrivait le poète, et que j'échappe à un danger pire que le silence, c'est-à-dire à une déplorable exécution » (2).

« Tout » ne fut pas « pour le mieux » : il connut encore, de longs mois durant, les mécomptes habituels aux gens de théâtre. Flaubert en révèle quelques échantillons dans une lettre écrite le 3 Novembre 1863 : « Monseigneur, disait-il de son ami, a passé par des états déplorables... 1° sachant que Fournier ne voulait lui jouer Faustine que dans un an, il a retiré sa pièce; 2° Fournier a déclaré n'avoir pas l'argent de son indemnité; 3° Doucet lui a fait faire un manuscrit pour le montrer aux grands; 4° le dit Doucet a donné ce manuscrit à Thierry; 5° Bouilhet a été sur le point d'intenter un procès à Fournier; 6° le même Fournier, samedi dernier, lui a envoyé une dépêche télégraphique ainsi conçue : « Je triomphe, je vais jouer Faustine immédiatement » (3). Quelques mois après, en effet, le 22 Février 1864, le drame était représenté sur la scène de la Porte-Saint-Martin, avec un luxe de décors et

(1) Inédit, sans date.
(2) Inédit, sans date.
(3) Corr. III. p. 383.

de costumes longuement décrit par les journaux (1).

V

Vers le mois de Juillet 1865, « la Conjuration d'Amboise » offre au poète le sujet d'un drame nouveau.

A mesure qu'il recueille des notes dans les « Histoires Tragiques de Belleforest, dans les Mémoires de Condé, dans les journaux de François de Lorraine, dans ce vieux Brantôme, dans Mignet et beaucoup d'autres », il s'enthousiasme pour cette époque « violente, sentimentale, chevaleresque et pleine d'emphase ». Il s'attache surtout à l'étude de deux physionomies qui contrastent avec les « férocités » du temps : Marie Stuart, « gracieuse et charmante figure à faire passer dans le drame », et dont « l'avenir bien connu de tous... donnera un reflet tragique à ses joies et à ses insouciances de jeune fille » ; le faible François II, le « roi-enfant » : « C'est un innocent, écrit-il, qu'on dresse aux férocités et qui n'est pas coupable. On sent qu'il n'ira après sa mort ni en paradis, ni en enfer ; ce roi qui n'a pas régné ressemble aux enfants qui n'ont pas vécu » (2).

Il se réjouit pareillement à la pensée qu'il pourra donner une large place à la galanterie, si large même que Flaubert tenta de l'en dissuader : « On était très galant, répétait Bouilhet, à la cour de François Ier, de Henri II et de Marie Stuart. On l'était, et je dis plus, on doit l'être puisque le public le croit : au théâtre, il faut accepter les idées historiques reçues... Marie Stuart doit être gracieuse, la cour des premiers Valois doit être galante : le

(1) Voir surtout l'article de Th. Gautier dans « Le Moniteur Universel » du 23 Juillet 1864.

(2) Inédit. Mantes, 14 Juillet 1865 (timbre de la Poste).

public se moque de la couleur locale ; rappelle-toi « les Burgraves ». Et puis, es-tu sûr qu'on n'était pas très galant la veille de ces massacres ? N'y a-t-il pas toujours des pastorales au bord des tueries et ne va-t-on pas toujours de plein pied des bosquets de Trianon aux murailles nues du Temple ? » (1).

Il prévoit en outre les précautions nécessaires pour ne pas permettre aux spectateurs de découvrir dans le drame des allusions aux évènements contemporains, surtout pour ne pas entrer en lutte avec la censure, il s'imposera de « glisser sur les querelles religieuses », et montrera qu'alors elles étaient seulement « un prétexte, pour couvrir les menées purement politiques » ; il ne placera pas l'action « dans les guerres de religion, mais seulement à la veille » (2).

Bien que le poète se fût remis avec peine « au train poétique », car depuis trois ans il n'avait pas écrit de vers pour le théâtre, la pièce fut rapidement composée. Au début de l'année 1866, elle était terminée ; d'après les conventions passées avec l'Odéon elle devait être représentée en Mars. Mais « le Lion Amoureux » de Ponsard, tragédie en « vers de dentiste » (3), jouissait alors d'un « immense succès ». Les auditeurs ne l'estimaient pas, comme Bouilhet, une tragédie écrite en « vers de dentiste ». Par une telle boutade, l'auteur de la Conjuration d'Amboise trahit son irritation : « Le public parisien, écrivait-il, n'a pas assez de poésie dans l'âme pour acclamer deux tartines en vers à un mois de distance ». Il était

(1) Inédit.
(2) Inédit.
(3) Inédit.

bon d'ailleurs que la pièce fût « repolie » et « reserrée ». Il décida d'en reporter l'apparition « en Novembre, comme d'habitude » (1).

Au mois de Juillet 1866 (2), il commençait un drame en vers : « Le Pèlerinage de Saint-Jacques ». Le premier acte seul fut écrit. Le poète, en effet, avait tenté, dans cette pièce, « d'être vague et légendaire », puisqu'il lui était impossible de retrouver, « avec ses détails réels », l'histoire qu'il portait sur la scène : il sentit bientôt qu'il faisait fausse route. « Le vague, écrivait-il à Flaubert, tu le sais aussi bien que moi, ne va guère au feu de la rampe. La légende a besoin de vivre fortement pour atteindre le 5e acte, et j'ai un diable de vers qui devient de plus en plus clair et français » (3). Le souvenir de l'échec de Dolorès, drame insuffisamment historique, les doutes peut-être des directeurs de théâtre sur le succès final, lui firent abandonner l'œuvre commencée.

D'ailleurs, en cette fin d'été 1866, les répétitions de la « Conjuration » absorbent toute son activité. Le 25 Octobre, le drame était représenté pour la première fois sur la scène de l'Odéon. Le succès fut immense. La pièce eut cent cinq représentations à Paris et enthousiasma la province. « On me joue à ma connaissance dans plus de vingt villes, grandes et petites », écrivait le poète.

---

(1) Inédit, sans date.

(2) Le manuscrit porte cette date à la première page : 12 Juillet jeudi, 1866.

(3) Inédit, 1er Août 1866.

CHAPITRE XV

Les Dernières Années — La Mort
Flaubert et la gloire posthume de Bouilhet
(1867-1872)

I. — La Bibliothèque de Rouen
« Mademoiselle Aïssé »
La Mort

II. — Flaubert et les Œuvres posthumes
Publication des « Dernières Chansons »
Représentation de « Mademoiselle Aïssé »

I

Malgré le succès de la « Conjuration d'Amboise », les amis de Bouilhet s'inquiétaient de son avenir : on s'enquérait pour lui d'une situation, qui éloignât les soucis toujours renaissants de la vie matérielle; on s'informait, bien qu'il s'y opposât par respect de la volonté maternelle, des places de directeur prochainement vacantes dans les théâtres. Flaubert, de son côté, espérait qu'il reviendrait habiter Rouen, et escomptait le retour des journées heureuses qu'autrefois ils avaient vécues ensemble dans la maison de Croisset : « Je regrette autant que toi, cher vieux, lui écrivait Bouilhet, nos longues lectures, nos longues causeries, et ces semaines entières, où nous n'étions ennuyés que quand il arrivait une

visite ! » Et ailleurs : « Notre vie n'est pas drôle, mais qu'y faire ? Comment maîtriser les circonstances, quand nos volontés mêmes se dérobent ? Je fais souvent le rêve de nous retrouver à la fin réunis comme au début, mais où ? mais quand ? » (1).

On crut arrivée, au début de 1867, l'occasion attendue lorsque mourut l'intendant du château de Cany, M. Requier. En voyant disparaître ce « dernier ami des temps passés », ce « dernier lien », qui le « rattachait à Cany » et à sa « première enfance », le poète fut envahi par une « grande tristesse ». « Ces départs-là ont quelque chose de sinistre », avouait-il. Flaubert alors, mettant à profit ces inquiétudes sur l'avenir, l'incita à solliciter la place devenue vacante au château. Bouilhet, qui peu d'années avant regimbait contre le conseil d'un « enterrement à Cany », est moins intransigeant aujourd'hui : l'expérience des difficultés matérielles de la vie le porte à peser la question avec plus de sang-froid. Peu s'en fallut qu'il ne sollicitât ce rôle d'intendant et ne reprit ainsi la tradition paternelle. Seul son peu de goût pour des fonctions exigeant surtout de l'initiative et de la précision l'en empêcha : « C'est si loin de mes aptitudes, écrivait-il à Flaubert. Mon père, tout soldat qu'il était, appartenait à une grande administration : il a dirigé les hôpitaux ; c'était toujours du calcul et mille détails auxquels je suis plus qu'étranger » (2).

La solitude, de plus en plus, se fait autour de lui. Sa mère meurt au mois de Février. « La catastrophe » vint « avec une rapidité effrayante », au point qu'il ne put,

(1) Inédit, sans date.

(2) Inédit, sans date.

« par la faute d'un télégramme mal servi », arriver assez tôt pour fermer les yeux de Madame Bouilhet : il ne put entendre les recommandations que cette excellente chrétienne confia à ses filles touchant l'avenir de leur frère. La séparation lui fut douloureuse. Devant la tombe de sa mère, chérie, malgré des heurts, d'une affection tendre, le poète fit-il un retour vers son éducation religieuse, éprouva-t-il quelques remords sur sa vie irrégulière ? Nous ne le savons pas : aucune ligne de la correspondance adressée à Flaubert ne décèle cette préoccupation. Il s'efforce, devant l'intransigeant ami, à garder l'attitude rigide d'un stoïcien : « Je commence, lui écrit-il de Cany, à me remettre un peu de mon « étonnement ». Ç'a été une douleur presque physique, comme un paquet de mes entrailles qui s'en allait. J'avais emporté Montaigne, ce brave homme m'a soutenu » (1). Il laisse seulement transparaître le sentiment de réconfort que lui apporte la sympathie de ses amis : de G. Sand lui affirmant qu'elle l' « aime davantage dans cette cruelle épreuve » (2) ; de la princesse Mathilde elle-même lui envoyant « quelques mots très charmants » (3). Il paraît heureux que les liens d'amitié se soient resserrés entre lui et ses sœurs dans l'épreuve commune : « Mes sœurs vont mieux, écrit-il, je ne tarderai pas à venir les revoir. Elles ont, Dieu merci, de nombreuses occupations et pressées : c'est une bonne chose pour ces premiers jours » (4).

* * *

Au mois d'Avril, la place de Conservateur à la Biblio-

(1) Inédit, sans date. (Février 1867).
(2) Inédit, sans date. Billet communiqué par M. Leblond, d'Amiens.
(3) Inédit, sans date. (Février ou Mars 1867).
(4) Inédit, sans date. (Avril 1867).

thèque de Rouen devint vacante par la mort du titulaire, André Pottier. Des amis du poète, qui avaient maintes fois rêvé de le voir installé là, et même avaient fait pour lui quelques démarches discrètes, l'avertirent que le digne fonctionnaire « était au plus mal ». D'après leur conseil, Bouilhet fit officieusement des ouvertures au Maire, M. Verdrel. Celui-ci le reçut « parfaitement ». « Il m'a renouvelé, mandait le poète à Flaubert, son désir de me voir obtenir ce poste. Seulement il pense que plus j'aurai de protecteurs à Paris, et de recommandations, et plus j'aurai de chances, quoique la place soit municipale ».

Il se met donc en devoir d'obtenir l'appui de la princesse Mathilde et de Duruy, le ministre de l'instruction publique. En même temps, il envoie une « demande formelle au Maire », et une autre à la Préfecture pour poser sa « candidature carrément ».

Cette activité ne fut pas vaine : le 2 Mai la nomination de « Monsieur Bouilhet, homme de lettres », à la Bibliothèque de Rouen, était officielle. « L'administration », lit-on dans l'acte de nomination signé par Verdrel, se disait heureuse d'attacher « à la principale collection scientifique de la ville » le poète Normand qui s'était acquis « dans la carrière des lettres des titres propres à justifier » (1) ce choix.

Il voyait ainsi se réaliser le rêve maintes fois caressé de se rapprocher de Flaubert et de ses amis de collège. Mais par un revirement, dû à son tempérament inquiet, à peine fut-il informé du succès de ses démarches que son enthousiasme tomba vite : plus même son départ de Mantes devenait proche, plus il était « tracassé par l'idée de

(1) Inédit.

retourner à Rouen ». Il redoutait d'y être « perdu au milieu de gens qui ne comprennent que le succès matériel », et qui, cela lui étant ôté, ne verraient plus en lui « qu'un simple bibliophile » (1). Peut-être aussi allait-il regretter la retraite de Mantes, où il avait pris l'habitude de travailler à ses heures, sans la contrainte d'un règlement, sans la préoccupation surtout d'une besogne étrangère à la poésie.

A Rouen, il choisit pour y installer ses pénates, à mi-côte, vers Bihorel, dans une rue bordée de haies vives, une petite maison blanche (2), cachée par des arbres et précédée d'un jardin plein de fleurs. Dans ce site champêtre, où pour le recevoir, « le printemps s'est hâté » (3), ses goûts de poésie et de tranquillité bourgeoise trouvèrent bientôt une satisfaction jusqu'alors inéprouvée.

Le 20 Mai, le nouveau bibliothécaire inaugurait ses fonctions. Il se disait résolu à les remplir avec zèle tout en continuant à écrire. « J'espère, mandait-il à son ami, M. Lepesqueur, en Octobre 1867, pouvoir travailler à Rouen, comme à Mantes. J'ai eu nécessairement quelques mois à consacrer à ma bibliothèque et à l'initiation d'une fonction dont j'ignorais bien des détails. Le plus gros est fait : aujourd'hui le travail va venir » (4). Flaubert, de son côté, lui répétait de prendre moins au sérieux son rôle de fonctionnaire. « On t'a mis là, lui disait-il, pour faire des vers et non pour ranger des bouquins ».

---

(1) Inédit.

(2) Elle occupait alors le numéro 43 de la rue Bihorel. Cf. le récit d'une visite faite par Guy de Maupassant au poète, « Le Gaulois » (21 Août 1882), reproduit par G. Dubosc, « Journal de Rouen » (20 Juillet 1919).

(3) « Mars », Œuvres, p. 95.

(4) « Nouvelliste de Rouen », (23 août 1882).

Il retrouva vite le silence nécessaire aux rêveries poétiques et à la recherche d'un sujet dramatique. Estimant avec raison que ses « deux vrais succès » avaient été deux tragédies « historiques ou mêlées à l'histoire », « Madame de Montarcy » et « la Conjuration », et ses « jolis fours », deux pièces qui n'empruntaient pas leur sujet aux faits réels, ce fut une figure historique, « Mademoiselle Aïssé », qu'il voulut présenter à la scène. Il trouva un plaisir réel à consulter les Annales du XVIIIe siècle, riches en détails précis sur la naissance de l'héroïne chez les Turcs, son rachat et son éducation en France par Monsieur de Ferriol, sa passion pour le Chevalier d'Aydie et sa conversion au Christianisme. Il n'en éprouva pas moins à versifier son œuvre nouvelle. Au mois de Mai 1869, le drame était terminé et accepté par le théâtre de l'Odéon. Des changements, bien entendu, lui étaient demandés. La mort ne lui permit pas de les faire.

Depuis le début de l'année, en effet, il ne cessait de se plaindre de sa santé, d'une « grippe », qu'il ne pouvait complètement guérir. Il gémissait d'être devenu « une bête d'habitude » : « Où est le temps, écrit-il à Flaubert, où je faisais Melaenis en courant dans la boue d'une pension à l'autre ! Je prends ton refrain, triste, triste ! » (1). Il travaille avec « d'immenses dégoûts ». Il lui « arrive dans le corps des choses bizarres », dont il essaye de ne pas s' « occuper du tout ». Il a de la mort une terreur irraisonnée, on évite devant lui les allusions à son état de santé ; on cache les nouvelles de décès; on s'efforce de donner aux conversations un tour de gaieté; c'est en vain. En outre, un malentendu avec Chilly, le directeur de

(1) Inédit. Cany, 3 Avril 1869.

l'Odéon, à propos des corrections et de la représentation de « Mademoiselle Aïssé » le rend plus « malade » encore : il ne peut « retravailler dans de pareilles conditions ». « J'espère, ajoute-t-il, qu'une justice quelconque me vengera ; c'est cette conviction qui m'empêche aujourd'hui de pleurer » (1).

Enfin, le 2 Juin, dans le dernier billet arrivé jusqu'à nous, il avoue à Flaubert qu'il est devenu « cacochyme et défiant », insupportable à ses familiers : « Il y a vraiment une cause physique, mande-t-il, je t'assure que je suis très malade par moments, et que je me sens écorché par des choses qui jadis m'auraient effleuré l'épiderme » (2).

Ce fut dès lors un désespoir violent, un tragique abandon de soi, qu'il traduisit en une pièce au titre significatif : « Abrutissement » :

Les hommes sont si mauvais,
Que sans pleurer je m'en vais
Du monde.
Pour la haine ou l'amitié
Je n'ai plus qu'une pitié
Profonde.

Je mange et je dors en chien :
Plus rien de noble et plus rien
D'austère !
Comme d'un cruchon fêlé
Mon esprit s'en est allé
Par terre... (3)

Il souffrait d'une « albuminurie consécutive d'une néphrite » (4), qui s'aggrava très vite : pour obéir aux

(1) Inédit. Rouen, 30 Mai 1869.
(2) Inédit. Rouen, 2 Juin 1869.
(3) Juin 1869, Œuvres, p. 415.
(4) Angot, Op. cit., p. 32.

médecins il se rendit à Vichy au début de Juillet. Là, le cas fut jugé incurable : on renvoya le malade à Rouen, où, presque subitement, sans l'assistance d'un prêtre, il mourut, le dimanche 18 Juillet 1869, dans sa quarante-neuvième année (1).

Le mardi suivant les obsèques furent célébrées en l'église Saint-Romain. Si le préfet et le procureur impérial, des avocats et des médecins prirent part au cortège, par contre, à peine quelques centaines d'amis du poète, auditeurs ou lecteurs reconnaissants, se joignirent à eux. Son amour de la tranquillité, son horreur aussi des « bourgeois », l'avaient empêché de nouer à Rouen de nombreuses relations. Sans doute on y parlait beaucoup de lui, parce qu'il était bibliothécaire, sans doute aussi « quelques jeunes gens l'admiraient frénétiquement », et ses camarades de collège lui conservaient une amitié fidèle ; mais dans le public « on ne le connaissait guère ; les nombreux parents des académiciens » le déclaraient « surfait » (2). Pour ces raisons sans doute ses concitoyens furent peu nombreux à ses funérailles. Flaubert exagéra donc en écrivant : « Ses compatriotes se portèrent à ses funérailles comme à l'enterrement des hommes publics » (3). Mais il avait raison d'ajouter : « La presse parisienne tout entière s'associa à cette douleur ; les plus hostiles mêmes n'épargnèrent pas les regrets ; ce fut comme une couronne envoyée de loin sur son tombeau ». Il suffit pour se convaincre de la justesse de ces paroles de relire les articles

---

(1) Sur les derniers moments du poète, Cf. G. A. Le Roy : « Quelques souvenirs... » (Mercure de France, 16 Août 1919).

(2) G. de Maupassant, « Le Gaulois », 21 août 1882.

(3) Préface des « Dernières chansons », p. 289.

écrits par Théophile Gautier (1), Théodore de Banville (2), Villetard (3). Seul, Barbey d'Aurevilly refusa de s'associer à ces louanges : « M. Louis Bouilhet, écrivait-il, qui vient de mourir, va occuper l'attention cette semaine ; mais je ne crois pas que le bruit lui donne plus que ses huit jours, et malgré le drame reçu, dit-on, à l'Odéon, pour lequel on va faire une fameuse réclame de la mort prématurée de l'auteur, et qu'on exécutera comme une messe de Requiem dramatique à grand orchestre, ce pauvre Bouilhet sera définitivement renvoyé à l'oubli » (4).

Au cimetière Monumental un adjoint au maire, Nétien, un sous-bibliothécaire, Fossard, et le Secrétaire de l'Association des Anciens Elèves du Lycée, Desbois, prononcèrent des discours. « Le Figaro » s'en indigna : à leurs « oraisons administratives » il eût préféré « autour de cette tombe d'un artiste de la pensée le silence éloquent », que d'autres poètes avaient réclamé pour eux. « Ce n'étaient pas les funérailles d'un poète, lisait-on dans le journal parisien, mais celles d'un bibliothécaire qu'on a célébrées à Rouen » (5). Il est vrai que les orateurs avaient longuement vanté les qualités du fonctionnaire et de l'ami et laissé dans l'ombre les mérites de l'écrivain. Le discours de Nétien mérite seul de retenir l'attention. Bouilhet « réalisait, y lisons-nous, l'image du poète avec toutes ses séductions. La nature lui avait donné la beauté du corps en lui prodiguant les dons de l'imagination, les richesses de l'esprit, la simplicité et les chaudes ten-

(1) « Le Moniteur Universel », 26 Juillet 1869.
(2) « Le National », 27 juillet 1869.
(3) « Journal des Débats », 28 Juillet 1869.
(4) « Le Gaulois », 24 Juillet 1869.
(5) « Le Figaro », 23 Juillet 1869.

dresses du cœur... Vous le sentez comme moi, Messieurs, ce n'est pas seulement un écrivain... que nous avons perdu et que nous pleurons, c'est un fils, c'est un frère, c'est un ami » (1).

Il fut inhumé près du chirurgien Flaubert, son ancien maître, le père du plus illustre et du plus fidèle de ses amis, et dans ce coin de cimetière l'auteur de « Salammbo » rejoignit quelques années après le poète de « Melaenis ». Malgré ce voisinage, le tombeau de Bouilhet est aujourd'hui ignoré de beaucoup de ses concitoyens; seules quelques fleurs apportées régulièrement chaque année par une main pieuse y perpétuent le souvenir d'une amitié fidèle et reconnaissante.

II

Bouilhet mourant avait désiré que la mission de publier ses œuvres inédites fût confiée à quelques mandataires dévoués : « Tous ses livres et tous ses papiers appartiennent à Philippe, écrivait Flaubert au lendemain de sa mort à leur ami commun Maxime Du Camp. Il l'a chargé de prendre quatre amis pour savoir ce qu'on doit faire des œuvres inédites : moi, d'Osmoy, toi et Caudron. Il laisse un excellent volume de poésie, quatre pièces en prose et « Mademoiselle Aïssé ». Le Directeur de l'Odéon n'aime pas le second acte; je ne sais pas ce qu'il fera. Il faudra cet hiver que tu viennes ici avec d'Osmoy et que nous réglions ce qui doit être publié » (2).

Les événements de 1870 empêchèrent que la volonté du poète fût immédiatement exécutée. Il ne nous a pas été possible d'établir si les amis chargés de cette publication

(1) « Journal de Rouen », Mercredi 21 Juillet 1869.
(2) Corr. III, p. 559.

posthume eurent l'occasion de se réunir ; vraisemblablement Flaubert se soucia peu de ce Comité de lecture. De son propre chef, aux pièces écrites depuis la publication de « Festons et Astragales », et déjà publiées par la « Revue de Paris » ou la « Revue Contemporaine », il ajouta, pour les éditer en volume, plusieurs poésies antérieures à « Melaenis » et restées dans les cartons : « A Rosette », « Oh ! serait-ce vrai ? », « Soir d'été », « La Fleur Rouge », « Dans le Cimetière de S... », « Le Nid et le Cadran », « Le Navire », « A une jeune fille ». Il ne paraît pas non plus qu'il ait consulté ses amis pour intituler le volume « Dernières Chansons ». Enfin lui seul se chargea de le présenter au public : il le fit précéder d'une « Préface », pleine d'émotion, où il racontait brièvement la vie du poète et vantait l'œuvre lyrique et théâtrale. La publication des « Dernières Chansons », au début de Janvier 1872, les difficultés avec l'éditeur Michel Lévy, constituent un chapitre de la vie du romancier, très exactement écrit par ses biographes René Descharmes et René Dumesnil : nous n'y reviendrons pas ici (1).

En même temps il s'occupait de faire représenter sur la scène de l'Odéon « Mademoiselle Aïssé ». Le 6 Janvier 1872, après qu'il eut surmonté toutes les difficultés, dont témoigne la correspondance alors adressée par lui à Philippe Leparfait, la pièce était jouée pour la première fois.

Elle fut diversement appréciée par les critiques littéraires. Si Théophile Gautier, Théodore de Banville, Charles de La Rounat, Xavier Aubryet, Jules Janin ne ménagèrent pas leurs éloges à l'œuvre, d'autres, en plus grand nombre, la jugèrent médiocre. « Le Figaro », tou-

(1) « Autour de Flaubert », p. 310 et suivantes.

jours sévère pour Bouilhet, ne vit là qu'un « drame inconsistant, faux, absurde, et... mortellement ennuyeux » (1). Dans « Le Temps », Francisque Sarcey en prononçait une condamnation sans appel : « Dans tout cela rien de sincère, rien qui jaillisse de source ! C'est du procédé et toujours du procédé !... On sent l'écolier qui imite, l'élève de Rhétorique qui a beaucoup lu et qui s'est colligé un peu partout un cahier d'expressions abondamment fourni... Je doute... que l'Odéon retrouve dans le nouveau drame de Louis Bouilhet le succès de la « Conjuration d'Amboise ». Il a le pire des défauts : il est ennuyeux. Au moins nous a-t-il ennuyés tous à la première représentation » (2).

Quelques critiques trouvèrent même des allusions politiques dans ce drame joué au lendemain de la Commune. On fit au poète un grief d'avoir écrit la tirade de l'Acte III, dans laquelle le Chevalier d'Aydie prédit une révolution prochaine, où le peuple envahira le Palais Royal :

Quand le grand timbre d'or qui sonnait notre histoire
Ne sera plus ici que le signal de boire,..
Et que sous ces lambris, où reviennent des ombres,
Comme un bûcher funèbre entassant nos décombres,
Vous aurez allumé dans votre déraison,
Quelque beau feu de joie à brûler la maison ;
Peut-être que le peuple, à bout de patience,
Voudra des vieux palais sonder la conscience,
Et s'accrochant au mur, — avec ses yeux ardents
Voudra voir à la fin ce qu'on fait là-dedans ! » (3).

---

(1) « Auguste Vitu ». « Le Figaro », 8 Janvier 1872.

(2) 8 Janvier 1872. Les mêmes appréciations défavorables se retrouvent sous la plume de Jules Claretie, « Le Soir », 8 Janvier, « La Presse », 15 Janvier, Louis Moland « Le Français », 15 Janvier. Edouard Fournier « La Patrie », 8 Janvier.

(3) Scène X, p. 105.

A ces mots « le public des troisièmes galeries, écrivait Francisque Sarcey, échappe en applaudissements frénétiques ; il crie *bis*, *bis*, comme après un air de bravoure. L'acteur ne répète point et il a raison. C'est déjà trop d'une fois » (1). « Le Chevalier d'Aydie », lit-on également dans « Le Gaulois », « ne s'avise-t-il pas de prédire la Commune, et l'incendie du Palais Royal ? Bien que cette tirade ait encore été plus applaudie que la première, je me permets de la trouver d'un goût détestable et absolument déplacée » (2). « Un pareil souhait, ajoutait « Le Figaro », une pareille prophétie au lendemain des crimes de la Commune, a fait courir comme un frisson de stupeur ; il semblait qu'une odeur de pétrole se fût répandue dans la salle » (3).

Le critique littéraire de « La Presse », n'hésita pas à taxer de zèle indiscret les amis de Bouilhet qui avaient présenté au théâtre cette œuvre posthume : « Je n'accuse pas, écrivait-il, la mémoire d'un poète qui a laissé de belles promesses de talent ; ma critique va chercher derrière, ce nom, que l'on désapprend au public de respecter, les impitoyables admirateurs de Louis Bouilhet, lesquels, au risque de l'envelopper tout entier dans une chute pour lui sans revanche possible, ont mis à l'enchère des paperasses qu'il avait peut-être condamnées au feu. Si c'est ainsi qu'on admire, comment s'y prend-on pour trahir ? » (4).

Inexacts sur la question des tendances politiques que seul un concours de circonstances imprévues avait

---

(1) Francisque Sarcey, « Le Temps », 8 Janvier 1872.
(2) François Oswald, « Le Gaulois », 8 Janvier 1872.
(3) Auguste Vitu, « Le Figaro », 8 Janvier 1872.
(4) Jouvin, « La Presse », 15 Janvier 1872.

permis d'y découvrir, les reproches adressés à la valeur littéraire de l'œuvre n'étaient pas sans fondement : le drame était assez mal composé, et en maints endroits faiblement écrit. Il ne put longtemps tenir l'affiche de l'Odéon : dès le 15 Février, non sans de nombreux jours de « relâche », il laissait la place à « Ruy-Blas ».

De plus, le volume des « Dernières Chansons » se vendait peu, au grand étonnement de Flaubert, qui en accusait l'incurie de l'éditeur Lévy (1), et la Municipalité de Rouen, émue peut-être par ces insuccès, hésitait à accorder à Bouilhet les honneurs d'un buste sur une des places publiques de la Ville (2). Décidément la gloire posthume du poète, les « belles funérailles » (3), que le romancier lui voulait faire, n'avaient pas l'éclat escompté : il semblait que déjà se réalisât, deux années seulement après sa mort, la prophétie écrite par lui-même :

Pareil au flux d'une mer inféconde
Sur mon cadavre au sépulcre endormi,
Je sens déjà monter l'oubli du monde,
Qui tout vivant m'a couvert à demi (4).

---

(1) R. Descharmes et R. Dumesnil, Op. cit.. I, p, 310.

(2) Flaubert, Lettre au Conseil Municipal de Rouen. Corr. IV, p. 435.

(3) Lettre inédite de Flaubert à Philippe Leparfait.

(4) « Dernière nuit », p. 383,

CHAPITRE XVI

Vue d'ensemble sur l'Œuvre théâtrale

I. — Protestation contre l'Ecole du Bon Sens, représentée par Ponsard.

II. — Reprise des procédés dramatiques de V. Hugo

III. — Imitation du style romantique

IV. — L'Œuvre obtient un succès
Sa place dans l'Histoire littéraire

Si Bouilhet dut acheter si chèrement ses succès dramatiques, c'est que, de parti-pris, il ne voulut pas tenir compte des goûts passagers du public et qu'il resta fidèle à un idéal d'art démodé : il eut l'ambition de ressusciter le Drame historique, plein de lyrisme, dont V. Hugo lui offrait le modèle, et d'écrire des Comédies très poétiques, alors que la prose était applaudie sur toutes les scènes. Il importe donc de replacer son œuvre dramatique dans l'ensemble de l'histoire littéraire ; il apparaîtra si ce successeur des Romantiques fit preuve d'originalité ou se contenta de suivre des chemins déjà battus, d'être le « piètre élève » de V. Hugo et d'A. Dumas, comme on l'a maintes fois répété (1).

(1) Pierre Véber, (« Revue Blanche », 25 Avril 1892). Il s'agit dans ce chapitre des seuls drames représentés au théâtre et publiés. Nous étudions dans notre seconde thèse une pièce inédite : « Sous peine de Mort ». De même nous laissons de côté la féerie intitulée : « Le Château des Cœurs », qui appartient à Flaubert et a été analysée par R. Descharmes et R. Dumesnil. (« Autour de Flaubert », I. p. 329 et suivantes).

I

Aux environs de 1850, une réaction depuis longtemps « commencée contre le Romantisme se poursuit et s'achève dans tous les genres à la fois » (1). Une littérature impersonnelle et scientifique se fait jour : « Melaenis (1851), les « Poèmes Antiques » (1852), « Les Fossiles » (1853), en poésie, et dans la prose « Madame Bovary » (1856) en sont à des degrés inégaux les premières œuvres retentissantes.

Le théâtre, de même, depuis dix ans subit une évolution. L'année 1843 a marqué la fin du drame romantique, avec l'échec des « Burgraves » et le triomphe de « Lucrèce », de Ponsard. Les mœurs devenues trop bourgeoises sous la monarchie de Juillet ne s'accordent plus avec la grandiloquence et le lyrisme des drames de V. Hugo ; aux « déclamations humanitaires », aux « suggestions de l'instinct », aux « révoltes de la passion », les partisans de la morale du « Bon Sens » préfèrent la force d'âme et l'esprit de dévouement, qui font agir les personnages de « Lucrèce » ou de « Charlotte Corday ». Ponsard obéissait à l'évolution générale en libérant la Tragédie de la passion violente et du panache poétique (2).

Un fait permet de mesurer en quelle défaveur le drame romantique était alors tombé : la représentation, en 1851, sur la scène des Variétés, d'une Comédie-Vaudeville, intitulée « La Chasse au Roman », où les auteurs Augier et

---

(1) Brunetière, « Manuel de l'Histoire de la Littérature Française, » p. 477.

(2) Voir le développement de ces idées dans l' « Histoire de la Littérature Française de « Petit de Julleville », tome VIIIe, p. 390 et suivantes.

Sandeau, ridiculisaient les procédés dramatiques de V. Hugo. L'héroïne de la pièce a vu successivement tuer près d'elle deux premiers maris sans pouvoir découvrir l'auteur et le motif de ces crimes. Sa belle-mère lui explique le pourquoi de ces malheurs : « Ma fille, sais-tu qui tu as épousé? Le dernier des Pigliasda. Il a tué Edmond Dudley par le plomb ; il a tué Giacomo Doria par le fer ; il tuera tous ceux que tu aimeras. Si le fer et le plomb lui manquent, il a le poison des Borgia. S'il ne t'a pas tuée, c'est que chez nous on ne tue pas les femmes, mais il te tuera dans ton cœur. Tous ceux qu'il attire près de toi sont des victimes vouées à sa vengeance. Défie-toi de ta beauté, défie-toi de ta jeunesse : ton amour donne la mort » (1).

Il était impossible de ne pas reconnaître là une parodie des drames de V. Hugo, impossible désormais de prendre au sérieux les poisons des Borgia, les épées de Tolède, les procédés dramatiques qui avaient assuré le succès d' « Hernani » ou de « Lucrèce Borgia ».

*
* *

Bouilhet, fidèle à ses admirations de jeunesse, voulut renouer la tradition romantique. C'était courageux, mais peut-être téméraire. Il écrivait à Louise Colet en 1852 : « Du Camp, à qui j'ai communiqué dernièrement le plan de mon drame, a peur que je me lance trop et me dit avec autant de sérieux que de vérité : « Ce siècle est aux jolis proverbes et aux pastorales tendres ». Je le crois comme lui, mais je jure Dieu que je ne m'écarterai pas d'une semelle de la route que je me suis tracée pour complaire

(1) Cf. Latreille, « La Fin du Théâtre Romantique et François Ponsard », p. 386 et suivantes.

à tel ou tel » (1). Sa passion le rendit injuste à l'égard de ses adversaires, en particulier de Ponsard : « Nous avons devant nous, écrivait-il à Flaubert à la fin de 1856, chacun un imbécile à renverser, toi Champfleury, moi Ponsard » (2).

Il rencontrait les mêmes obstacles dans le domaine de la comédie. Alexandre Dumas fils, Scribe, Augier se font alors, comme Ponsard, les champions de l'ordre social. Ils veulent un théâtre utile, réformateur, où le dernier mot reste à la famille et à la morale des honnêtes gens : « Ce grand art de la scène, écrivait A. Dumas dans la préface du « Fils Naturel », va s'effiloquer en oripeaux, paillons et fanfreluches ; il va devenir la propriété des saltimbanques et le plaisir grossier de la populace, si nous ne nous hâtons de la mettre au service des grandes réformes sociales et des grandes espérances de l'âme. Indiquons le but à cette masse flottante, qui cherche son chemin sur toutes les grandes routes, fournissons lui de nobles sujets d'émotion et de discussion... Le chef-d'œuvre pour le chef-d'œuvre ne lui est plus suffisant, pas plus que la satire sans le conseil, pas plus que le diagnostic sans le remède... Il nous faut peindre à larges traits, non plus l'homme individu, mais l'homme humanité, le retremper dans ses sources, lui indiquer ses voies, lui découvrir ses finalités, autrement dit nous faire plus que moralistes, nous faire législateurs. Pourquoi pas, puisque nous avons charge d'âme ? »

Bouilhet s'élève contre ces tendances moralisatrices et le peu de souci du style qu'il constatait chez les auteurs comiques : « Je n'ai jamais tant douté de mon pays,

---

(1) « Revue de Paris », 1er Novembre 1908, p. 17.

(2) Inédit.

écrit-il avec une emphase presque ridicule, et je dirai même tant rougi du nom d'homme que ce soir 17 Mai 1855, au sortir du « Demi-Monde » de M. Alexandre Dumas fils... J'ai assez d'imagination pour me figurer qu'un homme puisse amasser autant de turpitudes dans l'espace de cinq actes, mais, je l'avoue, je n'avais pas prévu le public, et quand je l'ai entendu rire et trépigner sincèrement à ces plaisanteries frelatées, à ces passions canailles, à ce style de pion en goguette et à cette moralité de mouchard, j'ai pleuré croyant tout perdu ! » (1).

Il s'interdira donc toute « comédie prêcheuse et qui tient absolument à faire du bien à l'humanité » ; comme dans ses drames historiques, il veut seulement donner au lecteur une émotion esthétique. Si de ses pièces se dégage quelque leçon morale, il faudra y regarder de près pour la découvrir : le poète ne la mettra pas en évidence.

Il veut rester l'artiste pur, au labeur patient et désintéressé, qu'il apparut en ses poèmes. Avec quelle véhémence ne s'élève-t-il pas contre les « Messieurs » — critiques, universitaires, ou « hommes du monde » — qui, « n'ayant rien fait » prétendent lui « montrer la route » : « Les écrivains, dit-il à propos de la Féerie « Le Château des Cœurs, écrivent si peu que tous les bourgeois se trouvent naturellement à leur niveau. Dans vingt ans, il n'y aura plus de gens de lettres : on sera homme de lettres à ses moments perdus, et quelque chose avec, n'importe quoi, ministre, marchand de peaux de lapins, ou notaire. Dans vingt ans, on ira à peine au théâtre : toutes les femmes seront actrices, tous les jeunes Messieurs, jeunes Premiers. L'Art s'en va en se répandant partout. Quelle

(1) Inédit.

eau rougie ! Une bouteille de vin dans l'Océan ! Il y a déjà eu des époques pareilles, quand la Philosophie et la Rhétorique couraient les rues et qu'on discutait Théologie dans la boutique des marchands de pommes ! » (1).

Et il revendique, au théâtre, les droits méconnus de l'imagination. Il voudrait emporter, grâce au choix des thèmes et des situations, ses auditeurs dans un monde idéal, loin des réalités de la vie ordinaire, et faire applaudir des comédies très poétiques. Ambitieux même de faire œuvre d'art, il écrira en vers : bien qu'il tente de chanter « un vieil air que personne ne veut plus », et qu'il soit difficile de lutter « contre un gaillard de la force de Scribe », il fera entendre à nouveau sur la scène la musique des rimes et des alexandrins sonores, qu'on n'y entendait guère plus.

II

Dans ses drames et ses comédies, dont nous ne détaillerons pas à nouveau l'analyse, celles très minutieuses de MM. de la Ville de Mirmont et Angot n'étant pas à refaire, Bouilhet a scrupuleusement rempli le programme qu'il se proposait : il a ressuscité les procédés de Victor Hugo.

Comme celui du maître, son théâtre contient beaucoup d'action, mais les évènements y sont rarement le résultat d'une logique morale, d'une nécessité intérieure. Nous ne sommes plus en présence des alternatives d'espérance ou de désespoir, qui se succèdent chez les classiques : chez lui l'action marche parce qu'il intervient dans les évènements, comme bon lui semble, même au risque de nuire à la vraisemblance. De là la complexité de l'intrigue : « Je

(1) Lettre inédite, sans date.

n'y ai rien compris du tout, écrivait Jules Lemaître à propos de la « Conjuration d'Amboise ». Je l'ai relue et je n'ai pas compris davantage... On prend sa tête dans ses mains ou bien on feuillette la brochure, on cherche les points de repère. C'est la bouteille à l'encre. Cette histoire des guerres de Religion, je m'y empêtrais déjà quand j'étais au collège » (1). De là les cachettes dans un « garde-manger », les billets anonymes, les ordres en blanc d'internement à la Bastille, la cassette de Faustine, celle d'Aïssé ; de là les portes qu'on enfonce, les apparitions de personnages inattendus, d'hommes masqués, les fioles de poison, les déguisements, les nouvelles fausses, les envahissements de la scène par les soldats armés. De là aussi ses difficultés, ses longs tâtonnements pour bâtir le scénario de ses drames : « Nous sommes incomplets, nous autres, écrivait-il à Flaubert. Nous sommes poètes, c'est incontestable, mais nous ne sommes pas charpenteurs » (2). En usant des moyens tragiques habituels, vers 1860, aux faiseurs de vaudevilles, Bouilhet, comme les romantiques, n'arrivait pas à donner l'illusion de la vie.

A l'apparition de « Madame de Montarcy », « Le Figaro » en publia une parodie intitulée : « La deuxième pièce de M. Louis Bouilhet : Madame de Chateaubriant » et il ajoutait, à propos de ces procédés alors démodés :

« Doit M. Bouilhet, depuis « Madame de Montarcy » à M. Hugo : Pour loger le frère de Madame d'Etampes, une armoire en bois de chêne, pas neuve, mais encore solide, prise dans « Hernani » et ayant servi à Don Carlos. 20 fr. »

---

(1) « Impressions de théâtre », VIIe série, p. 99.
(2) Inédit, sans date.

« Une auberge munie de ses pots, brocs et seigneurs, prise dans « Marion Delorme » .... 35 fr. »

« Un serment pris à « Hernani » pour servir à « Madame de Chateaubriant » : Comme les serments ont beaucoup perdu sur la place dramatique depuis quelque temps..... 0 fr. 50

« Une fiole de poison, prise au même « Hernani », pour « Monsieur de Chateaubriant »... 3 fr. »

« Plusieurs tirades montant ensemble au total de..... 2 fr. 75

Ce badinage n'a peut-être pas le mérite de l'originalité. Il n'en reste pas moins que l'emploi répété de ces procédés et le souci de tenir par là dans ses mains tous les fils de l'action sont funestes à Bouilhet : il s'inquiète trop peu de scruter les âmes. Si Madame de Montarcy, Madame de Maintenon, Faustine, Dolorès sont nettement caractérisées, la plupart des autres personnages sont demeurés très pâles : de là ce « grand air de ressemblance » qu'ils ont entre eux. Angot écrit avec raison : « Monsieur de Rouvray et Don Pèdre de Torrès sont frères, comme Madame de Montarcy et Madame de Brisson sont sœurs. La parenté ne doit pas être bien éloignée non plus entre elles et Dolorès. Condé est un amoureux de la famille de Fernand, et le chevalier d'Aydie, placé dans les mêmes circonstances, n'aurait peut-être rien à leur envier » (1).

Ils semblent de plus s'ignorer eux-mêmes : ils sont, comme l'Oreste antique, le jouet d'une « fatalité », qui les mène ; leur conduite n'est qu'une résultante du sort, des

(1) « Louis Bouilhet », p. 137.

évènements auxquels le poète les mêle ; presque tous peuvent répéter ces mots de Condé :

..... Je sais qu'à me nuire acharnée,
Et debout comme un spectre à chacun de mes pas,
Une fatalité que je ne connais pas
Change par la rigueur de sa puissance occulte
Ma joie en lâcheté, mon amour en insulte (1).

Souvent même quand ils se révèlent à nous, ces personnages évoqués du passé laissent transparaître une âme très moderne, peu vraie par conséquent. Ni ces paroles de Madame de Montarcy :

Oh ! les longs entretiens sous la verte charmille,
Oh ! les vieux marronniers au murmure si doux,
Qui secouaient des fleurs en se penchant sur nous (2),

ni celles du Marquis de Rouvray, le gentilhomme vivant aux champs :

Et depuis soixante ans je bois à pleins poumons
Le parfum des genêts dans la brise des monts (3),

ne traduisent un sentiment habituel au XVIIe siècle. Bouilhet, négligeant la vérité psychologique, a prêté aux personnages ses propres émotions.

Pour racheter ce manque d'analyse il leur donne des passions violentes. Les poètes romantiques avaient proclamé au théâtre les droits souverains de la passion, réhabilité la courtisane, sapé ce que Châteaubriand appelle « la rectitude de la vie ». Au moment où l'Ecole du « Bon Sens » rappelait avec raison les droits méconnus du devoir, Bouilhet continue « le fléau romantique » : il préfère aux

(1) « La Conjuration d'Amboise ». p. 80.
(2) « Madame de Montarcy », p. 17.
(3) *Ibid.*, p. 19.

« demi-teintes les caractères tranchés, les situations violentes » (1), aux passions folles il trouve toujours une excuse, aux fautes un facile pardon. Madame de Brisson, dans « La Conjuration », ne croit-elle pas racheter sa conduite coupable en demandant à Condé l'abjuration du Protestantisme ?

Mais, ô mon bien-aimé, pour que nos cœurs sincères
Se rejoignent demain par dessus nos misères,
Afin de mériter, loin du trouble mortel,
Dans la paix de la mort l'indulgence du Ciel,
Abandonnez pour moi les erreurs du sectaire
Et que mon âme où flotte une ombre d'adultère,
Puisse dire au Seigneur entouré des élus :
« Pardonnez-moi, mon Dieu, j'en apporte un de plus » (2).

Seul un écrivain romantique était capable d'interpréter ainsi le prosélytisme religieux au bénéfice de la passion.

L'exemple de V. Hugo, pareillement, lui ôta tont scrupule sur l'exactitude historique des évènements mis en scène : « Une pièce de théâtre, écrit-il, n'est pas absolument comme un roman ou un poème. C'est toujours un moderne qui parle à des modernes. Tel est le goût du public, pour qui la couleur locale est désagréable ou pour le moins indifférente ! Hugo y a tenu deux fois dans « Le Roi s'amuse » et « Les Burgraves »; la première pièce a été cassée par le Gouvernement, la deuxième par le parterre» (3). Alors que dans « Melaenis » le poète s'est heureusement doublé d'un érudit, au théâtre, au contraire, « l'un joue à l'autre des tours pendables. Le cadre général est quasiment authentique, les faits sont pour la plupart

(1) Lettre inédite.
(2) P. 144.
(3) Lettre inédite.

inventés. On a une peine infinie pour faire le départ du vrai et du faux. On est tiraillé en deux sens contraires, ballotté entre des impressions totalement incohérentes. On est incertain, on est troublé, on hésite, on ne sait plus, on lâche pied » (1). La première pièce de Bouilhet, « Madame de Montarcy », « servit surtout à mesurer les distances parcourues et à faire qu'on s'aperçut que depuis bien des années l'histoire avait abandonné le théâtre, ou le théâtre l'histoire » (2).

Enfin, à l'exemple des Romantiques, le poète amuse les yeux par la mise en scène et le déploiement du spectacle. Il vous transporte dans un monde de brillants gentilshommes, de centurions romains, de riches affranchis, de chevaliers et de sénateurs. Non content d'un décor nouveau à chaque acte, il divise l'acte en tableaux : « La Conjuration » est un drame « en cinq actes et six tableaux », « Faustine » « en cinq actes et neuf tableaux ». La correspondance adressée à Flaubert révèle qu'il ne recule ni devant la fatigue, ni devant les dépenses, ni devant les voyages, pour surveiller lui-même les moindres détails de la mise en scène. Aussi les journaux exaltèrent la somptuosité des costumes et des décors. Après la représentation de « Faustine », Gautier décrivait le spectacle qu'il avait admiré au théâtre de la Porte-Saint-Martin : « Le tableau du triclinium, disait-il à propos du premier acte, est d'une exactitude parfaite et fait comprendre la large vie antique mieux que de longues dissertations. Ce sont bien les colonnades cannelées à demi revêtues du stuc rouge, les grands panneaux à fond noir, où voltigent des

(1) Doumic « De Scribe à Ibsen », p. 31 et suivantes.
(2) *Ibid.*

danseuses aériennes, les cabinets d'architecture feinte, les frises décorées de guirlandes et de petits génies, les statues de marbre, les trépieds et les lampadaires de bronze, les caisses de lauriers-roses aux fleurs épanouies, les mosaïques par Sosimus de Pergame, les lits à pieds d'ivoire tournant leurs chevets couverts de pourpre vers des tables de citronniers, incrustées d'argent : toutes les merveilles d'un splendide intérieur romain » (1).

De même après « la Conjuration » : « La pièce, écrivait encore Gautier, est montée avec un soin tout particulier et comme si ce n'était pas une pièce littéraire. On lui a prodigué, quoiqu'elle soit en vers, le velours, le satin, le brocart, les riches broderies, les belles armes... Catherine dans son costume noir, François II, tout de satin blanc, Guise roide dans sa cuirasse damasquinée, Marie Stuart avec le petit chapeau faisant pointe sur le front, le vieux Comte au pourpoint rayé de noir et d'or, ont la finesse de portraits de Clouet » (2).

III

Plus encore que les idées et les procédés dramatiques, le style dramatique de Bouilhet relève de V. Hugo.

Si le vers, au théâtre, sous peine de nuire à la clarté, ne doit pas être chargé d'images poétiques, mais rester sobre et naturel, Bouilhet n'est pas un maître de la scène, car le lyrisme et les métaphores sont répandus à profusion dans son œuvre. Il épie, à l'exemple de V. Hugo, toutes les occasions de laisser libre cours à son exubérance. Voici avec quel lyrime Condé, dans « La Conjuration », pro-

---

(1) Th. Gautier : « Le Moniteur Universel », 23 Février 1864.

(2) *Ibid.*, 5 Novembre 1866.

clame sa reconnaissance et son amour à la Comtesse de Brisson, accourue pour le voir en sa prison :

Quand vous êtes venue en ce bouge enfumé,
Fraîche et douce à mon cœur, comme un souffle de Mai,
Quand vos grands yeux si purs, dont j'évoquais la flamme,
Ont, du premier regard, illuminé mon âme,
Et que j'ai senti là, sans pouvoir l'arrêter,
L'oiseau du souvenir se débattre et chanter...
Laissant derrière moi dans ma route nouvelle
Les obstacles d'un jour qu'on franchit d'un coup d'aile,
Plus haut que les partis et les religions,
Il me semblait fouler de calmes régions
D'où l'on n'entendait plus les clameurs de la terre ! (1)

Dans « Madame de Montarcy », le marquis de Rouvray, le gentilhomme ami des champs, déplore la solitude de son château, vide maintenant que sa fille a épousé le brillant capitaine de Montarcy et l'a suivi à la cour :

Hélas ! c'est le destin, baron, dans nos familles
Vingt ans, de notre amour nous entourons nos filles,
Puis un beau mousquetaire arrive un soir d'été,
Hardi, la barbe en croc, et la lame au côté !
Alors le pauvre vieux, qui n'a plus rien sur terre,
Va s'asseoir tout songeur sous son toit solitaire.
La maison babillarde est muette aujourd'hui,
Il presse dans ses mains son front chargé d'ennui,
Et regarde, avec pleurs, par les corridors sombres,
Les souvenirs lointains glisser comme des ombres (2).

Au lendemain de la première représentation de « Madame de Montarcy », G. Planche, dans la « Revue des Deux-Mondes », reprochait à Bouilhet cette recherche d'images poétiques, et reprenait le problème, plus général, du lyrisme au théâtre : « Les plus grands maîtres du

(1) « La Conjuration d'Amboise », p. 78.
(2) « Madame de Montarcy », p. 20.

théâtre, écrivait-il, nous ont enseigné ce que vaut la poésie lyrique dans le monologue. Depuis Eschyle jusqu'à Shakespeare, depuis Sophocle jusqu'à Schiller, nous voyons la forme lyrique utilement employée toutes les fois qu'il s'agit de l'expression d'un sentiment qui ne trouverait pas à s'épancher librement en présence d'un témoin, mais dans le dialogue, dans l'action, les grands maîtres que je viens de nommer se gardent bien de prodiguer les images. Ils usent de la métaphore avec sobriété. Ces principes sont combattus, mais non pas réfutés, par V. Hugo. M. Bouilhet, qui connaît l'antiquité, ferait bien de la consulter plus souvent ou plutôt d'interroger le souvenir de ses premières études. En relisant l'Œdipe-Roi et les Choéphores, l'Electre et les Euménides, il s'étonnerait des idylles, des élégies, des odes qu'il a prodiguées dans « Madame de Montarcy ». Ce n'est pas à lui qu'appartient cette méprise, je le sais : il n'a fait que suivre la voie ouverte par M. V. Hugo, mais le guide qu'il a choisi ne le justifie pas. Si l'auteur d'Hernani voulait recommencer aujourd'hui ce qu'il a fait pendant treize ans, de 1830 à 1843, et donner à des odes, à des élégies un baptême historique, il s'apercevrait, avant la fin de la soirée, que l'esprit de la jeunesse n'est plus avec lui » (1).

On attaqua même « l'anachronisme du vers » (2), dans les comédies « Hélène Peyron » et « l'Oncle Million ». Si les métaphores, au dire des critiques, sonnaient mal aux oreilles de Louis XIV, de Marie Stuart et de François II, combien moins encore les rimes convenaient aux hommes d'affaires, aux « marchands dorés ». « De deux choses

(1) « Revue des Deux-Mondes », 1er Décembre 1856.
(2) A. Claveau, « Revue Contemporaine », 1er Décembre 1860.

l'une, écrivait X. Aubryet, ou le vers s'élève et alors il empiète sur le lyrisme, élément réfractaire à la scène, ou il s'abaisse et alors il rentre dans la prose. M. Bouilhet a eu beau, avec son instrument nerveux et docile, chercher le moyen terme entre ces deux extrêmes, il a souvent échoué... Le plus sage serait peut-être de réserver le vers pour la poésie lyrique, qui en est l'exacte destination. Molière aurait à écrire ses pièces aujourd'hui qu'il les écrirait en prose » (1). Toutefois, il ajoutait : « Je comprends pourtant que le vers, cette noble forme, tente encore au théâtre les esprits généreux et je n'en connais pas de plus digne de servir cette Muse impossible que M. Louis Bouilhet ».

Cette constante préoccupation d'images et de métaphores, il est vrai, trop souvent porta le poète jusqu'à un mauvais goût que les Précieuses elles-mêmes n'auraient pu absoudre. Il serait facile d'en relever de nombreux exemples :

Dieu, qui lit dans notre âme, au jour de sa justice
Epèlera du doigt la sainte cicatrice... (2)

Du service rendu balayez les empreintes...

Car il n'a pas au corps une once de sa chair
Qui n'ait son but marqué pour la flamme ou le fer (3).

ou à propos du Rhin :

Et nous retrouverons, noire et fumante encor,
La place où nos talons ont souffleté son bord (4).

---

(1) « L'Artiste », 14 Novembre 1858.
(2) « Madame de Montarcy », p. 91.
(3) « La Conjuration d'Amboise », p. 93.
(4) « Madame de Montarcy », p. 104.

A ces fautes de goût s'ajoutent de fréquentes faiblesses de style. Dans « Hélène Peyron », par exemple, les termes impropres voisinent avec des épithètes parasites, rééditées du vocabulaire des « bavochures romantiques » (1). Quand Hélène, entourant de rêveries fraîches et riantes le souvenir de son fiancé, déclare :

Oh ! c'est lui l'idéal et c'est lui le vainqueur !
Le héros qui passait dans mes rêves étranges,
Froid comme les démons et beau comme les anges
Un exilé superbe, un de ceux-là, Seigneur,
Que l'on ramène au Ciel à force de bonheur (2),

ni l'énumération de termes inattendus pour désigner la même personne : « idéal », « vainqueur », « héros », « exilé superbe » ; ni les mots appelés par la rime : « vainqueur » par « cœur », « étranges » par « anges », « Seigneur » par « bonheur » ; ni l'antithèse banale des « démons » et des « anges » ne sont excusables chez un artiste soucieux de l'originalité et de la perfection de la forme. De même, quand elle se décide à entrer au couvent, elle décrit minutieusement le monastère où le « couloir sombre » s'éclaire à la lampe qui « étincelle », où « le vent d'automne » s'harmonise avec « la cloche monotone » et « les espoirs sans bornes » avec « les sérénités mornes ». Jouvin, l'irréductible ennemi du poète, avait quelques raisons pour écrire à propos de ces vers : « Il est inutile de rechercher la paternité d'Hélène Peyron : le talent de M. Louis Bouilhet est fils d'un vers de Hugo, qui a mal tourné » (3).

---

(1) Xavier Aubryet, « L'Artiste », 14 Novembre 1858.
(2) « Hélène Peyron », p. 135.
(3) « Le Figaro », 25 Novembre 1858.

Malgré des exemples nombreux de mauvais goût ou de métaphores incohérentes, beaucoup d'alexandrins isolés et de tirades entières ont de la grandeur et de la force. C'est à ces vers que songeait Flaubert, lorsqu'il louait dans les drames de son ami « l'hexamètre mâle » et « les élans cornéliens pareils à de grands coups d'aile » (1).

Tantôt ils sonnent haut et clair comme un cliquetis d'épées, quand par exemple le roi Louis XIV s'adresse aux ambassadeurs étrangers :

Eh ! bien, mon peuple est prêt pour les derniers efforts,
Plus de trêve aujourd'hui !... nous nous sentons le corps
Assez ferme et dispos, malgré l'âge où nous sommes,
Pour monter à cheval avec nos gentilshommes,
Et dresser, comme un mur impénétrable aux coups,
Nos quarante ans de gloire entre la France et vous !...
Vous entendrez rugir une de ces batailles
Où les peuples entiers se mordent aux entrailles,
Un combat formidable, aux cris désespérés,
Dont parleront longtemps les hommes effarés,
Car nous saurons du moins, si notre France expire,
Lui creuser un tombeau plus large qu'un empire ! (2).

Tantôt les vers tombent lourds d'une tristesse nuancée de fierté, comme dans la scène charmante entre le jeune roi François II et Marie Stuart, les deux jeunes époux opprimés par la Reine-Mère et les Guises, apeurés des complots qu'on trame autour d'eux et voués à une mort prochaine. François II analyse mélancoliquement son impuissance :

Je suis un souffreteux, un malade, un enfant :
Lamentable héritier des héros séculaires
Je n'en ai pas la force et j'en ai les colères
Et quand dans mon sommeil l'un d'eux vient m'avertir,
Je sens là comme un roi qui ne peut pas sortir... (3)

---

(1) Préface des « Dernières Chansons », p. 298.
(2) « Madame de Montarcy », p. 104.
(3) « La Conjuration d'Amboise », p. 99.

Et la jeune reine, amie des lettres et des arts, lui répond :

S'il nous fallait quitter ce palais pour l'exil,
Ce que j'implorerais, comme un dernier honneur,
Ce serait pour nous deux, au gai pays de France,
Un petit coin tranquille, un château n'importe où,
Caché dans la Touraine ou bien dans le Poitou,
Sous des arbres touffus, d'où les oiseaux en fêtes
Donneraient, en passant, la réplique aux poètes,
Et dont nul ne pourrait franchir les verts arceaux
Qu'à la condition d'être haï des sots !
Je suis de France, moi ! (1)

IV

Cette tentative de ressusciter le style lyrique et les procédés dramatiques du Romantisme étonna quelques-uns, mais fut applaudie par la plupart. S'il est exagéré d'attribuer une importance capitale à la soirée du 6 Novembre 1856, où pour la première fois fut acclamée « Madame de Montarcy », les annales du théâtre lui doivent cependant une mention spéciale : « Ce fut, écrit C. Mendès, comme un son de cloches, éveilleur de brutes et d'ivrognes. On s'étonna, on s'éprit, on s'enthousiasma pour cette « Madame de Montarcy », qui rallumait les soirs illustres du Romantisme. Un instant les poètes purent croire que c'en était fait de l'opérette et du vaudeville, et de l'école du « Bon Sens », qu'ils allaient reconquérir la foule » (2). Quelques jours après la première représentation, G. Planche, dans la Revue des Deux-Mondes, expliquait de la même façon l'enthousiasme du parterre : « La trivialité des compositions, écrivait-il, qui occupent la plupart de nos théâtres, a depuis longtemps lassé sa patience. En écoutant de

(2) « La Conjuration d'Amboise », p. 101.
(3) C. Mendès : « Rapport... sur le mouvement poétique », p. 107.

beaux vers signés d'un nom nouveau, il a ressenti une émotion joyeuse et n'a pas hésité à battre des mains. Ses applaudissements étaient une protestation contre la vulgarité des inventions qu'on nous donne pour des prodiges d'habileté » (1). La critique littéraire se mit au diapason de l'enthousiasme général : ses représentants les plus autorisés, Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, G. Planche, appartenaient d'ailleurs à la génération de 1830 ou s'y rattachaient : ils étaient heureux d'applaudir des tirades sonores rappelant celles du maître, qui avait enthousiasmé leur jeunesse, V. Hugo. Si, de plus, « Dolorès » et « Mademoiselle Aïssé » eurent peu de retentissement, les soixante-dix-huit représentations de « Madame de Montarcy », les cent-cinq de « La Conjuration d'Amboise », celles non moins triomphales de « Faustine » témoignent d'un succès incontestable : à partir de 1856, Bouilhet, quoique différent d'eux par son esthétique, se trouve au premier rang des auteurs dramatiques à la mode.

Il en était digne par ses efforts de perfection littéraire : le drame romantique finissait honorablement et le poète méritait ces lignes écrites par Gautier au lendemain de sa mort : « L'Ecole dramatique, si décimée par la mort, perd en lui un de ses derniers et plus courageux champions. Il portait haut et en preux chevalier la vieille bannière déchirée dans tant de combats. On peut l'y rouler comme dans un linceul. La valeureuse bande d'Hernani a vécu. Désormais le théâtre appartient aux habiletés secondaires, aux photographies du réalisme, aux sophismes des systèmes : la poésie en est chassée » (2).

---

(1) G. Planche. « Revue des Deux-Mondes », 1er Décembre 1856.

(2) « Journal Officiel », lundi 29 Juillet 1869.

Elle n'en était pas chassée à jamais, mais elle devra attendre de longues années, avant d'y reparaître triomphante, avant que les vers de F. Coppée, d'Henri de Bornier, de Richepin, de Rostand renouent sur nos scènes la tradition des envolées lyriques, créée par V. Hugo et noblement continuée par L. Bouilhet.

CHAPITRE XVII

L'Homme

(1850-1869)

I. — Le Portrait physique
II. — Le Tempérament moral
III. — Les Idées philosophiques

L'œuvre et la vie de Bouilhet nous sont maintenant connues ; mais bien qu'il ait plusieurs fois chanté en ses vers ses souffrances morales, il reste difficile de tirer, d'après ses ouvrages, des conclusions certaines sur sa psychologie : étudiée à l'aide des seuls poèmes lyriques, sa vie intérieure nous est à moitié fermée. Seules la correspondance et les notes inédites nous permettent de forcer l'homme dans ses retraites, d'y faire pénétrer la lumière et de mieux connaître son âme.

Et ce n'est point là curiosité vaine : cette analyse éclaire d'un exemple nouveau la mentalité des écrivains qui, vers 1860, aimèrent l'Art pour l'Art : « L'âme de l'homme, a écrit Bouilhet, ne se sépare guère du milieu où le hasard l'a jetée ; comme les reptiles changeants, elle prend sans le savoir la couleur de ce qui l'entoure » (1). Cette remarque précisément s'applique à lui : comme beaucoup de poètes et de prosateurs de sa génération, il a

(1) Inédit.

sacrifié à l'Art, à la beauté littéraire, ses forces physiques et son équilibre moral.

I

Plusieurs photographies, un portrait reproduit au frontispice de ses « Œuvres » (1), un médaillon signé de Carrier-Belleuse (2), deux bustes érigés l'un à Rouen, l'autre à Cany (3), nous permettent de deviner d'abord l'homme extérieur qu'il fut.

Jeune, il était, affirme Flaubert, « un svelte garçon d'une beauté Apollonienne » (4). A 45 ans, il n'a rien perdu de cette force physique et nous apparaît un robuste Normand de haute taille, au cou d'athlète, aux épaules larges. Les cheveux sont rares et laissent à découvert et presque chauve le haut de la tête ; par contre, ils tombent en arrière abondants et longs. Quelques rides strient le front ; les sourcils sont peu accentués au-dessus d'yeux vifs, scrutateurs, dont le lorgnon n'atténue pas l'éclat. Les traits du visage carré semblent réguliers : la moustache épaisse et tombante, accompagnée d'une mince barbiche, accuse une expression de force dans une physionomie à la fois hautaine, dominatrice, impénétrable.

Quand le poète converse avec des amis, sa figure s'anime : il a alors un « étrange et charmant sourire » car,

---

(1) Edition Lemerre.

(2) Il existe trois exemplaires de ce médaillon. L'un appartient au docteur René Dumesnil, de Paris, un autre à la Bibliothèque Municipale de Rouen, un troisième m'a été offert par M. Leparfait. La Bibliothèque de Rouen possède également un pastel et un portrait au crayon, de Bouilhet, non signés.

(3) Le buste de Rouen, œuvre de Guillaume, fut inauguré le 24 Août 1882 ; celui de Cany, par Devaux, fut élevé le 27 Mai 1883.

(4) Préface des « Dernières Chansons », p. 284.

— et c'est là « le signe particulier, distinctif, caractéristique de sa figure », — il sourit « plus encore du regard que des lèvres » (1). Sa conversation est celle d'un causeur distingué, tour à tour aimable, un peu solennel peut-être, spirituel et caustique. Rien dans cette attitude de vainqueur ou ce sourire intelligent ne trahit les âpres souffrances résolument acceptées comme rançon de la gloire littéraire.

II

Son adolescence triste, réservée, qu'il avait bercée de douleurs imaginaires, puis sa vocation poétique, contrariée par les études positives de la médecine et un labeur incessant dans l'enseignement, l'avaient en quelque sorte prédisposé à souffrir plus que d'autres. S'il parut, vers 1848, quand s'éveillèrent en lui la foi dans l'Art et l'amour du beau, s'avancer vers la gloire avec enthousiasme, il dut bientôt constater, devant les difficultés rencontrées dans l'élaboration des « Fossiles » et de « Madame de Montarcy », que les moyens d'art dont il disposait étaient limités. Soutenu par son orgueil et sans cesse fouaillé par Flaubert, il continua malgré les insuccès, les attaques de la critique et les objurgations de sa famille, à écrire des vers et voulut rester un « pur lettré », dédaigneux et hautain (2) ; il se condamna aux travaux forcés de la poésie.

Sans cesse, de 1850 à 1869, il « pleure » de « rage », de « désespoir », d' « impuissance », devant la beauté litté-

---

(1) G. de Maupassant, « Le Gaulois », dimanche 21 Août 1882.

(2) Cf. « Baiser de Muse » (Œuvres, p. 339).

Je l'ai gardé ce bon baiser de Muse !
Comme une perle il rayonne à mon front,
Et désormais, qu'on me flatte ou m'accuse,
Sans l'effacer les soucis passeront.

raire entrevue et si difficilement réalisable. « Si tu te plains, écrit-il à Flaubert, si tu as peur, si tu te crois usé, que dirai-je, moi ? J'en arrive au dernier degré du désespoir et du découragement » (1). Tous les horizons se ferment et rétrécissent autour de lui, « comme les murailles de feu de l'Inquisition ». « Je m'en vais à la dérive, dit-il ailleurs. *Super me flumina transierunt...* J'ai beau me faire de temps à autre des illusions momentanées et me raccrocher à tout espoir qui passe, je sens que je m'enfonce impitoyablement » (2). Alors qu'il aurait pu vivre heureux comme beaucoup d'autres, il s'estime poursuivi par le « Destin », qui lui a ménagé dans la carrière littéraire « un système de renfoncements » : « Je ne peux te dire mes craintes, mande-t-il à Flaubert, mon découragement général et la profonde tristesse qui m'envahit de jour en jour : je me sens sous le poids d'une fatalité et d'une déveine implacables » (3). Et ailleurs : « Si notre correspondance tombe jamais entre les mains d'un étranger, il y verra un assez sinistre échange de douleurs et de désespoirs. Quand l'un cesse, une heure, de gémir, l'autre hurle, et c'est comme cela depuis 20 ans ; ce qui ne prouve pas un fond commun de gaîté folle. Nous ne sommes pas gais, en effet, mais il ne fallait pas prendre ce métier fatal, le plus horrible que je connaisse. Quant à changer maintenant nos habitudes et notre vie, il n'y faut plus penser : il faut aller, comme tu le dis fort bien, jusqu'à ce que mort s'ensuive » (4).

De telles crises de découragement lui sont habituelles ;

---

(1) Inédit.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*

il s'apparente par là aux écrivains de l'Ecole de l'Art pour l'Art, à Gautier, à Flaubert, à Leconte de Lisle, à Baudelaire. Tous ont cherché des sensations rares, exotiques surtout, et âprement travaillé pour cacher leurs émotions personnelles, sous une forme littéraire parfaite, ou orner les reconstitutions du passé, sans jamais satisfaire leur désir de précision, de force, de relief. Leur équilibre moral ne put résister à cette lutte sans trêve : « A ce métier, écrit très justement M. Cassagne, la sensibilité toujours tendue, toujours impressionnée et concentrée, acquiert une finesse, une exquisité extraordinaire, une rare mais douloureuse hyperesthésie. C'est une alternative continuelle d'excitation et de dépression ; des émotions énervantes, dont l'intensité ne peut être maintenue, font place à des périodes de marasme et d'accablement... Inutile de dire que les périodes de dépression sont les plus longues, de beaucoup » (1). Les écrivains de cette génération littéraire furent vraiment, comme les de Goncourt, les « martyrs du livre », et Bouilhet plus qu'eux.

Il est, de plus, exaspéré par la « bêtise », qu'avec une suffisance un peu ridicule il s'imagine découvrir partout, même là où elle n'est pas : « On sondera la mer, écrit-il, on comptera les étoiles, qui pourra mesurer la bêtise humaine ? Qui dira ce qu'une seule tête peut contenir d'ineptie ? Spectacle formidable, la sottise a submergé le monde, c'est le grand déluge permanent. A peine voit-on, çà et là, quelques idées vraies, quelques maximes solides, perçant comme des roches noires et arides encore, l'im-

(1) « La Théorie de l'Art pour l'Art », p. 343.

mense nappe de la stupidité universelle » (1). Et ailleurs :

Au dos d'un océan sans bornes,
Battu des vents, rongé des flots,
Le plus funèbre des îlots
Hérisse ses falaises mornes...
Gens qui voguez à l'horizon,
Ce pauvre îlot, c'est la Raison ;
Cet océan, c'est la Bêtise (2).

Cette stupidité, il lui plaît de l'apercevoir dans les contre-façons de l'Art et de la politesse, dans les « idées reçues », « les principes », les « bases de la société ». Il se propose d'écrire sur ce sujet une Comédie : « Voici ce que je voudrais faire, mande-t-il à Flaubert : montrer qu'à l'aide de deux ou trois principes, c'est-à-dire de deux ou trois mots de convention, tout marche comme sur des roulettes dans le meilleur des mondes possibles : probité, religion, honneur, les *bases* enfin. Personne n'y croit au fond : tout le monde se trompe réciproquement, et l'on finit par se tromper soi-même jusqu'à l'attendrissement réel ; deux voleurs se donnent la poignée de mains en criant : probité !... Ce mensonge éternel à la surface, et qui se retrouve partout, s'accentue plus fort à Paris, parce qu'il s'étend sur les moindres détails de la vie extérieure des gens qui n'ont pas le sou, et qu'on voit toujours flambants de toilette, assis dans les forts restaurants : le besoin de paraître, quand même, avec les gênes affreuses qui en sont la conséquence ! Je voudrais montrer tout cela arrivant finalement à une harmonie, à l'ordre : où tout le monde ment, personne ne trompe. Mais en même temps, je ferais voir quelques-uns des acteurs, subalternes par la santé ou par la fortune, écrasés froidement dans ces

(1) Note inédite.
(2) « L'Ilot », Œuvres, p. 101.

rouages méthodiques et sacrifiés sans éclat à la symphonie générale... Je ferais passer au milieu de l'action le Capitaine (d'Arpentigny), toujours raide dans son col, avec ses cheveux verts, et son habit bleu à boutons d'or, l'homme qui a le plus d'esprit de Paris, parasite partout, dans tous les camps, sautant d'un faubourg à l'autre avec des langages différents, sans crotter ses bottines vernies, et je le montrerais fatalement attaché à la vie de Paris, quand il pourrait vivre plus à l'aise avec sa retraite dans une ville de province. Le Capitaine serait le martyr volontaire de la société parisienne. J'aurais son intérieur à peindre, au retour des grandes soirées, (j'élargirais sa sphère d'action), sa petite chambre, avec la Croix d'honneur cachant un trou du papier, le long de son mur, et les deux tisons qui fument bout à bout. Il serait souple, pliant, prêt à tout, ferait à la sueur de son front, pour assurer à sa vie des relais culinaires, réussir les projets de ses protecteurs, ou plutôt des gens posés chez qui il va, car il ne demande rien que le bonheur d'être mêlé au monde élégant... » (1).

De « bêtise » incorrigible, Bouilhet accuse surtout les bourgeois : « Voilà, écrit-il à propos du docteur D..., un mortel parfaitement heureux. Il a la sécurité des Olympiens ; il se pose en homme de science, en publiciste, en praticien fatigué... Il est décoré d'une demi-douzaine de croix ! Il est énorme. » Un autre lui apparaît, par sa stupidité, « un des êtres les plus comiques que l'on puisse rencontrer dans ce siècle ». Au « bonheur trop facile » de ce monde, « superbe d'aplomb, de contentement personnel et de bêtise », il préfère la lutte douloureuse pour l'Art, dans

(1) Lettre inédite. Sans date.

la solitude et le silence qu'il a su faire autour de lui à Mantes; il en vient à écrire cette boutade, qu'on croirait d'un malade : « La société de mes semblables m'exaspère, je ne trouve rien de plus bête que l'homme, et tout mon cœur descend ou monte plutôt vers les animaux et les plantes : j'ai des admirations imbéciles pour la sagesse des bœufs et la sérénité des légumes » (1).

Ajoutons, pour expliquer chez lui l'excès de la misanthropie et du découragement, que Bouilhet, comme les écrivains de sa génération littéraire, étudiés par M. Cassagne, est porté par l'habitude, plus encore que par un penchant naturel, vers le paroxysme. En tout il recherche l'outrance, l'« énorme », qu'il écrit quelquefois « hénorme », ou « héneaurme », à l'exemple de Flaubert. Dans les crises de désespoir surtout il est incapable de mesure. Peu soucieux de la grossièreté des termes employés, il vocifère, comme un forcené, sans qu'il y ait proportion entre ses colères et leur cause initiale, contre son « métier » et « l'affreuse décadence du goût public », contre la tyrannie des exigences familiales, contre l'Eglise Catholique et le « parti-prêtre », contre les écrivains, Feuillet et Veuillot, surtout contre les directeurs de théâtre. Il écrit, à propos du directeur de l'Odéon : « Je n'ai jamais tant désiré la vie sauvage. Avec quel bonheur je me ruerais sur La Rounat ! Il n'en resterait plus ! Je n'ai jamais rencontré une plus plate et plus odieuse personnalité que ce triste bougre : il a des sottises qui montent, par corruption, à la hauteur des vices ! L'intensité de sa bêtise le rend presque digne d'allumer des colères

(1) Inédit.

viriles : c'est du laitage empoisonné, c'est un mouton qui a la rage ; bref, il m'obsède et me gêne » (1).

Par ce seul exemple de violence voulue, auquel nous pourrions en ajouter d'autres d'un tour moins académique, on peut juger combien le penchant à l' « énorme » aggrava le pessimisme de notre auteur.

*
* *

Sa santé physique ne résista pas à ces crises de découragement, au labeur opiniâtre des vingt dernières années.

Là encore Bouilhet n'offre pas un cas isolé ; il se rattache aux écrivains de sa génération, chez qui l'état physique reflète l'état moral. « Les Goncourt, écrit M. Cassagne, souffrent l'un du cœur et de la tête, l'autre de l'estomac... Flaubert est épileptique, Gautier a, d'après les Goncourt, la mine, le geste et les attitudes d'un halluciné. Le poète romantique était phtisique, s'en allait mollement de langueur et de consomption, l'artiste néo-romantique est un névrosé que la surexcitation et la tension continue détraquent » (2). Bouilhet appartient à cette famille de névrosés.

Tantôt un échec, une contradiction, le jettent dans une douloureuse prostration physique : « Je suis resté couché sur mon tapis toute la journée comme une brute, écrit-il après le refus de « Madame de Montarcy » à l'Odéon... J'ai une peur fantastique de la nuit qui va venir : je suis seul ici comme un mort » (3). « J'éprouve comme toi, avoue-t-il à Flaubert, de jolies prostrations physiques et

(1) Lettre inédite.
(2) A. Cassagne, op. cit., p. 345.
(3) Lettre inédite.

morales : toute la semaine dernière a été comme cela... Il est certain que je me suis guéri le mieux possible, mais je n'étais pas sans inquiétude pour ma cervelle : les hallucinations étaient de toute sorte » (1). « *Ira, furor brevis!* Si la colère est une folie courte, la littérature est une folie lente. Etes-vous arrêté, vous devenez lugubre. Marchez-vous un peu, la tête déménage. J'en suis là, mon cher Monsieur, je ne dors, je ne mange plus : je suis dans une effrayante exaltation » (2). Dans l'insuccès, comme dans l'enthousiasme du travail fécond, il gémit d'être malade « au physique et au moral » : il est bien « l'artiste néo-romantique, » dont parle M. Cassagne, « le névrosé que la surexcitation et la tension continue détraquent ». Flaubert l'avoua avec franchise, lorsque, proposant en exemple aux écrivains futurs son amitié littéraire avec le poète, il ajoutait : « Celui dont les nerfs sont robustes soutiendra le compagnon qui se décourage » (3).

Qu'on ne s'étonne pas, dès lors, si des conditions spéciales de température lui sont nécessaires, pour qu'il puisse écrire. « Le froid et la pluie » lui « paralysent le cerveau », « le temps blanc, froid et triste, » l'empêche de travailler. « Je ne puis rien faire sans soleil, avoue-t-il ; je suis gelé dans le fond de l'âme » (4). Au printemps, par contre, il se dit « enivré » du « beau temps ». « Je bois le soleil à petits coups, écrit-il, comme du fil-en-six ! Tu vas te moquer de ton ami, mais c'est comme ça ! » (5). De même qu'on ne s'étonne pas si à cette consolation il ajoute

(1) Lettre inédite.
(2) Lettre inédite.
(3) Œuvres de L. B., Préface des « Dernières Chansons », p. 304.
(4) Lettre inédite.
(5) Lettre inédite.

celles que lui apportent l'amour sensuel, le bien-être dans un intérieur bourgeois, le séjour à la campagne (1) ; s'il éprouve à manger une joie parfaite ; s'il n'est pas un précurseur de l'antialcoolisme. Sa sensualité, sans doute, trouvait là un anesthésique, un stupéfiant efficaces contre les crises de découragement, mais cette excitation factice fatigua peu à peu son organisme, pourtant très résistant ; elle n'est peut-être pas étrangère à sa mort prématurée.

*
* *

Qu'il roulât en son esprit de sombres pensées, qu'il connût des heures d'accalmie ou d'enthousiasme littéraire, cet homme d'un caractère violent apparut dans les relations sociales doux, timide même, toujours serviable ; son aménité fut louée sans réserve par ses nombreux amis.

On aimait surtout sa loyauté et sa franchise. Il semblait qu'il eût gardé comme devise de son commerce social cette phrase, écrite par lui vers 1845 : « Dans la vie de chaque jour il peut m'arriver de pallier par mon silence le ridicule d'un ami, de caresser quelquefois une faiblesse de caractère, car blesser est pour moi la pire des choses, et de cette réserve me sont venus bien des embarras que, du reste, je n'ai jamais maudits. Oui, mais écrire une flatterie, mais formuler un mensonge avec calme et de propos délibéré... Jamais ! jamais ! » (2). Au lendemain de sa mort, un de ses intimes écrivait : « Je n'ai jamais connu d'homme plus foncièrement honnête, plus loyal, plus

(1) Il reproche à Flaubert d'aimer de moins en moins la nature : « J'avoue avec humilité, lui écrit-il, que je ne partage pas ta haine pour la campagne, et mon voyage là-bas m'a réjoui les yeux : sérieusement je vois avec peine que tu n'aimes plus du tout la campagne ». (Inédit, sans date).

(2) Inédit. Impressions philosophiques.

délicat, plus esclave de son devoir, plus dévoué à ses amis, plus exempt de toute jalousie mesquine. Je ne l'ai jamais entendu mal parler d'un seul des hommes dont le succès aurait pu lui porter ombrage, ni chercher à rabaisser leur talent; je l'ai vu, au contraire, souvent heureux des victoires remportées par autrui, surtout par ses amis, chose plus rare qu'on ne croit chez les artistes » (1). Il n'est pas étonnant que Bouilhet ait conservé, sa vie durant, les mêmes amis fidèles : Flaubert, Gautier, Leconte de Lisle, les de Goncourt, Corot, Delattre, Clogenson (2), Mulot.

De plus, il fut modeste. Alors que tant d'écrivains demandaient aux journaux, aux revues, des moyens de célébrité, il dédaigna le charlatanisme et la réclame nécessaire pour assurer un rapide succès. A l'exemple de Flaubert, sauf dans le sonnet liminaire de « Festons et Astragales » (3), d'un ton un peu prétentieux, il n'a pas écrit de profession de foi littéraire. Il apparaissait rarement dans le salon de la Princesse Mathilde, où se rencontraient toutes les élégances artistiques et littéraires. Aux banquets Magny il occupait timidement sa place, la moindre possible, près de Sainte-Beuve, de Théophile Gautier, de Renan, de Taine et des Goncourt. Jamais il ne put acquérir « le sens de Paris » (4) : il reproche même

---

(1) Edmond Villetard. « Journal des Débats », mercredi 28 Juillet 1869. L'auteur ignorait les boutades du poète sur Ponsard.

(2) Cf. « A Monsieur Clogenson », (Œuvres, p. 97). Bouilhet écrivait de lui : « Il me semble avoir vécu dans ses existences antérieures au sein de ce peuple de folets qui ne tenaient point en place, dont j'ai lu la description je ne sais où. Moralement et physiquement, il me fait l'effet d'un beau vieillard en baudruche, condamné par sa nature à une éternelle oscillation ». (Inédit).

(3) « Candaule », Œuvres, p. 5.

(4) G. Flaubert, Œuvres de L. B., Préface des « Dernières Chansons », p. 287.

à Flaubert d'aimer trop Paris. « Plus tu vas, plus tu aimes le monde, lui écrit-il ; moi, je fais une évolution contraire. Sans l'avoir beaucoup aimé, je l'ai presque en horreur maintenant. Tu es préoccupé de Paris, moi guère. On s'y retrouve toujours, mais ce n'est pas au bord de l'asphalte que nous aurons nos grandes journées d'autrefois » (1). Aux prestiges de la « Capitale universelle », du « foyer intellectuel », il préférait les longues rêveries d'un tranquille séjour en province, près de ses livres et de ses bibelots.

Là, au milieu de ses familiers, il se révèle volontiers badin et s'applique aux calembours : il prend plaisir à envoyer à Flaubert des jeux de mots (2), inventés ou entendus. Il écrit, aux heures de loisir, des pièces très courtes, des « joyeusetés », dont « quelques échantillons » ont été produits à la page finale des « Dernières Chansons » (3). Il s'amuse, à l'occasion, de gauloiseries, de plaisanteries de haute graisse : il en demande à son ami et lui fait un grief de lui écrire des lettres « sans le moindre mot indécent », qu'il pourrait « donner dans le monde comme autographes ». Il aime surtout à noter les expressions vides de sens, les clichés employés sans cesse dans la conversation bourgeoise, et dont il envoie de longues listes au futur auteur de « Bouvard et Pécuchet », espérant peut-être que celui-ci trouverait là quelques

---

(1) Lettre inédite, 1865.

(2) Exemples : « Dis-moi, mais qui que c'est que c't'homme là ? C'est pas un homme, c'est un monarque. — Pourquoi ? — Parce qu'il a des favoris ». — Et à propos d'un auteur dramatique : « Dis-moi, mais qui que c'est que c't'homme là ? C'est pas un homme, c'est un tabellion. — Pourquoi ? — Parce qu'il dresse des actes ! ». (Inédit).

(3) Œuvres, p. 419. La Bibliothèque de Rouen en possède un recueil avec illustrations de P. Avril.

perles à ajouter à son sottisier, quelques raisons de plus de se gausser de la bêtise humaine.

III

Il lui plaît de découvrir cette « bêtise » même en matière philosophique. Pour lui, depuis le moment où il écrivit les « Fossiles », il se dénie, dans les problèmes sur l'origine du monde, la nature de l'âme ou l'existence d'une autre vie, le droit de « conclure » : « Le génie cherche, écrit-il, et la sottise conclut » (1), et ailleurs, à propos de l'évolution qu'il constate dans la nature : « Pourquoi ces transitions lentes et ces ascensions inaperçues ? Quelle est la raison de ce voyage, qui va de l'impassibilité de la matière à la sérénité de l'esprit ? C'est la grande question, le problème éternellement à résoudre. L'imbécile conclut, le sage attend » (2).

Il ne s'inquiète pas de religion. A l'exemple de Leconte de Lisle, il croit savoir avec certitude que l'heure est proche, où le Christianisme croulera comme les cultes de l'antiquité. Il ne s'en attriste pas : sa sympathie va plutôt vers les religions disparues, vers les « grands Olympiens », « si misérables » (3). La beauté morale, la poésie du Christianisme lui échappent : le sens religieux lui est si étranger qu'il ne le comprend pas chez autrui ; il lui semble que l'homme qui a abandonné le « Credo » de son adolescence est délivré.

Bien plus, en présence de ces problèmes, il se révèle incapable de sérénité et se laisse dominer par un senti-

---

(1) Note inédite.

(2) Note inédite.

(3) « L'Abbaye », Œuvres, p. 377.

ment de haine très banale pour tout ce qui se rattache au Catholicisme : de là son « acharnement à rugir contre le parti prêtre », au point qu'il en vient à des « exaspérations comiques » (1) ; de là ces vers dignes de M. Homais lyrique :

Rentrez en foule sous ces dalles
Pour ne plus jamais revenir,
Spectres de moines à sandales,
Dont ne veut plus notre avenir !

Assez de nuit et de mensonge !
Assez de peuples à genoux !
Deux mille ans... C'est trop pour un songe !
Réveillons-nous, réveillons-nous (2).

De là, dans plusieurs lettres, adressées à Flaubert, des pastiches irrespectueux du « style ecclésiastique ». A propos d'un « baril de caviar », envoyé par le romancier au poète et non arrivé à destination, « Monseigneur, évêque de Mantes », écrit à son « grand vicaire » : « Le mal ne peut venir que de l'administration des chemins de fer, cette invention pernicieuse, que nous bénissons, il est vrai, dans des inaugurations solennelles, mais qui n'en a pas moins un cachet tout infernal, et qui nous représente évidemment la bête ignée et vomissante de l'Apocalypse. Oui, mon cher Monsieur le grand vicaire, vous l'avez écrit avec justesse : c'est un fort chapitre à ajouter au volume de nos tribulations. Nous offrons à Dieu cette nouvelle déception, nous acceptons cette contrariété avec l'humilité chrétienne la plus complète, bien qu'il nous eût été agréable d'avoir ce comestible maigre pendant le saint temps du Carême, au milieu de nos austérités coutumières » (3).

---

(1) Lettre inédite. Ces manifestations anticatholiques apparaissent dans la correspondance surtout de 1860 à 1865.

(2) « L'Abbaye », Œuvres, p. 337.

(3) Lettre inédite, sans date.

A ses yeux une seule divinité reste debout : « la Nature », la « mère universelle », qui offre aux hommes sa « beauté » pour « Evangile ». Qu'ils écoutent donc ses leçons de vie joyeuse ! L'heure présente seule importe et il faut en jouir, puisque « Kronos » ruine « toutes les choses d'ici-bas » et proclame le néant de nos aspirations vers l'au-delà (1).

Toutefois cette irréligion simpliste ne paraît pas avoir permis au poète un calme repos sur « le mol oreiller » du scepticisme. Par moments, semble-t-il, la crainte d'un anéantissement total après la mort provoque en lui un instinctif sursaut : un vague désir de durée éternelle monte du fond de son être. A la page du cahier où, d'une main déjà défaillante, que la mort bientôt allait immobiliser, le poète écrivit les dernières strophes de la pièce intitulée « Abrutissement », je trouve, déposée là par un ami pieux, Flaubert ou P. Leparfait, une coupure de journal reproduisant les vers des « Fossiles » :

Toute forme s'en va, rien ne périt, les choses
Sont comme un sable mou sous le reflet des causes...
Tout monte ainsi, tout marche au but mystérieux,
Et ce néant d'un jour, qui s'étale à nos yeux,
N'est que la chrysalide aux invisibles trames
D'où sortiront demain les aîles et les âmes (2).

Ces vers, recueillis avec un sentinent d'affection reconnaissante, ne sont pas de la littérature, mais l'expression d'une espérance sincère : ils semblent répondre aux douloureuses inquiétudes du poète préoccupé, à certaines heures, d'infini et d'immortalité.

---

(1) « Kronos », Œuvres, p. 378.
(2) Œuvres, p. 129.

CONCLUSION

Bouilhet fut un vrai poète.

Du poète il eut le don de l'émotion facile et sincère et cette faculté émotive fut chez lui assez vive pour vibrer aux passions profondes, assez nuancée pour traduire les sentiments fugitifs, qui ne font qu'effleurer l'âme. Son lyrisme traduit de fines impressions de joie et de mélancolie, aussi bien que l'enthousiasme des amours triomphantes et les rancunes des amours trompées.

Il joint à cela une qualité assez rare chez les servants de la Muse : l'Esprit. Sa fantaisie, faite de grâce et de légèreté, rappelle les maîtres badins du XVIIIe siècle.

Ce lyrique, ce fantaisiste, converti, au moins apparemment, à l'impassibilité parnassienne, eut l'imagination assez puissante pour faire revivre, en des œuvres originales, des phases mortes de l'immortelle civilisation humaine. Tour à tour familier des Empereurs romains, courtisan de Louis XIV, mandarin du Céleste Empire, il sut, mettant au service de son érudition avertie un réel talent de description, reconstituer le cadre et le mouvement des civilisations disparues.

Il osa plus : il décrivit la genèse du monde et celle de l'homme ; il fit, à sa façon, l'histoire de l'humanité passée, présente et future De n'avoir pas été ridicule en osant cela est déjà un succès. Il n'a pas, dans « Les Fossiles », égalé Lucrèce, mais il ne lui a pas été trop inférieur. Moins poète que du Bartas, il est plus savant que Jean de

Meung ; il tient une place honorable dans ce genre particulièrement difficile : le poème philosophique et scientifique.

Pour exprimer ces données de la science ou les thèmes de la sensibilité, il trouva une forme souvent impeccable et fut un écrivain patient à rechercher l'expression juste, la rime sonore et riche, les formes et les coupes de vers nouvelles. Au théâtre même, où, malgré ses succès chèrement achetés, il n'ouvrit pas de voie neuve, il eut la constante préoccupation de faire entendre de beaux vers.

*
* *

Est-il pour cela un grand poète?

Il le fut aux yeux de Flaubert, qui s'efforça longuement de le prouver dans la Préface des « Dernières Chansons », et qui accusait une mort prématurée d'avoir empêché que son ami donnât toute sa mesure : « Ceux qu'il avait initiés à ses plans, écrit Flaubert, qui profitèrent de ses conseils, qui enfin connaissaient toute la puissance de son esprit, peuvent seuls se figurer à quelle hauteur il serait parvenu » (1). Il fut aussi estimé à l'égal des plus grands par des amis enthousiastes : Gautier, M. Du Camp, d'Osmoy, Delattre.

Il semble qu'ils ont été trompés par leur affection et qu'on pourrait leur appliquer ces lignes écrites par J. Lemaître à propos de Flaubert : « Il voyait son frère, non tel qu'il fut généralement dans ses ouvrages, mais tel qu'il était digne d'être toujours, tel qu'il fut en réalité à certaines minutes de sa vie littéraire » (2). Bouilhet a donné

(1) P. 290.
(2) J. Lemaître : « Impressions de Théâtre », 7e série, p. 108.

sa mesure, qui, loin d'être négligeable, n'est cependant pas celle d'un poète de génie. Le jugement de C. Mendès sur ce point pourrait bien être définitif : « Oserai-je écrire, lisons-nous dans le « Rapport sur le mouvement poétique », que Louis Bouilhet fut un poète de génie ? Non, elle ne brûla pas en lui la mystérieuse flamme, par qui l'homme a de certaines heures devient surnaturel, et à force de sublimité diffère de tous les vivants, au point que son verbe doit être accepté sans conteste, n'est plus le sujet de la compréhension humaine, n'est plus justiciable des opinions humaines... Mais si le génie ne fut pas accordé à Louis Bouilhet, il en eut la grandiose ambition et souvent en mérita, par l'éperdu effort, la ressemblance. Dans ses poèmes lyriques, non moins que dans ses poèmes dramatiques, il tenta d'être grand, sembla l'être, le fut presque... » (1).

Il lui manque l'originalité dans l'invention, sinon dans l'expression. Ses thèmes lyriques, les titres de ses pièces font presque toujours penser à quelque autre poète. Dans ses évolutions philosophiques ou littéraires on a la sensation qu'il suit, plutôt qu'il ne conduit.

Si quelques-uns de ses sujets révèlent en lui la vigueur de la pensée, la grâce de l'esprit, trop d'autres œuvres restent laborieuses. Elles prouvent qu'il sait admirablement son métier, mais que le métier ne suffit pas à suppléer à l'inspiration défaillante. Sa sensibilité a moins de profondeur que de diversité; son intelligence est vaste, elle n'est pas assez vigoureuse pour mettre en relief toutes les idées qu'elle conçoit : d'où des longueurs, des lacunes, des obscurités.

---

(1) « Rapport... sur le mouvement poétique français de 1867 à 1900 », p. 107.

Il n'en reste pas moins que Bouilhet est un écrivain très distingué, un artiste qui aime, comprend le beau et en recherche patiemment l'expression. Ces qualités qui, précisément, rendirent l'écrivain peu fécond et peu populaire, doivent lui concilier aujourd'hui l'estime respectueuse, quelquefois l'admiration des lecteurs.

Sa vie même, fut un exemple rare d'opiniâtre labeur, vouée tout entière au culte de l'Art, malgré les obstacles de la pauvreté, les insuccès, le mauvais goût général, malgré aussi les défaillances passagères de son talent, confessées par sa haute probité littéraire. Et cette vie eut bien sa noblesse : celle de l'esprit au service du beau. Mieux eut valu, sans doute, celle de l'âme au service du Bien, mais Louis Bouilhet ne s'inquiète guère de cette dernière. Il reste vrai qu'il fut, sa vie durant, le dévoué chevalier d'une belle cause : la Poésie.

APPENDICE

Toutes les pièces de cet appendice sont inédites, sauf le n° XIX : « L'Oiseau Gertrude », publié dans la « Revue Contemporaine ».

La plupart portent, dans les manuscrits, la mention « à recopier » ou « à revoir », écrite de la main de Bouilhet : il semble donc que l'auteur ne les avait pas condamnées définitivement à l'oubli.

L'ordre adopté ici n'est pas chronologique : le groupement a été fait d'après les thèmes.

I

LE PAPILLON

I

Oh ! voyez quel éclat, quelle riche couleur
Sur sa robe étalée !
Il est si beau, si frais, qu'on dirait une fleur
De sa tige envolée !

Dans le calice, plein des larmes de la nuit,
Baignant son aile humide,
Il passe, il joue, il monte, il revient et s'enfuit,
Au moindre bruit timide !

Un cri part, des enfants c'est le joyeux essaim :
O bonheur, ô conquête !
Vers le beau papillon, chaque voix, chaque main
A se lever est prête !

On le traque, il s'élance, et fuit pour revenir
Plus léger que la brise !
Et le chasseur trompé, quand il croit le tenir,
Prend une fleur qu'il brise !

Mais à peine effleuré par cette folle main,
Le papillon s'envole !
Et sur les doigts brillant d'azur et de carmin,
Laisse son auréole !

II

Il est un papillon aux célestes couleurs
Dans ce monde, où nous sommes,
Qui, chaque jour aussi, glissant de fleurs en fleurs,
Vole parmi les hommes !

Dans ce vaste jardin, plein d'arbres aux fruits d'or,
Où fleurit la pensée,
Il s'égare joyeux, et son âme s'endort,
Aux rameaux balancée !

Et le voyant si pur, et voulant le saisir,
Au papillon timide
L'ambition, l'amour de l'or et du plaisir
Tendent leur main avide !

Il fuit d'abord, il sait qu'il faut l'éclat des cieux
A son front qu'on admire.
Puis, parfois, las de fuir, tombe en fermant les yeux
Au piège qui l'attire !

Mais bientôt, il échappe et laisse, en s'élançant
Aux voûtes éternelles,
Sur chaque passion qui l'a pris, en passant,
La poudre de ses ailes.

14 Décembre 1841.

II

A mon ami A. D...

LA RUCHE

Fervet opus ! (Virgile).

Vois-tu, sous le vieux chêne,
Frémir la ruche, pleine
De blonds essaims ?

Ami, c'est le poète,
Quand il rêve, la tête
Dans ses deux mains !

Sous son front pâle et sombre,
Un bruit tremble, dans l'ombre,
Confus encor :

Là, vives et pressées,
Bourdonnent les pensées
Aux ailes d'or !

Là, quand le jour ramène
Des oiseaux, dans la plaine,
Les joyeux chants,

Tout penser qui s'éveille
Comme une jeune abeille
S'envole aux champs !

La troupe vagabonde
Va, glanant, par le monde
Son doux butin ;

Partout où le lys penche
Sa robe chaste et blanche
Dès le matin,

Elle vole, elle vole
A la fraîche corolle,
Chère aux amants,

A la source lascive,
Qui jette sur la rive
Des diamants !

L'essaim joyeux bourdonne
Sur tout ce qui rayonne
Au front des bois,

Sur tout ce qu'aux abeilles
L'été, de ses corbeilles,
Verse à la fois !

Puis, quand le soir rappelle
A la ruche fidèle
L'essaim béni,

Alors chaque pensée
Sous son fardeau pressée
Rentre à son nid !

L'une vient des montagnes
Ou des blondes campagnes,
L'autre du ciel.

Et là, chacune jette
A l'œuvre du poète
Sa part de miel !

Afin que, sur la route,
Le voyageur qui doute
Et dit : « Malheur ! »,

Puise, dans sa parole,
Le baume qui console
Toute douleur !

Afin que l'âme sombre
Qui s'étiole à l'ombre
De la cité,

Et n'a plus, pour sourire,
Les parfums du Zéphyre,
Les soirs d'été,

Au chant du barde, encore
Retrouve de l'aurore
Les douces voix,

Un rayon, quelque chose
Des flots et de la rose,
Et des grands bois !

Rouen, 15 Décembre 1843.

III

LES CHEVEUX

Mignonne, si tu veux ma joie,
Laisse ces longs cheveux de soie
Aux frais anneaux,
Pendre épars, sur ta brune épaule,
Ainsi que les feuilles du saule,
Au bord des eaux !...

J'aime encor tes cheveux, maîtresse,
Quand ta main savante les tresse
Avec des fleurs,
Quand ton doigt léger, qui se joue,
Les roule, en boucles, sur ta joue,
Comme des pleurs.

Soit que, sur ton beau front de reine,
Comme une couronne d'ébène,
Ils soient dressés,
Ou que la bandelette antique
Retienne, à ta tempe pudique,
Leurs flots pressés,

Ta chevelure d'ambroisie
Monte et glisse, à ta fantaisie.
— Je fais ainsi,
A chaque fois que la pensée
Harmonieuse et cadencée
Me prend ici !

Tantôt, mes molles élégies
Laissent, en boucles élargies,
Tomber les vers :
Ma phrase flotte à l'aventure,
Sans retenir, d'une ceinture,
Ses plis ouverts !

Tantôt, dans une ode brodée,
Poète, j'enlace à l'idée
Perles et fleurs,
Et la strophe, aux tresses de soie,
Passe souriante, et déploie
Mille couleurs !

Ainsi que toi, la jeune fille,
Je garde, en mon écrin qui brille,
Plus d'un trésor,
Et ma main, par le ciel poussée,
Parfois, attache à ma pensée
Un bandeau d'or !

Rouen, 6 Mars 1846.

IV

Agricola incurvo terram molitur aratro.

(Virgile).

Matelot, que la mer réclame,
Courbe-toi sur la blanche lame,
Creuse ton sillon dans le flot.
Je sais une plus lourde rame
Que ta rame, ô brun matelot !

Laboureur, pousse, dès l'aurore,
Ta charrue au grelot sonore,
A ton champ verse ta sueur.
Je sais moisson plus rude encore
Que ta moisson, ô laboureur !

Soldat, qu'enivre un noble rêve,
Frappe avec la lance et le glaive,
Monte aux murs que le bélier bat.
Je sais un bélier qu'on soulève
Plus fort que le tien, ô soldat !

Voyageur, qui t'en vas sur terre,
Les pieds blanchis par la poussière,
Le front ployé sous la douleur,
Je sais chemin plus dur à faire
Que ton chemin, ô voyageur !

Car celui qui rêve et qui pense,
Foule un sol, où meurt l'espérance,
Et porte un fardeau dans sa main
Qu'avec plus de peine on balance,
Que bélier, rame, ou soc d'airain !

Rouen, 1846.

V

A UNE JEUNE FILLE [1]

Toi qu'on dit toute jeune, et souriante, et blonde,
Qui que tu sois — enfant que je ne connais pas —
S'il te rencontre, un jour, par les sentiers du monde,
Au poète rêveur n'attache point tes pas !
N'écoute point, enfant, sa voix qui dit : « Je t'aime ! »
Si pure, qu'elle semble un souffle du printemps,
Si douce, qu'elle enivre, et qu'il y croit lui-même !
Oh ! la pâleur viendrait à ton front de vingt ans !
Oh ! tes pieds saigneraient, en montant cette cime,
Où se débat son âme, aux serres du vautour !
Hélas ! et, comme un flot qui retombe à l'abîme,
Dans son cœur soucieux se perdrait ton amour !
Ce qu'il cherche, avant tout, c'est ce fantôme étrange,
Qui vient flotter, la nuit, dans un rêve étoilé
Le chant de la sirène, et la beauté de l'ange !
L'Idéal ! l'Idéal ! au front toujours voilé !
Ce qu'il cherche, en courant, c'est l'ombre insaisissable
De ce monde inconnu que son œil entrevoit,
C'est la perle d'azur, qui roule dans le sable,
Et que la vague emporte, et qu'il montre du doigt !

---

(1) Le manuscrit porte en second titre, écrit au crayon : « A la Fiancée d'un Poète ».

— Le poète !... Il se mêle aux choses de la terre,
Comme l'oiseau qui chante aux branches des ormeaux :
Le monde écoute, en bas, son hymne solitaire,
Et plus joyeusement s'éveillent les hameaux !

Il lui faut les vallons et les forêts antiques
La longue liberté, sur le bord des grands flots !
Les enfants les plus chers sont les divins cantiques
Qu'il porte dans sa tête, avant qu'ils soient éclos !
Il sait les cris qui font aimer, pleurer, sourire.
Il est l'orgue éclatant, qui frissonne au saint lieu !
Mais une main de femme éteindrait son délire :
Il ne retentit haut que sous les doigts de Dieu !

— Jeune fille, aux yeux bleus, va chercher, par le monde,
Quelqu'enfant comme toi, qu'invite le bonheur.
Que votre vie, à deux, où le sourire abonde,
Soit le nid de l'oiseau, sous l'aile du Seigneur,
Mais laisse, en paix, cet homme au front pâle et sévère,
Qui veut briser son luth pour te suivre ici bas.
Il a placé son cœur au-dessus de la terre,
En des lieux où ta vue, enfant, n'atteindra pas !

Cany, Septembre 1847.

VI

LA COURSE

Qui rayonne ainsi, dans l'espace ?
C'est l'idée aux ailes de feu !
Debout ! Muse, elle glisse et passe
Comme une étoile du ciel bleu !

Au bout des roseaux, en cadence,
Elle berce son vol charmant ;
Et l'on dirait ce feu qui danse,
Le soir, sur le marais dormant !...

Alerte ! en route ! la pensée
O Muse, est plus prompte que nous !
Dans la lutte ardente, insensée,
Presse ta cavale, aux genoux !...

Ton sein bondit, ton coursier fume,
A l'horizon monte la nuit
Et toujours fuyant dans la brume,
L'idée, au loin, s'épanouit !

Vois-tu, là-bas, comme elle brille !
Et se suspend dans les rameaux !
Des monts aux bois elle sautille,
Touchant les cieux, rasant les eaux !

Passe, et fends l'air, et sois rapide,
Belle chasseresse à l'œil noir.
Si tu l'atteins, mon intrépide,
Je baiserai ton front, ce soir !

Cany, Septembre 1847.

VII

LE RICHE

Un jour, l'air était pur, le soleil radieux;
Au seuil de son palais, il s'arrêta joyeux
Le riche que l'orgueil enivre !
« A moi ! dit-il, à moi ! ces murs de marbre blanc !
« A moi ! tous ces valets, essaim pâle et tremblant
« Qu'un seul de mes regards fait vivre !

« A moi ! tous ces jardins aux suaves odeurs !
« L'ombre de ces rameaux ! le parfum de ces fleurs !
« Les murmures de la vallée !
« A moi ! dans cette plaine, à moi ! sur ce côteau,
« La ferme aux bruits joyeux ! le gothique château
« A la tourelle dentelée !

« A moi ! tout ce qui chante, et tout ce qui sourit !
« Le troupeau qui revient, la rose qui fleurit,
« Le nid d'oiseau dans le feuillage !
« A moi ! le laboureur courbé sous sa moisson,
« A moi ! le matelot qui jette sa chanson
« A tous les échos du rivage !...

« Onde et plaine, à moi seul ! à moi, tout à la fois !
« Ce qu'on voit ! ce qu'on sent ! l'air, la plage, les bois.
« Et la montagne solitaire !
« J'enferme dans mes murs l'occident, l'orient !... »
— La mort vint à passer, et lui dit en riant :
« Vous oubliez six pieds de terre ! »

26 Mars 1842.

VIII

BARCELONE

Salut, Espartero ! L'ordre est à Barcelone !
Sur ces remparts fumants, où ton drapeau frissonne,
Tout un jour, ta colère a passé, vent fatal !
Et tes mille boulets, comme la faux dans l'herbe,
Duc, ont fait des débris de la ville superbe,
Une litière à ton cheval !

Salut, Espartero ! Sous ta foudre qui tombe,
Les frères s'étreignaient pour descendre à la tombe !
Le tocsin, dans les tours, haletait effaré !
Mais toi, tu n'écoutas ni larmes, ni prière.
Gloire ! un long cri de deuil sort de la ville entière !
Gloire ! les mères ont pleuré !...

Monseigneur ! Monseigneur ! Sous les yeux de la terre
C'eût été beau pourtant d'éteindre sa colère !
De donner sa clémence en spectacle aux humains !
Et de faire planer, sur cette cité folle,
Au lieu de vos boulets quelque noble parole,
Avec la foudre dans les mains !

C'eût été grand ! Mais non ! pour assouvir ta haine
Il te fallait, à toi, quelque hécatombe humaine !
Quelque tête à suspendre au seuil de ton palais !
O Néron, avais-tu ta lyre d'Ionie ?
Dis-nous donc, face à face avec cet incendie,
Dis-nous quel hymne tu chantais !

Dis-nous, quand à travers la rumeur et les flammes
On entendait l'adieu des morts, le cri des femmes,
Général, avais-tu des fleurs dans tes cheveux ?
Te penchais-tu du haut de Montjouich qui flamboie
Pour voir la ville, au loin, comme une immense proie,
Se tordre en ses filets de feux !

Toi, vainqueur ! toi, dis-tu, Napoléon d'Espagne !
Ah ! tu n'es qu'un bandit caché dans la montagne.
Nain, qui voudrais calquer le Géant souverain,
Entasse encor le meurtre et la vengeance blême,
Va ! sur ton piédestal tu n'atteindrais pas même
Au niveau de ses pieds d'airain !...

Tremble ! Au front du vainqueur le sang laisse une tache :
C'est en vain, aujourd'hui, que ton crime se cache,
Sacrilège et fatal, sous le manteau des lois !
Monseigneur, tu n'auras ni pitié, ni refuge,
A cette heure suprême où, comme un sombre juge,
Le peuple compte avec les rois !

Oh ! tremble ! Nous vivons sur le bord de l'abîme,
Dans un siècle où parfois, sous le vainqueur sublime,
Comme un cheval fumant, la fortune s'abat !
Dans un siècle où l'émeute est bientôt accourue,
Où les rois ont besoin d'un ami dans la rue,
Monseigneur ! au jour du combat !

19 Décembre 1842.

IX

A UN POÈTE VENDU

Grâce à la fuite d'un lâche,
L'armée est pure et sans tache ;
On combattra mieux sans lui !
Barthélemy.

Arrête ! avant d'ouvrir la sainte basilique,
Il faut que, sur le seuil, tout ton passé s'explique !
Le peuple souverain, dont tu bravais la loi,
N'est pas tombé si bas qu'il ait besoin de toi !
Au vaisseau qui revient de la place lointaine,
Pour se purifier il faut la quarantaine ;
Et tu voulais rentrer triomphant, dans le port,
Toi qui portes la honte et le cynisme à bord,
Sans secouer aux yeux de la France outragée,
Les miasmes de cour, dont ta voile est chargée !

O prudent nautonier, dont la barque s'endort,
Sitôt que le pouvoir lui jette une ancre d'or,
Oblique citoyen, à la vertu douteuse,
Soldat déshonoré par la fuite honteuse,
Crois-tu donc qu'il suffit d'un vers gonflé de fiel
Pour étouffer la voix de la terre et du ciel ?
Crois-tu que la pudeur, la morale sublime,
Soient de ces mots qu'on tue, à l'aide d'une rime ?
Et qu'on puisse toujours, sans y perdre son nom,
Bondir du bien au mal, et du crime au pardon ?

A quoi bon réveiller ton ardeur famélique ?
Poursuis, par les prés verts, ta chaste bucolique !
Sur le rivage en fleurs, où dort le flot vermeil,
Archange, énivre-toi des feux de ton soleil !
Chante la Syphilis, sous les feuilles du saule !
Le manteau de Brutus te blesserait l'épaule !
Et ton âme naïve, et ton cœur enfantin
Viendraient peut-être encore accuser le Destin !

Le Destin ! oh ! ce mot que ta bouche cynique
Nous jette gravement, comme un oracle antique !
Le Destin qui t'a pris, le Fatum souverain,
Qui dressa, devant toi, sa muraille d'airain,
Va ! c'est l'âpre Plutus, qui marche la main pleine,
Et cote, en souriant, la conscience humaine.
Le Destin ? c'est le sac, dont le ventre enflé d'or,
Est si doux à palper, dans un fiévreux transport !
C'est la Corruption qui, des monts aux vallées,
Traîne, aux regards de tous, ses mamelles gonflées !
C'est la Peur ! c'est la Peur ! fantôme au pied léger
Qui travaille le lâche, à l'heure du danger.
Car les temps sont passés des sombres Euménides,
Hérissant leurs cheveux de couleuvres livides !
Et calme, dans sa force, et dans sa volonté
L'homme a brisé l'autel de la Fatalité !
Quelle que soit, vois-tu, cette force inconnue,
Qui vint briser ton aile, au milieu de la nue,
Quelle que soit la pente où ton pied chancela,
L'Honneur, l'Honneur n'a point de ces vertiges là !

Non ! tu n'as point, au cœur, la Sainte Poésie !
Ta lèvre ne sait pas les coupes d'ambroisie !
Instrument à vomir du sarcasme et du fiel,
Jamais ton froid dédain n'interrogea le ciel !
Rien de grand, rien de beau, ne brûle ta poitrine !
C'est le ressort banal, dans l'aveugle machine,
Rouage obéissant, dont le flot souverain
Ouvre et ferme, à loisir, les mâchoires d'airain !
Non ! l'indignation puissante du poète
Jamais n'a fait gonfler les veines de ta tête !
Monotone reptile, à l'instinct animal,
Tes noirs venins sont prêts pour le bien ou le mal !
Et tout ton corps, roidi d'une rage obstinée,
S'enfle pour qui le paie, et siffle, à la journée !
Arrière ! le Rhéteur qui, sans crainte et sans fard,
Pesa, sur un comptoir, la majesté de l'art !
Arrière ! l'homme Grec, dont les strophes serviles
Ont encensé Xerxès, le soir des Thermopyles !

Qui reniant les morts, dans leur sanglant trépas,
A dit, en souriant : « Je ne les connais pas ! »
Les vieillards, si parfois il descend sur la place,
Montreront à leurs fils le parjure qui passe !
Arrière ! aux rangs du peuple, il ne doit plus s'asseoir,
Et le glaive va mal à qui tint l'encensoir !

A-t-il eu seulement, pour ramener les âmes,
De ces mots où le cœur jette toutes ses flammes ?
Son vers a-t-il rougi ? Son vers a-t-il pleuré ?
Non, non ! Mais, comme au jour de son crime abhorré,
Calculateur penché sur quelque chiffre immonde,
Il foule, en paix, le blâme et l'estime du monde !
Et bravant, tour à tour, les vivants et les morts,
Il partit, sans regrets, il revient, sans remords,
A ce point descendu de honte et d'infamie
Qu'il est surpris qu'on ose interroger sa vie,
Et que son âme, où dort tout noble sentiment,
N'a, pour nos cris vengeurs, qu'un long étonnement !

O toi, qui sais si bien les effets et les causes,
Dis-nous, est-ce la fin de tes métamorphoses ?
Pour que ton pied retourne, à son premier chemin,
Guizot a-t-il rougi de te tendre la main,
Et la corruption, dans ta coupe tarie,
A-t-elle fait défaut, à ta lèvre flétrie ?
Ou comptant, sur tes doigts, as-tu donc supputé
Combien le peuple vaut, combien la Royauté ?
Ton Apollon, sans doute, en sa prudente course,
Pour monter au Parnasse, a passé par la Bourse ?
Dans ce ciel politique, où souvent on peut voir
Le soleil du matin, s'éteindre avant le soir,
La lunette en arrêt, promènes-tu ton rêve
De Guizot qui pâlit, à Thiers qui se lève,
Et sur le temps mobile, aujourd'hui règles-tu
Ta foi barométrique et ta souple vertu ?

Va !... ta vile action, quoique tu fasses, change
Ta satire en outrage et tes venins en fange !

Reste encor sous ta tente, orgueilleux Mirmidon !
Nous ne pleurerons pas, sur ton lâche abandon,
Et l'oracle des Dieux, que ta bouche réclame,
N'a point mis dans ton bras la chute de Pergame !
Reste ! la honte, un jour, cette rouille du cœur,
A rongé de ton vers l'hémistiche vainqueur ;
Et tout homme, rebut de la famille humaine,
Se ferait, désormais, un titre de ta haine !
Déjà, ton Lord Nimois a recouvré l'espoir :
Et s'il revient de Gand, tu reviens du Pouvoir !
La même trahison, la même tache infâme,
D'un cachet fraternel vous a marqués, dans l'âme !
Cesse donc d'étaler sa vie, à nos regards :
Les parjures, entre eux, se doivent des égards !

10 Novembre 1844.

X

LYDA

Parfois, loin des humains, loin du jour et du bruit,
Sitôt que flotte au ciel le voile de la nuit,
Auprès d'un feu joyeux, qui pétille dans l'âtre,
Je m'enferme : et ma table, étrange amphithéâtre,
Où livres et cahiers gisent de toute part,
De vingt bouquins poudreux forme un docte rempart !
La science, à ma vue, étale ses merveilles !...

— Lyda, la blonde, arrive —
Adieu les doctes veilles !
Adieu, les longs travaux, médités tout le jour !
Lyda chante, et babille, et sourit tour à tour,
Des yeux et de la main, touche et voit toute chose,
Et, comme un papillon de fleurs en fleurs se pose,
Elle va par la chambre, et sautant, et courant,
De mes auteurs chéris trouble l'ordre et le rang,
Saisit Anacréon, ouvre mon vieil Homère,
Veut lire, et, de dépit, jette le livre à terre !

Puis, prenant, au hasard, ou Shakespeare, ou Byron,
Regarde la gravure, en épelant le nom !
La Grèce, sous ses pieds, roule à côté de Rome !
Moi, je ris, quand je vois les pensers d'un grand homme,
Monument précieux, des siècles triomphant,
S'écrouler, pêle-mêle, au souffle d'une enfant !
Puis, revenant à moi, de sa course oublieuse,
Elle étend au foyer sa main blanche et frileuse,
Joue avec le compas et l'équerre de bois,
Efface mes dessins et se tache les doigts,
Ou m'arrachant mon livre, et me brisant ma plume,
Elle m'arrête court, au plus beau du volume,
Pour m'embrasser encore, et me dire comment
Son perroquet causeur dit mon nom couramment !
— Parfois, elle ose même, à tout voir empressée,
Toucher à cette tête immobile et glacée
Qui l'effrayait jadis. Alors, timidement,
Elle pose sa main sur le froid ossement !
Puis, voulant deviner la fin de toutes choses,
Dans les orbites creux fait passer ses doigts roses,
Et penche, curieuse, en me serrant bien fort,
Sa blonde tête, auprès de la tête de mort !

Janvier 1845.

XI

A mon ami F. P...

LA PELOUSE

O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra !
Virgile.

Ami, de doux rayons inondent ma fenêtre,
Et le ciel est joyeux et je me sens renaître !
Parmi le chant des bois et le parfum des fleurs,
Le poète s'éveille, oublieux des douleurs,
Et ma première rose, au calice de soie,
Ma rose du printemps, frère, je te l'envoie !...

Car, pareil à l'enfant qui déserte l'école,
Pour suivre, dans les champs, la mouche qui s'envole,
Dès qu'à l'horizon noir glisse un rayon vermeil,
Je m'échappe en silence et je chante au soleil !
Et, tout autour de moi, l'essaim de mes pensées
Bourdonne follement, en strophes cadencées,
Et parmi les bleuets, comme les papillons,
Tous mes vers envolés butinent aux sillons !...
Vallon, t'en souvient-il ? Ah ! Quelles rêveries
Nous semions, en passant, sur tes herbes chéries !
Que de secrets joyeux sont tombés de nos cœurs,
Ainsi qu'une rosée au calice des fleurs !

Un jour, je la revis, plus vieux de cinq années,
Seul, hélas ! évoquant nos heures fortunées,
Et cherchant tristement, des yeux et de la main,
Nos souvenirs, semés tout le long du chemin !
Je la revis un jour, ma pelouse adorée,
Douce et belle, et de fleurs, comme autrefois, parée.
Les pelouses toujours sont jeunes, ici-bas,
Et, quand nous vieillissons, elles ne changent pas !
Toujours, Avril, dans l'air, secouant ses corolles,
Répand des diamants sur leurs vertes épaules !
Toujours leurs longs cheveux, comme des flots mouvants,
Abandonnent, le soir, de doux parfums aux vents !

Moi, comme un pèlerin, sur la terre bénie,
Je marchais en silence. Une vague harmonie
Flottait dans les rameaux, chantait dans le buisson.
Toutes ces mille voix m'appelaient par mon nom,
Et, penché sur la fleur, où bourdonne l'abeille,
Je palpitais d'ivresse, et je prêtais l'oreille !...

La pelouse chantait :

« Jeune ami d'autrefois,
« Je t'attendis longtemps, à l'ombre de mes bois !
« Poète, qu'as-tu fait de tes belles années !
« Enfant, où sont les fleurs que je t'avais données ?
« Pourquoi ce front joyeux, où tant d'espoir à lui,
« Se penche-t-il vers moi, sombre et pâle, aujourd'hui ?

« Doux hôte, que le ciel en ce jour me renvoie,
« Hélas ! à quels buissons as-tu laissé ta joie ?
« Dans quel âpre chemin as-tu meurtri tes pas ?
« Viens, je te presserai, souriant, en mes bras !
« Viens, je te bercerai, dans l'herbe et les rosées ;
« J'ai des chansons encore, pour les âmes froissées,
« Et l'arbre, où tu jouais, à l'abri du soleil,
« Répandra doucement des fleurs sur ton sommeil ! »

Elle disait encore :

« Qu'as-tu fait de ton frère ?
« Où donc est-il parti, le penseur solitaire ?
« Pourquoi seul maintenant revenir en ces lieux,
« Où tous deux vous veniez, où vous rêviez tous deux ?
« Il m'oublie !... Ou peut-être, en des routes nouvelles,
« Ses pas ont rencontré des pelouses plus belles,
« Des ombrages plus frais que les miens, et, le soir,
« Plus de nids frissonnants, au fond du vallon noir !... »

Et j'écoutais toujours, et la verte pelouse
Se roulait, à mes pieds, amoureuse et jalouse...
Et, quand le blond soleil, derrière les grands bois,
Disparut, emportant mes songes d'autrefois,
Je cueillis une fleur, et, loin du calme asile,
Je repris, à pas lents, le chemin de la ville !

Dans la joie ou les pleurs, comme un gage de foi,
Garde la fleur des champs que je cueillis pour toi,
Frère, et que j'envoyai, dans ton Paris immense,
Doux parfum du vallon, doux rêve de l'enfance !
Oh ! garde la toujours ! Cette petite fleur,
D'une haleine céleste, embaumera ton cœur ;
Parfois, l'œil arrêté sur ses feuilles flétries,
Tu reverras, de loin, nos blanches rêveries,
Et comme un miel caché, quand ton ciel sera noir,
Son calice embaumé te versera l'espoir !

Rouen, Avril 1844.

XII

A mes amis P. Mulot et Gabriel C.

Dimanche, ô mes amis, le savant, le poète,
Les deux moitiés par qui mon âme se complète
Ma lyre, mon compas !
Dimanche, dès que l'aube aura blanchi les nues,
Hors de la cité sombre, aux tortueuses rues,
Nous porterons nos pas ;

Nous irons loin des bruits de la foule inquiète :
Nous laisserons chanter, dans ses habits de fête,
Tout ce peuple marchand !
Nous laisserons passer, près de nous, sans les suivre,
Le riche, avec son or, le prêtre, avec son livre
Qu'il épèle, en marchant !

Nous irons chercher Dieu, là-bas sur la colline !
Par les sentiers tout blancs des fleurs de l'aubépine,
Par les prés, par les bois !
Dans tout ce qui sourit, dans tout ce qui murmure,
Et nous lui donnerons pour temple la nature
Aux frémissantes voix !

Nous nous arrêterons sous la verte charmille,
Où vient la jeune abeille avec la jeune fille
Chanter dans le buisson ;
Et de la ville, au loin, par la brume effacée
Nos yeux ne verront plus que la flèche élancée
Aux bords de l'horizon !

Nous causerons, tous trois, des hommes et des choses,
Douces illusions aux portes toujours closes,
Grandeurs qui font pitié !
Et puis, ô mon poète, assis sur la pelouse,
Tu nous diras tes vers. Et la brise jalouse
En prendra la moitié !

Tu nous diras tes vers, aux notes argentines,
La forêt frissonnante et les belles collines,
Où l'on t'attend, le soir,
Et l'enfant, à minuit, dans les bois inquiète,
Et la grave marquise et la folle Ninette
Qui met son masque noir !

Ami, tu chanteras le vaisseau qui s'incline,
Parfumé des baisers de la vague marine,
Le riche, aux cent troupeaux ;
Ou Néron sous les fleurs étouffant ses convives,
Ou le néant de l'homme, et ces ombres plaintives
Qui sortent des tombeaux !

Et peut-être, j'aurai quelques strophes nouvelles,
Quelque chanson du cœur, jeune et battant des ailes,
Et qui prendra l'essor.
Car, en ce siècle sombre, où s'éteint toute flamme,
Vous aimez, comme moi, du plus pur de votre âme
La Muse aux tresses d'or !

Ainsi fuira du jour la course pacifique ;
Mais, pareils au lutteur qui de l'Hercule antique
Epuisait les efforts,
Après avoir touché la nature féconde
Nous reviendrons, le soir, pour les combats du monde,
Plus ardents et plus forts !

Rouen, Mai 1845.

XIII

PROMÉTHÉE

Oh ! Quelque soit le mot caché dans ton mystère,
Salut, homme ! Salut, vieil enfant de la terre !
Titan aux mille bras ! Le jour où, plein d'effroi,
Mon regard étonné s'est levé jusqu'à toi,
Dans l'âme, j'ai frémi d'une terreur profonde,
En mesurant ta taille, ô sombre roi du monde !

De quel limon des mers, de quel bord inconnu
Pour la première fois, mortel, es-tu venu?
Germe mystérieux, égaré dans la fange,
N'es-tu pas un débri de quelque race étrange ?
Autour de ton berceau, n'as tu pas entendu
Quelque secret fatal, dans les siècles perdu ?
Comme un feu souterrain, que le volcan recèle,
Toujours un sombre éclair, en tes yeux étincelle !
Toujours, un bruit pareil à l'abîme écumant
Dans le fond de ton cœur murmure sourdement !
Et parfois, on croit voir, effrayant diadème,
Fumer la foudre encore, autour de ton front blême !

Le jour où tu tombas sur le monde, ô géant,
Tu roulas, dans la poudre, immobile et béant !
Tu pressas, dans tes bras, la terre aride et nue,
Ton œil, sans la comprendre, interrogea la nue !
* Parfois, le ciel immense éteignant son flambeau,
* Sur ton sein haletant, pesait comme un tombeau !
* Tandis qu'auprès de toi, tels que des geôliers sombres,
* Les éléments grondaient dans le gouffre des ombres ! (1).

Et les vents déchaînés, et l'Océan sans frein
Battaient tes membres nus, rongés du flot marin !
La tempête, à ton front qui sommeillait encore,
Heurtait tous les éclairs de son aile sonore,
Et les grandes forêts, antiques monuments,
Envoyaient jusqu'à toi de longs rugissements !

Longtemps le front penché, sur ta fatale couche,
Toi-même t'ignorant, tu t'étendis farouche.
Mais, un jour que la foudre avait grondé plus fort,
Tu bondis dans ta chaîne, avec un cri de mort !
Alors, alors, ce fut un spectacle sublime :
Tu te dressas, debout, sur le bord de l'abîme ;
Et. superbe, le bras tendu, la flamme aux yeux,
Quand tu te relevas, ton front heurta les cieux.

---

(1) Ces quatre vers ont été conservés dans le poème des « Fossiles », Œuvres, p. 130.

Ton pied libre, en frappant sur la terre inféconde,
Jusqu'en ses fondements fit tressaillir le monde,
Et les monts chevelus, se courbant devant toi,
Dans les hauteurs du ciel, saluèrent un Roi !
Tu rejetas la mer par delà ses rivages,
Ton bras, calme et puissant, plongeant dans les nuages,
En arracha la foudre, et fier, et triomphant,
Tu la foulas aux pieds comme un jouet d'enfant !
Des torrents tu reglas les pentes incertaines,
Avec tes doigts d'airain tu déchiras les plaines,
Et les rameaux en fleurs, et les blondes moissons,
De leurs flots ondoyants couvrirent les sillons.
Ton bras, pour s'appuyer, coupa le cèdre antique ;
Dans la peau du lion, tu taillas ta tunique.
Mais tu grandis si vite, en tes rudes combats,
Que la terre devint étroite pour tes pas,
Et que ta main, un jour, en s'étendant sur l'onde,
Derrière l'Océan, alla saisir un monde !
Pour t'élancer, d'un bond, dans cet autre univers,
Comme un coursier sauvage apprivoisant les mers,
De tes deux bras nerveux, ô centaure intrépide,
Tu pris les flots soumis par leur crinière humide
Et dans un tourbillon, sous les cieux emporté,
Tu plongeas dans la brume et dans l'immensité ! (1)
Alors, ivre d'audace, et grand, dans ton délire,
Tu voulus, d'un seul pas, traverser ton empire,
Tu voulus, d'un coup d'œil, percer le monde, et l'art
Vint atteler la flamme, au timon de ton char !

Oh ! sois fier, et souris, et relève la tête
Géant, que rien n'abat, marcheur que rien n'arrête,
Toi qui, dans ta poussière, atteins, audacieux,
Au monde, par ton bras, par ta pensée, aux cieux,

---

(1) Ce vers est devenu dans « Les Fossiles » :

« Seul, perdu dans la brume et dans l'immensité ! »

Œuvres, p. 132.

Toi qui de la nature épèles les mystères,
Toi qui sais le chemin des astres solitaires,
Et qui, sondant des nuits les replis inconnus,
Tiens, au bout du compas, les soleils suspendus !
Être étrange, salut ! Avec ta fantaisie,
A tes divinités tu verses l'ambroisie !
Ton esprit créateur peuple ou vide les cieux,
Et, pour les renverser, tu te forges des Dieux !
Dans la course rapide, où le destin t'emporte,
Qu'es-tu ? Nul ne sait. Où t'en vas-tu ? Qu'importe ?
Ame prédestinée, ou Dieu déshérité,
Marche, dans ta grandeur et dans ta majesté,
Marche, sans dévier de ta route suivie,
Marche, sans t'arrêter aux douleurs de la vie,
Marche, et marche toujours ! Qu'importe qu'en passant
Aux ronces du chemin tes pieds laissent du sang
Et que, sombre envoyé des voûtes éternelles,
Quelque vautour, dans l'ombre, agite ses deux ailes ?
Qu'importe à ton bras fort la chaîne qui l'attend ?
Un roi, du pilori fait un trône, en montant !
Reste sur ton rocher, ô Prométhée antique !
Soulève, avec orgueil, ta brûlante tunique !
Et sans te plaindre au sort, et sans baisser les yeux,
Livre ton cœur sanglant, pour le festin des Dieux !
Car, plus fort que l'envie, et plus haut que l'outrage,
On peut, le monde aux pieds, le front dans les nuages,
Attendre le vautour, sans honte et sans effroi,
O Géant, quand on est sublime, comme toi !

12 Juin 1844.

XIV

EMPÉDOCLE

Empédocle ! Empédocle ! Audacieux génie,
Les siècles à ta cendre ont jeté l'ironie,
Et, comme un double spectre, au bord de ton cercueil,
L'homme a sculpté debout la Folie et l'Orgueil !

Qu'importe à toi ? Ce fut une haute pensée,
Qui fermenta longtemps dans ton âme oppressée,
Maître, quand pour donner à l'art un jour plus beau
Tu voulus, au cratère, allumer son flambeau !...

Comme un Dieu voyageur qui s'en retourne aux cieux,
Tu gravis le volcan, calme et silencieux,
Et pendant de longs jours, tu pouvais vivre encore !
En ces temps reculés, plus fraîche était l'aurore,
Et la belle nature, à l'ombre des grands bois
Avait plus de parfums, de rayons et de voix !
Regarde sous tes pieds, regarde dans la plaine,
Où le myrte embaumé souffle une douce haleine,
Où l'on entend le soir quelque antique refrain
Des pâtres d'Agrigente, aux sonnettes d'airain !
Dans ces asiles verts, retraites fortunées,
Peut-être il est pour toi de tranquilles années.
Là, sous l'olivier pâle, et l'oranger fleuri,
Vieillard, ne vois-tu pas ? le bonheur a souri.

Mais toi, sourd à ces bruits qui venaient de la terre,
Tu montais, tu montais, et le rouge cratère,
Secouant dans les cieux, sa torche à tous les vents,
Frappait ton large front de ses reflets mouvants !

Empédocle ! ô grand homme ! ô sage de Sicile !
Les Dieux ont fait pour nous cette mort inutile,
Car tu ne revins pas et, nul, depuis, n'a su
Ce qu'au fond de l'Etna tes yeux ont aperçu,
Et quelle scène étrange aux mortels inconnue
Quand tu fus sur le bord, vint éblouir ta vue !

La montagne jalouse a gardé son secret.

Mais tu pouvais mourir, sans honte et sans regret
Car tu savais d'où sort l'aigrette flamboyante,
Qui, dans l'ombre des nuits, illumine Agrigente
Et par quels noirs canaux l'Etna mystérieux
Vomit ses flots de lave, et ses gerbes de feux !

Cany, Septembre 1846.

XV

TULLIA

Pollux! c'était la plus noble patricienne,
Qui, de son opulence étalant le trésor,
Ait fait voler un char, par la voie Appienne,
Ou, dans le sein bruni d'une esclave Indienne,
Enfoncé son aiguille d'or !

Quand sa toge aux longs plis flottait blanche autour d'elle,
Quand un réseau de pourpre enfermait ses cheveux,
Comme Junon, la reine, ou l'antique Cibèle,
Elle allait, grande et fière, et nul n'était rebelle,
Si sa bouche avait dit : « Je veux ! »

Sa villa somptueuse, aux portiques sonores,
Baignait dans les flots bleus ses murs de marbres blancs,
Le falerne écumait, aux lèvres des amphores,
Et la perle d'Asie et les citronniers maures
Ornaient ses lits étincelants !

Essaim tumultueux que le plaisir transporte,
Chevaliers et consuls accouraient pour la voir ;
Les licteurs suspendaient leurs faisceaux à sa porte,
Et de gais histrions une folle cohorte
Chantait, dans ses jardins, le soir !

Elle était belle ainsi, Tullia la Romaine !
Ses pieds blancs éclataient sur leurs rouges talons ;
Le diamant, trésor que l'on connaît à peine,
Relevait, au genou, sa tunique qui traîne :
L'or parsemait ses cheveux blonds !

Elle aimait les concerts et les danses lascives,
Le rire aux blanches dents ennemi des douleurs !
La carène qui glisse, au bord des fraiches rives,
Et la fête, et le bruit, quand, au front des convives,
Le festin attachait des fleurs !

Or, il advint par aventure,
Qu'un homme, à l'austère figure,
Avec une croix dans les mains,
Un de ces sectaires étranges
Qui parlent du ciel et des anges
Et vont, pieds nus, par les chemins,

Un jour, passant au Capitole,
Sur son autel frappa l'idole,
Et s'écria, les yeux en feu :
« Malheur ! à la foule idolâtre,
« Qui donne aux danses du théâtre
« Le temps que l'homme doit à Dieu !

« Malheur sur toi, cité Romaine,
« Que le flot des plaisirs entraîne
« Depuis le soir jusqu'au matin !
« Malheur ! malheur ! vieille Italie !
« Dans ta joie et dans ta folie !
« Dans ta pompe et dans ton festin !

« Heureux celui qui peut entendre !
« Peuples, couvrez vos fronts de cendre !
« Que les sanglots soient vos concerts !
« Vos Dieux d'airain, que le temps ronge,
« Ne sont que fourbe et que mensonge !... »
— Le prêteur le chargea de fers.

Puis, calme, il parut dans l'arène
Où Rome, altière souveraine,
Offre aux Dieux du sang et des pleurs.
C'était un noble enfant des Gaules,
Que jamais les plaisirs frivoles
N'avaient endormi sur les fleurs !

Son bras robuste, aux larges veines,
Sans effort eût brisé ses chaînes
Et déraciné ses barreaux.
Mais, du pied, repoussant la terre,
Entre les dents de la panthère
Il souriait à ses bourreaux !

Et le soir, la foule, dans Rome,
Se demandait : « Quel est cet homme,
« Pour qui la tombe est sans effroi ?
« Et qui, comme une ignominie,
« Ose jeter son agonie,
« A la face du peuple-roi ?...

Tullia, de ce jour, est solitaire et sombre,
Sa pensée est en proie aux rêves inconnus,
Dans son palais, peuplé de visions sans nombre,
Elle écoute, et, parfois, croit entendre, dans l'ombre,
Sous la dent des lions, crier des membres nus !

En vain, les chevaliers ont consulté, pour elle,
La blanche Canidie, au philtre souverain,
L'augure, par les airs, écoutant un bruit d'aile,
L'aruspice, penché sur le sang qui ruisselle,
Et la vieille qui lit dans le creux de la main !

Tullia ! la couronne à son front est flétrie,
Son portique désert ne sait plus de doux sons,
A l'heure des festins, elle sanglote et prie,
Un esclave a brisé son vase d'Etrurie,
Sans qu'elle ait fait jeter le coupable aux poissons !

— O vous, pour qui la vie est enivrante et folle,
Vous qui cherchez des jours, qu'aucun remords ne suit,
Allez, femmes de Rome, allez au Capitole !
Au théâtre, où toujours l'heure, en chantant, s'envole !
Et du grave Sénat au Forum plein de bruit !

Sur ces sombres gradins, où la foule s'entasse,
Accourez ! Quelqu'esclave, en vos jeux, doit périr ;
Allez, des fleurs au front, à la meilleure place,
Voir le gladiateur qui chancelle avec grâce, —
Femmes ! — Mais n'allez pas voir les Chrétiens mourir !

Cany.

XVI

LA MAITRESSE DE L'EMPEREUR

O toi, qui secouant tes tresses odorantes,
Fais sonner, sous tes doigts, l'airain des Corybantes.
Belle fille de Grèce, au pas mélodieux,
Nymphe que, dans ses flots, l'Eurotas a bercée !
Et que j'ai prise, un jour, dans mon aire, dressée
Entre les hommes et les Dieux ! . . .

Puisqu'à ton sort, liant mon destin solitaire,
J'ai donné nos amours en spectacle à la terre !
Puisque tes pieds de lait courbent les fronts tremblants !
D'où vient que, dans la fête, où le plaisir t'engage,
Parfois un vague ennui passe comme un nuage.
Sur tes grands yeux étincelants ! . . .

Afin d'être la reine, entre les jeunes filles,
N'as-tu pas tes parfums, qu'enferment des coquilles,
Tes perles, sur ton sein, roulant comme des pleurs,
Les villas de Tibur, aux sveltes colonnades,
Et les jardins, dans l'air, suspendus aux arcades,
Comme des couronnes de fleurs ?

N'as-tu pas la galère, aux riches banderoles,
Et les bains de porphyre, et les litières molles,
Et les trépieds d'argent qui pétillent, le soir,
Et, sur ton front penché, la mître Assyrienne,
Et la toge de lys, qu'avec ses doigts d'ébène,
A ton bras onduleux, suspend l'Eunuque noir ?...

Je puis — si du Sénat le faste t'importune —
Au niveau des bouffons abaisser sa fortune !
Et de Rome, en un jour, brisant les vieilles lois,
Faire, entre vingt licteurs, marcher ton nain stupide,
Ou donner, pour harnais, à ton cheval Numide,
La pourpre des Consuls et le bandeau des Rois !

Pour toi, les Eléphants, aux têtes colossales,
Du cirque, sous leurs pieds, ébranleront les dalles,
Des animaux venus d'étranges régions,
L'hippopotame noir, la girafe rayée,
Suivront confusément, par la ville effrayée,
Ton char, qu'emportent des lions ! . . .

Dépose, ô ma beauté, le fardeau qui t'oppresse !
Tu ne seras plus reine, et tu seras déesse :
L'encens fume, déjà le temple est préparé,
Où, pieuse, et de fleurs entourant la victime,
La vierge apportera, sur ton autel sublime,
La colombe de neige, ou le faisan doré !

Mais, il me faut, à moi qui porte cet Empire,
Ta danse, au pas léger, ta joie et ton sourire,
Comme il faut, aux grands monts, le soleil radieux !
Chante ! et lève la tête ! Aux sommets où nous sommes,
Le chemin est plus long pour redescendre aux hommes,
Enfant, que pour monter aux Dieux !

Rouen.

XVII

LA PLUIE DE PRINTEMPS

(THOU-FOU)

La bonne petite pluie,
Qui sait qu'on a besoin d'eau,
Et vient juste au renouveau
Laver le sol qui s'ennuie !

Elle a fait choix de la nuit,
Afin d'arriver plus douce ;
Elle a pénétré la mousse
Très finement et sans bruit !

Hier soir, à la dernière heure,
Des nuages ténébreux
Planaient sur le sentier creux,
Qui conduit à ma demeure...

Seuls, les feux de sûreté
Des barques sur la rivière
Comme des points de lumière
Tremblaient dans l'obscurité !

Ce matin, par les prairies,
Tout éclate ! et l'herbe en fleur
Aux jardins de l'Empereur
Met de fraîches broderies !

XVIII

LE BACHELIER

Le Bachelier à sa ceinture
Porte suspendus en faisceaux
Tous les trésors de l'écriture,
L'encre, la pierre et le pinceau.

De boutons d'or sa robe est close,
Et sa longue tresse, qui pend
Sous son bonnet de satin rose,
Lui glisse au dos comme un serpent...

Il écoute en ses rêveries
Chanter le rossignol des bois,
Et va songeant par les prairies,
Comme les sages d'autrefois.

Le ciel est bleu, la mer est bleue,
La campagne a l'odeur du thé,
Les poissons rouges de leur queue
Font frémir le lac argenté.

Les loriots, les hirondelles,
Passent par essaims dans les airs,
Et laissent tomber de leurs ailes
Des parfums, des fleurs et des vers.

Le Bachelier s'asseoit dans l'herbe,
Et son pinceau rapide à voir
Bondit comme un dragon superbe,
Glisse comme un nuage noir.

Le flot qui fuit, le jour qui ploie,
L'oiseau, la brise et le soleil,
Il attache au papier de soie
Tout le paysage vermeil.

Et tandis qu'il n'y prend pas garde,
De son pavillon vermissé
La jeune fille le regarde
A travers le bambou tressé.

XIX

L'OISEAU GERTRUDE [1]

A Monsieur Molard.

Légende Norvégienne

C'était du temps où Jésus, sur la terre,
Sauveur du monde et vainqueur du trépas,
Se promenait avec l'apôtre Pierre
Pour visiter les peuples d'ici bas.
Un soir d'hiver que la bise était rude,
Et, par les bois, le chemin hasardeux,
Chez une vieille, ils entrèrent tous deux ;
Elle était pauvre et se nommait Gertrude.
Un petit feu de branches de sapin
Dans le foyer luisait, au fond du bouge ;
Elle portait une cornette rouge,
Et sur sa table elle faisait son pain.

---

(1) Publié dans la « Revue Contemporaine », 15 Juin 1860.

Ayant marché, le Seigneur avait faim :
« Un seul gâteau, pour y goûter, ma bonne ! »

— « Entrez, dit-elle, on vous en donnera ;
« Je l'ai pétri, sans le dire à personne,
« D'un seigle frais qui le parfumera ! »

La femme, alors, coupant la pâte brune,
En mit un peu sous son rouleau glissant.
Mais cette pâte allait s'élargissant,
Et le gâteau fut grand comme la lune !

« Avec si peu, faire un gâteau pareil !
« J'en prendrai moins », dit la vieille chenue,
Qui parlait bas et qui tenait conseil.
Elle en prit moins. Une force inconnue
Fit l'autre pain grand comme le soleil !

Elle y touchait et n'y pouvait pas croire !
Prenant la pâte une troisième fois,
Sur son pétrin poli comme l'ivoire,
Elle en roula l'épaisseur d'une noix.

« Ce pain moins gros sera plus présentable »,
Pensait Gertrude, assez hors de saison.
Mais, ô miracle à troubler la raison !
Fougueuse, énorme, ondoyante, indomptable,
Comme une mer qui monte à l'horizon,
La pâte étrange avait franchi la table,
Et la galette emplissait la maison !

« Vous le voyez ! vous le voyez ! dit-elle,
« Je ne saurais vous pétrir un gâteau.
« Ceux-là sont faits sur un si grand modèle
« Qu'on les vendra pour les gens du château !
« Ce ne sont point de ces pains qu'on partage !
« Fermez ma porte, adieu ».

Mais, le Seigneur :

« Femme ! ayant moins tu m'offrais davantage,
« Et l'abondance a rétréci ton cœur !
« Je suis ce Dieu que ton orgueil oublie ! »

Il écarta son manteau large :
« Vois !
« Tout mon flanc saigne et j'ai, par ta folie,
« Un clou de plus qui m'attache à ma croix ! »

Sa voix roulait au loin, comme un tonnerre !
L'enfer flambait dans son regard vengeur !
Et de la voûte, un rayon de lumière
Semblait tomber sur le grand voyageur !

« Puisque si tôt ta charité s'émousse,
« Va, cria-t-il, le monde te repousse.
« Tu n'es plus femme et tu seras oiseau,
« Souffrant, l'hiver, faute d'un brin de mousse,
« Criant, l'été, pour avoir un peu d'eau ! »

Il fit un signe.
Et par la cheminée,
La vieille femme, en piaulant, s'envola
Dans la forêt. — C'est depuis ce temps-là
Qu'elle gémit, au fond des bois, damnée !

L'oiseau Gertrude est un oiseau du Nord,
Qu'on plaint partout pour les maux qu'il essuie.
Il fait son nid au creux d'un arbre mort,
De sa voix rauque il appelle la pluie ;
Et, quand il passe, on reconnaît encor
Sa coiffe rouge et son dos noir de suie !

TABLE DES MATIÈRES

Pages

BIBLIOGRAPHIE I
INTRODUCTION XI

CHAPITRE I

La Famille

Le pays : Cany. — Les Ascendants paternels : Jean-Nicolas Bouilhet, son œuvre littéraire. — Les ascendants maternels : leur influence prépondérante dans l'hérédité de Louis. — Le grand-père, Pierre Hourcastremé. — La mère, Clarisse Hourcastremé 1

CHAPITRE II

L'Éducation (1821-1840)

I Les faits : La famille, M. Jourdain. — Le Collège de Rouen. — La pension Lévy. — II Les idées morales : Royalisme, Religiosité, Mélancolie. — III La formation littéraire : Influence du Collège 19

CHAPITRE III

Le Romantisme (1840-1844)

I L'étudiant en médecine. — II La mission du poète : il veut être un conducteur d'hommes. — III Ses thèmes poétiques et son style 44

CHAPITRE IV

Premières Manifestations de souffrance morale (1840-1842)

I Le cœur : Claire A... — II L'esprit : l'existence de Dieu. — Le problème du mal 63

CHAPITRE V

Crise de Pessimisme (1843)

I Mélancolie naturelle de Louis Bouilhet. — II La crise : « Le Suicide » 79

CHAPITRE VI

Nouveaux motifs de découragement (1844-1848)

I Echecs dans les études. — La pauvreté. — II Déceptions d'amour 90

CHAPITRE VII

Idées Religieuses et Politiques (1844-1848)

Pages

I La Religion naturelle de V. Cousin : le Christ. — II Le patriotisme de L. Bouilhet : haine de l'égoïsme et anticléricalisme. — III Espoir d'un renouveau social : l'avant-coureur de la démocratie..... 104

CHAPITRE VIII

Évolution vers la Poésie descriptive (1844-1850)

I Il tente de formuler son esthétique poétique : Ses premiers efforts pour s'évader du romantisme (1844-1846). — II Rencontre de Flaubert (1846). — Principes littéraires du prosateur. — III Bouilhet renonce à la poésie personnelle ; il écrit les premières pièces basées sur l'observation (1846-1850).... 130

CHAPITRE IX

Melænis (1849-1851)

I Préparation du poème. Publication dans la Revue de Paris. — II Analyse. — « Melænis » : A) annonce l'Art des Parnassiens : couleur locale basée sur l'érudition ; les descriptions. — B) rappelle le romantisme : l'ironie de Musset. L'impersonnalité de l'écrivain ne va pas jusqu'à l'impassibilité. — III Résultat de la publication : Lettre de V. Hugo — La mère du poète. — Flaubert..... 154

CHAPITRE X

Les Fossiles (1852-1854)

I La vie du Poète : il quitte Rouen et habite Paris. — Son isolement. — II « Les Fossiles » : le choix du sujet. Les corrections imposées par Flaubert. — III Intérêt littéraire et philosophique du poème..... 176

CHAPITRE XI

L'Œuvre Poétique (1850-1859)

I Les thèmes. — II L'esthétique. — III Les procédés techniques 201

CHAPITRE XII

Les Influences littéraires

I Flaubert et Bouilhet. — II Les modèles poétiques : V. Hugo, Gautier, Leconte de Lisle. — Les Poètes Chinois. — III Un héritier de Bouilhet : José Maria de Hérédia..... 228

CHAPITRE XIII

La Carrière Théâtrale (1854-1858)

Pages

« Madame de Montarcy », — « Le Cœur à droite ». — « Hélène Peyron » 252

CHAPITRE XIV

La Carrière Théâtrale (*suite*) (1858-1867)

I « Sous peine de mort », — II « L'Oncle Million ». — III « Dolorès ». — IV « Faustine ». — V « La Conjuration d'Amboise » 272

CHAPITRE XV

Les dernières années. — La Mort. — Flaubert et la gloire posthume de Bouilhet (1867-1872)

I La Bibliothèque de Rouen. — « Mademoiselle Aïssé ». — La Mort. — II Flaubert et les Œuvres posthumes. — Publication des « Dernières Chansons ». — Représentation de « Mademoiselle Aïssé » 297

CHAPITRE XVI

Vue d'ensemble sur l'Œuvre Théâtrale

I Protestation contre l'Ecole du « Bon Sens », représentée par Ponsard. — II Reprise des procédés dramatiques de V. Hugo. — III Imitation du style romantique. — IV Succès de l'œuvre. — Sa place dans l'Histoire littéraire 311

CHAPITRE XVII

L'Homme (1850-1869)

I Le Portrait physique. — II Le Tempérament moral. - III Les Idées philosophiques 331

CONCLUSION 347

APPENDICE 351

ERRATA

P. VIII, 11e ligne. — *Au lieu de :* deux comédies que je publie dans ma thèse complémentaire,
Lire : deux comédies dont je publie la la seconde dans ma thèse complémentaire.

P. XIII, 10e ligne. — *Au lieu de :* Septembre 1908,
Lire : Septembre 1909.

— 12e ligne. — *Au lieu de :* deux années,
Lire : trois années.

P. 45, 16e ligne. — *Au lieu de* : le gîte et le couvert,
Lire : le vivre et le couvert.

P. 246, 2e ligne. — *Au lieu de :* bronze vénérable,
Lire : bonze vénérable.

P. 251, 7e ligne. — *Au lieu de :* « l'Oubli » du premier et « l'Abbaye » du second,
Lire : « l'Abbaye » du premier et « l'Oubli » du second.

P. 282, 27e ligne. — *Au lieu de :* « Hélène Peyron »,
Lire : « de l'Oncle Million ».

ROUEN

IMPRIMERIE DE LA VICOMTÉ

75, Rue de la Vicomté

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

a39003 002515566b

CE PQ 2198
.B63Z5L4 1919
COO LETELLIER, L LOUIS BOUILH
ACC# 1220699